l'histoire du monde depuis la création.
Référence majeure de l'historiographie islamique

CHRONIQUES DE TABARI

Tome 1

De la création à David

+221 78 434 38 87 - Pour plus de documents numériques

Tabari

I

Les prophètes et les rois I

DE LA CRÉATION À DAVID

Extrait de la *Chronique*

de Tabari

traduite par Hermann Zotenberg

AVERTISSEMENT

Abou-Djafar Mohammed-ben-Djarîr-ben-Yezîd Tabarî est le premier musulman qui ait composé une chronique générale. Né à Amol, dans la province de Tabarîstân, en 224 de l'hégire (838-839 de J. C.), il passa la plus grande partie de sa vie à Bagdâd, où il enseigna la théologie et la jurisprudence, et mourut dans cette ville en 310 de l'hégire (921-923 de J. C.). Quelques années avant sa mort, il composa sa volumineuse chronique, qui embrasse l'histoire du monde depuis la création jusqu'à l'an 302 de l'hégire. Cet ouvrage acquit de bonne heure une grande réputation dans le monde musulman. Vers 352 de l'hégire (963 de J. C.), le vizir Abou-‘Alî-Mohammed-ben-Abdallah Bel‘amî traduisit en persan, d'après les ordres de Mançour-ben-Nou‘h, prince samanide dans le Khorâsân, l'ouvrage de Tabarî, en supprimant les longues citations des autorités sur lesquelles Tabarî avait appuyé sa narration, et en choisissant une seule des différentes relations que l'auteur arabe rapporte sur un même fait. La version persane, à son tour, se répandit rapidement dans les différentes parties de l'Orient ; elle fut traduite plus tard en turc et même en arabe, et remplaça peu à peu l'ouvrage original, qui, en raison de son étendue, ne fut que rarement reproduit, et dont on ne possède plus aujourd'hui que quelques fragments{1}.

La Chronique de Tabarî, dans laquelle ont puisé les principaux historiens orientaux, offre, même dans sa forme abrégée, un grand intérêt pour l'étude de l'histoire de l'Orient. Il est certain que pour quelques périodes, comme, par exemple, pour l'histoire des Ommayades, elle reste la source la plus précieuse de nos connaissances ; et même celles de ses parties qui sont dépourvues de critique et de toute valeur historique, telles que les fables relatives à l'histoire ancienne, ne manquent point d'intérêt, car elles contiennent cette foule de légendes auxquelles tous les auteurs musulmans font des allusions perpétuelles, et que le lecteur européen est souvent bien

embarrassé de trouver, pendant que Tabarî nous les donne dans un cadre qui en facilite singulièrement la recherche. Telles sont les considérations qui ont attiré de nouveau l'attention du Comité des traductions orientales de Londres sur la version persane de l'ouvrage de Tabarî, et qui l'ont engagé à reprendre la publication de la traduction française de ce livre, commencée il y a plus de trente ans par feu M. Dubeux.

Je me propose de donner, avec le dernier volume de cette traduction, des renseignements littéraires détaillés sur l'auteur, son ouvrage, ainsi que sur la version persane. Qu'il me suffise de signaler aujourd'hui la circonstance que la version persane primitive a subi, à une époque qu'on ne saurait déterminer quant à présent, une nouvelle rédaction qu'offrent la plupart des manuscrits, ainsi que la traduction turque. Je me suis attaché à reproduire, non cette version remaniée par un auteur qui ne semble pas avoir eu sous les yeux l'ouvrage original de Tabarî, mais la version de Bel‘amî, conservée dans un manuscrit, très-incorrect à la vérité, mais fort ancien. Les récits fabuleux relatifs aux personnages de l'histoire biblique de l'Ancien et du Nouveau Testament, contenus dans ce premier volume, ne se trouvaient pas tous dans l'original arabe ; le traducteur persan et après lui le nouveau rédacteur en ont ajouté plusieurs, en prenant soin cependant de signaler au lecteur les amplifications qu'ils ont fait subir au texte primitif. Toutefois on ne saurait prétendre, comme l'a fait M. Sprenger{2}, que cette partie de la traduction persane de l'ouvrage de Tabarî soit tirée en entier de *l'Histoire des Prophètes,* de Ghazzâlî. Outre qu'il est très-difficile d'admettre que l'ouvrage décrit par M. Sprenger ait réellement pour auteur Ghazzâlî, il est plus naturel de voir dans ce livre un extrait du Tabarî persan ou un recueil composé des mêmes éléments que ce dernier. La manière dont les auteurs orientaux procèdent dans la rédaction de leurs ouvrages explique facilement la similitude de deux livres consacrés au même sujet.

La partie traduite par M. Dubeux s’arrêtait au milieu de l'histoire de la sortie d'Égypte (page 355, ligne 3, du présent volume). Il parait que M. Dubeux, pour des raisons qui nous sont inconnues, n'a pas poussé plus loin son travail. En faisant réimprimer cette traduction, très-consciencieusement exécutée, je l'ai revue sur les manuscrits, et je n'ai eu que peu de changements à y apporter. La nouvelle publication étant

conçue sur un autre plan, j'ai retranché toutes les notes, qui augmentaient l'étendue déjà considérable de l'ouvrage, et j'ai rejeté à la fin du volume les éclaircissements qui m'ont paru indispensables et les variantes les plus importantes. J'ai corrigé, sans croire nécessaire d'en avertir, un grand nombre de fautes du manuscrit A, celui qui, étant le plus ancien, a servi de base à la traduction, à l'aide de deux autres manuscrits (C et G), qui s'en rapprochent le plus, quant au texte, et, là où ces derniers m'abandonnaient, à l'aide des autres manuscrits. Il va sans dire que, quand il s'agit de la véritable histoire, je ne néglige et ne négligerai pas dans la suite les différentes leçons. Quant aux versets du Coran, cités en si grand nombre dans la première partie de l'ouvrage, ils sont souvent expliqués et paraphrasés en persan. Je n'ai donné ces paraphrases que dans le cas où elles contiennent autre chose que ce qui se trouve dans le texte arabe, pour ne pas reproduire dans la traduction française deux fois le même sens dans les mêmes termes.

Les manuscrits que j'ai eus à ma disposition sont au nombre de neuf, dont quatre appartiennent à la Bibliothèque impériale, trois à la Société asiatique de Londres, un autre à la Bibliothèque de Canterbury, et enfin le neuvième à la Bibliothèque ducale de Gotha, qui, sur la proposition de son savant bibliothécaire, M. Pertsch, me l'a libéralement prêté. Le plus ancien de ces manuscrits est celui que je désigne par la lettre A et qui porte le n° 63 de l'ancien fonds persan de la Bibliothèque impériale. C'est un manuscrit de grand format, sur papier, de 387 feuillets, incomplet au commencement et à la fin. Il date au plus tard du XIIIe siècle, à en juger par l'écriture et le papier. Outre les lacunes du commencement et de la fin, le manuscrit, très-incorrect d'ailleurs, offre au milieu du texte un grand nombre de petites lacunes et quelques-unes plus considérables, provenant toutes du copiste lui-même.

Le manuscrit C (Bibl. imp. fonds Saint-Germain, 552), qui contient la même rédaction que le manuscrit A, sauf quelques additions, est un volume de petit format, en papier, comprenant 187 feuillets, d'une écriture fort soignée. Ce manuscrit, très-correct, est daté de l'an 997 de l'hégire. Il s'arrête à l'histoire du passage de la mer Rouge par les Israélites, qui termine la première section de la version persane de Bel‘amî.

Le manuscrit de la Bibliothèque de Gotha (ms. G) se compose de deux volumes de grand format, en papier, comprenant 268 et 267 feuillets. Je n'ai qu'à confirmer ce que dit M. Pertsch dans sa description *(Die persischen Bandschriften der herzoglichen Bibliothek zu Gotha*, p. 46 et suiv.) concernant le texte de ce manuscrit, savoir, qu'il se rapproche de celui du manuscrit C ; cependant il est beaucoup moins correct.

Le manuscrit D (Supplément pers. de la Bibl. imp. n° 2), de moyen format, sur papier, contenant 190 feuillets, est moderne et a été exécuté en Turquie. Il finit à la mort de Yezdeguerd III. Quoique le texte de ce manuscrit soit en général rajeuni et corrigé, il s'éloigne cependant de la rédaction primitive plutôt par des suppressions que par des amplifications.

Il n'en est pas de même des autres manuscrits, qui contiennent tous (sauf le ms. F) une nouvelle rédaction corrigée et plus développée de l'ancien texte primitif. Mais, dans la partie de l'ouvrage que nous publions aujourd'hui, ces développements consistent surtout en détails oiseux qui surchargent les récits. Un manuscrit appartenant à la Société asiatique de Londres, de grand format, sur papier, composé de 355 feuillets, d'une écriture moderne (ms. E.), contient le texte le plus correct de cette rédaction. L'autre manuscrit de la Société asiatique (ms. J), également moderne, d'une très-belle exécution, mais incomplet à la fin, composé de 452 feuillets ; un manuscrit de la Bibliothèque impériale, fonds Ducaurroy, n° 28 (ms. B), composé de deux volumes de format moyen, sur papier, de 497 feuillets, daté de l'an 512 de l'hégire ; enfin le manuscrit de la Bibliothèque de Canterbury (ms. K), de format moyen, de 576 feuillets, offrent un texte à peu près identique à celui du manuscrit E. Quant au troisième manuscrit de la Société asiatique de Londres (ms. F), daté de l'an 989 de l'hégire, il suit ordinairement la nouvelle rédaction ; mais il y a des cas où il réunit l'ancien et le nouveau texte, et il offre parfois des leçons qui ne se trouvent dans aucun des autres manuscrits.

Il me reste à dire quelques mots de la division de l'ouvrage. Comme les divisions ne s'accordent pas dans les différents manuscrits, et qu'en tout cas les sections que l'on y trouve ont été établies d'une façon peu rationnelle, j'ai cru pouvoir m'en affranchir, et

j'ai terminé la première partie avec les récits qui se rapportent à l'histoire biblique. Il n'y a que trois de ces récits qui, se trouvant trop éloignés pour pouvoir être compris dans le premier volume, devront figurer dans le volume suivant.

H. ZOTENBERG.

CHRONIQUE
DE MOHAMMED BEN DJARÎR TABARÎ

INTRODUCTION
DU
TRADUCTEUR PERSAN ABOU-'ALI MOHAMMED

I

Au nom du Dieu Clément et Miséricordieux
Seigneur, fais que je finisse bien

Louanges et actions de grâces au Dieu puissant qui agit selon ses désirs, créateur de la terre et du ciel ; à cet être qui n'a ni égal, ni associé, ni ministre, ni protecteur, ni femme, ni postérité ! Il a toujours été et il sera toujours. Les choses qu'il a créées, le ciel, la terre, le jour, la nuit, et tout ce qui est en eux, manifestent son existence. Lorsqu'on réfléchit, on comprend que la création est un témoin de son être. Il est évident que ses serviteurs doivent le louer. Il a répandu sur eux ses bienfaits. Nous louons ce grand Dieu pour les biens dont il a comblé ceux qui le servent. Que la paix de Dieu soit sur le prophète Mohammed, le plus excellent des hommes, l'élite des prophètes, le plus aimable de tous les enfants d'Adam, l'intercesseur des serviteurs de Dieu au jour du jugement ; et sur ses parents que Dieu a choisis, et dans lesquels il se complaît !

Or sache que cette chronique est un ouvrage important, composé en arabe par Abou-Dja‘far Mohammed, fils de Djarîr, fils de Yezîd, Tabarî. Le roi du Khorâsân et de la Transoxiane Abou-Çâlih Mançour, fils de Nouh, le Samanide, ordonna à son ministre Abou-‘Alî Mohammed-ben-Mohammed, fils de Bel‘amî, de traduire en persan la chronique du fils de Djarîr, le mieux possible, de telle sorte qu'il ne s'y trouvât pas une seule faute. Or voici ce que le traducteur dit à ce sujet : Lorsque j'examinai cet ouvrage, et que j'y trouvai un grand nombre de préceptes, des démonstrations, des versets du Coran, de bons vers et beaucoup de choses utiles, je travaillai de toutes mes forces, et je le traduisis en persan avec l'aide de Dieu, Nous rapporterons dans cette histoire la chronologie du monde, tout ce qu'ont dit à ce sujet les astronomes et ceux qui ont composé des chroniques parmi les Guèbres, les Chrétiens, les Juifs et les Musulmans. Avec l'aide de Dieu, nous ferons connaître leurs paroles.

II

DISCOURS SUR LA DURÉE QU'AURA LE MONDE SUIVANT TOUTES LES DIFFÉRENTES OPINIONS

Sache que les astronomes, Aristote, Hippocrate et tous les grands maîtres dans la connaissance des étoiles qui nous ont précédés, font connaître la durée du temps qui doit s'écouler depuis l'époque d'Adam jusqu'au jugement dernier. Cette tradition ne se trouve pas dans l'ouvrage du fils de Djarîr, et nous l'avons fait entrer dans notre traduction, afin que ceux qui verront ce travail puissent comprendre aisément le calcul dont il s'agit. Or les maîtres dont nous avons parlé rapportent que, lorsque Dieu créa la lune, le soleil et les planètes, chacun de ces astres demeura arrêté à sa place, jusqu'au moment où l'ordre de Dieu arriva. Saturne était à son point culminant, dans le 27e degré du signe de la Balance ; Jupiter, dans le 15e degré du Cancer ; Mars, dans le 28e degré du Capricorne ; le Soleil, dans le 19e degré du Bélier ; Vénus, dans le 27e degré des Poissons ; Mercure, dans le 15e degré de la Vierge, et la Lune, dans le 3e degré du Taureau. Tous ces astres restèrent fixés dans leurs positions jusqu'au moment où Dieu leur ordonna de se mettre en mouvement. Tel fut le commencement du monde, et depuis cette époque les astres ne se sont plus jamais trouvés disposés respectivement de cette manière.

III

AUTRE DISCOURS, ÉGALEMENT AU SUJET DES ÉTOILES

On rapporte que Dieu créa dans le ciel deux êtres exempts de douleur et de mal ; ce fut dans les années du Bélier, du Taureau et des Gémeaux. Ces deux êtres vinrent ensuite sur la terre, et y demeurèrent pendant trois mille ans sans mal, sans douleur et sans maladie ; ce fut dans les années du Cancer, du Lion et de la Vierge. Lorsque les années de la Balance arrivèrent, le mal, les maladies et la douleur se manifestèrent. Ensuite vint Kayoumorth ; on dit qu'il est le même qu'Adam. Il exerça la souveraineté sur la terre, sur l'eau, sur l'herbe et sur les végétaux ; car il n'existait rien de plus. Pendant les trente premières années de cette époque, le Soleil et Jupiter furent dans les Poissons. Dans le principe, chacun de ces astres était parti de son point culminant, comme nous l'avons dit, et personne ne sait à quelle époque ils rétrograderont et retourneront à leurs places ; et, à l'exception de Dieu, tout le monde l'ignore.

Ibn-Moqaffa, dans le grand Schah-Nameh, rapporte que depuis la sortie d'Adam (du paradis) jusqu'à l'époque de notre prophète, il s'est écoulé six mille treize ans ; suivant d'autres, cinq mille neuf cents ans. On rapporte aussi que le premier homme qui exista sur la terre fut Adam, qu'on désigne par le nom de Kayoumorth. C'est ce qu'attestent Mohammed-ben-Djehem, le Barmécide, Zadwiyyeh-ben Schahwiyyeh, le livre de Behram et celui des Sassanides, Mousâ-ben-Isâ, Khosrevi, Hâschem-ben-Qâsem Içfahânî ; l'histoire des rois de Perse, et Ardavad Morghân, mobed des mobeds, qui a fait connaître l'histoire de Yezdeguerd. I$_{r}$e mobed de Schâpour rapporte également que tel fut l'espace de temps qui s'est écoulé depuis Adam. Nous rapporterons les traditions conservées par les Dehkans ; la digression que nous avons faite sur la royauté de Kayoumorth, premier souverain qui ait existé, repose sur l'autorité de ces magistrats. Après eux les

traditions se perdirent, et les anciens documents n'indiquent point le temps qui s'est écoulé depuis tel prophète jusqu'à tel autre prophète, depuis tel roi jusqu'à tel autre roi ; et tous les historiens qui sont venus ensuite ont conservé cet ancien usage, et ils n'ont pas indiqué le temps qui s'est écoulé depuis Adam jusqu'à Noé, depuis Noé jusqu'à Abraham, depuis Abraham jusqu'à Moïse, depuis Moïse jusqu'à Jésus, et depuis Jésus jusqu'à Mohammed, et cette chronique est destinée à faire connaître à quelle époque a vécu chaque personnage.

On dit que la terre existait tandis que les hommes n'existaient point encore. On dit aussi que les hommes existaient et qu'il n'y avait point de rois. Pendant les cent soixante et dix ans qui s'écoulèrent après Kayoumorth, il n'y eut aucun roi ; les hommes étaient comme des brebis sans pasteur. Les premiers rois qu'il y eut sur la terre furent les Pischdadiens ; l'empire leur échappa quatre fois des mains, et personne ne sait combien de temps ils ont régné.

Les Guèbres, adorateurs du feu, disent que les premières choses que Dieu créa dans le monde furent un homme et un taureau. Ils appellent cet homme *Kayoumorth.* Or Kayoumorth signifie *vivant, parlant* et *mortel.* Ils le nommèrent encore *Guer-Schâh,* parce que, le monde étant désert, il habitait seul la caverne d'une montagne. Le mot *guer* a le sens de *montagne ;* en le nommant *Guer-Schâh,* ils l'appelaient donc *le Roi de la montagne.* Kayoumorth vécut trente ans seul et isolé ; ensuite il mourut. La semence qui sortit de ses reins devint poussière dans la caverne ; elle resta en terre pendant quarante ans, et après ces quarante années deux personnes qui n'avaient qu'une seule tête sortirent de la terre, et procréèrent des enfants. Les Guèbres nomment ces deux êtres *Meschî* et *Meschâneh,* et les Musulmans *Adam* et *Ève :* tous les hommes sont sortis d'eux.

On rapporte que Dieu a accordé à ce monde une durée de neuf mille années jusqu'au jour du jugement. On dit aussi qu'Adam demeura trois mille ans dans le paradis avec sa compagne ; ensuite ils vinrent sur la terre, et trois mille autres années s'écoulèrent sans affliction et sans mal. Ensuite le mal se manifesta et agit sur les enfants d'Adam.

Les Juifs rapportent, d'après le Pentateuque, que, depuis le temps d'Adam jusqu'à l'hégire de Mohammed, il s'écoula quatre mille ans et trois mois. Les Chrétiens disent, d'après l'Évangile, que, depuis Adam

jusqu'au temps où parut Mohammed, il s'écoula cinq mille neuf cent soixante et douze ans.

On rapporte qu'‘Abdallah, fils d'‘Abbâs a dit que, depuis le temps d'Adam jusqu'à Noé, il s'est écoulé deux mille deux cent cinquante ans ; depuis le déluge jusqu'au temps d'Abraham, mille soixante et dix-neuf ans ; depuis Abraham jusqu'à Moïse, cinq cent soixante-cinq ans ; depuis Moïse jusqu'à Salomon, fils de David, qui bâtit le temple de Jérusalem, cinq cent trente-six ans ; depuis Salomon jusqu'à Alexandre Dsou'l-Qarnaïn, sept cent dix-sept ans ; depuis Alexandre Dsou'l-Qarnaïn jusqu'à Jésus, cinq cent cinquante et un ans. On dit que depuis Jésus jusqu'à notre prophète Mohammed il n'y eut point de prophètes ; mais il n'en est point ainsi. On sait que les paroles de Dieu sont plus conformes à la vérité, lorsqu'il dit : « Quand nous leur envoyâmes deux prophètes, ils les accusèrent de mensonge ; nous leur en envoyâmes un troisième, et ces trois prophètes dirent : Certes, nous avons été envoyés vers vous. » (Sur. XXXVI, vers. 13.) Voici le sens de ce passage : J'ai envoyé après Jésus des prophètes tels que Georges et Jonas, fils de Mata. Nous raconterons leur histoire en son lieu. Le temps qui s'écoula sans qu'il y eût de prophète, jusqu'à la venue de Mohammed, temps auquel on a donné le nom d'*interstice,* fut de quatre cent trente-quatre ans ; et Dieu a accordé au monde une durée de sept mille ans.

On rapporte ce qui suit sur la foi de Wahab-ben-Monabbih. Voici ce qu'il dit : J'ai entendu dire à notre prophète que les Devs furent les premières créatures que Dieu a créées. Il leur donna ce monde pendant sept mille ans ; il les renvoya ensuite, et donna ce monde aux Péris : ceux-ci le possédèrent pendant deux mille ans. Le plus puissant de ces Péris se nommait Djân ; puis Dieu le chassa, envoya à sa place Eblîs et le constitua chef des Péris, afin qu'il les empêchât de commettre le mal. Lorsque Eblîs eut supplanté Djân, il conçut de l'orgueil en lui-même, et il dit : Qui est-ce qui est semblable à moi ? Si je le veux, je monte au ciel, et, si je le veux, je suis sur la terre : toutes ces créatures sont sous mes ordres. Dieu connut le secret du cœur d'Eblîs, et il créa Adam, et il donna ce monde à Adam et à ses enfants, et il maudit Eblîs.

Ibn-Monabbih rapporte également ce qui suit, au sujet du prophète David. On lui disait : Fais-nous savoir quand aura lieu le jour du

jugement. David répondit : Dieu le sait, et, à l'exception de Dieu, tout le monde l'ignore. Les Juifs le pressèrent ; il dit : Voici à quelle époque Dieu a fixé la fin du monde et le jour du jugement : Dieu a créé une ville qui a douze mille parasanges ; il y a dans cette ville douze mille palais, et dans chaque palais douze mille appartements tout pleins de grains de moutarde destinés à la nourriture d'un seul oiseau. Cet oiseau en prend tous les jours un grain ; et, lorsque tous ces grains seront consommés, le jour du jugement aura lieu. Mais ceci, personne ne le sait, excepté Dieu, et, si quelqu'un pouvait le savoir, ce ne serait que notre prophète.

Nous avons rapporté ces paroles avant d'entrer en matière, afin que l'on sût que, excepté Dieu, personne n'a connaissance de l'époque du jugement. Quant à ce que dit Mohammed-ben-Djarîr, nous allons l'exposer.

Chapitre Premier

Discours de Mohammed, fils de Djarîr Tabarî qui est l'auteur de cet ouvrage

Sache que voici ce que rapporte, au commencement de cet ouvrage, Mohammed, fils de Djarîr, fils de Yezîd, Tabarî.

Dieu a formé les créatures sans que leur création lui fût nécessaire. Il les a créées pour les éprouver ; il leur a ordonné de l'adorer, pour savoir quelles seraient celles d'entre elles qui l'adoreraient, et celles qui ne l'adoreraient point ; quelles seraient celles qui exécuteraient ses ordres, et celles qui ne les exécuteraient point. Or sa sagesse exigeait qu'il les créât, afin que leurs actions justifiassent ce qu'il connaissait par sa prescience. Il dit dans le Coran (sur. LI, vers. 56-58) : « Je n'ai créé les génies et les hommes que pour qu'ils me servent ; je ne leur demande pas d'aliments, et je n'exige pas qu'ils me nourrissent. Certes Dieu est celui qui nourrit les hommes : il est doué d'une force inébranlable. » Voici le sens de ces paroles : J'ai formé ces créatures, hommes et Péris, pour qu'elles m'adorent et obéissent à mes ordres. Je ne leur demande pas la nourriture de chaque jour ; c'est moi qui la leur donne. Je ne retire aucun avantage de leurs actions et de leur conduite, et elles reçoivent de moi le prix et la récompense de leurs actions. Si je ne les avais pas créées, il ne m'en reviendrait point de dommage ; maintenant que je les ai créées, si elles ne font pas ce que je leur ai prescrit, et si elles n'exécutent pas mes ordres, il ne m'en revient aucun détriment, et, si elles obéissent à mes ordres, je n'en retire aucune utilité.

Verset. « Si vous êtes ingrats, certes Dieu est riche sans vous ; mais il n'aime pas l'ingratitude de la part de ses serviteurs ; et, si vous lui rendez grâces, il se complaira en vous. » (Sur. XXXIX, vers. 9.) Le sens de ce passage est : Si vous êtes désobéissants, si vous n'exécutez pas mes ordres, et si vous n'êtes pas reconnaissants de mes bienfaits,

je n'ai pas besoin de vous, et votre conduite ne m'apporte aucun dommage. Si les serviteurs de Dieu sont ingrats à son égard, s'ils n'exécutent pas ses ordres, et s'ils ne lui rendent pas grâces pour ses bienfaits, il ne lui en revient aucun mal ; mais il n'agrée pas cette conduite. Or, si Dieu n'avait pas créé ce monde et les créatures, il n'en souffrirait aucun dommage, et sa gloire n'en éprouverait aucun détriment. Maintenant qu'il les a créés, il ne retire d'eux aucun avantage, et sa gloire n'en éprouve point d'accroissement.

Dieu créa d'abord le monde, et ensuite les créatures. Il a donné à celles-ci des yeux pour qu'elles voient ses merveilles et sa toute-puissance ; il leur a donné des oreilles pour qu'elles entendent la science et la sagesse ; il leur a donné le cœur pour qu'elles comprennent, et il a placé l'intelligence dans le cœur pour qu'elles distinguent la vérité d'avec le mensonge et discernent ce qui est utile de ce qui est nuisible. Il leur a donné la terre comme un tapis, pour qu'elles y établissent leur demeure. Il a étendu le ciel au-dessus d'elles, et les nuages au-dessous du ciel, afin que la pluie se répande, que les plantes sortent de la terre, que les hommes mangent, qu'ils sachent qu'ils ont un créateur, et qu'ils ne reconnaissent et n'adorent que lui.

Dieu a dit dans le Coran : « Il a établi pour vous la terre comme un tapis et le ciel comme un toit, et il a fait descendre du ciel une eau avec laquelle il a produit des fruits qui sont une nourriture pour vous. Ne soyez pas polythéistes, car vous savez qu'il n'y a qu'un seul Dieu. » (Sur. II, vers. 20.) Et dans un autre endroit Dieu dit : « N'avons-nous pas placé la terre comme un lit ? » (Sur. LXXVIII, vers. 6.) Dans un endroit, il appelle cette terre un *tapis ;* dans un autre endroit, il l'appelle un *lit,* et dans un autre, un *berceau.* Pendant le jour, cette terre est comme un tapis : les hommes marchent sur elle pour aller où cela leur convient ; pendant la nuit, elle est comme un lit et un berceau sur lequel ils dorment.

Dieu a dit : J'ai créé dans le ciel le soleil et la lune, car il avait créé ce monde dans les ténèbres, et, si le soleil ou la lune n'existaient pas, il n'y aurait point de lumière dans ce monde. Le soleil et la lune avaient tous les deux une lumière égale dans le commencement, lorsque Dieu créa ce monde et, si cela était resté ainsi, personne n'aurait distingué la nuit d'avec le jour, personne n'aurait su le compte

des jours, des mois et des années ; les personnes qui s'acquittent des cinq prières légales n'auraient pas connu le temps de la prière. Dieu envoya Gabriel, afin qu'il frottât de son aile la face de la lune, et que la lumière de la lune devînt moindre que la lumière du soleil, que la nuit devint distincte du jour, et que les années, les mois et tous les calculs du temps devinssent manifestes : or cela est un grand bienfait. Dieu a dit dans le Coran : « Nous avons établi la nuit et le jour comme deux signes de notre puissance ; nous avons ensuite effacé le signe de la nuit, et nous avons rendu manifeste le signe du jour, afin que vous tâchiez, par le travail, d'obtenir l'abondance de, la part de votre seigneur, et que vous connaissiez le nombre des années et le calcul des temps. Nous avons distingué toute chose. » (Sur. XVII, vers. 13.) Le sens de ces paroles est : J'ai créé deux signes pour le jour et pour la nuit ; le signe du jour est le soleil, et le signe de la nuit est la lune. J'ai ensuite effacé le signe de la nuit, afin que la nuit devînt distincte du jour, que vous cherchiez pendant le jour les biens de ce monde, et que vous sachiez le nombre des années. J'ai manifesté toute chose, afin que l'on n'eût point d'argument contre moi. Dieu dit encore dans un autre passage du Coran : « Il est celui qui a établi le soleil pour jeter de la lumière, et la lune pour éclairer. » (Sur. X, vers. 5.) Il a rendu le soleil brillant ; il a fait dans le ciel des stations pour la lune, et il l'a disposée en vingt-huit stations, afin que chaque nuit elle soit dans l'une de ces stations ; et, lorsqu'elle les a parcourues toutes, le cours de la lune est terminé. « Il a disposé la lune en stations, afin que vous sachiez le nombre des années et le compte du temps. » (Sur. X, vers. 5.)

On lit encore dans le Coran *(ibid.) :* « Dieu a créé cela avec vérité ; il manifeste les signes aux hommes qui comprennent. » Cela veut dire : J'ai manifesté ces signes à ceux qui savent qu'excepté moi personne n'a pu créer ces choses. J'ai ensuite créé tous ces biens et tous ces signes, et puis j'ai formé les créatures. Dieu a rappelé ces bienfaits aux créatures, et il leur a ordonné de lui rendre grâces. *Verset.* « Et lorsque votre seigneur vous a avertis en disant : Certes, si vous êtes reconnaissants de mes bienfaits, je les augmenterai en votre faveur ; mais, si vous êtes ingrats, certes mon châtiment sera terrible. » (Sur. XIV, vers. 7.) Le sens de ces paroles est : Si vous me rendez grâces pour mes bienfaits, je les augmenterai en votre faveur ;

si vous êtes ingrats, mon châtiment est terrible pour les ingrats. Dieu a augmenté les biens de ce monde en faveur de tout homme qui lui a rendu grâces ; et, lorsque cet homme a quitté la terre, Dieu l'a gratifié en outre de la possession de l'autre monde. Or les ingrats sont de deux sortes : les uns sont ceux sur lesquels Dieu répand ses bienfaits jusqu'au jour du jugement et qu'il enverra alors au supplice éternel ; les autres sont ceux auxquels il retire les biens de ce monde et qu'il enverra également au supplice éternel dans l'autre monde.

Je rapporterai dans cet ouvrage la création de l'univers, quelle fut la première chose que Dieu créa dans ce monde, et quelle fut la première créature. Je rapporterai tout ce qui est arrivé depuis Adam jusqu'au temps actuel ; je ferai connaître ces événements prophète par prophète, peuple par peuple, roi par roi. Je te ferai également connaître, dans cet Ouvrage, l'époque de chaque personnage, ses mœurs et ses actions dans ce monde-ci. Je dirai quels sont ceux des hommes qui ont rendu grâces à Dieu, et ceux qui ont été ingrats à son égard. Je rapporterai un à un les traitements que Dieu a fait éprouver à chacun d'eux, de quelle manière il a fait périr les ingrats, et quelle récompense il a donnée à ceux qui lui rendent grâces, afin que tu saches que tout ce que Dieu a fait, il l'a fait avec justice. Il a créé ce monde et les créatures, afin que l'homme qui fait le bien fût distingué de l'homme qui fait le mal. Il donne à chacun sa rétribution, le bien à l'homme de bien, et le mal au méchant, comme il l'a dit dans le Coran : « Afin qu'il rende à ceux qui ont fait le mal suivant qu'ils ont agi, et qu'il accorde à ceux qui ont fait le bien la plus excellente des récompenses. » (Sur. LIII, vers. 31.)

CHAPITRE II

Autre discours sur la création et l'état de ce monde

Sache d'abord que Dieu a fixé à sept mille ans la durée de ce monde, à dater du jour où il a été achevé, où Dieu a créé le ciel et la terre, et où il a mis en mouvement le soleil, la lune, les étoiles et la sphère céleste, jusqu'à l'époque où il rendra ce monde désert, et où le jour du jugement aura lieu. Ce temps sera de sept mille ans. À la naissance du prophète, il s'était écoulé six mille ans moins quelque chose ; mais personne ne peut savoir exactement combien d'années se sont écoulées, et combien il en reste encore ; chaque homme a une opinion différente à ce sujet. Les Juifs disent, d'après le Pentateuque, que, à l'époque où Mohammed parut, ce monde comptait six mille deux cents et quelques années. Les Sages grecs, comme Aristote et Platon, disent que, depuis le temps où la sphère commença sa révolution jusqu'au temps où ils vivaient, il s'était écoulé cinq mille cinq cents ans ; mais personne ne sait exactement combien d'années s'étaient écoulées jusqu'à cette époque, et combien il en reste encore jusqu'à la fin du monde.

Dieu a dit : « Ô Mohammed ! ils te questionneront au sujet du jour du jugement, quand sera le temps exact auquel il aura lieu. Mais que sais-tu à cet égard ? C'est à ton Seigneur qu'il appartient de connaître l'époque de la fin du monde : tu n'es que celui qui avertit les hommes qui la craignent. » (Sur. LXXIX, vers. 42-45.) Le sens de ce passage est : Ô Mohammed ! Ils te questionneront sur l'époque du jour du jugement ; mais que sais-tu de cela ? C'est-à-dire tu ne sais rien, et tu n'as aucune connaissance à cet égard ; car cette science appartient à Dieu. Il connaît la fin du monde ; il sait à quelle époque elle sera sur le point d'arriver, et quand aura lieu le jour du jugement.

Les Juifs se réunirent, et ils tirèrent du Pentateuque des questions pour les adresser à notre prophète, afin que, par la réponse qu'il donnerait, on vit clairement s'il était un prophète de Dieu ou non, et si ses prétentions étaient fondées sur le mensonge ou sur la vérité. L'une de ces questions était l'histoire des gens de la caverne ; une autre, l'histoire de l'archange qu'on appelle *Rouh ;* une autre, l'époque du jour du jugement. Ils firent donc partir un envoyé, adressèrent une lettre à Médine, et dirent au prophète de Dieu : Fais-nous connaître la réponse à ces questions. Or ils dirent à celui qu'ils avaient envoyé : Écris tout ce qu'il dira des gens de la caverne, afin que nous voyions s'il dit la vérité ou non ; écris également tout ce qu'il dira au sujet de l'archange Rouh. Les envoyés allèrent à Médine. Or tu sauras que les questions qu'ils adressèrent à notre prophète étaient au nombre de vingt-huit. Cet événement eut lieu à l'époque où le prophète partit pour la Mecque et où il manifesta l'islamisme. Il dit aux infidèles Qoraïschites : Je suis l'envoyé de Dieu, et le Coran que je récite est la parole de Dieu. On n'ajouta pas foi à ses paroles ; les polythéistes de la Mecque s'élevèrent contre lui et dirent : C'est de toi-même que tu tires le Coran. Dieu a dit : « Si vous êtes dans le doute au sujet de ce que nous avons envoyé à notre serviteur, apportez un chapitre qui soit semblable à ceux du Coran, et appelez à votre aide vos témoins autres que Dieu, si vous êtes sincères. » (Sur. II, vers. 21.)

Ensuite Abou-Djahl et Wâlid, fils de Moghaïra allèrent trouver les Juifs de Khaïbar, les Benî-Qoraïdha, ceux de Fadak et de Wadi'l-Qourâ ; ils les réunirent et leur dirent : Vous êtes Juifs, vous avez reçu du ciel un livre, et nous n'en avons point reçu. Il faut que vous tiriez du Pentateuque les questions les plus difficiles, afin que nous les adressions à Mohammed. S'il y répond, nous saurons qu'il est un véritable prophète, et nous croirons en lui. Les Juifs examinèrent le Pentateuque tout entier, et en tirèrent les questions les plus difficiles, au nombre de vingt-huit, et ils dirent : Adressez-lui ces questions ; si sa réponse est d'accord avec ce qui se trouve dans le Pentateuque, vous saurez qu'il est un véritable prophète, et il faudra croire en lui :

1°— Quels sont les attributs de ce Dieu, dont il prétend être le prophète ?

2°— Que fait Dieu, et à quoi est-il occupé ?

3°— En combien de jours Dieu a-t-il créé ce monde, et combien de temps lui accordera-t-il jusqu'à ce qu'il le détruise et l'anéantisse ?

4°— Quand sera le jour du jugement, et combien de temps reste-t-il encore à ce monde ?

5°— De quoi Dieu a-t-il créé le soleil, la lune et les étoiles ? Où les portera-t-il à la fin des temps ? Lorsque ces astres se couchent, où se couchent-ils ? Où est leur demeure, et de quelle manière se lèvent-ils ?

6°— Parmi ces étoiles, combien y en a-t-il de fixes, et combien y a-t-il de planètes ? Que font les étoiles fixes ? Dans quel ciel chaque étoile décrit-elle sa révolution ? Comment se fait leur révolution, et quelle utilité les enfants d'Adam retirent-ils des étoiles ?

7°— Comment est la montagne de Qâf, où est-elle, et pourquoi Dieu l'a-t-il créée ?

8°— Où sont Djâboulqâ et Djâboulsâ ? que sont-ils ? Les créatures qui habitent ces pays, quelle espèce d'hommes sont-elles ? quelle religion suivent-elles ? quand paraîtront-elles ? Quels sont leur forme, leur caractère, leur nourriture, et comment sont-elles ?

9°— Quels hommes sont Gog et Magog ? Où habitent-ils ? quelle religion ont-ils ? quand paraîtront-ils ? quels sont leur forme, leur caractère et leur nourriture ? Comment est le rempart que Dsou’l-Qarnaïn a élevé entre eux et les hommes ? Dsou’l-Qarnaïn lui-même, quand a-t-il existé ? Comment était-il ? À quelle époque ses actions eurent-elles lieu ?

10°— À quelle époque les gens de la caverne ont-ils existé ? Quels hommes étaient-ils ? Combien étaient-ils ? Dans quel temps vivaient-ils ? quelle religion suivaient-ils ?

11°— À quelle époque vivaient les gens de la fosse ? Quelle religion suivaient-ils ? dans quel temps existaient-ils ?

12°— Qui est Rouh ? comment fut-il créé ?

13°— Combien Dieu a-t-il eu de prophètes sur la terre ? et combien y a-t-il eu d'apôtres parmi eux ? Par les prières de combien de prophètes Dieu a-t-il ressuscité des morts ? et quels étaient ces prophètes ? et ceux qui ont été rappelés à la vie, qui étaient-ils ?

14°— Quelle est la personne entre les mains de laquelle le fer est devenu mou comme de la pâte et de la cire, et qui le pouvait manier de telle sorte qu'elle en faisait tout ce qu'elle voulait ?

15°— Quel est l'homme auquel a appartenu une fontaine d'airain liquide et fondu, qui était semblable à une eau courante ? Avec cet airain coulant, il bâtit une ville d'airain : cette ville, où est-elle ? À qui appartient-elle ? Et quelles merveilles renferme-t-elle ?

16°— Quel a été, dans ce monde, l'homme qui s'est associé à Dieu, et qui a bâti dans ce monde un paradis sans égal, et semblable au paradis terrestre créé par Dieu ? Où est ce paradis, et comment est-il ?

17°— Quelles furent les dix paroles que Dieu envoya au prophète David ? Elles étaient écrites sur un anneau, et l'anneau était placé dans un livre, et Dieu dit à David : Celui de tes enfants qui donnera une réponse à ces dix paroles est un apôtre ; les Devs, les Péris et tout ce qui est sur la terre sera soumis à son obéissance. Or Salomon répondit à toutes ces questions, et obtint la royauté.

18°— Où est le tombeau de Salomon, fils de David, et quel est celui d'entre les hommes qui arriva à ce tombeau après Salomon ?

19°— et 20°— Quelle a été la première maison qu'il y a eu sur la terre, et quel a été le premier homme sur la terre qui a adoré les idoles ?

21°— et 22°— Quel fut le premier homme qui fit du vin, qui introduisit dans le monde l'usage d'en boire, de jouer des instruments, et d'attacher des peaux sur les tambours de basque, sur les tambours et autres choses semblables ?

23°— Quel fut le premier homme dont les cheveux et la barbe devinrent blancs ?

24°— et 25°— Quel sera celui qui possédera le monde, depuis l'orient jusqu'à l'occident ? Tous les rois deviendront ses esclaves. Lorsqu'il paraîtra, quel sera son nom ?

26°— À quelle époque ont existé Hârout et Mârout ? Quelle faute commirent-ils pour que Dieu leur infligeât une punition ? En quel lieu sont-ils, et qu'apprennent d'eux les hommes ?

27°— À qui était ce monde avant Adam ?

28°— De quoi Dieu a-t-il créé Adam, pourquoi l'a-t-il créé, et de quelle manière ?

Lorsqu'ils eurent tiré du Pentateuque ces questions de la manière que nous venons de rapporter, Abou-Djahl, fils de Hischâm et Wâlid, fils de Moghaïra dirent à ces Juifs : Maintenant, choisissez parmi vous cinq hommes, les plus instruits et les plus savants que vous aurez ; ils viendront avec nous, afin que, lorsque nous serons de retour à la Mecque, que nous adresserons ces questions à Mohammed, et qu'il y répondra, s'il dit quelque chose qui soit en contradiction avec le livre des savants Juifs, ces cinq hommes répondent eux-mêmes. Les Juifs nommèrent donc cinq personnes prises parmi les lecteurs du Pentateuque ; c'étaient les hommes les plus savants et les plus versés dans la connaissance de ce livre. On dit que c'étaient Malek-ben-

Asch‘ath, Ka‘b-ben-Hânî, Asresch-ben-Sa‘îd, Aflah, et son fils Qouddous. Lorsque ces cinq personnes furent parties pour la Mecque avec Abou-Djahl et Walîd, ces derniers rassemblèrent les habitants de la Mecque et les Qoraïschites, et allèrent auprès de Mohammed et lui adressèrent ces questions. Le prophète ne connaissait pas les réponses ; cependant il dit aux infidèles Qoraïschites : Je répondrai à vos questions. Il espérait que Gabriel viendrait pour l'instruire. Gabriel ne vint point : dix jours s'écoulèrent, et notre prophète était profondément affligé.

Les Juifs, les infidèles Qoraïschites et les habitants de la Mecque dirent : Le Dieu de Mohammed est irrité contre lui et ne l'instruit pas au sujet de ces questions ; c'est de son propre fonds que Mohammed tire le Coran ; il est un insensé, et un homme qui a perdu la voie droite. Les choses restèrent ainsi pendant quinze jours. À la fin du quinzième jour, Gabriel arriva, et il apporta des versets du divin Coran qui contenaient la réponse à ces questions, telle qu'elle devait être. Gabriel fit que cette réponse devint convenable dans les discours du prophète.

Il lui apporta d'abord ce verset : « Par le jour qui s'élève et par la nuit qui s'étend, nous ne sommes point irrités contre toi, et nous ne nous sommes point éloignés de toi. » (Sur. XCIII, vers. 1-3.) Gabriel lui apporta encore cet autre verset, et dit : Lis. « Par l'étoile lorsqu'elle se couche, votre compagnon n'a point été dans l'erreur et il n'a point été trompé ; il ne parle pas d'après ses propres idées, mais d'après ce qui lui a été révélé. Un être fort par sa puissance l'a instruit. » (Sur. LIII, vers. 1-5.)

Gabriel dit ensuite : Ô Mohammed ! lis cet autre verset : « Ne dis pas, en parlant d'une chose, *certes, je ferai cela demain,* sans ajouter, *s'il plaît à Dieu.* » (Sur. XVIII, vers. 23.) Et il lui donna la solution des vingt-huit questions. Nous rapporterons, dans cet ouvrage, ces réponses depuis le commencement jusqu'à la fin.

Chapitre III

Réponse aux questions précédentes

Or, quant à ce qu'ils lui demandèrent en disant : Dis-nous quels sont les attributs de Dieu et comment il est, le prophète répondit : On ne peut pas dire comment et de quelle manière il est, car on ne peut pas le comparer à une chose ou à une personne. Ensuite Gabriel lut au prophète ce verset : « Dis : Il est le Dieu unique, le Dieu éternel ; il n'a point engendré, il n'a point été engendré : il n'a point un seul égal. » (Sur. CXII.) Et il ajouta : Dis : Il n'était pas possible de décrire les attributs de Dieu, avant que Dieu les eût fait connaître lui-même. Quant à leur seconde question, Que fait Dieu, Gabriel lut au prophète ce verset : « Dis : Dieu ! Maître de l'empire, tu donnes l'empire à qui tu veux, et tu ôtes l'empire à qui tu veux ; tu élèves qui tu veux, et tu abaisses qui bon te semble. Le bien est entre tes mains, car tu es puissant sur toutes choses. Tu fais entrer la nuit dans le jour, et tu fais entrer le jour dans la nuit ; tu fais sortir le vivant du mort, et tu fais sortir le mort du vivant. Tu nourris qui tu veux sans compter. » (Sur. III, vers. 25-26.) Mohammed répondit aux Juifs : Avant que Dieu eût parlé, on ne pouvait pas dire quelles sont ses occupations.

À la troisième question qu'ils avaient adressée à Mohammed : En combien de jours Dieu a-t-il créé ce monde ? Il répondit : Dieu a créé le monde en six jours, comme il l'a dit dans le Coran : « Nous avons créé les cieux et la terre, et ce qui est rentre eux, dans l'espace de six jours. » (Sur. L, vers. 37.) Ces six jours, suivant le temps de l'autre monde, sont six mille ans suivant le temps de celui-ci, comme l'a dit Dieu : « Un jour pour ton Seigneur est comme mille ans de ceux que vous comptez. » (Sur. XXII, vers. 46.) Or la première chose que Dieu créa fut le roseau, et tout ce qu'il voulut créer, il dit au roseau de l'écrire. Ensuite, lorsque le roseau se fut mis à écrire, Dieu créa les cieux, les terres, le soleil, la lune et les astres, et alors la sphère céleste

commença à tourner. Six mille ans s'écoulèrent à cette époque. Si Dieu l'avait voulu, il aurait créé l'univers en un instant, mais il a employé à le créer un temps considérable, afin que tu saches que l'œuvre du sage doit être faite avec science, intelligence et sagesse. Notre prophète Mohammed a dit : La précipitation vient du diable, et la temporisation vient de Dieu.

Quant aux époques de la création, Dieu commença la création le dimanche, et il créa jusqu'à la dernière heure du vendredi. Le samedi il ne créa rien. Les Juifs dirent ensuite : Quel est celui de ces six jours dans lequel Dieu créa ce monde, et que créa-t-il chaque jour ? Le prophète dit : Le dimanche et le lundi, il créa la terre et tout ce qu'elle produit d'utile et de nuisible à l'homme. Le mardi, il créa les montagnes et tout ce qui est en elles d'utile et de nuisible. Le mercredi, il créa les arbres et tout ce qui est en eux de bon et de mauvais, d'utile et de nuisible, l'eau, et tout ce qui peut servir aux hommes. Toutes les œuvres du monde furent terminées en quatre jours, comme il est dit dans le Coran : Gabriel dit au prophète : « Dis : Ne croyez-vous pas en celui qui a créé la terre en deux jours ? » (sur. XLI, vers. 8) jusqu'à ce passage : « Tel fut l'ordre du Tout-Puissant, de celui qui sait, » *(ibid.* vers. 11). Le prophète dit : Le jeudi, il créa les cieux avec tout ce qui est en eux. Le vendredi, il créa les astres, la lune, le soleil et les anges, depuis le commencement du jour jusqu'à la troisième heure. Les anges possédèrent ce monde la quatrième heure ainsi que la cinquième ; pendant ces deux heures, Dieu ne créa rien. Entre la sixième heure, qui termine la première moitié de la journée, jusqu'à la dernière heure, il créa Adam. Il ordonna aux anges de l'adorer et de le placer dans le paradis. Lorsque la dernière heure du vendredi fut arrivée, Dieu fit sortir Adam du paradis, à cause du péché qu'il avait commis. Les Juifs dirent ensuite : Nous l'avons trouvé ainsi dans le Pentateuque, et le samedi Dieu se reposa. Le prophète dit : Vous mentez ; Dieu n'a pas besoin de se reposer. Le repos est nécessaire à celui qui a été fatigué par quelque chose. La vérité est ce que le Seigneur a dit dans ce verset : « Nous n'avons point éprouvé de fatigue. » (Sur. L, vers. 37.)

Chapitre iv

Tradition du prophète rapportée par ‘Abdallah-ben-‘Abbâs au sujet du soleil et de la lune

‘Icrima rapporte ce qui suit : Je me tenais un jour en présence d’‘Abdallah, fils d’‘Abbâs. Un homme entra et dit : J'ai entendu dire à Ka‘b al-A‘hbâr une chose étonnante. Or ce Ka‘b al-A‘hbâr avait été Juif, il était ensuite devenu Musulman à l'époque du califat d’‘Omar, fils d'Al-Khattâb, il avait lu un grand nombre de livres anciens et d'ouvrages d'astrologie, et connaissait parfaitement le Pentateuque. ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs dit : Qu'avez-vous entendu dire à Ka‘b al-A‘hbâr ? racontez-le-nous. Cet homme dit : Au jour du jugement, on amènera le soleil et la lune sous la forme de deux taureaux noirs, et on les tiendra élevés au-dessus de la tête des créatures, afin que toutes les créatures puissent les voir ; on les conduira ensuite en enfer, afin qu'ils retournent au feu, car Dieu les a créés du feu.

‘Abdallah, fils d’‘Abbâs se mit en colère, et dit : Ka‘b al-A‘hbâr a dit un mensonge, un très-grand mensonge au sujet d'un serviteur obéissant de Dieu. Or Dieu est trop grand et trop généreux pour infliger un châtiment à un être qui lui obéit. Ne voyez-vous pas qu'il dit : « Il a forcé le soleil et la lune à vous servir sans récompense en faisant leurs révolutions.» , (Sur. XIV, vers. 37.) Ensuite ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs dit : Voulez-vous que je vous raconte ce que j'ai entendu dire au prophète, au sujet du soleil et de la lune ? que je vous apprenne de quoi Dieu les a créés dans le principe, et ce qu'il en fera à la fin des temps ? Ils répondirent : Oui, nous le voulons bien.

‘Abdallah, fils d’‘Abbâs dit alors : On demanda au prophète : Ô apôtre de Dieu, fais-nous connaître les qualités du soleil et de la lune, la manière dont ils décrivent leur révolution, et ce qu'ils deviendront à la fin des temps. L'apôtre de Dieu, prenant la parole, dit : Lorsque Dieu créa toutes choses, il créa également le soleil et la lune, et ces

deux astres avaient une lumière égale. Ce que Dieu voulait dans sa prescience était que la lumière de la lune ne fût point obscurcie pendant qu'il créait ce monde entre l'orient et l'occident. La lune ne parait si petite aux yeux des hommes qu'en raison de l'éloignement et de la hauteur où elle se trouve. Dieu donna ordre ensuite à Gabriel de frotter de son aile la face de la lune, afin que son éclat disparût ; et il ne resta pas de lumière en elle, comme il l'a dit : « Nous avons effacé le signe de la nuit. » (Sur. XVII, vers. 13.)

Dieu a créé pour le soleil un char ; il a donné à ce char trois cent soixante anses, et il lui a préposé trois cent soixante anges, afin que chacun d'eux fût attaché à une de ces anses et tirât le char. Ce que nous venons de dire du soleil s'applique également à la lune. Dieu a créé pour ces deux astres des orients et des occidents dans le sein de la terre, et il a créé de chaque côté, à l'orient et à l'occident, des fontaines qui sortent d'un endroit plein de vase noire. Cent quatre-vingts de ces fontaines sont à l'orient et cent quatre-vingts à l'occident. L'eau des fontaines et la vase noire bouillent comme une marmite qui est fortement en ébullition. Chaque jour le soleil se lève d'une fontaine nouvelle à l'orient. Il sort deux fois de la même fontaine dans l'espace d'une année. Chaque jour il passe à une autre fontaine, et quand il se couche, il fait la même chose à l'occident, jusqu'à ce qu'il ait parcouru toutes ces fontaines de l'orient et de l'occident. Il recommence deux fois chaque année, et, toutes les fois qu'il recommence, les jours sont plus courts et ensuite plus longs. À ses premiers levers et couchers, le jour est plus long pendant l'été ; à ses seconds levers et couchers, le jour est plus court pendant l'hiver. C'est à cela que fait allusion ce verset : « Il est le Seigneur des orients et le Seigneur des occidents. » (Sur. LV, vers. 16-17.) Toutes ces choses sont exposées dans un passage du Coran où il est dit : « Il est le Seigneur de l'orient et de l'occident. » (Sur. XXVI, vers. 7, et LXXIII, vers. 9.) Dieu a ainsi fait mention de toutes ces fontaines.

Dieu a créé au-dessous des cieux une mer semblable à un cheveu et fixée en l'air. Par l'ordre de Dieu, il ne tombe jamais une seule goutte de l'eau de cette mer sur la terre. Toutes les mers sont fixées à leurs places, et celle-ci est comme une flèche qui part de l'arc avec effort. On dirait d'une corde tendue entre l'orient et l'occident. Plusieurs personnes nomment cette mer *le chemin des porteurs de paille ;* mais

on ne porte point de paille dans ce lieu-là. Or sache que le soleil, la lune et ces cinq étoiles auxquelles on a donné le nom de planètes, marchent et nagent au milieu de l'eau. Dieu a dit : « Le soleil court vers son lieu de repos ; telle est la disposition de celui qui est puissant et qui sait. Nous avons établi des stations pour la lune, jusqu'à ce qu'elle-devienne semblable à une vieille branche de palmier. Il n'est point convenable que le soleil atteigne la lune dans son cours, et la nuit ne devance pas le jour. Chacun de ces astres se meut dans son orbite. » (Sur. XXXVI, vers. 38-40.)

Or sache que la révolution de la sphère céleste vient du char qui est au milieu de cette mer. Si le soleil ne passait pas au milieu de la mer et s'il en sortait, il ne passerait sur aucune chose et sur aucune créature de celles qui paissent, qui rampent, qui volent ou qui marchent, sur aucun arbre, sur aucune pierre, et autres choses semblables qui sont dans ce monde, sans les briller toutes. Si les hommes de la terre voyaient réellement le soleil et la lune hors de cette mer, tous deviendraient infidèles à Dieu à cause de la beauté de ces astres. Dieu les ayant créés beaux, il était à craindre que les hommes n'adorassent ces astres au préjudice de Dieu, excepté ceux que le Seigneur, dont la gloire est infinie, prendrait sous sa garde.

Le prince des Croyants, ‘Alî, fils d’Abou-Tâleb, dit ensuite : Ô apôtre de Dieu, quelles sont les étoiles au sujet desquelles Dieu a dit : « Je ne jure pas par les planètes ? » (Sur. LXXXI, vers. 15.) Le prophète répondit : Ô ‘Alî, ce sont cinq étoiles qui marchent comme le soleil et la lune ; on les nomme *planètes*. Ce sont : Saturne, Jupiter, Mars, Mercure et Vénus ; elles marchent dans ce ciel que nous voyons ; chacune d'elles a un char semblable au char du soleil dont nous avons précédemment donné la description.

Les autres étoiles sont suspendues comme des lampes. Elles tremblent toutes pour elles-mêmes, par la crainte de Dieu, et par la terreur du jour du jugement. Comme l'a dit Dieu : « Au jour où aura lieu le jugement, les pécheurs jureront qu'ils n'ont demeuré qu'une heure dans leurs tombeaux. C'est ainsi qu'ils mentaient pendant leur vie. » (Sur. XXX, vers. 54-55.) Il a dit également : « Par le toit élevé, par la mer gonflée, certes le châtiment de ton Seigneur arrivera un jour où le ciel sera agité de côté et d'autre, et où les montagnes marcheront. » (Sur. LII, vers. 5-10.) Or chaque jour les anges

conduisent le soleil, la lune et les cinq planètes à l'une de ces fontaines ; ils traînent le char à travers la mer. Lorsque Dieu veut faire voir à ses serviteurs un signe ou un miracle, il donne l'ordre à un de ces astres de s'enfoncer un peu du milieu de son char au milieu de la mer, et de sortir du char. S'il arrivait que le soleil sortît entièrement de son char, le monde serait tout à coup dans les ténèbres, et cela ferait une éclipse totale de soleil. Sache que cette obscurité que tu vois sur la face du soleil vient de l'eau de cette mer.

Il y a au milieu de l'orient et de l'occident deux villes ; on les nomme *Djâboulqâ* et *Djâboulsâ.* Au delà de ces villes, il y a trois peuples ; le nom du premier est *Mensik,* celui du second *Tâqîl,* et celui du troisième *Thâres.* Après eux viennent Gog et Magog. Notre prophète a dit : Dans la nuit du mi‘radj, Gog et Magog ne me répondirent pas, ils ne devinrent pas Musulmans, et ne crurent point en moi, ils iront en enfer. Les habitants de Djâboulqâ et de Djâboulsâ donnèrent une réponse favorable ; ils crurent au prophète et devinrent Musulmans. Les trois autres peuples ne crurent pas, ne devinrent pas Musulmans et furent infidèles.

Le lieu de repos du soleil est sous le trône de Dieu. Le soleil y est en adoration avec les chérubins. Lorsqu'il se couche dans une des fontaines dont nous avons parlé, les anges le tirent vers le ciel jusqu'au septième ciel et le tiennent sous le trône de Dieu, afin qu'il soit en adoration, comme nous l'avons déjà dit plus haut. On lit dans le Coran : « Le soleil court vers son lieu de repos : telle est la disposition de celui qui est puissant et qui sait. » (Sur. XXXVI, vers. 38.)

Dieu a créé du côté de l'orient et sous le septième ciel un voile de ténèbres, et il a préposé à ces ténèbres un ange pour chaque nuit jusqu'à l'époque où elles seront épuisées. Lorsque le soleil est sur le point de se coucher, l'ange qui est de garde enfonce la main et prend une poignée de ces ténèbres. Il ouvre la main, se tourne vers l'occident, et fait passer une partie de ces ténèbres par les interstices de ses doigts, afin qu'elles se dispersent dans le monde. Ensuite, lorsque le crépuscule est descendu, l'ange ouvre la main pour que toutes les ténèbres en sortent. Ensuite il étend son aile ; or ses ailes s'étendent du ciel à la terre, et il chasse les ténèbres jusqu'à l'occident ; lorsqu'il est arrivé à l'occident, le point du jour reparaît. L'ange étend

son aile, prend les ténèbres au milieu de son aile, les passes ensuite dans sa main et les place à l'occident, au-dessous de la septième mer. C'est du lieu dont nous avons parlé que viennent les ténèbres de la nuit. Lorsque le voile de ténèbres qui est à l'orient sera à l'occident, on sonnera de la trompette, et le jour du jugement paraîtra.

Le soleil est toute la nuit en adoration sous le trône de Dieu, et, au point du jour, Dieu lui commande de recommencer sa révolution et de se lever du côté de l'orient ; et cela sera ainsi jusqu'au temps où Dieu fermera la porte du repentir pour ses serviteurs, où il n'acceptera plus le repentir de personne, où les mauvaises actions seront mises en évidence, et où les bonnes paraîtront. Or, une nuit où le soleil sera sous le trône de Dieu, on le retiendra, et, bien qu'il demande la permission de recommencer sa révolution, il ne l'obtiendra pas ; il en est de même de la lune. Le monde demeurera ensuite trois jours dans les ténèbres, et personne ne connaîtra la longueur de cette nuit, excepté les adorateurs et les serviteurs de Dieu et les gens pieux qui prient pendant la nuit, disent le chapelet, louent Dieu et font d'autres choses semblables qui tiennent au service et au culte de Dieu. Lorsque trois jours complets se seront écoulés, Dieu dira au soleil et à la lune : Allez et levez-vous à l'occident. Ces deux astres auront perdu leur lumière et leur éclat, ils pleureront, et leurs pleurs seront accompagnés de gémissements, de telle sorte que toutes les créatures du ciel et de la terre les entendront pleurer. Ensuite ces deux astres se lèveront à l'occident, privés de lumière ; ils s'avanceront jusqu'au milieu du ciel et retourneront ensuite sur leurs pas et se coucheront. La porte du repentir aura été fermée alors.

‘Alî, fils d'Abou-Tâleb, dit : Qu'est-ce que la porte du repentir, ô apôtre de Dieu ? Le prophète répondit : Dieu a créé pour le repentir une porte avec deux battants de perles et de rubis. Le chemin qui conduit à cette porte serait de quarante ans pour un cheval qui irait très-vite et que le cavalier pousserait le plus possible. Cette porte aura toujours été ouverte, et quiconque se repentira, son repentir entrera par cette porte, comme il est dit dans le Coran : « Est-ce qu'ils attendent que les anges viennent vers eux, etc. ? » (Sur. XI, vers. 159.) ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs dit : apôtre de Dieu, que deviendra ce monde après ce que tu viens de dire ? Que deviendront le soleil et la lune ? Le prophète répondit : Après ces choses, on rendra au soleil et à la

lune leur lumière, afin qu'ils brillent de nouveau, et toutes les créatures vivront jusqu'au jour du jugement, comme il est dit dans le Coran : « Ils n'attendent qu'un bruit qui les fera mourir pendant qu'ils disputent rentre eux. » (Sur. XXXVI, vers. 49.) Et dans un autre passage : « Certes, il les atteindra tout à coup, sans qu'ils s'y attendent. » (Sur. XXIX, vers. 53.) Et encore : « Elle ne viendra que subitement, etc. » (Sur. VII, vers. 186.) Ce temps sera tel, que, si deux personnes causent ensemble, tout à coup l'une tombera de ce côté-ci, l'autre de ce côté-là, et toutes deux mourront. Il arrivera aussi qu'une mère donnera à téter à son enfant, la mère tombera d'un côté, l'enfant de l'autre, et ils mourront. Les arbres donneront des fruits. Le soleil et la lune se lèveront et se coucheront. Enfin il arrivera qu'il ne restera sur la terre aucune créature, ni quadrupèdes, ni bipèdes, ni bêtes fauves, ni oiseaux dans l'air, ni autres. Il ne restera en vie que Gabriel, Michel, Israâfîl et l'ange de la mort.

Ensuite Dieu ordonnera à Gabriel et lui dira : « Descends sur la terre et remarque ce que tu y verras. » Gabriel descendra, et trouvera le monde florissant, à sa même place et en bon état ; mais il n'y verra aucune créature, ni de celles qui volent, ni de celles qui paissent, ni des reptiles, ni autres. Il y trouvera des fruits et toutes les choses que l'on peut désirer, répandus et amoncelés sur la terre en si grande quantité, qu'il est impossible d'en faire la description. Dieu dira à Gabriel : Qu'est-ce que tu as vu ?, Gabriel répondra : Ô Seigneur, tu es plus savant que moi, et tu sais ce que j'ai vu. Dieu dira : « Certes, c'est nous qui hériterons de la terre et de ce qui est sur elle ; quant à eux, ils reviendront à nous. » (Cor. sur. XIX, vers. 41.) N'ai-je pas dit que j'ai créé tout l'univers et que l'héritage des créatures me resterait ? » Ensuite Dieu fera mourir Gabriel, Michel, Israâfîl, l'ange de la mort et Eblîs, et aucune créature ne restera vivante, à l'exception du Dieu très-haut dont la gloire est infinie, qui est vivant et qui ne mourra jamais. Il dira alors : « À qui appartient l'empire aujourd'hui ? Au Dieu unique et fort. » (Cor. sur. XI, vers. 16.)

Ce monde restera ainsi pendant quarante ans ; ensuite le Seigneur rappellera Israâfîl à la vie et lui ordonnera de sonner de la trompette ; tous les hommes ressusciteront alors et se réuniront au lieu du jugement. Dieu ordonnera que l'on amène le soleil et la lune, devenus noirs par la crainte de Dieu et par la frayeur du jour du jugement.

Arrivés en face du trône de Dieu, ils adoreront Dieu et ils diront : Ô Seigneur, tu connais notre obéissance, souviens-toi de nous à cause de la manière dont nous avons fait notre révolution pendant le temps du monde. Ne nous punis pas à cause du péché et du culte des infidèles ; tu sais que, si les créatures de Dieu ont commis le mal à cause de notre éclat, nous n'avons point partagé leur crime. Dieu dira : « Cela est ainsi ; vous dites la vérité. Je vous remettrai dans l'état où vous étiez ; je vous ai créés de la lumière de mon trône, et vous y retournerez. » Ces deux astres retourneront ensuite à la lumière du trône de Dieu, comme il est dit dans le Coran : « Certes, Dieu test celui qui crée et qui ressuscite. » (Sur. XXIX, vers. 18.)

‘Icrima ajoute : Lorsque ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs eut achevé ces paroles, j'allai avec cet homme vers Ka‘b al-A‘hbâr ; Ka‘b se leva, alla vers ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, et lui dit : Je connais la tradition que vous avez rapportée, et les choses sont telles que vous les avez dites ; pour moi, je les avais arrangées d'après mes propres idées, et je m'en suis repenti devant Dieu. Cette tradition n'est point d’‘Abdallah, fils d’‘Abbâs.

Chapitre v

On revient à la question du jour du jugement

Les Juifs demandèrent à Mohammed : Quand aura lieu le jour du jugement ? Dieu lui envoya ce verset : « Ils te questionneront au sujet de l'heure du jugement, etc. » (Cor. sur. LXXIX, vers. 42-46.) Voici le sens de ce verset : Ils te questionneront au sujet du jour du jugement ; réponds-leur : Ceci n'est connu que de Dieu seul. Lorsque le temps fixé pour cette époque arrivera, il ne se sera écoulé, selon eux, que quelques matinées ou quelques soirées. Le Coran dit encore : « Certes, la science de l'heure appartient à Dieu, etc. » (Sur. XXXI, vers. 34.) Voici le sens de ce verset : Il y a cinq choses qu'aucune créature ne sait et dont personne n'a la connaissance. Dieu est plus savant et plus instruit que les hommes. *La première chose,* qu'aucune créature ne sait, est si l'enfant qui est dans le sein de sa mère est mâle ou femelle, et comment il est. *La seconde* est de savoir quand il pleuvra. *La troisième,* de connaître ce qui arrivera demain. *La quatrième,* personne ne sait dans quel lieu il mourra. La *cinquième* est la connaissance du jour du jugement. Et voilà tout.

Lorsqu'on adressa des questions au prophète, il répondit toujours quelques mots sur chaque chose, et il fit connaître les signes et les caractères de ces mêmes choses. Les créatures du monde savent par lui combien de temps doit s'écouler jusqu'au jour du jugement. Il ne leur reste là-dessus que ce qu'a dit le prophète. Lorsqu'on l'interrogea au sujet du jour du jugement, il sépara deux doigts et dit : Il ne reste pas plus entre vous et le jour du jugement qu'entre ces deux doigts ; et il montra l'index et le doigt du milieu.

Voici une autre histoire que l'on tient du prophète : Un jour, Gabriel vint devant moi. Je vis entre ses mains un miroir éclatant, et je vis au milieu de ce miroir un point. Je dis à Gabriel : Ô mon frère et mon ami qu'est-ce que ce miroir ? Il me répondit : C'est le jour du

vendredi. Je lui dis : Qu'est-ce que ce point ? Il me répondit : C'est le jour du jugement. Je lui dis : Le jour du jugement sera donc un vendredi ? Il me répondit : Oui. Et lorsque le vendredi arrivait, le prophète espérait que le jour du jugement aurait lieu.

Un Arabe du désert vint trouver le prophète et lui dit : Je vis en songe la nuit dernière un grand parterre, et au milieu de ce parterre était une chaire ; cette chaire avait sept marches et pas davantage, et je te vis, toi qui es prophète, sur la dernière de ces marches. Le prophète répondit : Le parterre que tu as vu est ce monde qui aura sept mille ans d'existence ; et, si tu m'as vu sur la dernière marche, c'est que je suis venu dans le dernier millénaire de ces sept mille ans, et c'est un signe que le jour du jugement n'est pas loin. Les Juifs dirent : Nous avons vu dans le Pentateuque les mêmes choses que tu viens de dire.

CHAPITRE VI

Réponse à la question relative à la montagne de Qâf

Le prophète dit : Dieu a créé la montagne de Qâf tout autour de la terre. On la nomme le pieu de la terre, comme il est dit dans le Coran : « Les montagnes sont des pieux. » (Sur. LXXVIII, vers. 7.) Ce monde est au milieu de la montagne de Qâf, et il y est comme le doigt est au milieu de l'anneau. Cette montagne est de couleur d'émeraude et bleue. Aucun homme ne peut y arriver, parce qu'il faudrait pour cela passer quatre mois dans les ténèbres. Il n'y a dans cette montagne ni soleil, ni lune, ni étoiles, et elle est tellement bleue, que la couleur azurée que tu vois au ciel vient de l'éclat de la montagne de Qâf qui se réfléchit sur le ciel, et il paraît de cette couleur. Si cela n'était pas ainsi, le ciel ne serait pas bleu. Toutes les montagnes que tu vois dans le monde tiennent à la montagne de Qâf. Sache que, si la montagne de Qâf n'existait point, toute la terre tremblerait sans cesse, et les créatures ne pourraient point vivre sur elle.

CHAPITRE VII

Réponse à la question relative à Djâboulqâ et à Djâboulsâ

Voici ce que le prophète répondit au sujet de Djâboulqâ et de Djâboulsâ : Ce sont deux villes, l'une à l'orient, et l'autre à l'occident ; on nomme Djaboulqâ celle qui est à l'orient, et Djâboulsâ celle qui est à l'occident. Ces villes sont d'émeraude, et toutes les deux tiennent à la montagne de Qâf ; elles ont chacune douze mille parasanges de long sur douze mille parasanges de large. Le prince des Croyants, ‘Alî, fils d'Abou-Tâleb, se trouvait en présence du prophète avec les Juifs qui étaient venus de Khaïbar, de Fadak, et ceux des Benî-Qoraïdha qui étaient venus avec Abou-Djahl et Walîd-ben-Moghaïra, pour voir si ce que le prophète dirait serait d'accord ou non avec le Pentateuque et les traditions. ‘Alî dit : apôtre de Dieu, ces villes sont-elles dans le monde que nous habitons ? Le prophète répondit : Ces deux villes sont situées dans les ténèbres et contiguës à la montagne de Qâf. ‘Alî demanda : Combien y a-t-il d'habitants en ce lieu-là ? Le prophète dit : Chacune de ces villes a mille forteresses, et dans chacune de ces forteresses il y a une garnison de mille hommes qui y montent la garde chaque nuit. Le tour de l'homme qui a une fois monté la garde ne revient plus que l'année suivante. ‘Alî demanda : Pourquoi faut-il qu'une si grande quantité de monde soit de garde en ce lieu-là ? Le prophète répondit : C'est parce qu'il y a de ces côtés-là une grande quantité de gens qui appartiennent à ces peuples que l'on nomme *Thâris* et *Tâqîl ;* ils sont ennemis de Djâboulqâ et de Djâboulsâ. Ils sont incessamment, nuit et jour, en guerre avec ces deux villes et combattent contre elles ; c'est à cause de ces peuples que l'on a ces gardes et ces sentinelles.

‘Alî, fils d'Abou-Tâleb, demanda : Les habitants de Djâboulqâ et de Djâboulsâ font-ils partie des enfants d'Adam ? Le prophète

répondit : Ils ne connaissent pas même Adam. ‘Alî demanda : Le diable a-t-il pénétré chez eux ? Mohammed répondit : Ils ne le connaissent pas non plus. ‘Alî demanda : Le soleil et la lune brillent-ils sur eux ? Le prophète répondit : Ils ne savent même pas que Dieu a créé le soleil et la lune. ‘Alî demanda : Comment donc voient-ils clair ? Mohammed répondit : La lumière leur vient de la montagne de Qâf, et leurs murailles, leurs pierres et leur poussière sont toutes comme une lumière qui brille. ‘Alî demanda : Ô apôtre de Dieu, que mangent-ils ? Mohammed répondit : Des herbes qui poussent de la terre. ‘Alî demanda : De quoi se vêtent-ils ? Le prophète répondit : Ils n'ont pas besoin de se couvrir le corps de vêtements. ‘Alî reprit : Ce sont donc des anges ? Mohammed répondit : Non, mais leur obéissance à Dieu est semblable à celle des anges. ‘Alî demanda : Ont-ils des enfants ? Le prophète répondit : Ils ne désirent point d'en avoir, parce qu'ils sont tous mâles et qu'ils n'ont point de femelles. ‘Alî demanda : Sont-ils du nombre des élus ou de celui des réprouvés ? Le prophète répondit : Ils sont du nombre des élus, parce qu'ils suivent la religion et la loi, et qu'ils professent l'islamisme. Dans la nuit du mi‘râdj, lorsque Gabriel m'eut porté au ciel, il me mena ensuite vers ces peuples. Je leur offris l'islamisme : ils crurent en moi et en Dieu ; j'établis sur eux un calife de leur propre nation et je leur enseignai l'islamisme. Gabriel me conduisit ensuite vers Thâris et Tâqîl, et vers Gog et Magog ; ils furent infidèles et n'acceptèrent pas l'islamisme. Ensuite ‘Alî demanda : Ô apôtre de Dieu, quelqu'un d'entre les hommes peut-il arriver à ce lieu-là ? Le prophète répondit : Aucun des hommes n'a la force d'aller vers ces peuples, parce qu'il faudrait marcher quatre mois dans les ténèbres. Cependant, au temps du prophète Houd, trois hommes d'entre les ‘Âdites fuirent leur peuple, se firent musulmans, crurent au prophète Houd, et arrivèrent à ces villes.

Quelques personnes prétendent que Djâboulqâ et Djâboulsâ sont en deçà du lieu où se couche le soleil. On dit aussi que, si ce n'était le bruit et le tumulte de ces deux villes, les habitants de la terre entendraient le lever et le coucher du soleil : mais cela n'est point vrai ; et, si cela était, on aurait dans ce inonde plus de renseignements sur ces deux villes qu'on n'en a effectivement, et quelques personnes les auraient visitées. On les connaîtrait comme Gog et Magog et la

muraille de Dsou’l-Qarnaïn, qui a été vue par plusieurs personnes. On dit aussi que Dsou’l-Qarnaïn resta deux mois dans les ténèbres, en voulant aller à ces deux villes ; il n'y arriva pas, parce qu'il lui aurait fallu marcher deux autres mois dans les ténèbres pour y arriver, et cela est une histoire merveilleuse. Lorsque les Juifs de Médine entendirent ces histoires, ils dirent : Nous avons trouvé la même chose dans le Pentateuque.

Ces trois hommes qui fuirent le peuple d’‘Âd, arrivèrent à Djâboulqâ et à Djâboulsâ, et ils y demeurèrent. Tourmentés par le peuple de Fîd, ils voulurent s'enfuir ; mais ils ne le purent pas, car ce peuple avait plus de force qu'eux.

CHAPITRE VIII

Réponse à la question relative à Gog et à Magog doués d'oreilles

Le peuple de Gog et Magog [descend de] deux frères dont l'un s'appelait *Gog* et l'autre *Magog*. Ils sont du nombre des enfants d'Adam. Leur taille est extrêmement petite, et chacun d'eux a deux oreilles semblables à des oreilles d'éléphant. Ils sont un peuple nombreux, et ils ravagèrent le monde. Ils habitent à l'orient, à l'endroit où le soleil se lève : Or il y a une montagne extrêmement élevée qui nous sépare d'eux. Ils venaient de l'autre côté de cette montagne vers ce côté-ci, pour exercer leurs ravages. Ces peuples ne pourraient pas avancer davantage vers l'orient. Pour entrer dans le pays que nous habitons, ils passaient par un seul chemin, et ils ne pouvaient pas venir par un autre endroit. Ils détruisaient tout ce qu'ils trouvaient sur la terre, les plantes, l'eau, les arbres et autres choses semblables, et mangeaient tout ; et s'ils avaient remporté la victoire sur nous, ils nous auraient tués tous et nous auraient mangés. Ces peuples ont un grand nombre de villes et d'habitations vers l'endroit où le soleil se lève. Lorsque le soleil se lève, ils descendent tous sous terre.

Lorsque les hommes qui habitaient les pays auprès de Gog et de Magog entendirent parler de Dsou'l-Qarnaïn qui parcourait le monde, ils se réunirent en troupe et allèrent auprès de lui. Ils lui demandèrent du secours et lui dirent : Nous te payerons un tribut ; prends sur toi cette entreprise, et fais une muraille entre nous et Gog et Magog, afin que ces peuples ne puissent plus nous vaincre. Dsou'l-Qarnaïn alla sur les lieux et examina les choses. Il demanda ensuite aux habitants de ces contrées du fer et de l'airain fondu, et il éleva une muraille extrêmement forte, afin que ces peuples fussent délivrés de Gog et de

Magog. L'histoire de Gog et de Magog est longue, avec les versets du Coran, et elle sera rapportée en entier dans cet ouvrage, en son lieu.

CHAPITRE IX

Réponse relative à l'histoire des gens de la caverne

L'aventure des gens de la caverne eut lieu du temps d'un roi que l'on nommait *Decianus* (Dèce), et dans une ville que l'on nommait *Éphèse.* Cet événement se passa avant Jésus, fils de Marie. Tous les habitants d'Éphèse étaient infidèles ; ensuite sept d'entre les favoris du roi Dèce devinrent croyants en secret. Ils s'enfuirent et se retirèrent dans une caverne. Dieu ferma cette caverne, et ils y restèrent morts pendant trois cents et quelques années. Dieu les rendit ensuite à la vie. Ce fut sous le règne du roi Dèce qu'ils étaient entrés dans cette caverne, et ils ressuscitèrent du temps de Jésus, fils de Marie. Ils suivirent la religion de Jésus. Cette histoire est longue ; elle se trouve dans le chapitre du Coran qui porte le nom de *Chapitre de la caverne.* Il y est également question de Dsou'l-Qarnaïn dans ce verset : « Ils dirent : Ô Dsou'l-Qarnaïn, Gog et Magog exercent leurs ravages sur la terre : veux-tu que nous te payions un tribut à condition que tu élèveras une muraille entre eux et nous ? » (Sur. XVIII, vers. 93.) Cette histoire a été racontée en son lieu et place ; elle forme encore dans cet ouvrage une histoire séparée que l'on trouvera également à sa place.

Chapitre x

Réponse a la question relative aux gens de la fosse

Ces gens de la fosse étaient les habitants de Nadjerân. Or Nadjerân était une ville dont les habitants avaient cru à Moïse. Il y avait dans cette contrée un roi nommé *Yousouf*, et surnommé *Dsou-nowâs*. C'était un géant qui avait de nombreux sujets. Or Jésus, fils de Marie, était venu au monde, et Dieu l'avait enlevé au ciel. Quelques-uns des apôtres qui avaient été avec Jésus arrivèrent à cette ville de Nadjerân, manifestèrent la religion de Jésus, et dirent aux habitants : La religion de Moïse a été abrogée ; un autre prophète est, venu : son nom est Jésus ; maintenant il vous faut croire à Jésus, et abandonner la religion et la loi de Moïse : et ils leur firent connaître les œuvres merveilleuses de Jésus. Ces habitants de Nadjerân devinrent croyants et adoptèrent la religion de Jésus. Deux ou trois des courtisans intimes de Dsou-nowâs se trouvaient à Nadjerân. Les habitants de cette ville les prirent et leur dirent : Entrez dans notre religion, ou bien nous vous tuerons. Les courtisans ne le voulurent point, et les habitants de Nadjerân les tuèrent. Cette nouvelle parvint au roi ; il se mit en marche avec cinquante mille hommes, et arriva à Nadjerân. On creusa des fossés autour de cette ville, et on y jeta du feu. Le roi prit ensuite les habitants de Nadjerân, les amena sur le bord de ces fossés, et dit : Abandonnez la religion de Jésus, ou nous vous jetterons dans le feu, comme il est dit dans le Coran : « Les gens de la fosse, du feu doué de matière ignée, ont été tués. » (Sur. LXXXV, vers. 4.) Cette histoire est longue ; elle sera également rapportée dans cet ouvrage.

Chapitre xi

Réponse relative à l'histoire des prophètes

Quant à cette question : « Combien Dieu a-t-il eu de prophètes sur la terre ? Combien d'entre eux ont eu le caractère d'apôtre ? Par les prières de combien de prophètes des morts ont-ils été rappelés à la vie, et quelles furent les personnes qui ressuscitèrent de la sorte ? » le prophète répondit : Dieu a eu cent vingt-quatre mille prophètes, et trois cent treize d'entre eux ont été apôtres, ont vu Gabriel, et ont reçu de lui les révélations de Dieu. Le premier de ces apôtres a été Adam, et le dernier, Mohammed. Parmi ces prophètes, il y en eut quatre qui s'exprimèrent en langue syriaque : Adam ; Seth, fils d'Adam ; Noé, et Idris. Il y eut quatre prophètes d'entre les Arabes, qui s'exprimèrent en arabe ; ce furent : Houd, Çâlih, Scho‘aïb et Mohammed. Quant à ceux par les prières desquels des morts revinrent à la vie, l'un d'eux fut Moïse, et le premier mort qu'il rappela à la vie fut cet homme que l'on trouva mort au milieu des enfants d'Israël ; et personne ne savait qui l'avait tué. Moïse dit : Dieu vous ordonne de tuer un taureau, et de toucher avec sa queue le cadavre de cet homme jusqu'à ce qu'il parle. Car cette action fut pénible aux enfants d'Israël, et la vie leur devint à charge. Ensuite Moïse pria, et on toucha le mort avec la queue du taureau. Ce mort parla et dit : C'est un tel qui m'a tué. Moïse prit ce meurtrier, et lui fit souffrir la peine du talion. Les enfants d'Israël furent ainsi délivrés des peines et des querelles que ce meurtre avait causées. Ce récit est long ; il sera rapporté en son entier avec l'histoire de Moïse.

Il y eut encore soixante et dix personnes qui revinrent à la vie par les prières de Moïse. Ce furent ces hommes qui étaient partis avec Moïse pour comparaître devant Dieu. Lorsque Moïse conversa avec Dieu, comme il est dit dans le Coran : « Dieu a parlé à Moïse » (sur. IV, vers. 162), un nuage blanc descendit et se tint alentour de

Moïse, et Dieu lui envoya le Pentateuque sur des tables. Or ces soixante et dix hommes dirent : Nous voulons voir Dieu. Au même instant la foudre descendit du ciel et tomba sur eux. Ils furent tous entièrement brûlés, comme il est dit dans le Coran : « Lorsque vous dites : Ô Moïse, nous ne croirons point en toi jusqu'à ce que tu nous montres Dieu d'une manière évidente, la foudre tomba sur vous, et vous voyiez. » (Sur. II, vers. 52.) Moïse regarda ces soixante et dix hommes : ils étaient tous morts. Il s'écria : « Ô Seigneur, si tu l'avais voulu, tu aurais pu les faire périr auparavant. » (Sur. VII, vers. 154.) Or Moïse savait, et il pensait que Dieu les avait fait périr parce que leur peuple avait adoré le veau. C'est pour cette raison qu'il s'écria : Ô Seigneur, si tu avais voulu les faire périr, tu aurais pu le faire auparavant et m'envelopper dans le même châtiment. Si le peuple a adoré le veau d'or, la faute en est-elle à ces hommes ? Ô Seigneur, rends-les à la vie. Dieu exauça la prière de Moïse, et il ressuscita ces soixante et dix hommes, comme il est dit dans le Coran : « Nous vous avons ensuite ressuscités, afin que vous rendissiez grâces. » (Sur. II, vers. 53.) Cet événement eut lieu du temps de Moïse.

La même chose eut encore lieu du temps de Jésus, fils de Marie. Des hommes morts revinrent à la vie par ses prières. Le premier homme qui ressuscita par les prières de Jésus fut Sem, fils de Noé. Voici quelle fut la cause de cet événement. Lorsque Jésus dit, « Je suis prophète de Dieu on lui demanda des miracles qui confirmassent sa mission. Jésus répondit : Certes, je suis venu vers vous avec un signe de la part de votre Seigneur. Je ressusciterai les morts, je rendrai la vue aux aveugles de naissance, et je les rétablirai dans leur état naturel. Je guérirai aussi une lèpre contractée dès le ventre de la mère. (Sur. III, vers. 48.) Effectivement Jésus ressuscita les morts, et il fit avec de la terre une chose qui avait la forme d'un oiseau, ensuite il souffla sur cet oiseau. Jésus avait dit : Je ferai de telle et telle manière. Or les hommes dirent : Venez, afin que nous éprouvions ses paroles ; et ils dirent à Jésus : Donne une âme à cet oiseau. Jésus prit un peu de terre, et il en fit une figure d'oiseau ; ensuite il pria Dieu. Dieu exauça sa prière ; il envoya une âme à cet oiseau, lequel, par l'ordre de Dieu, devint un oiseau qui volait. On rapporte que cet oiseau était le même qui vole pendant la nuit, et auquel on a donné le nom de chauve-souris. Lorsque les hommes virent cela, ils s'écrièrent : Celui-ci est un

magicien. Jésus leur répondit : Si vous le voulez, je prierai et rappellerai à la vie un homme mort depuis longtemps. Ces hommes tombèrent tous d'accord, et dirent : Il faut que nous cherchions un homme mort depuis longues années, afin que, si Jésus peut le ressusciter, nous sachions qu'il est prophète de Dieu et qu'il est véridique. Or il n'y a aucun homme mort depuis plus longtemps que Sem, fils de Noé ; c'est celui-là qu'il doit ressusciter. Ensuite ils firent part à Jésus de ce qu'ils avaient décidé. Jésus demanda : En quel lieu est le tombeau de Sem, fils de Noé ? On lui répondit : Dans tel endroit. Jésus forma une réunion d'un grand nombre de personnes, et fixa le temps où il ferait le miracle, afin que tous les hommes se trouvassent dans le lieu convenu. Une foule nombreuse se mit en route et se réunit au tombeau de Sem.

Jésus s'avança ensuite avec majesté, et pria. Dieu exauça sa prière. Jésus poussa un grand cri et dit : Ô Sem, fils de Noé, lève-toi par la volonté de Dieu. Au même instant le tombeau s'entr'ouvrit, et Sem leva la tête hors du tombeau. Les cheveux et la barbe de Sem étaient devenus blancs comme du coton. Lorsque Jésus prononça ces paroles, « Ô Sem, fils de Noé, » Sem répondit : Que me veux-tu, ô esprit de Dieu ? Jésus lui demanda : Qui es-tu ? Il répondit : Je suis Sem, fils de Noé. Jésus ajouta : Et moi, qui suis-je ? Sem répondit : Tu es un prophète de Dieu. Jésus lui dit : Ô Sem, pourquoi tes cheveux sont-ils blancs, tandis qu'à l'époque où tu mourus il n'y avait ni cheveux ni barbe blancs, ni parmi les Péris, ni parmi les hommes, et que la blancheur des cheveux et de la barbe ne s'est manifestée que du temps d'Abraham ? Sem répondit : Ô esprit de Dieu, la chose est comme tu l'as dit ; ô prophète de Dieu, j'avais les cheveux et la barbe noirs ; mais, lorsque tu m'appelas, j'ai pensé que le jour du jugement était arrivé, parce qu'on me réveillait ; et, par un effet de crainte et de terreur du jour du jugement, mes cheveux sont devenus blancs comme tu le vois. Ensuite Jésus dit à Sem : Veux-tu que je demande à Dieu qu'il t'accorde une nouvelle vie, que le nombre de tes jours s'accomplisse une seconde fois, et que tu habites encore ce monde ? Sem répondit : Ô esprit de Dieu, comme il me faudrait encore éprouver l'amertume de la perte de la vie, j'aime mieux que tu pries Dieu pour que je reprenne la place que j'ai occupée jusqu'à présent. Je ne pourrais pas supporter une seconde fois l'amertume de la perte de

la vie, car cette perte est fort douloureuse. Jésus pria, Sem redescendit dans son tombeau, et le tombeau reprit l'état dans lequel il était auparavant, de manière que l'on aurait assuré que rien n'en était sorti. Tout le peuple qui était présent vit ce miracle, et un grand nombre de personnes crurent en Jésus.

D'autres hommes ressuscitèrent du temps de Daniel, et par ses prières. C'étaient ces hommes au sujet desquels Dieu a dit : « N'as-tu pas regardé ceux qui sont sortis de leurs demeures, au nombre de plusieurs milliers, dans la crainte de la mort, etc. ? » (Sur. II, vers. 24.) La cause de cet événement fut que la mort dévasta leur ville, parce qu'une épidémie s'y était déclarée. Un grand nombre de personnes moururent de cette maladie. Le peuple qui habitait cette ville dit alors : Il nous faut fuir cette maladie contagieuse et partir de cette ville. Ils étaient plusieurs milliers d'hommes. Enfin, lorsqu'ils furent partis de la ville et qu'ils eurent fait une parasange, la mort les frappa, et toute cette multitude mourut à la même place. Des hommes venus d'autres pays voulurent mettre ces morts dans le tombeau ; ils ne purent pas le faire, à cause du grand nombre des cadavres. Ces hommes travaillèrent en joignant leurs forces, et élevèrent une muraille autour des cadavres. Les années s'écoulèrent, la chaleur du soleil et le froid frappèrent ces corps morts, et tous devinrent poussière. Mille ans après cela, Dieu envoya le prophète Daniel. Lorsque Daniel arriva à la muraille dont nous avons parlé, il fut étonné de toute cette histoire, et il pria Dieu. Dieu exauça sa prière, et ressuscita tous ces hommes, qui vécurent de nouveau dans ce monde. Leur postérité devint nombreuse, et ils virent les enfants de leurs enfants jusqu'au temps où le terme de leur vie fut accompli, et où ils moururent de nouveau. Aujourd’hui les corps de toutes les personnes qui descendent de ce peuple-là exhalent une odeur de cadavre. On peut reconnaître, dans ceux qui sont doués de cette odeur, les enfants de ces hommes qui furent rappelés à la vie par les prières de Daniel.

CHAPITRE XII

Réponse à la question relative à Rouh

Le prophète parla encore sur ce sujet, parce que l'ange Gabriel lui apporta un verset dans lequel il lui disait : Ô Mohammed, réponds-leur et dis-leur : « Ils te questionneront au sujet de Rouh ; dis : Rouh est du nombre des choses de mon seigneur, etc. » (Sur. XVII, vers. 87.) Cela signifie : Ils te questionneront au sujet de Rouh ; réponds-leur : Rouh n'est point du nombre des choses qui me concernent ; il est du nombre des choses qui concernent Dieu, et, jusqu'à présent, Dieu ne m'a rien fait connaître à ce sujet.

CHAPITRE XIII

Réponse à la question relative au fer qui est devenu mou [et à la question relative à la fontaine d'airain]

Sache que le fer devint mou comme de la cire entre les mains de David, de sorte qu'il en fit tout ce qu'il voulut sans le rougir au feu. La cotte de mailles qui se trouve actuellement dans le monde, et qui n'a point de défaut, est nommée *cotte de mailles de David*, parce qu'il est dit dans le Coran : « Et nous lui avons amolli le fer, etc. » (Sur. XXXIV, vers. 10.) Or toute espèce d'armure qui est parfaite, qui n'a ni attaches ni défaut, se nomme en arabe *sâbigh.*

Quant à l'airain fondu et coulant, on le nomme en arabe *'aïn oul-qitr.* Dieu n'a donné cette fontaine d'airain coulant qu'à Salomon. On lit dans le Coran : « Nous avons fait couler pour lui une fontaine d'airain, etc. » (Sur. XXXIV, vers. 11.) Salomon réunit les Péris et les Devs, ainsi que les hommes, et il leur demanda de lui construire avec cet airain coulant un monument qui subsistât jusqu'au jour du jugement. Ils délibérèrent tous ensemble, et furent tous du même avis ; ils dirent à Salomon : Il faut qu'avec cet airain coulant nous te bâtissions une grande ville ; elle aura douze milles de long sur douze milles de large. Il faudra transporter cet airain dans l'endroit qui aura été choisi, dans un lieu où les hommes ne passent pas ; car autrement ils useraient de ruse et ils détruiraient l'édifice. Il faudra faire de cette ville le dépôt de tous les trésors et de tous les livres que tu as en ton pouvoir.

Or on a dit qu'il existe une ville nommée *Andalous,* et cette ville d'Andalous est au delà d'un désert, dont aucune créature ne connaît ni le commencement ni la fin. Les hommes n'y passent point, et aucune créature n'arrive jusqu'à cet endroit. Salomon ordonna aux Devs de transporter la fontaine d'airain coulant à vingt journées de chemin au

delà d'Andalous. Ils bâtirent dans ce lieu-là une ville comme nous l'avons déjà dit. C'était une grande ville. Les Devs y firent une porte sous terre, et ils fabriquèrent un talisman, afin que personne ne trouvât le chemin de ce lieu-là. Aucun d'entre les hommes n'a pu aller jusqu'à cet endroit, parce que, dans ce désert, il n'y a ni nourriture, ni boisson, ni eau, ni herbe, et que personne ne savait où était située cette ville. Personne n'eut le désir d'y aller jusqu'au temps d'‘Abd-al-Mélik-ben-Merwân. On raconta un jour devant lui l'histoire de cette ville d'airain. Mousa-ben-Noçaïr était le lieutenant d'‘Abd-al-Mélik dans le Magreb, et tout le pays d'Andalous se trouvait sous son pouvoir. ‘Abd-al-Mélik lui envoya une lettre dont voici le contenu :

> Au nom du Dieu clément et miséricordieux !
>
> J'ai appris que dans un certain désert d'Andalous il y a une ville d'airain qui a dix milles de longueur et autant de largeur, et dans laquelle se trouvent les trésors et les livres de Salomon (que la paix soit sur lui !). Lorsque cette lettre te sera parvenue, ne la quitte pas des mains avant d'être parti avec ton armée pour cette ville située dans ce désert, toi, et tous les princes et les soldats qui se trouvent avec toi.

Lorsque cette lettre parvint à Mousa, lieutenant d'‘Abd-al-Mélik, il réunit aussitôt son armée dans la ville nommée *Kaïrouwân,* et située dans le Magreb. Il montra à ses soldats la lettre d'‘Abd-al-Mélik, qui portait un sceau d'or, et il leur dit : Qui d'entre vous peut prendre pour quarante jours de vivres, d'eau et de fourrage pour les bêtes de somme, afin de marcher avec moi ? Il choisit ensuite mille hommes des plus braves et des plus courageux, et leur dit : Il faut vous préparer à venir avec moi. Ces gens acceptèrent la proposition de Mousa et partirent avec lui.

Mousa-ben-Noçaïr et ses mille cavaliers marchèrent pendant quarante jours jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés près de la ville. Lorsqu'il ne leur restait plus qu'un espace de cinq milles pour y parvenir, ils virent de loin une chose telle qu'ils n'avaient jamais rien vu de si étrange et de si effrayant. Cette chose jetait pendant une nuit obscure un éclat semblable à celui du soleil, de la lune et des étoiles. Les soldats de Mousa, pleins de crainte, s'avancèrent jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés près de cette ville. Ils en firent le tour et ne trouvèrent nulle part un endroit pour y entrer. Les murailles étaient d'une hauteur telle, qu'aucune créature ne pouvait y monter. Mousa et son armée,

saisis d'étonnement, restèrent dans ce lieu sans savoir que faire, et, bien qu'ils se missent à réfléchir et à délibérer, cela ne leur servit à rien, et ils ne trouvèrent aucun expédient. Alors Mousa dit à son armée : Quelle ruse emploierons-nous pour conduire à bien notre entreprise ? Un héraut prononça ces paroles : Celui d'entre vous qui pourra monter sur cette muraille ou en atteindre les créneaux, et rapporter des nouvelles de cette ville, recevra de moi cent mille dirhems pris sur mes propres richesses. Un homme accepta cette proposition et dit à Mousa : Je monterai et je te rapporterai des nouvelles. Les soldats formèrent un monceau des bâts des chameaux et des selles des chevaux, en les plaçant les uns sur les autres. Ils apportèrent du bois du désert, et ils le placèrent sous les selles et sous les bâts. Ils apportèrent aussi des cordes, lièrent le tout ensemble et usèrent d'adresse pour lancer le bout d'une corde sur les créneaux. Ils dirent ensuite à cet homme la formule *Bismillah,* en ajoutant : Maintenant c'est ton affaire, monte. Cet homme usa d'adresse et monta. Lorsqu'il eut atteint l'extrémité des créneaux, il fit un visage riant à ses compagnons, se mit à rire aux éclats, se précipita de l'autre côté des murailles et disparut. Personne de tous ceux qui étaient présents n'entendit plus parler de lui.

On offrit encore cent mille dirhems à un autre homme pour qu'il montât. Lorsque cet homme eut atteint l'extrémité des créneaux, il fit la même chose que le premier. On offrit encore cent mille dirhems à trois autres hommes ; il y en eut un qui accepta cette somme, et dit : Attachez-moi une corde au pied. Ils attachèrent une corde au pied de cet homme et ils dirent : Lorsqu'il voudra passer de l'autre côté, nous tirerons la corde afin qu'il tombe de ce côté-ci. Lorsque cet homme eut atteint l'extrémité des créneaux, et qu'il voulut descendre de l'autre côté, Mousa et ses compagnons tirèrent la corde, afin que l'homme tombât de leur côté. La corde cassa de la même manière qu'une chose que l'on coupe violemment avec un couteau. L'homme tomba de l'autre côté des créneaux, rit aux éclats comme les autres et disparut. Lorsque ces trois hommes se furent perdus de la sorte par l'ambition de posséder cent mille dinars *(sic),* personne ne voulut monter. Mousa, lieutenant d'‘Abd-al-Mélik, fils de Merwân, demeura stupéfait, ainsi que les soldats qui étaient avec lui. Personne ne put lui suggérer ni un conseil, ni une ruse. Mousa se décida en conséquence à

revenir sur ses pas, et il dit à ses compagnons : Tournez du moins tout autour de cette ville, pour voir si vous ne découvrirez point quelque chose d'extraordinaire.

Ils ne découvrirent rien, excepté les vers suivants gravés en creux sur la muraille :

> Ô vous qui placez votre confiance dans votre force et dans la longueur de votre existence, sachez que personne ne reste toujours dans le monde. Si les grandes richesses, les armées nombreuses, la science et la force faisaient rester quelqu'un dans le monde, Salomon, fils de David, ne serait jamais mort. Sachez que je suis Salomon, fils de David ; je demandai à Dieu une fontaine d'airain coulant, et Dieu me la donna. J'ai fait construire ce château, dans ce lieu, par les Devs et les Génies. J'ai fait faire en airain les briques qui ont servi à sa construction. J'ai fait couler au milieu de ce château cet airain coulant, et j'ai fait apporter ici les pierres précieuses et les trésors de la terre. J'ai fait construire ce château de manière qu'il pût subsister jusqu'à l'époque où arrivera le jour du jugement ; mais ceux qui l'ont bâti sont tous devenus poussière sous la terre. Ô vous qui, avec le temps, viendrez dans ce lieu, et qui verrez ici ce château, sachez que l'empire du monde ne demeure à personne. L'empire est à Dieu ; c'est à lui qu'il appartient de donner et de prendre. Profitez de cet exemple, et conformez-y vos actions.

CHAPITRE XIV

Réponse de Mohammed à la question relative à l'homme qui voulut devenir l'égal de Dieu, et qui construisit un paradis

Sache que cet homme fut Scheddâd, fils d'‘Âd, qui possédait tout l'univers, de l'orient à l'occident. Tous les rois lui étaient soumis. Or il voulut devenir l'égal de Dieu, et il construisit un paradis à l'instar du paradis véritable. Voici la réponse que fit à cette question le prophète : Le nom de ce roi était Scheddâd, fils d'‘Âd, fils d'Amalec, comme il est dit dans le Coran : « N'as-tu pas vu comment ton Seigneur a agi envers les Adites, habitants d'Irem, orné de colonnes telles qu'on n'en a point fait de semblables sur la terre ? » (Sur. XXXIX, vers. 5-7.) Ce Scheddâd faisait partie du peuple d'‘Âd ; mais aucun des Adites ne l'égalait en force et en stature. Personne n'aurait pu élever des édifices semblables à ceux qu'ils construisaient. Or ce Scheddâd devint infidèle, et introduisit l'impiété parmi les hommes, et il dit : Je ne connais point Dieu.

Dieu envoya vers Scheddâd le prophète Houd. Houd l'appela à Dieu, et lui dit : Crois en Dieu, afin qu'il te place dans le paradis. Scheddâd lui demanda : Qu'est-ce que le paradis ? Houd lui en fit la description. Alors Scheddâd dit à Houd : Si ton Dieu se glorifie d'un tel paradis, moi j'en ferai un sur la terre qui sera beaucoup plus beau et plus excellent. Il ajouta : J'ai un lieutenant, et je le ferai venir pour qu'il fasse la guerre à ton Dieu.

Ce Scheddâd, fils d'‘Âd, fils d'Amalec, avait près de lui un géant de la plus haute stature. Dieu n'en avait point créé de plus grand que lui sur la terre. Il s'appelait Og. Cet Og n'était point du nombre des enfants d'‘Âd, qu'il surpassait de beaucoup par sa taille. Il était du nombre des enfants d'Adam. Cependant Dieu l'avait créé tel que sa tête touchait les nuages, et il était si long qu'il baissait la main, tirait

un poisson de la mer et l'élevait vers le disque du soleil jusqu'à ce qu'il fût rôti, et le mangeait ensuite. On rapporte dans l'Histoire des expéditions du prophète qu'à l'époque du déluge de Noé, lorsque l'eau couvrit tout l'univers, et qu'elle s'éleva de quarante coudées au-dessus des montagnes les plus grandes et les plus hautes du monde, elle n'allait qu'au genou d'Og. Or sache que la vie de ce géant fut de trois mille six cents ans. On dit aussi que cet Og sortit du sein de sa mère tandis que notre père Adam vivait encore, et que sa vie se prolongea jusqu'au temps de Moïse. Lorsque Moïse sortit d'Égypte, il alla combattre Og avec tous les enfants d'Israël, au nombre de trois cent cinquante mille hommes. Lorsque Og entendit Moïse et les enfants d'Israël, il s'avança ; et, par un effet de sa force extraordinaire, il arracha une montagne qui pût couvrir le même espace de terrain que l'armée de Moïse, la plaça sur sa tête, et voulut la jeter sur Moïse et son armée pour les écraser.

Lorsque Og, surnommé *ben-‘Onk*, plaça cette montagne sur sa tête et qu'il l'apporta, Moïse, apprenant cette nouvelle, adressa ses prières à Dieu. Dieu les exauça, et il donna ordre à un oiseau de se placer sur le sommet de cette montagne, et d'y faire un trou avec son bec, afin qu'elle tombât comme un collier sur le cou du géant. Og demeura stupéfait de cela, et ce fut parce que cette montagne tomba sur son cou qu'on le nomma *Og ben-‘Onk*, c'est-à-dire *Og au cou*. Gabriel vint ensuite vers Moïse, lui apprit cet événement et lui dit : Va combattre Og ben-‘Onk, va, car tu remporteras la victoire sur lui, et tu le tueras. Moïse prit son bâton et partit. Arrivé près d'Og, il le trouva dans l'état que nous avons décrit, et doué de sa haute stature et de sa force extraordinaire. On rapporte que le bâton de Moïse avait dix coudées de hauteur. La taille de Moïse était de dix coudées ; il sauta à vingt coudées de terre, et lança son bâton qui atteignit le talon d'Og ben-‘Onk. Or le bâton de Moïse était extrêmement lourd, et les prophètes étaient forts. Lorsque Moïse lança son bâton, Og ben-‘Onk tomba par suite de la fatigue que lui causait la montagne, et mourut.

De longues années s'étaient écoulées après la mort d'Og ben ‘Onk lorsque, sous les Cosroès, qui étaient des rois de Perse, on voulut construire un pont sur l'Euphrate. On ne trouva point de bois convenable à cet usage. Ou fabriqua alors cinquante chariots, et on transporta, au moyen de taureaux forts et robustes, des crocs que l'on

attacha aux côtes d'Og ben-‘Onk ; on transporta ces côtes à Bagdâd, et on en fit un pont. Lorsque les hommes eurent passé sur ce pont pendant un espace de cinq cents ans, sans que l'on eût éprouvé le besoin d'un autre pont ou d'un bateau, tant que la côte d'Og servit à cet usage et resta à la même place, tout le monde se plaignit aux rois de Perse de ce qu'un os humain servait de pont : on l'enleva alors et l'on construisit le pont de briques qui existe maintenant.

Or on rapporte qu'avant la guerre dont nous avons parlé, Scheddâd, fils d’‘Âd, avait établi Og ben-‘Onk son lieutenant sur tout le peuple d’‘Âd. Lorsqu'ils se révoltèrent tous ensemble contre Dieu, Scheddâd fit venir en sa présence Og ben-‘Onk, et il dit au prophète Houd : Voici mon lieutenant, c'est lui qui fera la guerre à toi et à ton Dieu. Houd lui répondit : Infortuné ! Ne crains-tu donc pas les peines de l'enfer, et n'espères-tu pas le paradis ? Scheddâd répondit : Je ferai moi-même un paradis ; et il établit des personnes pour lui amener des hommes, des maîtres et des ouvriers. Il plaça mille ouvriers sous l'obéissance de chaque maître. Les maîtres étaient au nombre de mille. Il n'en existait pas davantage dans l'univers. Scheddâd leur ordonna de chercher un endroit dont le terrain fût des plus unis, et dont l'eau et l'air fussent des plus agréables. Ces mille maîtres trouvèrent un endroit qu'ils nommèrent *Irem*, et qui leur plut. Scheddâd leur ordonna de commencer à bâtir ce paradis, auquel ils donnèrent douze milles de longueur sur douze milles de largeur.

Scheddâd écrivit ensuite une lettre aux lieutenants qu'il avait dans le monde, partout où se trouvaient un roi, des princes., des lieutenants, des ministres, des gouverneurs, des gens qui lui fussent dévoués et autres personnes semblables, telles que Dho‘hâk, fils d’‘Olwân, Walîd, fils d'ar-Riyân, Ghânem, fils d’‘Olwân, et d'autres encore, afin qu'ils enlevassent l'or, l'argent, les pierres précieuses, les perles, les rubis, les topazes, le bois d'aloès, le musc, l'ambre, le safran et toutes les choses de ce genre qui se trouvaient dans le monde, à tous ceux qui les possédaient, depuis l'orient jusqu'à l'occident, et qu'ils lui envoyassent toutes ces matières. Les choses en vinrent, dit-on, au point qu'on mit à l'encan dans ce royaume un chameau avec sa litière pour un dirhem d'argent. Personne n'avait ce dirhem et ne put le donner pour le prix de ce chameau et de cette litière, afin de les acheter.

Or, vers ce même temps-là, on sut qu'un dirhem avait été mis dans la bouche d'un mort ; on alla pour voir si ce dirhem était à sa place, et on ouvrit le tombeau de ce mort : on prit ce dirhem, et on le donna afin que Scheddâd l'employât à la construction de ce paradis, dont les murailles étaient de briques d'or alternant avec des briques d'argent, et tous les créneaux de rubis. Des ruisseaux de vin, de lait, d'eau et de miel coulaient dans ce paradis. Au lieu de cailloux, Scheddâd mit au milieu de ces ruisseaux des perles et des rubis, et au lieu de sable, du musc et du safran ; il rangea sur leurs bords des arbres qui étaient tout d'or et d'argent, et dont les feuilles étaient d'or, et les fleurs d'argent incrustées de pierres précieuses. Il construisit dans ce paradis des palais dans lesquels il plaça des jeunes filles et des jeunes garçons. Sept cents ans s'écoulèrent avant que ce paradis fût achevé.

Or Scheddâd ne l'avait jamais vu, et il dit au prophète Houd : J'irai, je vous le promets, voir mon paradis, lorsqu'il sera achevé. Houd répondit : Ô infortuné ! Ne crains-tu pas Dieu, et te laisses-tu tromper par de semblables paroles ? Scheddâd ne s'inquiéta point de Houd ni de ses discours, et il partit avec cent mille hommes pour aller voir son paradis. Lorsqu'ils furent arrivés près de l'endroit où ce paradis est situé, le châtiment terrible que ces Adites s'étaient attiré de la part de Dieu les atteignit. Ce fut un ouragan qui les extermina tous. Cet ouragan sortit d'un nuage arrêté sur une montagne, et de couleur noire, parce qu'il renfermait la punition divine. Il est dit dans le Coran : « Les Adites ont été détruits par un ouragan bruyant et terrible que Dieu envoya contre eux pendant, sept nuits et huit jours consécutifs : tu aurais vu alors les hommes étendus à terre comme des troncs de palmiers creux dans l'intérieur ; mais en aurais-tu vu un seul de sauvé ? » (Sur. LXIX, vers. 6-8.) Le mot *çarçar* [qui se trouve dans le texte du Coran] signifie un vent qui a toujours une violence terrible. Ce fut le vent que Dieu fit souffler contre les Adites. Il atteignit les cent mille hommes qui étaient venus avec Scheddâd pour voir son paradis, et cent autres mille qui étaient les maîtres, les ouvriers et les inspecteurs, et il les fit tous périr. Scheddâd et les personnes qui l'accompagnaient ne virent point ce paradis ; et depuis Scheddâd aucune créature n'a pu le voir. Les Juifs dirent alors : Tu as parlé conformément à la vérité, ô Mohammed, nous avons vu ces mêmes choses dans le Pentateuque.

On rapporte que du temps de Mo‘âwiya, fils d'Abou-Sofyân, fils de Harb, il y eut un homme dont le nom était ‘Abdallah, fils de Qilâba ; cet homme avait perdu un chameau, et il partit pour le chercher. Tout à coup il arriva au paradis de Scheddâd, sans savoir ce que c'était que ce paradis ; il pensa être devenu fou. Il prit ensuite quelques pierres précieuses, du musc et de l'ambre, et les enleva sans opposition. Son adresse le fit sortir de cet endroit ; il arriva à la ville, se présenta à Mo‘âwiya, et plaça devant lui ce qu'il avait rapporté du paradis de Scheddâd. Toutes ces substances avaient perdu leur première forme, et on ne savait pas ce qu'elles étaient. On tira quelque chose de ce qui était or ou argent. Les pierres précieuses et toutes les autres matières avaient été altérées. Lorsqu'on les mit sur le feu, il en sortit une odeur de musc ; on sut alors que ces choses avaient été du musc.

On donna alors une armée à ce même homme-là, afin qu'il allât et qu'il rapportât de ce paradis tout ce qu'il y trouverait. Ils partirent, et, quelque recherche qu'ils fissent, ils ne le retrouvèrent point. On raconte ce qui suit de Daghfal, fils de Handzala, Schaïbânî, qui a été cadi de Hadhramaut.

Or Hadhramaut est une grande ville, située dans l'Arabie. Lorsque l'armée dont nous avons parlé chercha le paradis de Scheddâd et n'en trouva point de trace, ce Daghfal, qui était cadi de Hadhramaut, dit : J'étais encore enfant lorsque j'appris de mon père que près de Hadhramaut, sur le bord de la mer, il y a une caverne qui a pour porte la côte d'un grand poisson. Le corps de Scheddâd est en ce lieu.

Les hommes qui étaient à la recherche du paradis de Scheddâd prirent de la lumière et marchèrent vers cette caverne. Leur lumière s'éteignit, ils demeurèrent stupéfaits ; cependant ils avancèrent toujours jusqu'à ce qu'il parut une clarté qui venait du côté de la grande mer. Ils arrivèrent ensuite à une maison creusée dans le roc, et qui avait cent coudées de largeur sur cent coudées de longueur. Ils virent dans cette maison une espèce de trône en pierre, et un homme d'une grandeur telle qu'il remplissait toute la maison. On avait couché cet homme sur le dos. Tout autour du trône se trouvait une grande quantité de pierres précieuses, d'or et d'argent, et on avait revêtu cet homme de soixante et dix robes brochées d'or. Lorsque les gens qui cherchaient le paradis de Scheddâd portèrent la main sur ces étoffes, elles devinrent poussière, et les pierres précieuses et l'argent qu'elles

contenaient tombèrent à terre. Ces mêmes gens virent sur le lit de ce mort une table en or, sur laquelle on avait gravé des caractères comme on a coutume d'en graver sur la pierre. Ils prirent cette table et voulurent l'emporter et sortir de la maison en suivant le passage par lequel ils étaient entrés. Ils ne purent exécuter leur dessein ; alors ils retournèrent sur leurs pas, se dirigeant vers l'endroit d'où venait la lumière du jour, et là ils examinèrent cette table, sur laquelle étaient écrits les vers suivants :

> Ô vous qui placez votre confiance dans la longueur de votre existence, dans votre courage et dans votre force, et qui vous appuyez sur le nombre de vos possessions, sachez que je suis Scheddâd, fils d'‘Âd ; je m'appuyais sur ma force et sur mes richesses ; je disais : L'empire du monde m'appartient ; les rois de l'univers me craignaient. Le prophète Houd vint, il nous trouva en révolte contre Dieu, et nous appela à la religion. Nous nous confiâmes en notre force, et nous n'écoutâmes pas ses paroles ; nous nous révoltâmes contre lui. Enfin la colère du ciel descendit sur nous, et me fit périr moi et mon armée. Voyez donc l'état dans lequel je me trouve, et profitez de mon exemple.

Daghfal ajouta : Je dis aux habitants de Hadhramaut : Comment se fait-il que nous ayons trouvé dans cette maison le tombeau de Scheddâd ? Il était le chef du peuple d'‘Âd que Dieu extermina. Les habitants de Hadhramaut répondirent : Oui, tu as raison, ils périrent tous par le châtiment de Dieu ; mais Scheddâd avait un fils nommé Morthed, lequel était lieutenant de son père, et qui avait cru au prophète Houd. Ce Morthed quitta à cette époque le pays d'‘Âd ; il y retourna ensuite, prit son père, embauma tout son corps avec du camphre et de l'aloès, le porta à Hadhramaut et lui construisit le monument dont nous avons parlé.

Les hommes qui cherchaient le paradis de Scheddâd virent encore sur le rivage de la mer où ils se trouvaient un grand rocher dans lequel on avait creusé un palais. On avait couché dans ce lieu-là, sur un trône, et de la même manière que son père, ce *Morthed,* fils de Scheddâd, fils d'‘Âd, fils d'Amalec. Il y avait aussi sur son lit une table de pierre, sur laquelle étaient gravés les distiques suivants :

> Je suis ce roi qui pendant longtemps a exercé la royauté dans le monde. Tout ce que j'ai entrepris, je suis parvenu à l'exécuter. Après mon père, je fus, pendant un

temps, roi de la terre. Et moi aussi, durant quelques années, je me laissai entraîner par mes passions. À la fin je quittai ce monde avec regret, je mourus. Quoique en apparence je fusse un grand roi, dans la réalité je n'étais qu'un des plus faibles serviteurs du Dieu très-haut. Mes regrets sont de n'avoir pas rendu à Dieu l'obéissance que je lui devais. Ma crainte est l'enfer qui a été allumé pour les rebelles ; mais a-t-il déjà été rempli, ou, en le nommant enfer, l'a-t-on destiné, ô Seigneur, aux rebelles qui pourraient encore se révolter contre toi ? Le bonheur est pour ceux qui font partie du peuple de Mohammed, et qui conforment leurs actions à la loi du prophète. Toutes les religions sont une preuve que sa religion est fondée sur la vérité ; et tous les hommes superbes, se sentant faibles et sans force, placent leur espoir dans son intercession.

On avait donné l'empire à ce fils de Scheddâd après la mort de Themoud et celle de Hâsem, qui est le Pharaon d'Abraham. Son tombeau se trouvait dans ces parages, sur le bord de la mer. Le palais dont nous avons parlé se trouvait également sur le bord de la mer. Tous ces édifices qui étaient situés dans le voisinage de la ville de Hadhramaut ont disparu avec le temps. Au-dessus de la porte du palais se trouvait une pierre, sur laquelle on avait gravé les cinq distiques suivants :

Pendant plusieurs années nous avons habité ce palais, et notre cœur a trouvé l'objet de ses désirs. Pendant un certain temps, nous aussi nous avons dit au monde : Tu nous appartiens ; mais, grâces à Dieu, nous sommes enfin venus à la foi et nous avons su que Dieu est un.

CHAPITRE XV

Réponse aux dix questions que Gabriel apporta cachetées à David

Gabriel dit à David : Celui de tes enfants qui répondra à ces questions sera ton successeur après ta mort. Les génies, les hommes, les démons, les oiseaux et tout l'univers seront sous son obéissance. David réunit ensuite ses enfants, et il leur dit : Ô mes enfants, sachez que Gabriel m'a apporté ces feuillets de la part de Dieu ; ils contiennent dix questions : quiconque y répondra convenablement sera, comme l'a dit Dieu, un prophète revêtu du caractère d'apôtre. David commença ensuite à lire ces questions en présence de ses enfants ; personne ne put y faire de réponse, excepté Salomon, qui se leva et dit : Ô mon père, je répondrai à ces questions par la force de Dieu. David fut plein de joie, lui lut une à une ces questions, et lui dit : Apprends-moi quelle est la plus petite chose qui existe, quelle est la plus grande, quelle est la plus amère, quelle est la plus douce, quelle est la plus honteuse, quelle est la meilleure, quelle est la plus proche, quelle est la plus éloignée, quelle est celle qui cause le plus de chagrin, et quelle est la plus agréable. Salomon répondit : C'est fort bien, ô mon père : or la plus petite chose qui se trouve dans le corps humain, c'est l'âme ; la chose la plus grande, c'est le doute ; la chose la plus amère, c'est la pauvreté ; la chose la plus douce, ce sont les richesses ; la chose la plus honteuse qui se trouve parmi les enfants d'Adam, c'est l'incrédulité ; la chose la plus mauvaise qui se trouve parmi les enfants d'Adam, c'est une méchante femme ; la chose la plus proche pour les enfants d'Adam, c'est l'autre monde, et la plus éloignée est ce monde, parce qu'il passe ; la chose qui cause le plus de chagrin aux enfants d'Adam, c'est l'âme qui se sépare du corps, et la chose la plus agréable pour eux, c'est l'âme qui est dans le corps. David dit à Salomon : Tu as dit la vérité. Or cet anneau à quatre faces

qui avait été apporté du paradis devint le sceau de Salomon. Sur une de ses faces était écrit ce qui suit, *L'empire est à Dieu ;* sur la seconde face était écrit, *L'excellence est à Dieu ;* sur la troisième était écrit, *L'autorité suprême est à Dieu ;* et sur la quatrième : *La toute-puissance est à Dieu.* Les Juifs convinrent que les choses étaient ainsi.

CHAPITRE XVI

Réponse à cette question : Où est le tombeau de Salomon ?

Le prophète répondit : Le tombeau de mon frère Salomon est au milieu d'une mer qui fait partie de la grande mer, dans un palais creusé dans le roc. Ce palais renferme un trône, sur lequel on a placé Salomon dans la même attitude qu'il avait pendant son règne ; l'anneau royal est toujours à son doigt, tellement qu'on dirait que Salomon est encore en vie. Dans cette île douze gardiens gardent Salomon nuit et jour. Aucune créature humaine ne peut arriver à l'endroit où est le tombeau de ce prince, parce que, pour y arriver, il faudrait rester deux mois dans la mer. On dit aussi que, depuis la mort de Salomon, aucune créature ne parvint jusqu'à son tombeau, excepté deux personnes, dont l'une était ‘Offân et l'autre Beloukyâ.

On dit qu’‘Offân était allé à la recherche de l'anneau de Salomon, et qu'il avait pris Beloukyâ pour compagnon de voyage. Ils partirent, et ils arrivèrent, avec des peines infinies, à l'endroit dont nous avons parlé. Ensuite, lorsque ‘Offân voulut enlever l'anneau du doigt de Salomon, la foudre tomba sur lui par la toute-puissance de Dieu, et le consuma.

Beloukyâ revint sur ses pas et fit connaître cet événement. La cause de cela fut que, lorsque Salomon fut mort, il se tint pendant une année debout, appuyé sur un bâton, et personne ne savait s'il était mort, endormi ou vivant. Enfin une fourmi blanche rongea le bâton, qui se rompit, et Salomon tomba. La confusion se mit ensuite parmi les Devs, les Péris et les hommes. Puis ces différents êtres enlevèrent le trône de Salomon et le transportèrent dans cette île, au milieu de la mer dont nous avons parlé. L'histoire de Salomon sera par la suite racontée en entier dans cet ouvrage. Les cinq Juifs dirent à

Mohammed : Tu as dit la vérité, nous avons vu ces mêmes choses dans le Pentateuque.

CHAPITRE XVII

Réponse à cette question : Quel fut le premier édifice bâti sur la terre ?

Le prophète répondit : Le premier édifice fut la maison visitée que Dieu fit descendre du ciel pour honorer Adam. Cette maison était de rubis. Lorsque le temps du déluge arriva et que l'eau du châtiment fut venue, Dieu donna l'ordre de transporter au ciel cette maison. Il ordonna ensuite à Abraham d'aller avec Ismaël, de relever une autre fois cette maison et de la bâtir de nouveau. De sorte que maintenant la maison qu'ils élevèrent remplace la maison visitée. Les Juifs dirent : Tu as dit la vérité, ô Mohammed, nous avons lu ces mêmes choses dans le Pentateuque.

CHAPITRE XVIII

Réponse à cette question : Quel fut le premier homme qui commit le meurtre ?

Le prophète répondit : Le premier homme qui a commis le meurtre a été Qâbîl (Caïn), fils d'Adam, qui tua son frère Abel à cause de sa sœur. La cause de cela fut que, toutes les fois qu'Ève devenait mère par le moyen d'Adam, elle avait deux enfants à la fois, dont l'un était mâle et l'autre femelle, de sorte qu'elle accouchait d'un garçon et d'une fille. Adam et Ève donnaient pour femmes à leurs fils celles de leurs filles qui étaient nées avec d'autres garçons. Cela n'avait rien d'illicite à cette époque. Or la fille qui était née avec Caïn était extrêmement belle de visage. Adam aimait beaucoup Abel, et, à cause de l'amour qu'il lui portait, il voulut lui donner pour femme la sœur jumelle de Caïn, suivant l'ordre de Dieu. Caïn dit : Je ne consentirai point à cela. Cette histoire est extrêmement intéressante. Elle sera racontée en son lieu, avec les versets du Coran qui y ont rapport.

CHAPITRE XIX

Réponse à cette question : Quel fut le premier homme qui adora le feu ?

Ce fut Caïn, fils d'Adam. La cause de cela fut que, lorsque Caïn eut tué son propre frère Abel, il n'osa pas se présenter devant son père à cause de la crainte qu'il ressentait. Il prit la fuite et erra dans le désert. Or Caïn avait eu beaucoup d'enfants. Lorsqu'il fut devenu vieux et faible, un jour, pendant la chaleur, il se tenait dans sa maison. Le diable (que Dieu le maudisse !) vint sous la forme d'un ange, descendit dans la maison par la fenêtre, et se tint devant Caïn. Caïn lui dit : Qui es-tu ? Le diable lui répondit : Je suis un ange ; je suis venu du ciel pour te conseiller et te diriger dans tes affaires, afin que tu puisses paraître devant ta mère, ton père et tes frères ; qu'ils se réjouissent en toi et qu'ils ne te tuent point. Caïn, poussé par le désir de revoir son père, sa mère et ses proches, répondit : Que faut-il faire pour cela ? Le diable dit : Sache bien que le feu a consumé le sacrifice d'Abel parce qu'il avait été adoré par Abel et qu'il était content de lui. Maintenant, si tu adores le feu, il te sera également soumis. Au même instant Caïn adora le feu. Après cela les enfants de Caïn virent ce que faisait leur père, et ils continuèrent d'adorer le feu. Les Juifs dirent : Cela est vrai, ô apôtre de Dieu.

CHAPITRE XX

Réponse à cette question : Quel fut le premier homme qui introduisit le culte des idoles ?

Le culte des idoles vint du roi Djemschîd. La cause de cela fut que Djemschîd était ce roi qui s'était emparé de la souveraineté de tout l'univers. Or *Djem* signifie, en langue persane, une chose que rien ne surpasse en beauté. Partout où Djemschîd allait, l'éclat qui sortait de sa personne se réfléchissait sur les portes et sur les murailles. Il posséda l'empire pendant mille ans, et pendant ces mille ans il ne fut pas un seul instant incommodé ou malade. Or Djemschîd pensa en lui-même et dit : Qui est-ce qui est semblable à moi ? Lorsque Eblîs eut connaissance de sa pensée et que cette parole lui eut frayé la route, il jeta dans son cœur des tentations, de sorte que Djemschîd dit en lui-même : Je ne suis point un homme, car j'ai régné pendant mille ans sans avoir aucun mal. Or, un jour, à l'heure de la sieste, cette tentation agitait son cœur. Le diable descendit par la fenêtre et dit, Je suis un ange venu du ciel ; et il se tint debout devant Djemschîd. Djemschîd leva la tête et vit le diable. Il lui dit : Pour quelle affaire es-tu venu ? Le diable lui répondit : On m'a envoyé du ciel devant toi. Djemschîd lui demanda : Que savent de moi les anges du ciel ? Le diable poussa un profond soupir et dit : Tu sais bien toi-même qui tu es. Djem lui demanda : Qui suis-je ? Le diable répondit : Tu es le Dieu du ciel et de la terre, et toutes ces créatures, c'est toi qui les as formées. Maintenant je suis venu pour te dire de bien gouverner ce monde. Tous les anges espèrent en toi. Djemschîd demanda : Quelle preuve y a t-il que je sois le Dieu du ciel et de la terre ? Eblîs répondit : La première preuve en est qu'aucune créature ne peut voir un ange, et tu m'as vu face à face. La seconde preuve en est que ta vie est parvenue à mille ans, et dans cet espace de temps tu n'as éprouvé ni peine, ni maladie, ni incommodité, et l'ennemi n'a jamais remporté la victoire

sur toi. Djem lui dit : Maintenant que faut-il que je fasse pour monter au ciel ? Eblîs répondit : Il faut sortir, réunir tous les hommes, faire apporter mille charges de bois, ordonner qu'on y mette le feu, et tu diras à tous ces hommes : Je suis Dieu ; quiconque se prosternera devant moi et m'adorera pourra se retirer ; et quiconque ne voudra pas le faire, je le brûlerai dans ce feu.

Après cela, Djemschîd fit faire un grand feu par l'ordre du diable ; il réunit tous les hommes, et brilla des créatures innocentes afin que les hommes reconnussent sa divinité. Ensuite il envoya cinq lieutenants pour parcourir le monde, et il leur donna des armées. Il assigna à chacun d'eux un pays, et il leur donna des chevaux, des mulets, des chameaux, des ânes, des bœufs, des tentes, des baraques, de l'or, de l'argent et d'autres choses semblables. Ces lieutenants se mirent en marche avec leurs armées pour les lieux où ils avaient reçu l'ordre de se rendre. Ensuite on fit cinq figures à l'image de Djemschîd, et quiconque voyait ces figures disait : C'est Djemschîd lui-même. Djemschîd ordonna de faire ces figures en or, en argent et en pierres précieuses, et il en donna une à chacun de ses lieutenants, afin qu'ils les emportassent avec eux, et qu'ils ordonnassent aux hommes de se prosterner devant elles au préjudice de Dieu. Un grand nombre de créatures commirent le mal de cette manière. Ces lieutenants dirent aux hommes : Cette figure est votre Dieu, adorez-la.

Ensuite plusieurs années s'écoulèrent et Djemschîd mourut ; ses lieutenants moururent aussi. Ces figures restèrent entre les mains des hommes, qui les adorèrent. Les noms de ces lieutenants étaient : *Yagouth, Sowâ‘, Ya‘ouq, Wadd et Nasr.* Quelques années après la mort de ces lieutenants, on donna leur nom à ces cinq idoles, et les hommes trouvèrent plaisir à l'idolâtrie. Enfin Dieu envoya le prophète Noé pour qu'il rappelât les hommes à Dieu. Ceux-ci firent à Noé la réponse que Dieu nous a conservée dans le Coran ; ils dirent : N'abandonnez point vos dieux, n'abandonnez point Wadd, Sowâ‘, Yagouth, Ya‘ouq et Nasr. Ils en ont déjà séduit un grand nombre. Ta prédication ne servira qu'à augmenter l'erreur de ceux qui sont injustes. » (Sur. LXXI, vers. 22-24.) L'origine du culte des idoles a été comme nous venons de le dire.

CHAPITRE XXI

Réponse à cette question : Quel fut le premier Homme qui fit du vin et qui introduisit les instruments de musique ?

Quant à l'usage de faire et de boire du vin, de jouer des instruments et d'attacher des peaux sur les tambours de basque, sur les tambours et autres choses semblables, voici ce que répondit le prophète : Tous ces usages sont venus des enfants de Caïn. Caïn avait un grand nombre d'enfants, et parmi eux se trouvait un jeune homme dont le nom était Jubal, lequel aimait la gaieté ; Eblîs trompa ce jeune homme et lui enseigna toutes ces choses, de sorte que Jubal prit du raisin, et en fit du moût, auquel il ne toucha pas jusqu'à ce qu'il fût devenu amer. Il l'agita ensuite et le mit dans une cruche de verre. Il fit des flûtes, des luths, des cymbales et d'autres instruments. Lorsqu'il se fut mis à boire un peu de vin, il commença à sauter en l'air, à remuer les pieds et à se réjouir. Le diable revint sous la forme d'un vieillard et lui enseigna l'art de faire ces choses. Tous les enfants de Caïn regardèrent ce que faisait leur frère, ces actions leur devinrent agréables, ils les imitèrent et y prirent du plaisir. Ils commencèrent à boire du vin et à jouer des instruments, et tous ces usages se propagèrent. Dieu est très-savant !

Chapitre xxii

Réponse à cette question : Quel fut le premier homme dont les cheveux devinrent blancs ?

Mohammed répondit : Ce premier homme fut Abraham, l'ami de Dieu. Il regarda sa barbe et vit qu'elle était blanche ; il fut étonné de cela et ne sut pas ce que c'était, parce qu'avant lui les poils du corps et la barbe ne blanchissaient jamais. Il dit : Ô Seigneur, fais-moi savoir ce que c'est que cette blancheur. Dieu lui répondit : C'est la modestie, la gravité, l'intelligence et la douceur.

CHAPITRE XXIII

Réponse à cette question : Quel sera le premier roi qui s'emparera de tout l'univers ?

Le prophète répondit : Les Juifs auront un roi qui s'emparera de tout l'univers depuis l'orient jusqu'à l'occident. Il réduira les créatures sous son obéissance. On lui donnera le nom de Deddjâl ; sa stature sera tellement élevée que sa tête dépassera les nuages. Dans l'endroit le plus profond de la mer, l'eau ne s'élèvera pas au-dessus de son talon. Il marchera accompagné d'un tourbillon de sable qui obéira à ses ordres. Ce Deddjâl aura un paradis dans ce monde-ci. Le prophète avait dit : Je répondrai à cette question ; mais il n'en connaissait pas la solution avant que Gabriel lui eût apporté ce verset : « Les Juifs disputeront avec toi au sujet de leur roi, mais ils savent bien à quoi s'en tenir à cet égard. » Le roi qu'ils auront sera le Deddjâl. Il sera Juif. On le nomme communément Deddjâl, mais son véritable nom est ‘Abdallah ben-al-Çayâtid. Il possédera un empire, et cet empire sera celui de ce monde-ci : Or le roi dont parlent les Juifs sera le Deddjâl. Il viendra à la fin des temps et à une époque qui est encore éloignée. Les Juifs qui vivent actuellement n'existeront pas alors, car le Deddjâl paraîtra à l'époque du jour du jugement. Gabriel ajouta : Les Juifs sont pleins d'orgueil à cause de la grandeur du Deddjâl, et ils se glorifient de ce que le Deddjâl aura cette grandeur. Quant à toi, qui es le prophète de Dieu, prie-le qu'il te préserve, toi et ton peuple, de la méchanceté du Deddjâl. Gabriel dit encore : « Dieu est celui qui sait et qui entend. » (Cor. sur. XL, vers. 58.) Il ajouta : « Réponds aux Juifs et dis-leur les paroles de Dieu. Qu'est-ce qui est plus grand, de créer les cieux et les terres, ou de créer le Deddjâl, qui est une de mes créations ? de puis te préserver du Deddjâl, toi et ton peuple, mais la plus grande partie des hommes ne savent pas. » (Cor. sur. XL, vers. 59.)

Les amis du prophète lui demandèrent : Comment sera l'histoire du Deddjâl et à quelle époque paraîtra-t-il ? Le prophète répondit : Il paraîtra lorsque Gog et Magog feront un trou à la muraille de Dsou'l-Qarnaïn et qu'ils se répandront dans le monde. Ce sera l'époque du jour du jugement. Tous les insensés et les magiciens qui se trouveront dans le monde seront avec le Deddjâl. Il aura un âne aussi grand que lui. À la droite du Deddjâl marchera une étendue de quarante parasanges de terrain remplie de bosquets, d'eaux courantes et de gazon. Toutes ces choses, telles que nous venons de les décrire, marcheront avec le Deddjâl et l'accompagneront partout où il ira. Les hommes sauront que tout ce qu'il y a dans le monde de pierres précieuses, de pierres, de vases de terre, et autres choses semblables, marcheront avec le Deddjâl, qui dira : Ces quarante parasanges de terrain sont mon paradis. Ses disciples et ses serviteurs les habiteront.

Il y aura aussi à la gauche du Deddjâl des déserts, des nuages, des ténèbres, et d'autres choses semblables, et toutes les choses hideuses qui se trouvent dans l'enfer ; et le Deddjâl (que Dieu le maudisse !) dira : Ceci est mon enfer. Or il semblera aux yeux des hommes que toutes ces ténèbres qui marcheront avec le Deddjâl soient de véritables ténèbres, afin que le cœur des hommes se brise, qu'ils se plient aux ordres et aux défenses du Deddjâl, qu'ils les suivent et qu'ils lui obéissent. L'âne sur lequel sera assis le Deddjâl aura une taille si grande, que mille de ces hommes pervers et insensés qui suivent le Deddjâl marcheront à l'ombre formée par ses oreilles.

Toute personne qui regardera le Deddjâl saura et verra que depuis ses pieds jusqu'à sa tête il y a des serpents, des scorpions, des dragons et d'autres choses semblables. Ces monstres marcheront avec lui. Il soumettra à son pouvoir la plus grande partie des hommes, excepté ceux auxquels Dieu accordera sa protection. Personne ne lui fera la guerre et ne pourra la lui faire. Sa souveraineté ne durera que quarante jours. Pendant ces quarante jours il ira de l'orient à l'occident ; il ira ensuite au midi et au septentrion, et toutes les créatures de la terre pousseront des gémissements à cause de lui et de son armée. Elles crieront pour demander du secours, et lèveront les mains vers Dieu. Bien qu'elles cherchent à fuir et à éviter le Deddjâl, la fuite ne sera possible qu'à celui qui se tiendra dans le mihrâb ou dans la mosquée, qui sera sur le tapis destiné à la prière ou dans le mihrâb, qui priera et

qui demandera du secours, qui invoquera Dieu, et qui comblera de bénédictions le prophète. Celui-là seulement ne sera point vu par le Deddjâl, qu'il n'y aura aucun autre moyen d'éviter. Car le Deddjâl appellera à son obéissance toutes les créatures de la terre et du ciel, les infidèles et les musulmans, les mages et les chrétiens, les idolâtres, ceux qui adorent le soleil, ceux qui adorent le feu et autres choses semblables, et ceux qui appartiennent à toutes les différentes religions.

Lorsque les quarante jours que doit durer la domination du Deddjâl seront écoulés, Dieu voudra accorder à ses serviteurs la joie et le repos, les délivrer de l'injustice du Deddjâl et enlever celui-ci de la face de la terre. Il ordonnera à Jésus, fils de Marie, de descendre des cieux sur la terre ; le *Mahdi* viendra aussi du côté de l'occident. Le nom du Mahdi sera Mohammed-ben-‘Abdallah, comme celui de l'apôtre de Dieu : or sache qu'on le nomme le *Mahdi* parce qu'il sera le guide de toutes les créatures de la terre. Le prophète a dit : La nuit et le jour ne passeront pas avant qu'ait paru le Mahdi qui dirigera tous les hommes ; son nom sera semblable à mon nom, et le nom de son père sera semblable au nom de mon père.

Or, lorsque le Mahdi paraîtra, les créatures du monde iront vers lui, et il apprendra que Jésus, fils de Marie, est descendu des cieux à Jérusalem. Le Mahdi se dirigera avec une armée nombreuse vers Jésus, et il lui racontera l'histoire du Deddjâl. Jésus prendra le Mahdi pour son vicaire, ordonnera qu'on amène devant lui le Deddjâl, et remettra son anneau au Mahdi. Le Mahdi partira : or le Deddjâl verra venir le Mahdi de loin ; le Mahdi verra également le Deddjâl, et, lorsqu'il l'aura atteint, il lui montrera le sceau du prophète de Dieu, et il lui dira : Je suis l'apôtre de Dieu. Au même instant le Deddjâl deviendra faible. Il ira à Jérusalem ; lorsqu'il sera arrivé près de Jésus, fils de Marie, toute la grandeur de son corps aura disparu et son corps sera devenu aussi mince qu'un cheveu. Jésus ne lui permettra pas de paraître en sa présence, et il ordonnera au Mahdi de le tuer. Les hommes seront ainsi délivrés de la tyrannie du Deddjâl, et ils goûteront le repos. Jésus établira le Mahdi son vicaire sur la terre, et le Mahdi sera sur la terre le vicaire de Dieu et le vicaire de Jésus. Le monde deviendra alors florissant par la justice et l'équité, comme l'a dit le prophète. Le Mahdi prendra tous les trésors qui se trouvent dans

la terre, les dirbems, les dinars, les pierres précieuses, les tapis, le cuivre jaune, et toutes les autres choses semblables qui se trouvent sur la terre. On espère que le jour du jugement arrivera à cette époque. Ces choses, telles que nous les avons rapportées, se trouvent dans les traditions du prophète.

CHAPITRE XXIV

Réponse à cette question : Qui possédait ce monde avant Adam ?

La cause de ceci fut que Dieu créa ce monde, et il créa une troupe d'anges de sa propre lumière. Il forma les cieux et en donna le gouvernement à Eblîs. Le nom d'Eblîs, avant qu'il se fût révolté contre Dieu, était ‘Hârith. Dieu créa une troupe d'anges avant ceux dont nous venons de parler, et il leur donna le nom de *Djâns.* Il les avait créés de feu, et il leur donna ce monde, comme il est dit dans le Coran : « Il a créé les génies du feu *mâridj*. » (Sur. LV, vers. 14.) Or *mâridj* signifie en arabe *la flamme.* Ces anges, dont le nom est Djâns, vinrent sur la terre, et ils en eurent l'empire. Le diable était leur chef dans l'empyrée. Il s'était consacré au service de Dieu dans chaque ciel pendant plusieurs milliers d'années, et jamais il ne s'était révolté. Les Djâns commirent, par la suite, le mal sur la terre et se révoltèrent contre Dieu. Dieu ordonna que le diable vînt sur la terre et en chassât les Djâns. Le diable vint sur la terre, et la souveraineté de la terre lui fut dévolue, à lui et aux anges du ciel qui étaient avec lui. Les Djâns qui avaient fui devant le diable se retirèrent dans les îles et dans les mers, et ils furent tous taillés en pièces. Lorsque l'empire du monde appartint au diable, l'orgueil et la fierté descendirent dans son cœur, et il dit : Qui est-ce qui est semblable à moi dans les cieux et sur la terre, moi qui ai servi Dieu dans chaque ciel pendant trois cents ans, et qui ne me suis jamais révolté ? Maintenant que je suis descendu sur la terre, tout l'empire de la terre m'appartient, et j'ai mis en fuite les Djâns. Dieu sut que l'orgueil et la fierté étaient dans le cœur du diable. Or Dieu voulut faire connaître aux anges l'orgueil et la fierté que le diable avait conçus dans son cœur, afin qu'ils sussent qu'il ne faut pas trop se confier dans le culte qu'on rend à Dieu. Or il n'y a eu aucun être dans les sept cieux et sur la terre dont le culte ait été tel que celui

du diable, qui se nomme *‘Hârith.* Dieu envoya une révélation aux anges de la terre qui étaient avec ‘Hârith, comme il est dit dans le Coran : « Lorsqu'il dit aux anges, Certes j'établirai sur la terre un vicaire ; les anges répondirent : ô Seigneur, créeras-tu sur la terre un être qui fera le mal et qui répandra le sang injustement, tandis que nous t'obéissons et que nous te louons ? Dieu dit : Je sais ce que vous ne savez pas » (sur. II, vers. 28), et je sais que des reins de ces créatures que je formerai sortiront des prophètes et des hommes pieux, et que du milieu d'elles sortiront des hommes consacrés à mon service. Les Juifs dirent : Ces choses se trouvent dans le Pentateuque, telles que tu les as dites. Ici finissent les questions adressées à Mohammed et les réponses qu'il y fit. Maintenant nous allons reprendre le fil de notre ouvrage par le récit de la manière dont Dieu créa Adam.

CHAPITRE XXV

Histoire de la création d'Adam

Lorsque Dieu voulut créer Adam, il ordonna à Gabriel d'enlever de la face de la terre une poignée de chaque espèce d'argile : de la noire, de la blanche, de la rouge, de la jaune, de la bleue et de chaque espèce différente. Gabriel vint au milieu de la terre, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le temple de la Ka’ba. Il voulut se baisser et prendre de l'argile sur la terre. La terre se mit à lui parler et lui dit : Ô Gabriel, que veux-tu faire ? Gabriel répondit : Je veux enlever de la face de la terre un peu d'argile, de limon et de pierre, car Dieu formera de toi un vicaire. La terre lui dit en jurant par Dieu : Tu ne prendras à la terre ni argile, ni poussière, ni pierre. Que serait-ce si Dieu formait de moi des créatures, et qu'ensuite ces créatures fissent le mal sur la terre et qu'elles répandissent le sang injustement ? Gabriel se retira par respect pour ce serment et ne prit point de terre. Il dit : Ô Seigneur, tu sais bien ce que m'a dit la terre et quel serment elle a fait. Dieu envoya ensuite Michel, et lui dit : Enlève un peu de limon de la terre. Lorsque Michel fut arrivé, la terre lui fit le même serment ; Michel se retira aussi par respect pour ce serment et ne prit point de terre. Dieu ordonna ensuite la même chose à ‘Izrâïl, qui est l'ange de la mort. ‘Izrâïl vint, et, quoique la terre lui fit le même serment, il ne se retira point et dit : Je ne m'abstiendrai pas d'exécuter les ordres de Dieu, à cause de tes serments. L'ange de la mort se baissa donc et enleva de dessus la terre quarante coudées d'argile de toutes espèces, comme nous l'avons dit. Ensuite Dieu forma Adam de cette terre, comme il l'a dit : « Certes nous vous avons créés de poussière. » (Cor. sur. XXII, vers. 5.) Le mot *tourâb* (dont se sert le Coran dans ce passage) a la même acception en arabe qu'en persan, et signifie *poussière*. Dieu a dit dans un autre endroit : « Certes nous les avons créés d'une terre glutineuse. » (Sur. XXXVII, vers. 11.) Le mot arabe *lâzib,* glutineux,

a le sens du persan *dousendeh.* Dieu a dit encore qu'il créa Adam « de limon pur mêlé de sable, » (sur. XV, vers. 26, et LV, vers. 13), parce que c'était d'abord une terre sèche, blanche, noire et de différentes espèces. Lorsqu'il se fut écoulé quelque temps, cette terre prit une forme ; le soleil darda ensuite sur elle ses rayons, elle sécha ; ensuite Dieu en créa Adam, auquel il donna la même forme qu'à nous qui sommes ses enfants.

Personne sur la terre n'avait vu une figure comme la sienne ; ni anges, ni génies, ni hommes. ‘Hârith alla voir cette figure. Adam était resté de longues années étendu à sa place, comme Dieu l'avait créé, ainsi qu'il est dit dans le Coran : « Ne s'est-il pas écoulé un long espace de temps sans que l'homme fut rien de remarquable ? » (Sur. LXXVI, vers. 1.) Or sache qu'Adam était demeuré de la sorte étendu à sa place pendant un espace de quarante ans. Personne ne pensait à lui, et on ne savait pas ce qu'il était et quelle créature il était. Or, lorsque ‘Hârith alla vers lui, il le vit étendu à terre, d'une grandeur telle que son corps allait de l'orient à l'occident, et l'argile dont il avait été formé était devenue comme deux branches de palmier sèches. Or, de même que, si vous prenez deux branches de palmier et que vous les frappiez l'une contre l'autre, elles rendent un son, de même aussi, lorsque ‘Hârith poussa Adam, l'argile sèche dont celui-ci était formé rendit un son. ‘Hârith en fut étonné. Il examina plus attentivement la figure d'Adam, il trouva que l'intérieur de cette figure était vide. Il alla du côté de la bouche, tourna et y entra. Lorsqu'il fut sorti de l'intérieur du corps d'Adam, il laissa connaître aux anges l'infidélité qui était dans son cœur, en disant : Cette créature n'est rien, parce que son intérieur est vide ; et toute chose dont l'intérieur est vide peut être cassée. Maintenant que Dieu l'a créée, il lui a donné l'empire de ce monde ; mais du moins je combattrai contre elle, et je ne lui donnerai point la terre, mais je la chasserai de la terre comme j'en ai chassé les Djâns. Quel est votre avis ? Les anges répondirent : Ô ‘Hârith, ce que nous avons fait contre les Djâns, nous l'avons fait par l'ordre de Dieu qui nous a dit de leur faire la guerre et de les mettre en fuite. Maintenant, si Dieu a formé cette créature, s'il l'a choisie et s'il nous ordonne de lui être soumis, il ne nous est pas possible de nous écarter des ordres de Dieu. Lorsque ‘Hârith sut que les anges ne pensaient pas comme lui, au même instant il changea son discours et dit : Vous dites

la vérité ; et moi aussi, je pense comme vous, mais j'ai voulu vous éprouver pour voir ce que vous diriez.

Lorsque Dieu voulut donner la vie à Adam, il ordonna à l'âme d'entrer dans son corps. L'âme pénétra par son gosier jusqu'à sa poitrine et à son ventre, et partout où elle arrivait, la terre, l'argile, la poussière et le limon noir dont était formé le corps d'Adam devenaient des os, des nerfs, des veines, de la chair, de la peau et d'autres choses semblables. Lorsque l'âme arriva à la tête d'Adam et qu'il éternua, Adam dit : Louange à Dieu ! Gabriel dit : Que Dieu te fasse miséricorde, ô Adam ! Adam tourna la tête et vit le paradis avec les délices qu'il renferme. Or l'âme était parvenue à l'estomac d'Adam, et il désirait manger quelque chose. Il voulut aller vers ces délices et en prendre pour manger. Il essaya de se lever, et il ne put point le faire, parce que toute la partie inférieure de son corps n'était encore que de l'argile. Gabriel dit : Ô Adam, ne te presse point. Comme il est dit dans le Coran, « L'homme est pressé, » (sur. XVII, vers. 12), il y est dit encore : « J'ai formé l'homme, et je l'ai formé pressé de sa nature. » (Sur. XXI, vers. 38.) Or, lorsque l'âme se fut étendue dans tout le corps d'Adam, qu'elle s'y fut attachée, et qu'Adam fut devenu un homme parfait, Dieu voulut montrer aux anges le mérite d'Adam, afin qu'ils sussent que ce n'était point sans motif qu'il leur ordonnait de l'adorer. Il enseigna à Adam les noms de tous les hommes, des Péris et des Devs qui se trouvaient sur la terre, ceux des quadrupèdes qui sont dans la mer et hors la mer, des animaux qui paissent, qui broutent, qui marchent, qui volent, et d'autres choses semblables qui ont existé ou qui existeront jusqu'au jour du jugement. Il lui enseigna encore les noms des choses sèches et des choses humides, des petites et des grandes, telles que l'hiver, l'été, le ciel, la terre, montagne, plaine, désert, mer et autres choses semblables. Il est dit dans le Coran : « Il fit connaître à Adam toutes ces choses par leurs noms, et les exposa ensuite devant les anges, en disant : Indiquez-moi les noms de ces choses, si vous êtes véridiques. » (Sur. II, vers. 29.) Lorsqu'on eut dit ces choses à Adam et qu'il les sut, Dieu dit aux anges : Dites-moi les noms de ces choses, afin que votre mérite devienne manifeste. Ils répondirent : Ô Seigneur, nous n'avons point cette science. Dieu dit à Adam : Dis-leur ces noms. Adam se mit à parler, et il leur récita les noms de ces choses. Les anges entendirent ces noms et les surent.

Adam les savait déjà lorsque Dieu dit aux anges : « Ne vous ai-je pas dit que je sais le secret des cieux et de la terre ? Je sais ce que vous manifestez et ce que vous cachez. » (Sur. II, vers. 31.) Dieu dit encore : « Je sais ce que vous ne savez pas. » *(Ibid.* vers. 28.) Lorsque les anges virent qu'Adam les surpassait en science, ils avouèrent tous leur infériorité, et ils lui furent soumis en fait de science et d'instruction.

CHAPITRE XXVI

Dieu ordonne aux anges d'adorer Adam

Lorsque la création d'Adam fut achevée, et que tout ce que nous avons dit sur les noms des choses fut terminé, Dieu ordonna aux anges d'adorer Adam, comme il est dit dans le Coran : « Et lorsque nous dîmes aux anges : Adorez Adam, ils l'adorèrent, à l'exception d'Eblîs. » (Sur. II, vers. 32.) Il y a des personnes qui disent que ces paroles, *Adorez Adam*, ne regardent qu'une partie des anges ; cependant tous les anges l'adorèrent.

Dieu donna au premier homme le nom d'*Adam*, parce qu'il l'avait créé de cette partie de la terre qu'on nomme en arabe *adîm* ; or *adîm* signifie *la surface d'une chose.* Le verset suivant du Coran : « Tous les anges adorèrent Adam » (sur. XV, vers. 30), est une preuve qu'ils l'adorèrent tous. Or le mot *adorer* veut dire ici honorer la grandeur, car l'adoration appartient à Dieu, et cet honneur rendu à Adam était pour manifester son mérite. C'est ainsi qu'on adore le temple de la Kaaba : l'adoration appartient à Dieu, et le respect seul appartient au temple. Dieu dit à Eblîs : « Pourquoi n'as-tu pas adoré Adam ? II répondit : Parce que tu l'as créé de terre met moi de feu ; je suis donc meilleur que lui. » (Sur. VII, vers. 11.) Or, en disant ces paroles, *Je suis meilleur que lui,* Eblîs tirait ces preuves de lui-même ; car Dieu est le créateur de toutes choses, il sait mieux que personne quelle est la plus excellente de ces deux substances qu'il a créées lui-même. S'il avait cru le feu plus excellent, il aurait créé Adam avec du feu, et il ne l'aurait pas formé de différentes terres mêlées ensemble. Ensuite, Dieu maudit Eblîs, comme il est dit dans le Coran : « Certes ma malédiction sera sur toi jusqu'au jour du jugement. » (Sur. XXXVIII, vers. 79.) Il lui ôta sa figure d'ange et lui donna une figure de diable, et il le maudit jusqu'au jour du jugement, à cause de son orgueil, de sa vaine confiance en lui-même et de sa désobéissance.

Dieu envoya ensuite Adam dans le paradis, et il lui donna tous les biens et tous les fruits qui s'y trouvent. Lorsque Adam fut dans le paradis, tous les habitants du paradis furent étonnés de la beauté de sa figure, et ils vinrent en foule pour voir Adam. Adam mangea un peu des fruits du paradis ; le sommeil s'empara de lui, et il s'endormit. Or on ne dort point dans le paradis, et son âme demeura éveillée. Dieu créa ensuite Ève à l'image d'Adam, en prenant à celui-ci pour la former une de ses côtes du côté gauche. Lorsque Adam ouvrit les yeux, il vit Ève sur le lit qu'il occupait ; comme il est dit dans le Coran : « Nous avons dit : Ô Adam, habite le paradis, toi et ton épouse. » (Sur. II, vers. 33.) Lorsque Adam regarda Ève, il fut étonné, et il lui dit : Qui es-tu ? Elle lui répondit : Je suis ton épouse ; Dieu m'a créée de toi et pour toi, afin que ton cœur trouve le repos.

Les anges dirent à Adam : Quelle chose est cela, quel nom a-t-elle, et pourquoi Dieu l'a-t-il créée ? Adam répondit : C'est Ève. Dieu plaça ensuite Adam et Ève dans le paradis. Il fit des commandements à Adam, il établit un pacte avec lui, et il lui dit : Eblîs est ton ennemi, prends garde qu'il ne te trompe, toi et ton épouse, et qu'il n'étende sa puissance sur toi ; car alors tu sortirais du paradis, et tu deviendrais malheureux et digne de l'enfer. Lorsque ce commandement eut été fait, Dieu en fit un autre, et il dit : « Ô Adam, habite le paradis, toi et ton épouse, et mangez abondamment des choses qu'il produit où vous voudrez ; mais ne vous approchez point de cet arbre, afin que vous ne soyez pas du nombre des injustes. » (Cor. sur. II, vers. 33.)

Adam resta dans le paradis cinq cents années de celles de ce monde, et une année de ce monde est peu de chose auprès de celle de l'autre monde. Ce fut le Vendredi qu'Adam entra dans le paradis.

CHAPITRE XXVII

Adam sort du paradis

La cause pour laquelle Adam sortit du paradis fut la suivante : Dieu avait maudit Eblîs à cause d'Adam ; il avait retranché son nom d'entre les noms des anges, et lui avait ôté tout espoir de pardon. Eblîs ne savait que faire. Or, lorsque Adam fut dans le paradis, Eblîs chercha un moyen d'y entrer aussi par la ruse, de tromper Adam et de l'égarer. La crainte de Ridhwân, portier du paradis, l'empêcha d'y entrer. Il se mit donc à tourner autour du paradis pour voir s'il pourrait parvenir à s'y jeter un jour ou l'autre. Enfin, un jour, il vit le serpent qui en était sorti. Le serpent avait alors quatre pieds comme les chameaux.

On rapporte que dans le paradis il n'y avait rien de plus beau que le serpent, excepté Adam. Or Eblîs alla trouver le serpent, et lui dit : Je te donnerai un conseil et je veux causer avec toi. Fais-moi entrer secrètement dans le paradis, de telle sorte que Ridhwân ne le sache pas et qu'il ne te voie pas. Le serpent ouvrit la bouche, Eblîs y entra, et le serpent le porta dans le paradis et le mit en présence d'Adam. Eblîs commença à adresser des questions à Adam, et Adam combla Dieu de louanges et d'actions de cilices, et il dit : Ma vie est très-douce. Eblîs lui dit : J'ai entendu parler de tes bonnes qualités, et maintenant je suis venu pour te donner un conseil. Sache bien que Dieu te chassera du paradis et que j'ai compassion de toi. Il t'a dit : Tiens-toi éloigné de cet arbre, parce que cet arbre est l'arbre de vie qu'on nomme arbre d'éternité. Dieu ne chassera pas du paradis quiconque mangera de son fruit.

La tentation descendit dans le cœur d'Adam, et Eblîs lui dit : Je jure que je suis du nombre de ceux qui vous veulent du bien et qui vous donnent des conseils. Adam dit ensuite à Eblîs : Je n'exécuterai point tes ordres, je ne mangerai point du fruit de cet arbre, et je ne

cesserai point de faire ce que Dieu m'a ordonné, pour t'obéir. Ève pencha pour l'avis d'Eblîs, et elle crut qu'il disait la vérité ; elle dit : Nous vivrons éternellement. Or les femmes cèdent bientôt à de douces paroles. Adam n'écouta point les paroles d'Eblîs, et il n'accepta pas ses conseils. Mais Ève leva la main, cueillit un peu du blé de cet arbre, le mit dans sa bouche et le mangea. Lorsque ce blé fut descendu dans le gosier d'Ève, et qu'elle n'en éprouva aucune espèce de mal, Adam leva aussi la main, et il comprit qu'il n'en ressentirait non plus aucun mal. Il prit donc un peu de ce blé, le mit dans sa bouche et le mangea. Lorsque ce blé fut descendu dans le gosier d'Adam et qu'il fut arrivé à son ventre, la peau qu'Adam avait dans le paradis tomba de son corps ; celle d'Ève tomba de même, et la chair de tout leur corps fut à découvert comme nous l'avons maintenant. Cette peau qu'Adam avait dans le paradis était semblable à nos ongles ; lorsqu'elle fut détachée, il leur en resta au bout des doigts la quantité que nous avons maintenant. Or, toutes les fois qu'Adam regardait les ongles de ses doigts, et Ève également, ils se rappelaient le paradis et toutes ses délices.

La cause pour laquelle Ève mangea du fruit défendu fut que la défense ne lui en avait point été faite à elle-même, et ce fut aussi pour cela qu'elle n'en ressentit point de mal, afin que tu saches que, pour toutes les choses qui arrivent dans une maison, tant que le maître de la maison ne s'est pas rendu coupable, la punition n'a pas lieu. Lorsque Adam et Ève reconnurent qu'ils étaient nus, ils se séparèrent, parce qu'ils avaient honte l'un de l'autre. Ils arrachèrent chacun une feuille des arbres du paradis et la placèrent sur leurs parties sexuelles. Il s'éleva une voix dans le paradis, les arbres et les anges du paradis parlèrent de tous les côtés. Adam et Ève demeurèrent stupéfaits ; ils entendirent ensuite une voix qui leur disait : Je vous avais défendu de manger du fruit de cet arbre, et je vous avais dit que ce Dîw était votre ennemi manifeste. Or Adam et Ève péchèrent en mangeant du fruit de cet arbre. Le serpent se rendit aussi coupable de péché en faisant entrer dans le paradis Eblîs, et Eblîs fut le plus coupable de tous. Dieu les chassa hors du paradis et les sépara les uns des autres. Quatre branches des arbres du paradis se baissèrent, et, s'attachant chacune à un corps, l'une à Adam, l'autre à Ève, la troisième à Eblîs, et la quatrième au serpent, elles les chassèrent tous quatre du paradis.

Adam fut jeté dans l'Hindoustân. Il y a dans ce pays une montagne à laquelle on donne le nom de montagne de Serândîb, et on rapporte que dans tout l'univers il n'y a point de montagne plus haute. Adam prit terre sur cette montagne. Ève fut jetée à Djidda, sur le bord de la mer, à sept parasanges de la Mecque. Le serpent fut jeté à Ispâhân, et Eblîs à Simnân, de l'autre côté dans le Djordjân. Dieu s'irrita contre le serpent ; il lui ôta ses pieds de devant et de derrière, et le fit marcher sur le ventre. Il le rendit ennemi des enfants d'Adam et le condamna à se nourrir de terre, et il ajouta : Que Dieu ne fasse pas miséricorde à celui qui te fera miséricorde. On dit que le paon était aussi avec Adam et Ève et qu'il fut chassé du paradis. Le paon pécha contre Dieu, et Dieu lui ôta la voix. Le péché du paon fut d'avoir conduit Ève à l'endroit où se trouvait le blé. Or, lorsque Adam eut pris terre sur la montagne de Serândîb, il comprit au même instant quelle action il avait faite, et sentit qu'il avait péché contre Dieu. Il demeura stupéfait et ne sut que faire. Il se mit en adoration le visage contre terre ; il ne leva point son visage de dessus la terre, et il pleura.

On rapporte qu'il resta ainsi pendant cent ans en adoration. Des larmes coulèrent de ses yeux comme un ruisseau et roulèrent sur la montagne de Serândîb, et, actuellement encore, ce sont les larmes qui coulèrent des yeux d'Adam qui font pousser ces grands arbres, tels que les myrobolaniers de différentes espèces et autres semblables qui tous ont leurs vertus, que l'on emploie aujourd'hui dans les médicaments, et que l'on apporte des montagnes de l'Hindoustân. Lorsque cent ans furent écoulés, Dieu fit miséricorde à Adam, et, ne voulant pas qu'il mourût dans son affliction, il lui envoya Gabriel. Gabriel dit à Adam : Ô Adam, Dieu te salue et te fait dire : Ne t'ai-je pas créé de terre par ma propre volonté ? Ne t'ai-je pas ensuite donné mon paradis pour demeure ? Pourquoi donc ces gémissements et ces pleurs ? Adam répondit : Comment ne pleurerais-je pas, et comment ne pousserais-je pas des gémissements ? N'ai-je pas perdu la protection de Dieu, et ne lui ai-je pas désobéi ? Gabriel répondit à Adam : Ne t'afflige point, et récite les paroles que je vais t'apprendre, afin que Dieu t'accorde le repentir, qu'il agrée ta pénitence et qu'il accepte tes excuses ; comme il est dit dans le Coran : « Adam apprit de son Seigneur des paroles, et le Seigneur revint vers lui, car il est celui qui revient, le miséricordieux. » (Sur. II, vers. 35.) Adam récita

ces paroles, et dans la joie où il était que Dieu eût agréé son repentir, il se mit à pleurer, non de chagrin, mais à cause de la joie de son cœur, comme cela arrive encore maintenant si une personne éprouve de la joie, les larmes coulent de ses yeux, de telle sorte qu'on dirait qu'elle pleure. Or les larmes que la joie fit sortir des yeux d'Adam coulèrent sur la terre, et des plantes comme le narcisse, le *khodjesteh*, l'œil-de-bœuf, l'amarante et autres semblables, poussèrent sur toute la montagne et sur la plaine. Ensuite Adam dit à Gabriel : Que ferai-je ? Gabriel donna à Adam de ce blé qu'il avait mangé dans le paradis la quantité nécessaire pour se nourrir un jour, et il lui dit : Voici la nourriture que tu auras dans ce monde.

Ensuite Gabriel enseigna à Adam à tirer le fer de la pierre et à faire des instruments de labourage pour semer le blé. Or tout ce que semait Adam poussait à l'heure même, à cause de la bénédiction que Dieu lui avait donnée. Adam fit ensuite la moisson, battit le blé et le vanna. Puis Gabriel lui ordonna d'arracher deux pierres de la montagne. Adam les apporta, mit le blé sous la meule, et, lorsqu'il l'eut réduit en farine, il dit à Gabriel : Mangerai-je ? Gabriel lui répondit : Non. Il lui ordonna ensuite de construire un four en fer, et ce four est celui d'où sortit l'eau du déluge à Koufa. Il lui ordonna encore de réduire la farine en pâte, de chauffer le four, et d'y mettre la pâte pour en faire du pain. Lorsque le pain fut fait, Adam se sentit pressé d'en manger, et il dit : Gabriel, en mangerai-je maintenant ? Gabriel lui répondit : Attends un peu qu'il refroidisse et qu'il soit rassis. Lorsque Adam eut mangé du pain, il eut mal au ventre, car cette nourriture ne trouvait aucune issue par où elle pût sortir. Gabriel passa son aile sur la partie inférieure du dos d'Adam et sur sa cuisse, pour ouvrir un passage à la nourriture et à la boisson ; ces deux issues furent comme celles que nous avons nous-mêmes.

Dieu ordonna à Gabriel d'apporter du paradis le bœuf de labour et les fruits ; parmi ces derniers il y en avait dix dont on mangeait l'extérieur, et dont l'intérieur, qu'on ne pouvait pas manger, ne servait à rien, comme les abricots, les pêches, les dattes et autres semblables. Sur ces dix espèces il y en avait trois dont on ne pouvait manger ni l'intérieur ni l'extérieur. Puis il apporta dix autres espèces dont on mange l'extérieur et l'intérieur, comme le raisin nommé *‘andjed*, le raisin ordinaire, les figues et autres fruits semblables. Ensuite Gabriel

dit à Adam : Sème ces choses. Adam les sema, et les arbres dont nous venons de parler sont tous ceux que Gabriel avait apportés du paradis de Dieu.

Or Adam était resté seul, et, lorsqu'il se tenait debout sur le haut de la montagne de Serândîb, la hauteur de sa stature lui faisait atteindre le premier ciel avec sa tête. La chaleur du soleil qui donnait sur Adam avait fait tomber tous ses cheveux. Au commencement Adam s'entretenait avec les anges du ciel. Dieu envoya ensuite Gabriel, qui passa son aile sur la tête d'Adam, et la stature de celui-ci fut réduite à soixante coudées. Lorsque après cela il se leva, il ne lui fut pas possible d'entendre la voix des anges, ce qui lui causa un chagrin très-vif. Il se mit de nouveau en adoration, et adressa ses prières à Dieu. Au même instant Gabriel vint et dit à Adam : Dieu te salue et te dit : J'ai fait de ce monde une prison pour toi, et j'ai diminué ta stature, afin que tu fusses dans une prison. Maintenant je t'envoie de mon propre paradis une maison de rubis, afin que tu y entres, que tu t'y promènes, que tu en fasses le tour, et que ton cœur trouve par là le repos.

On apporta ensuite du ciel, par l'ordre de Dieu, cette maison qui est *la maison visitée,* et on la plaça dans l'endroit où se trouve aujourd'hui le temple de la Mecque. La pierre noire, qui aujourd'hui a cette couleur, était auparavant blanche et brillante. On la plaça dans cette maison de rubis. Quiconque regardait d'une distance de dix parasanges voyait la lumière et l'éclat de cette maison qui s'élevait jusqu'au ciel, et la pierre blanche brillait au milieu de cette lumière.

CHAPITRE XXVIII

Relation de la procession que fit Adam autour de la maison visitée

Ensuite Gabriel conduisit Adam vers cette maison, afin qu'il en fit processionnellement le tour. Or tous les lieux sur lesquels Adam posait le pied, et tous ceux que touchait son talon, devenaient florissants et se couvraient d'eaux courantes et de verdure ; et tous les endroits qui se trouvaient entre ses deux talons n'étaient point florissants, mais ils étaient entièrement déserts. Gabriel apprit à Adam à faire le pèlerinage, et il lui enseigna toutes les cérémonies relatives à ce devoir religieux. C'est pour cette raison que, si quelqu'un part pour faire le pèlerinage sans en connaître les cérémonies, il faut qu'il ait un guide qui les lui enseigne.

Or Adam vivait dans ces montagnes dont nous avons parlé, et Ève était à Djidda, à sept parasanges de la Mecque. Adam n'avait point de nouvelles d'Ève, et Ève n'avait point de nouvelles d'Adam. Ève était devenue triste, et elle vivait pleine de chagrin. Elle regarda et vit de loin Adam, qui venait du côté de la Mecque. Or il n'y avait dans le monde aucun autre homme qu'Adam ; Ève se dirigea vers lui et le rencontra dans le lieu que l'on nomme aujourd'hui ‘Arafât. Lorsque Adam et Ève se furent retrouvés et qu'ils se furent reconnus l'un l'autre, ils furent pleins de joie. Ils allèrent à la Mecque et firent en procession le tour de la maison visitée. Ils demeurèrent trois jours dans ce lieu-là et immolèrent des brebis. Le coton et le lin n'étaient point en usage à cette époque ; Adam et Ève prenaient des peaux de brebis, les préparaient et s'en faisaient des vêtements. Ensuite Adam dit à Gabriel : Je ne puis demeurer dans ce lieu, car il est désert, et tous les travaux que j'ai faits sont sur la montagne de Serândîb. Gabriel répondit à Adam : C'est juste, retournes-y ; et Adam et Ève y retournèrent.

Ils ensemencèrent la terre dans cet endroit, leur travail réussit, et ils recueillirent des biens de toute espèce. Or il n'y avait pas dans le monde un seul être humain, excepté eux deux, et il n'existait aucune maison, excepté la maison visitée. Ensuite ils se mirent à élever des constructions, et ils bâtirent des maisons pour eux.

CHAPITRE XXIX

Relation de la demande qu'Eblîs fit à Dieu pour obtenir la récompense qu'il avait méritée

Ensuite Eblîs adressa des prières à Dieu, et il dit : J'ai servi Dieu dans chaque ciel pendant trois cents ans, et, durant ce temps-là, je ne me suis pas révolté un seul instant ; et toi, qui es Dieu, tu as dit : Je ne ferai d'injustice à personne, pas même pour la valeur d'un atome. Maintenant que tu m'as maudit, j'ai une demande à te faire. Dieu dit à Eblîs : Que veux-tu ? Demande, afin que je t'accorde ce qui sera juste. Eblîs répondit : Accorde-moi la vie jusqu'au dernier jour où Isrâfîl sonnera de la trompette et où les hommes sortiront de leurs tombeaux.

Or il demandait à conserver la vie jusqu'au jour où sonnera la trompette dernière, parce que quiconque conservera la vie jusqu'à cette époque ne pourra plus jamais mourir ensuite ; car, lorsque toutes les créatures mourront, on amènera la Mort sous la forme d'une brebis, et on la tuera aussi. Lorsque la Mort aura été tuée, personne ne pourra plus mourir. Mais, en faisant cette demande, ce maudit ne savait pas qu'il est impossible d'user de ruse et de tromperie envers Dieu. Ensuite Dieu dit à Eblîs : Ô maudit, je t'accorde tout le temps qui s'écoulera jusqu'au dernier jour, jusqu'au jour fixé où toutes les créatures mourront. Eblîs dit : De même que tu m'as détourné de la voie droite, de même aussi je les en détournerai. Il entendait désigner par ces paroles Adam et ses enfants sur la terre. Dieu dit ensuite : Tous ceux d'entre eux qui t'obéiront et qui se soumettront à tes ordres, je les enverrai en enfer.

Or Eblîs recommença une seconde fois à employer la ruse et la fourberie pour tromper Adam dans ce monde, comme il l'avait déjà trompé dans l'autre, lorsqu'il était dans le paradis. Il vint donc, et se lia de nouveau avec Adam, et lui dit : Sache que Dieu m'a chassé sans retour de son paradis, qu'il m'a enlevé la souveraineté de la terre et

qu'il te l'a donnée. Pourquoi ne me lierais-je pas d'amitié avec toi et ne serais-je pas ton conseiller dans toutes les affaires ? Adam se dit en lui-même : Il faut que je sois le compagnon de celui-ci dans ce monde et sur cette terre, je le ménagerai.

La première tromperie qu'il exerça contre Adam sur cette terre fut la suivante : Chaque enfant qu'Adam avait d'Ève mourait ensuite ; et autant d'enfants ils avaient, autant il en mourait. Ensuite Ève devint grosse pour la quatrième fois. Eblîs dit à Adam : Je suis très-affligé de ce que tes enfants meurent tous. Maintenant je pense que cet enfant qu'Ève porte dans son sein aura une longue vie et sera beau de visage. Adam répondit : J'ai le même espoir. Eblîs dit : Si les choses arrivent comme nous l'espérons, tu me donneras l'enfant. Adam répondit : Je te le donnerai. Peu de temps après, Ève eut un fils extrêmement beau de visage et bien conformé. Alors Eblîs dit : Je ne me suis point trompé dans ma pensée, et cet enfant aura une longue vie. Maintenant donne-lui un nom qui indique qu'il est mon serviteur, afin que j'aie part à la possession de tes enfants et que celui-ci t'appartienne et à moi aussi. Adam nomma cet enfant ‘Abd al-‘Hârith, parce qu'Eblîs, avant qu'il se fût révolté contre Dieu, portait le nom de ‘Hârith.

Adam eut honte de ne pas tenir sa promesse, tandis que l'heureuse prédiction d'Eblîs s'était réalisée. C'est alors que Dieu dit : Lorsque je leur ai donné des enfants, ils se sont associés avec Eblîs. Cela ne veut pas dire qu'Adam se soit associé avec Eblîs dans sa révolte contre Dieu, ou qu'il ait été infidèle ; car Adam était un prophète revêtu du caractère d'apôtre. Mais cela signifie qu'il avait donné entrée à Eblîs au milieu de ses enfants. Voici encore une autre explication de cela. Supposons deux amis, dont l'un a des enfants ; celui-ci dit à l'autre : Cet enfant est ton serviteur. Cela n'est qu'une façon de parler, et l'enfant n'est point réellement son serviteur ; mais le père dit à son ami une parole agréable comme toutes celles qu'on a coutume d'échanger entre amis. Dieu ne fut point satisfait de la conduite d'Adam ; bien que la chose ne fût rien en elle-même, il la lui imputa à péché, et, en effet, les grands prophètes commettent de petits péchés.

Or l'enfant nommé ‘Abd al-‘Hârith mourut au bout de deux ans ; et après cet ‘Abd al-‘Hârith il naquit à Adam un fils qu'il nomma Seth, lequel remplaça son père après sa mort et fut prophète. Après Seth, Adam continua à engendrer et eut encore des enfants.

CHAPITRE XXX

Discours sur l'histoire de Caïn et d'Abel et des enfants d'Adam

Après cela, Ève conçut d'Adam, et, chaque fois qu'elle devenait grosse, elle accouchait de deux enfants, une fille et un garçon. La fille qui était née avec un garçon était donnée pour femme à un autre garçon, comme nous l'avons rapporté dans les questions qu'Abou-Djahl, fils de Hischâm, Wâlid, fils de Moghaïra et les Juifs apportèrent et adressèrent à notre prophète ; ces mariages étaient licites à cette époque. Or Adam voulut donner pour femme à Abel la sœur jumelle de Caïn, lorsque celle-ci fut devenue grande. Caïn ne fut pas satisfait de cela. Adam lui dit ainsi qu'à Abel : Allez, et offrez un sacrifice ; celui dont Dieu acceptera le sacrifice, moi, je lui donnerai cette jeune fille. Or Adam enseignait un métier à chacun de ses enfants ; Abel était berger, et Caïn était laboureur. Adam, leur dit : Allez, prenez vos offrandes et faites vos sacrifices. Ensuite Abel s'en alla, prit la plus grasse de ses brebis et l'apporta sur le lieu où il devait la sacrifier. Caïn apporta une gerbe de blé, la plus mauvaise qu'il eût, et la plaça sur le lieu du sacrifice. Par la permission de Dieu, le feu descendit sous la forme d'un simourg, et consuma le sacrifice d'Abel, de telle sorte que les cendres mêmes disparurent, et il n'approcha pas du blé que Caïn avait apporté. Adam donna la jeune fille à Abel. Ensuite Caïn dit à Abel : Je te tuerai ; et depuis cela Caïn cherchait l'occasion de tuer Abel.

Or, un jour, Abel était endormi sur une montagne ; Caïn y alla, prit une grande pierre, la lança contre la tête d'Abel et le tua. Il prit sur son dos le cadavre, dans la crainte d'Adam, et se mit à parcourir le monde, le portant toujours sur son dos. Caïn ne savait que faire du corps d'Abel, et il resta stupéfait. Alors Dieu inspira à deux corbeaux d'aller devant Caïn et de combattre l'un contre l'autre. Un de ces corbeaux

tua l'autre, ensuite il creusa un trou avec son bec et cacha sous la terre le corbeau mort. Caïn dit : Je n'ai pas tant d'intelligence que ce corbeau. Moi aussi je déposerai mon frère sous la terre. Ensuite il enterra Abel. Le premier homme qui tua son semblable fut Caïn, et le premier homme qui fut mis au tombeau fut Abel. Lorsque Adam apprit la mort de son fils, il se mit à chercher Caïn ; il ne le trouva point, et il récita les quatre distiques suivants :

> Les villes présentent toutes le même aspect ; les hommes sont corrompus. La face de la terre est devenue un désert salé ; elle est devenue hideuse. Chaque chose a perdu sa couleur et son goût. Les objets qui étaient beaux n'ont conservé qu'une partie de leur éclat. Hélas ! Mon fils Abel a été tué injustement ! Tous ses charmes sont devenus poussière sous la terre noire. Nous avons eu pour voisin un homme qui ne trouve pas la mort, et le repos ne se trouve pas sur cette terre qu'il a habitée.

CHAPITRE XXXI

Relation du pèlerinage d'Adam

Or, tous les ans, lorsque l'époque du pèlerinage arrivait, Adam partait de la montagne de Serândîb, dans l'Hindoustân, et allait à Djidda. Il faisait le pèlerinage, et il retournait à sa demeure habituelle. Une année il alla et fit le pèlerinage. Or, de l'autre côté du mont ‘Arafât, il y a une vallée que l'on nomme Nou‘man. Adam alla dans cette vallée. Il mit un appui sous sa tête pour se reposer quelque temps et dormir. Alors Dieu donna ordre à Gabriel de se rendre auprès de lui, de faire sortir de ses reins toute sa postérité qui devait naître jusqu'au jour du jugement, et de la lui montrer ; comme il est dit dans le Coran, en forme de question : « Et lorsque ton Seigneur a fait sortir des reins des enfants d'Adam la postérité qui y était cachée. » (Sur. VII, vers. 171.) Adam avait alors cent vingt enfants mâles. Gabriel les réunit tous auprès d'Adam, la moitié à sa droite et la moitié à sa gauche. Ensuite il dit à ceux de la droite : Ceux-ci seront certainement dans le paradis. Puis il dit à ceux de la gauche : Ceux-là iront certainement en enfer.

Notre prophète a dit : Il y a des hommes qui font des œuvres qui méritent le paradis, et à la fin ils commettent un péché, et pour ce péché ils vont en enfer. Il y a aussi des hommes qui commettent des péchés, et qui font le bien à la fin de leur vie, et pour ce bien ils vont en paradis. ‘Omar, fils d'al-Khattâb, dit : Qu'est-ce que l'action, ô apôtre de Dieu ? Le prophète répondit : Agissez, on obtient tout par le travail. Ensuite Gabriel montra à Adam toute sa postérité jusqu'aux prophètes. Lorsqu'il fut arrivé au prophète David, Adam lui donna quarante ans de sa propre vie. Sur la fin de sa vie, Adam se repentit de ce qu'il avait fait, et il dit à Dieu : Rends-moi mes quarante années, et il nia l'abandon qu'il en avait fait en faveur de David. Quand il eut nié de la sorte, Dieu dit : Lorsque vous donnez quelque chose à

quelqu'un, prenez des témoins. Il est dit dans le Coran : « Appelez en témoignage deux témoins d'entre vos hommes. » (Sur. II, vers. 282.)

CHAPITRE XXXII

Discours sur la mission prophétique d'Adam et de Seth, son fils

Sache que Dieu a envoyé du ciel à Adam soixante livres ou, suivant quelques personnes, vingt livres seulement ; et Gabriel enseigna à Adam à connaître les lettres de l'alphabet.

Lorsque Adam fut âgé de cent vingt ans, et cinq ans après que Caïn eut tué Abel, Adam eut un autre fils, comme nous l'avons dit plus haut ; on le nomma Seth. Or, après Abel, et à la place d'Abel, Dieu donna Seth, qui sortit seul du sein de sa mère et qui n'eut point de sœur ni de frère jumeaux. Gabriel dit : ô Adam, Dieu t'a donné ce fils à la place d'Abel, nomme-le Seth. Or Seth signifie en arabe « Don de Dieu. » Lorsque Seth fut devenu grand, Adam le traita avec plus de distinction que tous ses frères, et il le nomma son successeur dans la souveraineté de la terre, après sa mort. Dieu lui accorda le don de prophétie, et il l'envoya vers tous les enfants d'Adam. Il eut de la postérité, et ces enfants d'Adam que tu vois maintenant sont les descendants de Seth. En effet, aucun dès enfants d'Adam n'eut une postérité aussi nombreuse que celle de Seth.

On rapporte qu'Abou-Derr Ghaffari a dit : J'ai entendu dire ce qui suit au prophète : Il y a eu sur la terre cent vingt-quatre mille prophètes. Je dis au prophète : Combien y en a-t-il eu parmi eux qui aient été revêtus du caractère d'apôtre ? Il me répondit : Cent treize ; le premier fut Adam, et le dernier Mohammed. Je dis au prophète : Ô apôtre de Dieu, combien de livres Dieu a-t-il envoyés du ciel ? Il me répondit : Il a envoyé cent quatorze livres ; sur ce nombre, cinquante ont été envoyés à Adam et à son fils Seth, trente au prophète Noé, vingt à Abraham, et dix à plusieurs autres prophètes ; parmi ces dix derniers livres se trouvent le Pentateuque, l'Évangile, le livre des psaumes, et le Coran, qui m'a été envoyé à moi qui suis Mohammed.

CHAPITRE XXXIII

Relation de la mort d'Adam

Or il y a contestation entre les hommes au sujet de la mort d'Adam. Il en est qui disent qu'Adam vécut mille ans. L'année où Dieu montra à Adam sa postérité, Adam donna à David quarante ans de sa vie. Ensuite, lorsque Adam eut vécu mille ans, l'ange de la mort vint vers lui ; Adam lui dit : Ô ange de la mort, tu t'es trompé. Ensuite Dieu ordonna à Adam de prendre Seth pour son héritier présomptif. Adam l'avait déjà désigné pour être son successeur après sa mort. Or, lorsque le temps de la mort d'Adam fut venu, et que l'ordre de Dieu fut arrivé, Adam nomma Seth son exécuteur testamentaire. Lorsque Adam fut mort, Dieu envoya Gabriel vers Seth pour lui porter le don de prophétie et lui ordonner de laver le corps d'Adam, de l'envelopper dans un linceul et de l'enterrer. Cet usage a subsisté jusqu'à présent parmi tous les enfants d'Adam, et il subsistera jusqu'à la résurrection.

Gabriel enseigna toutes ces choses à Seth, et Dieu lui envoya du paradis le linceul. Seth enveloppa dans ce linceul le corps d'Adam, et récita sur lui les prières des morts, comme Gabriel lui avait appris à le faire. Or Gabriel dit à Seth : Tu es le vicaire et l'exécuteur testamentaire de ton père, c'est à toi à remplir les fonctions d'officiant. Ensuite Seth récita sur Adam trente *tekbîrs*. Quatre de ces *tekbîrs* formaient les prières légales, tous les autres étaient surérogatoires et destinés à relever l'excellence d'Adam. Ensuite, lorsque Seth eut achevé toutes ces prières, Gabriel lui ordonna de creuser une fosse et de déposer le corps d'Adam dans la terre. Cet usage subsistera parmi les enfants d'Adam jusqu'au jour de la résurrection. Plusieurs personnes disent que le tombeau d'Adam est auprès de la Mecque, sur la montagne nommée Abou-Qobaïs.

Ève vécut encore un an après Adam, ensuite elle mourut. Seth enterra Adam et Ève dans le même endroit. On dit qu'à l'époque du

déluge Noé prit leurs ossements et les plaça dans l'arche. Lorsque le déluge fut passé, Noé sortit de l'arche et enterra ces ossements à Jérusalem. Il y a des personnes qui disent que maintenant encore le tombeau d'Adam et d'Ève est dans ce lieu-là.

CHAPITRE XXXIV

Histoire de Seth, fils d'Adam

Lorsque Seth fut monté sur le trône, et qu'il fut devenu le plus grand de tous les enfants d'Adam, il fit tous les ans le pèlerinage, rendit le monde florissant, et agit avec justice et équité. À l'âge de trois cent cinquante ans, il eut un fils ; il l'appela Énos et le nomma son exécuteur testamentaire. Lorsque Seth fut mort, Énos le mit au tombeau auprès d'Adam et d'Ève. Seth était âgé de neuf cent douze ans lorsqu'il mourut. Énos devint le successeur de son père, et il eut un fils extrêmement savant ; il le nomma Caïnan. La vie d'Énos fut de neuf cent douze ans, comme l'avait été celle de son père. Il nomma Caïnan son exécuteur testamentaire. Or sache que Caïnan et Énos furent tous les deux rois de la terre et qu'ils ne furent pas prophètes. Caïnan laissa un fils nommé Malaléel, qui monta sur le trône. Malaléel eut un fils, il le nomma Jared. Celui-ci vécut sept cents ans, et il eut un fils qu'il nomma Énoch. Le père d'Énoch fut souverain de la terre, mais il ne fut pas prophète. Or le nom d'Énoch est syriaque : le nom arabe de ce personnage est Edrîs. Edrîs reçut le don de prophétie.

CHAPITRE XXXV

Discours sur l'histoire du prophète Edrîs

Edrîs était de l'Hindoustân, mais il habitait l'Yémen. Il était prophète et revêtu du caractère d'apôtre. Or, de son temps, tous les hommes étaient adorateurs du feu, parce qu'Eblîs avait trompé Caïn, comme nous l'avons dit plus haut. Lorsque Dieu envoya Edrîs vers ses frères, ils ne lui obéirent pas. Or Edrîs leur lisait des livres, et ces livres étaient les livres d'Abraham. Avec ces livres il appelait les hommes à Dieu.

Or le premier homme qui plaça le roseau sur le papier pour écrire fut Edrîs. Il savait coudre et faire le métier de tailleur. Il fut le premier qui introduisit l'usage de tailler et de coudre les vêtements, et il était très-habile dans tous les ouvrages. De son temps, les hommes n'avaient point de vêtements cousus ; ils portaient tous des peaux et de la laine. Ils jetaient les peaux sur leur corps ; quant à la laine, ils en faisaient une espèce de feutre et s'en couvraient. Ils ne savaient pas même ce que sont les chemises et les caleçons. Or Edrîs commença à couper les peaux et à en faire des chemises et des caleçons cousus. Ce fut lui qui introduisit cet usage dans le monde. Avec tout cela, Edrîs était nuit et jour constamment occupé à adorer et à servir Dieu.

On dit que, pendant dix ans environ, il ne se coucha jamais la nuit, et qu'au lieu de dormir il priait et lisait les livres d'Abraham.

Or, après qu'Edrîs eut passé tout ce temps-là en adoration, l'ange de la mort désira se lier d'amitié avec lui. Il alla donc, sous une forme humaine, vers Edrîs, se montra à lui et lui dit : Je suis l'ange de la mort, et je désire me lier d'amitié avec toi. Il faut, à cause du culte extraordinaire que tu as rendu à Dieu, que tu me fasses une demande à laquelle il me soit possible de satisfaire. Edrîs dit à l'ange de la mort : La demande que j'ai à te faire est que tu m'enlèves mon âme. L'ange de la mort lui répondit : Je ne suis pas venu pour cela, et ta vie n'a

point encore atteint son terme. Edrîs lui répondit : C'est bien, mais enlève-moi mon âme pour quelques moments, et ensuite, s'il me reste encore du temps à vivre, Dieu me rendra mon âme. L'ange de la mort dit : Je ne puis faire ce que tu me demandes sans l'ordre de Dieu. Ensuite l'ange de la mort présenta à Dieu la demande d'Edrîs. Dieu connaissait parfaitement le but qu'avait Edrîs en faisant cette demande. Il exauça sa prière, et il dit à l'ange de la mort : Accorde à mon serviteur la demande qu'il t'a faite. ‘Izrâïl enleva l'âme d'Edrîs, et au même instant Dieu la rendit à ce dernier. Or cela est un des miracles que le Miséricordieux fit en faveur d'Edrîs, car il le laissa jouir ensuite du temps qui lui restait à vivre. Après cela, Edrîs se remit à servir et adorer Dieu, et l'ange de la mort devint son ami et alla souvent le visiter.

Des années se passèrent ; ensuite Edrîs dit un jour à l'ange de la mort : Ô mon ami, j'ai encore une demande à te faire. L'ange de la mort lui répondit : Si je puis te l'accorder, je le ferai volontiers. Edrîs lui dit : Il faut que tu me montres l'enfer, car j'ai éprouvé la mort, et l'âme que j'ai doit rester avec moi, et maintenant je puis voir l'enfer. ‘Izrâïl lui dit : Je ne puis pas faire ce que tu me demandes sans l'ordre de Dieu. Ensuite il exposa à Dieu la demande d'Edrîs. Dieu répondit : Accorde à mon serviteur la demande qu'il t'a faite. Cela est encore un des miracles que le Miséricordieux fit en faveur d'Edrîs. L'ange de la mort enleva Edrîs, et lui montra les sept étages de l'enfer un à un, et il lui fit voir dans chaque étage les châtiments infligés à chaque classe de pécheurs. Il le remit ensuite à l'endroit où il l'avait pris. Edrîs dit alors à l'ange de la mort : J'ai une autre demande à te faire, pourrais-tu encore me l'accorder ? ‘Izrâïl lui dit : Quelle est cette demande ? Edrîs lui répondit : Il faut que tu me montres le paradis de Dieu comme tu m'as montré l'enfer. ‘Izrâïl lui dit : Je ne puis pas faire ce que tu me demandes sans l'ordre de Dieu. Il s'adressa donc à Dieu comme il l'avait déjà fait les autres fois. Dieu lui dit : Accorde à mon serviteur la demande qu'il t'a faite. Ensuite ‘Izrâïl porta Edrîs dans le paradis. Lorsqu'ils furent arrivés à la porte du paradis, Ridhwân ne les laissa point entrer et pénétrer jusqu'aux habitants du paradis, et il dit à Edrîs : Tu es un homme, et nul homme ne peut entrer dans le paradis avant d'avoir éprouvé la mort. Edrîs lui répondit : On m'a fait

éprouver la mort, et mon âme périssable m'a quitté ; l'âme que j'ai maintenant doit rester éternellement avec moi, et Dieu m'a ressuscité.

L'ange de la mort rendit témoignage à la vérité des paroles d'Edrîs ; Ridhwân se laissa toucher et dit : Je ne puis rien faire sans l'ordre de Dieu. L'ordre arriva à Ridhwân, de la part de Dieu, d'ouvrir la porte du paradis et d'y laisser entrer Edrîs. Or toutes ces choses sont du nombre des miracles de Dieu en faveur d'Edrîs. Mais, avant que l'ange de la mort et Edrîs entrassent dans le paradis, Ridhwân dit à ce prophète : Maintenant le temps n'est point encore venu d'entrer dans le paradis. Tant que les créatures n'auront point été réunies dans le lieu du jugement dernier, il ne sera pas possible d'entrer dans le paradis. Entre cependant, vois le paradis, et tu en sortiras ensuite. Edrîs répondit : Oui, je ferai ainsi. Puis, lorsque Edrîs fut entré dans le paradis, et qu'il y eut demeuré quelque temps, il en sortit à cause de la convention qu'il avait faite avec Ridhwân. Cette seconde fois il dit à Ridhwân : Ô Ridhwân, j'ai laissé quelque chose dans le paradis. Il revint sur ses pas et voulut entrer de nouveau dans le paradis. Ridhwân lui dit : Je ne te permettrai pas de rentrer dans le paradis. Une dispute s'éleva entre Ridhwân et Edrîs, et Edrîs dit : Je suis un prophète, et Dieu m'a envoyé trente livres, et je les ai tous écrits ; et jusqu'à présent jamais je ne me suis révolté contre Dieu. Dans ces livres que Dieu m'a envoyés, il m'a promis le paradis. Et s'il faut avoir éprouvé la mort, je l'ai éprouvée, et Dieu m'a ressuscité. S'il faut avoir vu l'enfer, je l'ai vu ; maintenant je suis venu dans le paradis, il est ma demeure, Dieu me l'a promis, et maintenant que je suis entré, je ne sortirai point. Edrîs eut avec Ridhwân de longues discussions à ce sujet, jusqu'à ce que l'ordre de Dieu arriva, et Ridhwân ne s'opposa plus à l'entrée d'Edrîs, et ce prophète resta dans le paradis, où il est maintenant.

Edrîs eut un fils nommé Mathusalem. Lorsque ce fils sut que son père était pour toujours dans le paradis, il s'empara de la souveraineté de la terre, appela les hommes à la vraie religion, et fit renoncer un grand nombre de personnes à l'adoration du feu. Il exerça la royauté pendant neuf cents ans, et il eut un fils qu'il nomma Lamech. La vie de Lamech fut de sept cent deux ans ; il mourut après ce temps. Lamech laissa un fils appelé Noé. Dieu accorda à Noé le don de prophétie. Du temps de Noé, chaque homme suivait une religion

différente ; les uns adoraient le feu, et les autres adoraient les idoles. Entre Noé et Edrîs il s'écoula mille sept cents ans. Pendant tout ce temps il ne parut aucun prophète ; il n'y eut que des rois terrestres qui possédèrent la souveraineté de la terre. Or, du nombre de ces rois qui possédèrent tout l'univers, fut Kayoumorth, lequel fut un roi juste.

CHAPITRE XXXVI

Histoire de Kayoumorth et de son règne

Kayoumorth fut un de ces rois qui possédèrent tout l'univers. C'était un roi beau de visage. Il vivait dans les montagnes et fréquentait peu les hommes. Il était plein de majesté, et avait la taille si grande que quiconque le voyait était effrayé. Il introduisit l'usage de dépouiller le fuseau de la laine et du poil pour faire des vêtements. Or les hommes avaient déjà appris d'Edrîs à coudre les vêtements. Kayoumorth était un roi doué de justice et d'équité, et il introduisit dans le monde plusieurs bonnes institutions. Il exerça la royauté pendant sept cents ans ; il eut un fils qu'il nomma Houschenk, et qu'il désigna pour son successeur.

CHAPITRE XXXVII

Histoire de Houschenk et de son règne

Or on n'est pas d'accord sur l'époque à laquelle Houschenk monta sur le trône. Plusieurs personnes disent que Houschenk était fils de Kayoumorth, qui était lui-même fils de Malaléel, descendant d'Adam. Houschenk fut un roi qui s'empara de toute la terre, qui appela les créatures à la connaissance de Dieu, et les ramena à la vraie religion. Il rendit le monde florissant, exerça la justice au milieu des hommes, et fonda des temples. Il fut le premier homme qui coupa les arbres et en fit des planches pour construire les portes qu'on place à l'entrée des maisons. Ce fut encore lui qui fit connaître et creuser les mines qui se trouvent dans la terre, comme les mines d'or, d'argent, de turquoises, et plusieurs autres semblables. Il fit tirer de la mer et de plusieurs autres lieux les perles, les pierres précieuses, les topazes et les hyacinthes. Il fonda, dans le pays d'Ahwâz, une ville nommée Sousen. Il fit sourdre les eaux de leurs sources, et il enseigna à étendre à terre les différentes espèces de tapis, comme *schâdir wân, takht, palâs et ma'h fourî âïïin*. Ce fut encore Houschenk qui introduisit l'usage de faire courir les chiens à la chasse, et de chasser. On dit qu'il fonda la ville de Réï. La droiture de Houschenk lui concilia l'affection de tous les hommes. Les mages disent : Houschenk était adorateur du feu, et il était un des nôtres ; et les Juifs disent de leur côté qu'il suivait leur religion. Houschenk exerça la royauté pendant quatre cents ans.

CHAPITRE XXXVIII

Histoire de Tahmourath et de son règne

Après que Tahmourath se fut assis sur le trône, les mages le nommèrent Kayoumorth, et ils dirent qu'il adorait les idoles ; mais ils disaient un mensonge, car Tahmourath adorait Dieu. On dit que Dieu avait donné à ce prince tant de force et de vigueur que tous les Devs du monde étaient sous son obéissance, et il les chassa du milieu des hommes et les relégua dans les déserts et dans les mers. Il les précipita à l'occident et à l'orient. Ce fut lui qui introduisit l'usage d'équiper les chevaux, de les seller et de les brider. Il enseigna à dresser les chameaux, les mulets, les ânes, les bœufs et les autres animaux qui servent aux rois. Avant lui il n'y avait pas de mulets dans le monde ; il fit saillir une jument par un âne pour produire un mulet, et il lui fit porter des fardeaux. Il alla à la chasse, et il fut le premier homme qui dressa des panthères pour cet exercice. Il fut également le premier homme qui écrivit des caractères persans. Il exerça la royauté pendant cent ans, et à la fin il mourut.

CHAPITRE XXXIX

Histoire du roi Djemschîd

Or on dit que Djemschîd était frère de Tahmourath ; il posséda tout l'univers et fut très-beau de visage. *Djem* signifie *éclat*, et on le nomma Djem parce que, dans tous les lieux où il allait, il répandait un éclat qui sortait de sa personne. Djemschîd suivait la religion du prophète Edrîs, et il fut le premier homme qui fabriqua des armes, telles que les cimeterres, les couteaux, les piques, les cuirasses, etc. Avant lui, les armes des hommes étaient des pierres et des bâtons. Ce fut Djemschîd qui introduisit dans le monde l'usage de recueillir le coton, de faire de la toile, de filer la soie et de la tisser. Il introduisit aussi l'usage des différentes couleurs, telles que le noir, le blanc, le rouge, le jaune, le vert, et autres couleurs semblables. Toutes ces choses n'existaient point avant Djemschîd. Il força les Devs à lui construire des thermes ; et ils tirèrent pour lui du fond de la mer toutes les pierres précieuses qui s'y trouvaient, à quelque profondeur qu'elles pussent être. Les hommes apprirent alors des Devs l'art de plonger ; et ils surent comment il faut s'y prendre pour aller au fond de la mer et en tirer des perles. Djemschîd enseigna aux hommes à suivre des routes sur les montagnes, et à marcher dans les déserts. Il ordonna aux Devs de tirer de la terre la chaux, la céruse, le cinabre, le vif-argent, et plusieurs autres substances semblables. Les Devs firent pour Djemschîd tout ce qu'il était convenable de faire. Djemschîd introduisit l'usage des fleurs odoriférantes et la manière de préparer les parfums, tels que le musc, l'ambre et le camphre.

Djemschîd partagea toutes les créatures du monde en quatre classes. Les militaires formaient une de ces quatre classes. Djemschîd leur dit : Gardez les armes et les chevaux, et ne vous éloignez pas de ma porte ; si vous agissez autrement, je vous punirai. Les écrivains et les gens doués de science et d'instruction, de prudence et de jugement,

formaient une autre classe. Djemschîd leur dit : Vous ne vous occuperez que des affaires qui vous concernent. Djemschîd enseigna à la troisième classe l'agriculture, et à la quatrième des métiers, tels que ceux d'orfèvre, de cordonnier et plusieurs autres semblables, et il dit : Que chacun fasse son travail et ne s'occupe pas d'autre chose. Djemschîd établit des inspecteurs sur ces différentes classes, et il dit aux militaires : Vous serez attachés à ma personne. Ensuite Djemschîd plaça des savants à la tête des quatre classes, afin que ces savants l'instruisissent matin et soir de ce que chacun faisait la nuit, le jour, pendant le mois et pendant l'année. Si quelqu'un s'écartait des règlements qu'il avait établis, il le faisait mettre à mort.

Ensuite Djemschîd demanda aux savants : Que doit faire un roi pour ne pas perdre son trône ? Les savants lui répondirent : Il doit être juste et équitable, et délivrer l'opprimé de la main de l'oppresseur. Alors Djemschîd institua la coutume de demander justice ; il assembla les sages et les savants, s'assit sur son trône et rendit la justice. Tous les hommes accoururent vers lui, et on nomma ce jour nourouz (nouveau jour). Or, au commencement de chaque mois, Djemschîd s'asseyait ainsi pour administrer la justice, et sept cents ans se passèrent de cette manière. Pendant tout cet espace de temps, Djemschîd n'éprouva aucune incommodité, son règne ne fut point interrompu, aucun ennemi ne se leva contre lui, et il n'eut aucun sujet d'affliction.

Un jour, à l'heure de la sieste, Djemschîd était seul dans sa maison, et un grand nombre de personnes de différentes classes se tenaient à sa porte. Eblîs entra par la fenêtre de la maison. Djemschîd lui dit. : Qui es-tu, et comment as-tu pu entrer ici ? Or Djemschîd pensait qu'Eblîs était du nombre des personnes qui se tenaient à la porte de sa maison, et qu'il s'y était introduit par la ruse et sans en avoir obtenu la permission. Eblîs entra en conversation avec Djemschîd, et il lui dit : Je suis un ange du nombre de tes anges, et je suis descendu du ciel pour te donner des conseils. Djemschîd lui répondit : Quels conseils me donnes-tu ? Eblîs lui dit : Dis-moi qui tu es. Djemschîd lui répondit : Je suis l'un des enfants d'Adam. Eblîs lui dit : Tu te trompes, tu n'es pas un homme. Considère que, depuis que tu exerces la royauté, tu n'as jamais été malade ; d'ailleurs, les rois sont dépossédés, ils meurent, ils ont des ennemis qui se lèvent contre eux,

et toi tu n'as éprouvé aucun de ces maux. Si tu étais du nombre des enfants d'Adam, tu en aurais éprouvé une partie ; or tu n'en as éprouvé aucune, parce que tu es Dieu ; mais tu ne te connais pas toi-même. Tu étais d'abord dans le ciel, et le soleil, la lune et les étoiles étaient tous sous tes ordres, et tu les dirigeais bien. Tu es descendu ensuite sur la terre pour rendre la justice aux hommes et remonter après cela au ciel ; mais tu as oublié ce que tu es. Moi je suis ton ange, et tu as des droits sur moi. Je suis venu vers toi pour te faire savoir qui tu es. Maintenant toute la terre t'appartient, et tu as rendu la justice aux hommes ; fais-toi donc connaître à eux, et ordonne-leur de t'adorer ; et quiconque ne t'adorera pas, jette-le dans le feu.

Or nous avons déjà rapporté une partie de cette histoire, mais ici elle sera racontée plus au long. Djemschîd demanda donc à Eblîs : Quelle preuve as-tu de ma divinité ? Eblîs lui répondit : Quel besoin as-tu de preuves autres que celles qui sont sous tes yeux ? Je suis un ange ; un homme ne peut pas voir un ange, et tu me vois. Après avoir dit ces paroles, Eblîs disparut.

Djemschîd se laissa tromper par les paroles d'Eblîs. Le lendemain il fit faire un grand feu, et, après avoir réuni toutes les créatures, il leur dit : Je suis le Dieu du ciel et de la terre ; adorez-moi, autrement je vous ferai tous brûler dans ce feu. Djemschîd envoya des lieutenants dans toutes les villes, et nous avons déjà fait connaître les noms de ces lieutenants et ceux des idoles qu'ils emportèrent. Toutes les créatures, dans la crainte d'être brûlées, adorèrent Djemschîd. Après cela, un homme, dont le nom était Beyourasp, partit de l'extrémité du royaume de Djemschîd et s'avança contre ce prince.

CHAPITRE XL

Histoire de Beyourasp

On rapporte que Beyourasp s'avança, et qu'il s'empara du trône et des villes de Djemschîd, avec une armée dont Dieu connaît le nombre. Lorsque Beyourasp arriva dans le royaume de Djemschîd, ce prince était à Damâvend. Beyourasp alla à Damâvend, et, lorsqu'il y arriva, Djemschîd s'enfuit et se cacha. Beyourasp s'empara alors de tout l'univers. Djemschîd se tint caché pendant un an. Lorsque Beyourasp eut découvert sa retraite, il s'empara de sa personne et le fit scier en deux, depuis la tête jusqu'aux pieds.

CHAPITRE XLI

Histoire du prophète Noé

Dieu accorda à Noé le don de prophétie, et il l'envoya vers Beyourasp. Les mages disent que Beyourasp était adorateur du feu ; mais nous voyons dans le Coran qu'il adorait les idoles, et qu'il n'adorait point le feu. Il est dit dans le Coran (sur. LXXI, vers. 20) : « Noé s'écria : Seigneur, ils ne m'obéissent point ; ils suivent celui dont les richesses et les enfants augmentent la perfidie. Ils ourdirent une trame contre Noé, et ils dirent : N'abandonnez point vos dieux, n'abandonnez point Wadd, Sowâ, Yagouth, Yaouk et Nasr. Ils en ont déjà séduit un grand nombre. » Ce verset est une preuve que les gens vers lesquels Noé fut envoyé adoraient les idoles.

La vie du prophète Noé fut de mille ans. À l'âge de cinquante ans, Dieu lui accorda le don de prophétie, que Noé conserva pendant neuf cent cinquante ans. Noé appela les hommes à Dieu, comme il est dit dans le Coran (sur. XXIX, vers. 13) : « Nous avons envoyé Noé vers son peuple, et il est resté avec eux mille ans, moins cinquante ans. Ensuite ils furent détruits par le déluge ; car ils étaient du nombre des injustes ; mais nous avons sauvé Noé et les habitants de l'arche. »

Pendant les années que Noé passa avec son peuple, personne ne crut à sa parole, jusqu'au moment du déluge. Alors Noé et les personnes qui avaient cru à sa parole entrèrent dans l'arche. Ils étaient en tout quatre-vingts, tant hommes que femmes, et Noé était chargé de rappeler à Dieu tous les habitants de la terre ; il était un prophète revêtu du caractère d'apôtre. Or, pendant les neuf cent cinquante ans que dura la mission de Noé, trois générations d'hommes s'étaient succédé sur la terre.

Du temps de Noé, lorsqu'un enfant, après être sorti du sein de sa mère, était devenu grand, son père le prenait par la main, le conduisait vers le prophète Noé, le montrait à l'enfant, et disait : Cet homme est

un fou et un magicien. Prends garde, lorsque tu auras atteint l'âge de puberté, n'ajoute pas foi à ses paroles ; et, si tu as des enfants, fais-leur la même recommandation que je te fais, à toi. Or, toutes les fois que Noé appelait les hommes à Dieu, ils le frappaient et le traitaient avec mépris, et Noé supportait avec patience ces mauvais traitements.

Noé avait une femme qui ne croyait point à sa mission, comme il est dit dans le Coran (sur. LXVI, vers. 10) : « Dieu a donné pour exemple à ceux qui sont infidèles la femme de Noé et la femme de Loth. » Il avait eu de cette femme quatre fils, le premier était Sem, le second Cham, le troisième Japhet, et le quatrième Chanaan. Les trois premiers avaient cru à la parole de Noé ; mais le quatrième, qui était Chanaan, et sa mère, étaient restés infidèles.

Plusieurs années s'écoulèrent ; la patience et le courage de Noé étaient à bout ; personne ne croyait à ses discours. Il pria Dieu de faire périr son peuple, et il dit les paroles que Dieu a conservées dans le Coran : « Noé dit : Seigneur, ne laissez pas sur la terre les maisons des infidèles ; car, si vous les y laissez, ils séduiront vos serviteurs, et ils engendreront des enfants coupables et infidèles. Ensuite Noé pria pour lui-même et dit : Seigneur, pardonnez-moi, pardonnez à mes parents, à ceux qui sont entrés avec foi dans ma maison, aux hommes et aux femmes fidèles, et perdez les injustes. » (Sur. LXXI, vers. 27-29.)

Dieu exauça la prière de Noé, et il lui ordonna de planter un teck, afin de punir les hommes. Or le teck est un arbre qui met quarante ans à pousser, et Noé savait que dans quarante ans le châtiment des hommes aurait lieu. Noé planta donc un teck, et adressa ses prières à Dieu. Ensuite, lorsque quarante années se furent écoulées, et que l'arbre eut atteint sa croissance, Dieu envoya à Noé une révélation, et lui dit : Je ferai périr par l'eau toutes ces créatures. Je ferai sortir de la terre et je ferai descendre du ciel l'eau du châtiment. Or Noé demeurait à Koufa, et il avait dans sa maison un four en fer qui avait, dit-on, appartenu à Adam. Dieu avait établi ce four comme un symbole, et il avait dit : Voici quel sera le signe du châtiment de ce peuple : l'eau sortira par l'embouchure du four, comme on le voit par ces paroles du Coran : « Lorsque notre ordre sera arrivé, et que le four sera en ébullition. » (Sur. XXIII, vers. 27.) Effectivement, lorsque l'eau fut sur le point de sortir par l'embouchure du four, elle entra en

ébullition. Noé craignit de périr aussi avec les infidèles, et il dit : « Seigneur, sauvez-moi, ainsi que les fidèles qui sont avec moi. » (Sur. XXVI, vers. 118.)

Dieu promit à Noé qu'il le sauverait lui et sa famille, et il lui dit : Arrache le teck et fais-en des planches. En même temps il donna ordre à Gabriel d'aller vers Noé et de lui enseigner à construire une arche, comme il est dit dans le Coran : « Construis une arche en notre présence, etc. » (Sur. XI, vers. 39.) Noé construisit l'arche, et les hommes passaient près de lui. Ces infidèles lui demandaient : Que fais-tu ? Noé répondait : Je fais une arche, car Dieu fera périr les hommes par l'eau. Les infidèles se moquaient alors de Noé, le tournaient en ridicule et lui jetaient des pierres. Noé leur répondait : « De même que vous vous moquez de moi actuellement, de même aussi, moi et les hommes fidèles, nous nous moquerons de vous demain. » (Sur. XI, vers. 40.)

Or Noé acheva de construire l'arche en quarante jours. Cette arche était longue de douze cents coudées, et elle avait trois étages ; l'étage inférieur était pour les quadrupèdes, celui du milieu pour les hommes, et le plus élevé pour les oiseaux, comme il est dit dans le Coran : « Nous avons dit à Noé : Place dans l'arche un couple de tous les animaux, etc. » (Sur. XI, vers. 42.)

L'eau sortit ensuite de la terre et elle tomba du ciel pendant quarante jours, et, lorsqu'elle fut devenue haute, elle enleva l'arche de la terre. Noé dit à son fils : « Ô mon fils, viens avec nous et ne reste pas avec les infidèles. » (Sur. XI, vers. 44 et suiv.) Or Chanaan, fils de Noé, se trouvait avec les infidèles, et il répondit à son père : « Je me retirerai sur une montagne, qui me garantira de l'eau. » Noé dit à Chanaan : « Cette montagne ne garantira aujourd'hui, contre les ordres de Dieu, que celui auquel Dieu fera miséricorde. »

Pendant qu'ils discutaient ainsi, l'eau monta et submergea Chanaan, comme il est dit dans le Coran : « Une vague passa te entre eux deux, et il fut du nombre des submergés. » Il est dit encore : « Noé invoqua son Seigneur, et lui dit : Seigneur, mon fils fait partie de ma famille, et ta promesse est une vérité ; car tu es le plus juste de ceux qui jugent. Le Seigneur lui répondit : Ô Noé, ton fils ne fait pas partie de ta famille. Ce que tu demandes de moi est une action injuste ; ne me demande donc pas une chose sur laquelle tu n'as aucune connaissance.

Je t'avertis afin que tu ne sois pas du nombre des ignorants. Ensuite Noé dit : Seigneur, je me réfugie vers toi, ne permets pas que je te demande une chose sur laquelle je n'ai aucune connaissance, etc. » (Sur. XI, vers. 49.)

Dieu ordonna ensuite au vent de réunir près de Noé tous les animaux qui volent, afin que Noé prît un couple de chacun de ces animaux et les plaçât dans l'arche.

Lorsque l'âne voulut entrer dans l'arche, Eblîs saisit avec sa main la queue de l'âne et le tira en arrière. Enfin Noé dit à l'âne : Ô maudit, entre donc. Alors Eblîs entra dans l'arche en même temps que l'âne. Lorsque Noé vit Eblîs, il lui dit : Ô maudit, en vertu de quelle permission es-tu entré dans cette arche ? Eblîs lui répondit : Ô Noé, je suis entré par ton ordre ; car j'avais saisi la queue de l'âne, et je l'empêchais d'entrer ; lorsque tu dis : Ô maudit, entre donc, j'entrai dans l'arche ; car le maudit, c'est moi.

Après cela, Dieu laissa sortir l'eau des cieux, et il fit sortir l'eau des sources de la terre, comme il est dit dans le Coran : « Nous avons ouvert les portes du ciel à une eau qui coulait abondamment, etc. » (Sur. LIV, vers. 11.)

Lorsque Noé vit que l'arche se tenait sur la surface des eaux et qu'elle commençait à marcher, il dit : « Au nom de Dieu, elle marche et elle s'arrête, etc. » (Sur. XI, vers. 43.)

Or l'eau sortit de la terre et descendit du ciel en si grande quantité, qu'elle couvrit toutes les montagnes du monde, même les plus élevées, et monta encore quarante coudées plus haut.

Or Chanaan avait parlé comme il le fit, parce qu'il pensait que la pluie du déluge était semblable aux autres pluies ; et, comme il était berger, toutes les fois qu'il pleuvait, il se retirait sur la montagne, et l'eau ne pouvait lui faire aucun mal, ni arriver jusqu'à lui. Il crut qu'il en serait de même pour l'eau du déluge. Lorsque Noé lui dit, « Ô mon fils, viens avec nous, » Chanaan lui répondit : « Je me retirerai sur une montagne qui me garantira de l'eau. »

Noé fut six mois dans l'arche, et pendant ces six mois l'eau tomba du ciel et sortit de la terre sans interruption. Or sache que Noé entra dans l'arche à Koufa, et l'arche alla à la Mecque et tourna autour de l'emplacement de la Ka‘ba. Et tantôt elle allait vers l'orient, tantôt elle revenait vers l'occident, et elle alla aussi en Syrie. Lorsque six mois se

furent écoulés, l'arche s'arrêta sur la surface de l'eau au-dessus du mont Djoudî. Dieu arrêta l'eau des cieux après six mois, de sorte que tous les animaux qui se trouvaient sur la terre, à l'exception de ceux qui étaient dans l'arche, furent détruits. Après cela, Dieu ordonna aux sources de la terre d'absorber l'eau qui couvrait l'univers, et il commanda aux cieux de retenir la pluie qu'ils versaient sur la terre, comme cela est rapporté dans le Coran : « Dieu dit : Ô terre, absorbe ton eau. Ô ciel, retiens ta pluie. » (Sur. XI, vers. 46.) Or sache que le mot *ibla‘ï*, qui se trouve dans le texte du Coran, signifie *absorber*, et que le mot *aqla‘ï* signifie *retenir.*

Après cela, l'eau baissa, et l'arche s'arrêta sur le sommet du mont Djoudî, comme il est dit dans le Coran : « L'arche s'arrêta sur le mont Djoudî, et il fut dit : Loin d'ici, hommes injustes ! » *(Ibid.)* Cela signifie que Dieu ordonna la destruction de ces hommes.

Lorsque Noé sortit de l'arche, les créatures se multiplièrent, et Noé rendit des actions de grâces à Dieu, et il dit : « Louange à Dieu qui nous a délivrés des hommes injustes ! » Et il dit également : « Seigneur, fais que ma sortie de l'arche soit bénie, etc. » (Sur. XXIII, vers. 99-30.) Or Noé sortit de l'arche le jour que l'on nomme *‘aschourâ*, qui est le dixième jour du mois de mo‘harrem ; et il y était entré le dixième jour du mois de redjeb. Le jour de son entrée dans l'arche, Noé avait fait jeûner toutes les personnes qui étaient avec lui.

On vit sortir de l'arche deux espèces d'animaux qui n'y étaient point entrés ; c'étaient le porc et le chat. Ces animaux n'existaient point sur la terre avant le déluge, et Dieu les créa dans l'arche, parce qu'elle était remplie d'ordures et d'excréments humains qui répandaient une grande puanteur. Les personnes qui étaient dans l'arche, n'ayant pas la force de supporter cette puanteur, se plaignirent à Noé ; alors Noé passa sa main sur le dos de l'éléphant, et le porc sortit de l'anus de cet animal. Le porc mangea toutes les ordures qui étaient dans l'arche, et la puanteur disparut.

Quelque temps après, les rats se trouvèrent en grande quantité dans l'arche. Ils mangèrent la nourriture des hommes et la remplirent d'ordures. Alors les personnes qui étaient avec Noé allèrent le trouver, et lui dirent : Tu nous as délivrés d'un premier mal ; mais maintenant nous sommes tourmentés par les rats, qui rongent nos vêtements, mangent notre nourriture et la remplissent d'ordures. Alors Noé passa

sa main sur le dos du lion, qui éternua, et le chat sortit du nez de cet animal. Le chat se mit à manger les rats.

Lorsque Noé fut sorti de l'arche, il passa quarante jours sur le mont Djoudî, jusqu'à ce que l'eau du châtiment se fût retirée dans la mer. Maintenant cette eau amère et salée, qui se trouve dans la mer, provient de l'eau du déluge qui s'y retira du temps de Noé.

Or Noé dit au corbeau : Va, pose ta patte sur la terre, et vois quelle est la hauteur de l'eau. Le corbeau partit, et ayant trouvé une charogne sur sa route, il se mit à la manger, et ne retourna pas auprès de Noé. Noé fut affligé de cela et maudit le corbeau en disant : Que Dieu te rende méprisable aux yeux des hommes, et que ta nourriture ne consiste qu'en charognes ! Après cela, Noé envoya la colombe. La colombe partit, et, sans s'arrêter nulle part, elle mit ses pattes dans l'eau. L'eau du châtiment était amère et salée, elle brilla les pattes de la colombe, les plumes n'y repoussèrent plus et la peau s'en détacha. Maintenant les colombes qui ont les pattes rouges et sans plumes sont de l'espèce de celle qui se présenta devant Noé et qui lui montra ses pattes. Noé dit alors : Que Dieu te rende agréable aux yeux des hommes ! C'est pour cette raison que maintenant la colombe est chère au cœur des hommes.

Après cela, Noé descendit sur la terre ainsi que les personnes qui avaient été avec lui dans l'arche. Or, dans tout l'univers, depuis l'orient jusqu'à l'occident, il n'y avait pas un seul édifice qui n'eût été détruit. Noé construisit un bourg, et il éleva une maison pour chacune des quatre-vingts personnes qui étaient sorties de l'arche avec lui et qui se trouvaient sur le mont Djoudî ; de sorte qu'il y eut quatre-vingts maisons bâties dans ce lieu-là, et toutes les personnes dont nous avons parlé eurent chacune la leur. Il est dit dans le Coran (sur. XI, vers. 42) : « Il n'y eut qu'un petit nombre qui crut avec Noé. » Ces mots « un petit nombre » désignent les quatre-vingts personnes qui étaient avec Noé. Le bourg que Noé bâtit devint grand, et aujourd'hui il est florissant. Il est situé au pied du mont Djoudî. Plusieurs personnes nomment ce bourg « le bourg de Noé, » et d'autres personnes lui donnent le nom de *Souk al-themânîn* (marché des quatre-vingts).

Noé vécut encore trois cents ans après le déluge. Depuis le temps d'Adam jusqu'au temps du déluge, il s'était écoulé deux mille deux

cents ans, ou, suivant d'autres, trois mille cinq cents ans.

Ce fut des quatre-vingts personnes qui se sauvèrent avec Noé que Dieu fit sortir tous les hommes que nous voyons. Or tous les peuples du monde, les Juifs, les Chrétiens et les Musulmans, regardent le déluge de Noé comme un fait véritable ; il n'y a que les Mages qui ne connaissent ni Noé ni le déluge, et ils disent que, depuis que ce monde existe, il a toujours été tel qu'il est.

L'histoire de ces quatre-vingts personnes se trouve dans tous les livres qui ont été envoyés du ciel depuis l'époque d'Adam jusqu'à l'époque d'Yezdeguerd, fils de Schahriâr, qui fut roi de Perse et qui perdit la couronne du temps d'‘Omar, fils d'al-Khattâb. Ces livres sont, entre autres, le livre d'Abraham et la loi de Moïse, l'Évangile de Jésus et le Coran de Mohammed. On trouve dans tous ces livres l'histoire du déluge, de la destruction du peuple de Noé, et du séjour de Noé sur le territoire de Babylone.

Quelques personnes prétendent que le déluge n'a eu lieu qu'a cet endroit, d'autres disent que le déluge s'étendit sur toute la terre, comme il est dit dans le Coran (sur. LIV, vers. 12) : « Nous avons fait jaillir des sources de toute la terre. » Dieu a dit ces paroles afin que tu comprennes que le déluge a été universel.

Or sache que toutes les créatures sont sorties, après Noé, de Sem, de Cham et de Japhet. Les Arabes, les Persans, les hommes blancs de visage, les gens de bien, les jurisconsultes, les savants et les sages sont de la race de Sem ; et voici pourquoi : Un jour Noé était endormi, le vent souleva ses vêtements et découvrit ses parties sexuelles sans qu'il s'en aperçût. Japhet passa près de Noé, dont il vit les parties sexuelles ; il se mit à rire aux éclats et à tourner son père en ridicule, sans le recouvrir. Cham, frère de Japhet, arriva ensuite ; il regarda Noé, se mit à rire aux éclats et à plaisanter, et passa outre, sans couvrir son père. Sem vint après ses frères, et, voyant Noé dans une posture indécente, il détourna les yeux et cacha la nudité de son père. Noé se réveilla ensuite, et demanda à Sem ce qui s'était passé ; ayant appris que Cham et Japhet avaient passé près de lui et qu'ils avaient ri, il les maudit en disant : Que Dieu change la semence de vos reins ! Après cela, tous les hommes et les fruits du pays de Cham devinrent noirs. Le raisin noir est du nombre de ces derniers.

Les Turcs, les Slaves et Gog et Magog, avec quelques autres peuples qui nous sont inconnus, descendent de Japhet. Cham et Japhet furent punis de la sorte pour avoir ri en voyant les parties sexuelles de leur père.

CHAPITRE XLII

Histoire du roi Dho‘hâk

Pendant les premiers mille ans qui s'écoulèrent après le déluge, il n'y eut dans le monde aucun roi qui possédât l'empire de tout l'univers. Lorsque ces mille ans furent passés, il s'éleva un roi de la race de Cham, fils de Noé ; ce roi s'appelait Dho‘hâk. Il savait la magie, et il s'empara de la souveraineté de tout l'univers. Sur l'extrémité de ses épaules s'élevaient deux excroissances de chair qui ressemblaient à deux têtes de serpent. La cause pour laquelle il avait cette difformité sera rapportée plus loin. Dho‘hâk cachait ces excroissances, qui, chaque fois qu'il ôtait ses vêtements, lui paraissaient deux dragons. Les hommes craignaient le gouvernement de ce prince. Les Arabes l'ont nommé Dho‘hâk, et les Mages disent qu'il est le même que Beyourasp ; mais on n'est pas d'accord là-dessus, parce que Beyourasp vivait du temps de Noé.

Or Dho‘hâk était un roi extrêmement injuste et méchant. Il introduisit les mauvaises mœurs dans l'univers, et il fit périr tous les rois. Il appela les créatures à l'idolâtrie, et il fut un homme tellement sanguinaire que, parmi les rois ses contemporains, il n'y en eut aucun qui répandît autant de sang que lui. Ce fut encore ce prince qui introduisit l'usage de fouetter et de pendre les hommes. Il régna pendant mille ans, mais sa conduite éloigna de lui tous ses sujets, car il ne rendait la justice à qui que ce fût ; et, lorsqu'il était irrité contre une personne quelconque, il envoyait des soldats et la faisait mettre à mort.

Or Dieu voulut enlever la royauté à Dho‘hâk, et, lorsque ce prince eut régné pendant huit cents ans, les deux excroissances de chair qu'il avait sur ses épaules devinrent des ulcères, et lui causèrent des douleurs très-vives, au point qu'il criait nuit et jour sans pouvoir trouver de repos. Personne ne connaissait de remède à ses souffrances.

Or, une nuit, le sommeil s'empara de lui, et il vit, pendant qu'il dormait, quelqu'un qui lui dit : Si tu veux que tes ulcères aillent mieux, appliques-y la cervelle d'un homme, car tel est le remède qui te convient. Le lendemain, Dho‘hâk se réveilla, et il ordonna qu'on lui amenât deux hommes, qu'on les mît à mort, et qu'on appliquât leur cervelle sur ses ulcères. Les ulcères allèrent un peu mieux, la douleur se calma, et Dho‘hâk put se tenir en repos. Après cela, Dho‘hâk établit une redevance de deux hommes par jour. On lui amenait ces hommes, on les tuait, et on mettait leur cervelle sur ses ulcères. Pendant les deux cents dernières années de la vie de Dho‘hâk, tous les gens qui se trouvaient dans les prisons, qu'ils eussent ou non mérité la mort, furent tués par son ordre et pour la raison que nous venons d'exposer. Après cela, il fixa la répartition du tribut de deux hommes qu'on devait lui fournir chaque jour, afin qu'il les tuât et qu'il mît leur cervelle sur la partie de son corps qui était ulcérée.

Or il y avait à Ispâhân un homme qui était père de deux jeunes gens beaux de visage et doués d'un heureux naturel. Un jour, on saisit ces deux jeunes gens, et on les tua sans s'inquiéter de leur père ni de leur mère. Cet homme se nommait Kâveh ; il était forgeron, et il travaillait sous un auvent, devant sa maison, lorsqu'on vint lui annoncer que ses enfants avaient été pris et mis à mort. Au même instant il sortit de son auvent, et, dans son trouble et sa juste colère, il se mit à courir par la ville avec la pièce de cuir que portent les forgerons et qui les couvre jusqu'aux pieds pour garantir du feu leurs vêtements. Kâveh se mit à pousser des cris et des gémissements dans Ispâhân, et les hommes se réunirent autour de lui. On rapporte aussi qu'un des principaux Dehqans d'Ispâhân s'avança au milieu de la foule et dit : Ô hommes, venez afin que je vous délivre et que je me délivre moi-même de l'injustice de ce tyran. Or les habitants d'Ispâhân étaient fatigués de la cruauté de Dho‘hâk ; ils se levèrent en masse avec le forgeron Kâveh, lequel attacha au bout d'un bâton cette pièce de cuir qui le couvrait jusqu'aux pieds, et la tint en l'air comme un étendard. Il y a des personnes qui disent que ce ne fut pas une pièce de cuir, mais bien le turban que Kâveh portait autour de sa tête, qu'il plaça ainsi au bout d'un bâton, comme un étendard. Un grand nombre de gens sans aveu, de voleurs et de brigands se joignirent à Kâveh, qui alla au palais du lieutenant de Dho‘hâk, situé auprès de la porte d'Ispâhân, tua

ce lieutenant, pilla ses trésors, enleva toutes les armes qu'il put trouver et les distribua aux hommes qui étaient à sa suite. Kâveh établit après cela un autre lieutenant et s'avança contre Dho‘hâk. Des gens partis de toutes les villes allaient grossir son armée ; car les sujets de Dho‘hâk s'étaient fatigués du joug de ce prince pendant les mille ans qu'avait duré sa domination. Kâveh, ayant réuni cent mille hommes autour de sa personne, marcha vers Damâvend. Lorsqu'il fut arrivé, il assembla tous ses soldats et leur dit : Vous savez que je n'ai fait la guerre qu'aux lieutenants de Dho‘hâk, et que, pour lui, il est encore roi : choisissez donc un souverain, afin que nous le placions sur le trône, qu'il s'oppose à Dho‘hâk, et que je prenne ses ordres. Kâveh tint encore à ses soldats d'autres discours sur le même sujet. Ceux-ci lui répondirent : Sois notre roi, nous t'acceptons. Mais Kâveh répondit : Vous savez que je ne remplirais pas convenablement les devoirs d'un roi. Or il y avait un prince de race royale nommé Afridoun ; il était fils du roi Djemschîd. Ce prince s'était enfui et s'était tenu caché à cause de Dho‘hâk. On l'alla chercher et on l'amena. Kâveh lui remit toutes les troupes, les trésors, les armes, et se tint en sa présence pour recevoir ses ordres. Afridoun donna à Kâveh le commandement général de l'armée. Dho‘hâk sortit alors de Damâvend. Les troupes d'Afridoun lui livrèrent bataille, le firent prisonnier, le tuèrent et mirent en fuite son armée. Afridoun monta alors sur le trône.

CHAPITRE XLIII

Histoire du règne d'Afridoun

Lorsque Afridoun monta sur le trône, il nomma Kâveh gouverneur d'Ispâhân et chef de toutes les provinces de son empire. Kâveh étant mort, Afridoun demanda à ses enfants la pièce de cuir qui avait servi d'étendard à leur père le jour où il sortit d'Ispâhân, et il la serra dans son trésor pour qu'elle fût un monument d'heureux augure. Toutes les fois qu'Afridoun avait à livrer une grande bataille, il prenait cet étendard, le fixait au bout d'un bâton, et il remportait la victoire.

On rapporte qu'on avait attaché sur cet étendard une grande quantité de dirhems, de dinars, de pierres précieuses et de perles. Après Afridoun, tous les rois de Perse gardèrent comme un monument d'heureux augure ce même étendard, qui leur porta bonheur à tous, excepté à Yezdeguerd, fils de Schahriâr. Lorsqu'on pilla le trésor de ce prince, on prit l'étendard de Kâveh qu'on apporta à ‘Omar, fils d'al-Khattâb, lequel ordonna de brûler cette pièce de cuir. Il y a des personnes qui disent que ce ne fut point le turban qu’‘Omar fit brûler, mais bien la pièce de cuir.

Afridoun exerça la royauté pendant deux cents ans après la mort de Kâveh, et il gouverna le monde avec équité et justice. Les Mages disent que ce prince était adorateur du feu. Le premier, il étudia l'astronomie ; il composa les tables Kharesmiennes, et il fut le fondateur de la science de la médecine. Il fut aussi le premier roi qui monta sur un éléphant.

Lorsque Afridoun eut régné pendant deux cents ans, il eut trois fils : il nomma le premier Tour, le second Salm, et le plus jeune Iradj. Il aimait ce dernier plus que les deux autres, et il lui donna la souveraineté de l'Irak, de Mosoul, de Koufa et de tout le territoire de Bagdad. Après la mort d'Afridoun, Tour et Salm marchèrent contre Iradj, le combattirent et le tuèrent, en disant : Notre père a partagé son

héritage, et il a donné à Iradj la meilleure part, le milieu du monde ; quant à nous, il nous a rejetés à l'extrémité de l'univers.

À la mort de Tour et de Salm, la royauté sortit de leur famille, et le souverain pouvoir tomba entre les mains d'un roi qui se nommait Kousch, et qui était du nombre des enfants de Cham, fils de Noé, de la race duquel Dho‘hâk était également. Kousch régna pendant quarante ans, et il mourut ensuite. Après lui, Chanaan monta sur le trône. Or Kousch et Chanaan adoraient tous deux les idoles. On dit que Nemrod était fils de Chanaan. Lorsque celui-ci mourut, Nemrod monta sur le trône. Or Nemrod avait un vizir nommé Âzar, fils de Nachor, fils de Sârough, qui descendait de Noé à la sixième génération. Cet Âzar fut le père d'Abraham, l'ami de Dieu.

Depuis le temps du déluge jusqu'au temps d'Abraham, il s'écoula trois mille ans. Pendant ces trois mille ans, comme il ne restait plus aucun prophète, et que le peuple d’‘Âd s'était révolté contre Dieu, Dieu envoya vers les ‘Âdites le prophète Houd. Nous raconterons d'abord l'histoire de Houd et celle de Çâli‘h, et nous reviendrons après à l'histoire de Nemrod.

CHAPITRE XLIV

Histoire du prophète Houd

‘Âd et Themoud étaient deux tribus et deux rois du nombre des enfants de Sem, fils de Noé. On donnait le nom d’‘Âd à la tribu qui descendait d’‘Âd, fils d’‘Oudh, fils de Sem, fils de Noé. Or l'usage des Arabes est de désigner une tribu par le nom du père de cette tribu, et ils disent : *les Benou-Temîm, les Benou-Hâschem,* et ainsi des autres. La tribu qui descendait de Themoud portait également le nom de Themoud. Or Dieu a donné lui-même à la tribu d’‘Âd le nom d’*‘Âd,* en disant : « Nous avons envoyé vers ‘Âd leur frère Houd. » (Cor. sur. VII vers. 63.) Le texte du passage précédent porte : *Akhâhoum,* parce que les descendants d’‘Âd étaient les frères de Houd, et ce mot *Akhâhoum* se rapporte au peuple d’‘Âd. Si Dieu avait voulu qu'il se rapportât à Houd, il aurait dit *Akhâhou.* Or les habitants d’‘Âd sont aussi nommés *‘Âdites* et *Irémites,* comme il est dit dans le Coran : « Les ‘Âdites, habitants d'Irem, orné de colonnes. » (Sur. LXXXIX, vers. 6.) On voit d'après ce passage que les ‘Âdites et les Irémites sont un seul et même peuple.

Les tribus d’‘Âd et de Themoud étaient voisines l'une de l'autre et habitaient le désert du Hedjâz. Le pays du peuple d’‘Âd était plus près de la Mecque que la vallée de Hidjr. Or la vallée de Hidjr est située à l'extrémité du désert et sur la route de Syrie. La tribu de Themoud avait fixé sa résidence dans cette contrée, comme il est dit dans le Coran : « Les habitants de Hidjr ont accusé de mensonge ceux qui ont été envoyés de Dieu. » (Sur. XV, vers. 80.)

Jamais, dans le monde, il n'a existé des hommes aussi grands et aussi forts que les ‘Âdites. Chacun d'eux était haut de douze de leurs coudées ; et ils avaient une force et une vigueur telles, qu'en frappant du pied un terrain desséché ils y enfonçaient jusqu'au genou.

Les ‘Âdites élevèrent des monuments très-grands dans le pays qu'ils habitaient. Dans tous les lieux où l'on trouve de ces constructions, on les nomme *constructions ‘âdites,* comme il est dit dans le Coran : « N'as-tu pas vu comment ton Seigneur a agi envers les ‘Âdites, habitants d'Irem, orné de colonnes telles qu'on n'en a point fait de semblables sur la terre ? » (Sur. LXXXIX, vers. 5-7.) Dieu compare les statures des ‘Âdites à des colonnes, et il dit aussi : « Ils sont comme des troncs de palmiers. » (Sur. LXIX, vers. 6.)

Dieu ordonna au prophète Houd d'aller vers les ‘Âdites. Or le prophète Houd était fils de l'oncle des descendants d’‘Âd ; il était du nombre des enfants de Sem, fils de Noé. C'est pour cette raison que Dieu nomme Houd frère des *‘Âdites,* et ce prophète était effectivement leur frère par ses ascendants.

Houd appela à Dieu les ‘Âdites, et il leur dit : « Ô mon peuple, servez Dieu : vous n'avez pas d'autre Dieu que lui ; ne le craindrez-vous donc point ? » (Sur. VII, vers. 63.) Mais les ‘Âdites se laissèrent éblouir par leur force et leur vigueur, et ils dirent : « Qui est-ce qui est plus puissant que nous en force ? » (Sur. XLL, vers. 14.) Qui pourrait nous infliger un châtiment ? Les ‘Âdites étaient plus de cinquante mille hommes. Or il est dit dans le Coran : « Ne voyaient-ils pas que Dieu, qui les avait créés, était plus puissant qu'eux en force ? Ils ont renié nos signes ; nous avons donc envoyé contre eux un vent bruyant et terrible, dans des jours de malheur, pour leur faire éprouver un châtiment ignominieux dans cette vie ; mais le châtiment de l'autre monde sera plus ignominieux encore, et ils ne pourront pas s'en garantir. (Sur. XLI, vers. 14-15.)

Houd dit ensuite aux ‘Âdites : « Élèverez-vous des constructions sur tous les hauts lieux pour observer ceux qui traversent votre pays et vous moquer d'eux ? Construirez-vous toujours des édifices magnifiques comme si vous deviez les habiter éternellement ? Et lorsque vous sévissez, vous sévissez avec violence. » (Sur. XXVI, vers. 128-135.) Or le mot *djabbârin,* qui se trouve dans le texte du Coran, s'entend d'une colère sans miséricorde, et dans laquelle celui qui est irrité ne s'arrête qu'après avoir tué la personne contre laquelle il est en fureur. Houd ajoute encore : « Craignez donc Dieu et obéissez-moi. Craignez celui qui vous a enrichis par le moyen de votre travail, qui a augmenté vos troupeaux et vos enfants, vos jardins

et vos fontaines. Certes, je crains pour vous le châtiment du grand jour . »

Dans ce passage, Dieu rappelle aux ‘Âdites les bienfaits qu'ils ont reçus de lui. Il leur parle d'abord de leurs troupeaux, puis de leurs richesses et de leurs enfants. Or les hommes aiment mieux les richesses que les enfants, parce que, lorsqu'on n'a pas de biens et qu'on a des enfants, les soins qu'ils exigent empêchent d'acquérir des richesses pour soi et pour eux. Cette vérité est confirmée par les paroles suivantes du Coran : « Les richesses et les enfants sont l'ornement de la vie de ce monde. » (Sur. XVIII, vers. 44.) Dieu parle d'abord des richesses et ensuite des enfants.

Or Houd appela à Dieu le peuple d’‘Âd pendant cinquante ans. Les ‘Âdites firent à ce prophète la réponse qui nous est conservée dans le Coran : « Ils dirent : Ô Houd, tu ne nous apportes aucune preuve de ce que tu avances, et nous n'abandonnerons pas nos dieux à cause de tes discours ; nous ne croyons point en toi. Nous pensons seulement que quelqu'un des nos dieux t'a pris en aversion. » Houd répondit aux ‘Âdites : « Je prends Dieu à témoin, et vous aussi, soyez témoins que je suis innocent de votre polythéisme. » (Sur. XI, vers. 57.) Ces paroles des ‘Âdites, « Nous pensons seulement que quelqu'un de nos dieux t'a pris en aversion, » signifient : « Nous disons que nos dieux t'ont rendu fou, parce que tu ne les adores point. »

Pendant les cinquante ans que dura la mission de Houd, les ‘Âdites ne crurent point à Dieu, ni à son prophète, à l'exception d'un petit nombre, qui crut en secret. À la fin de cette époque, Dieu retint l'eau du ciel et affligea les ‘Âdites par la sécheresse. Tout le bétail du peuple d’‘Âd mourut, et les ‘Âdites eux-mêmes tombèrent exténués. Il ne plut pas durant trois ans dans le pays qu'ils habitaient. Après cela, Houd dit aux ‘Âdites : Croyez à Dieu, et il vous donnera de la pluie. Ils lui répondirent : Tu es devenu fou. Puis, leur embarras étant devenu très-grand, ils dirent : Ne croyons pas en cet homme, car il est fou ; mais nous ferons partir quelques personnes des nôtres, et nous enverrons, par leur entremise, des victimes à la Mecque, afin que ces personnes fassent des sacrifices et qu'elles demandent de la pluie pour nous. Or les infidèles reconnaissaient, comme on le fait aujourd'hui, l'excellence de la Mecque, et, toutes les fois qu'une affaire difficile leur survenait, ils y envoyaient des victimes. Ces infidèles savaient

que Dieu existe, qu'il exauçait leurs demandes, et que la Mecque était son temple.

Or Houd dit aux ‘Âdites, lorsque ceux-ci désignèrent leurs envoyés : Ce que vous faites ne sera d'aucune utilité pour vous, si auparavant vous ne croyez à Dieu. Les ‘Âdites n'écoutèrent pas ces paroles, et choisirent trois hommes ; le premier se nommait Loqmân, le second Morthed, fils de Sa‘d, et le troisième Qaïl. Loqmân et Morthed suivaient dans leur cœur la doctrine de Houd, et étaient devenus croyants en secret ; mais Qaïl était infidèle. Les ‘Âdites envoyèrent à la Mecque par ces trois hommes un grand nombre de victimes, telles que des chameaux, des bœufs et des brebis. Or le peuple d’‘Âd est éloigné de la Mecque de trois journées de chemin. Lorsque ces trois hommes partirent, Houd dit aux ‘Âdites ces paroles conservées dans le Coran : « Ô mon peuple, implorez la clémence de votre Seigneur, et retournez à lui. Il enverra du ciel sur vous une pluie abondante, et il ajoutera de la force à votre force ; mais ne recommencez pas à commettre des crimes. » (Sur. XI, vers. 54.) Les ‘Âdites ne s'inquiétèrent pas de ce que disait Houd.

Lorsque les trois envoyés du peuple d’‘Âd furent arrivés à la Mecque, ils se lièrent d'amitié avec les habitants de cette ville, qui exercèrent envers eux les devoirs de l'hospitalité. Ils passèrent les nuits et les jours à boire du vin, et, dans leur ivresse, ils ne pensèrent pas à leur peuple et au motif qui les avait amenés. Des habitants de la Mecque ordonnèrent ensuite à des musiciens de chanter l'affliction des ‘Âdites, en s'accompagnant sur le luth, afin de rappeler aux envoyés le souvenir de leur peuple. Alors Loqmân et Morthed avouèrent à Qaïl qu'ils étaient déjà croyants, et ils ajoutèrent : Si notre peuple avait cru au prophète Houd, il aurait eu la pluie du ciel ; mais les ‘Âdites n'ont pas voulu croire, et c'est à cause d'eux que nous souffrons depuis si longtemps.

Qaïl, qui était infidèle, leur répondit : Vous ne partagez point l'affliction de votre peuple, j'irai moi-même, et j'offrirai le sacrifice. Il alla donc, et il conduisit les victimes sur le sommet de la montagne pour les sacrifier lui-même. Tournant alors son visage vers le ciel, il dit : Ô Dieu du ciel, je viens t'adresser une prière ; je n'ai point de maladie dont je désire obtenir la guérison, et je ne me plains de personne, mais je te demande de la pluie pour mon peuple : sois notre

protecteur. Au même instant parurent trois nuages ; le premier était rouge, le second noir, et le troisième blanc. De ces nuages sortit une voix qui disait : Lequel veux-tu voir se diriger vers ton peuple ? Qaïl se dit en lui-même : Si ce nuage rouge allait vers mon peuple, il ne répandrait pas de pluie ; et, quand même il durerait nuit et jour, il ne donnerait pas une goutte d'eau ; et le nuage blanc durât-il tout un jour, il n'en sortirait pas de pluie : c'est le nuage noir qui renferme la pluie. Alors Qaïl dit à haute voix : Je demande que ce nuage noir aille vers mon peuple. Une voix lui répondit : Il est parti. Qaïl s'en retourna alors plein de joie, croyant avoir fait une grande œuvre et avoir envoyé la pluie à son peuple ; mais ce nuage renfermait la punition divine, et Dieu envoya des anges pour le transporter vers le peuple d'‘Âd.

Lorsque Qaïl fut de retour auprès de ses amis, il leur raconta ce qui s'était passé ; mais ceux-ci se mirent à rire et à se moquer de lui.

Le nuage, étant arrivé chez le peuple d'‘Âd, fut précédé d'un vent qui soufflait devant lui. Lorsque les ‘Âdites s'aperçurent qu'il faisait du vent, ils se dirent en eux-mêmes : Le vent est venu, maintenant la pluie viendra. Ils regardèrent donc, et voyant le nuage, ils furent remplis de joie, comme il est dit dans le Coran : « Et lorsqu'ils virent le nuage qui s'avançait vers leurs vallées, ils dirent : Ce nuage nous donnera de la pluie ; mais il leur fut dit : Non, au contraire ; c'est le châtiment dont vous demandiez qu'on vous fit voir promptement l'accomplissement, c'est un vent dans lequel est une peine douloureuse. Il détruira toutes choses par l'ordre de son Seigneur, et, lorsque le matin fut arrivé, on ne vit plus que leurs demeures. C'est ainsi que nous rémunérons les hommes qui commettent des actions criminelles. » (Sur. XLVI, vers. 23.)

Or Houd savait que ce nuage renfermait le châtiment des ‘Âdites ; Dieu le lui avait fait connaître. Le nuage se tint arrêté au-dessus de la tête des ‘Âdites, et le vent stérile qu'il renfermait en sortit, comme il est dit dans le Coran : « Nous avons fait éclater notre puissance sur les ‘Âdites, lorsque nous avons envoyé contre eux un vent stérile. » (Sur. LI, vers. 41.) Et ailleurs encore : « Les ‘Âdites ont été détruits par un vent bruyant et terrible. » (Sur. LXIX, vers. 6.)

Le mot *çarçar*, qui se trouve dans le texte du Coran, signifie un *vent froid ;* et le mot *âtiyat*, qui se rapporte à *çarçar,* signifie *terrible*,

à tel point qu'il n'y a aucun moyen de l'éviter. Alors le vent enleva tous les quadrupèdes qui se trouvaient sur la terre, les porta en l'air, les rejeta ensuite sur la terre, et les brisa en morceaux. Lorsque les ‘Âdites virent cela, ils se dirent les uns aux autres : Prenons patience ; plus tard, après que ce vent sera passé, il y aura de la pluie. Tous les ‘Âdites sortirent de leurs maisons et se tinrent dans la campagne. Ils frappaient la terre avec leurs pieds, et ils y enfonçaient jusqu'au genou. Houd pensait que les ‘Âdites allaient venir le prier d'intercéder pour eux, afin de détourner le châtiment qui les menaçait ; mais aucun d'eux n'alla trouver le prophète Houd, et ils ne s'inquiétèrent pas de lui. Après cela, le vent stérile et terrible commença à souffler. Il enleva en l'air les ‘Âdites, et les rejeta contre terre. Chacun de ces hommes était semblable à un palmier pour la stature, et ils périrent, comme il est dit dans le Coran : « Tu aurais vu alors les hommes étendus à terre comme des troncs de palmiers creux dans l'intérieur ; mais en aurais-tu vu un seul de sauvé ? » (Sur. LXIX, vers. 7.) Et ailleurs : « Nous avons envoyé contre eux un vent bruyant, dans un jour de malheur durable. Ce vent enlevait les hommes comme s'ils avaient été des troncs de palmiers déracinés. » (Sur. LIV, vers. 19.)

Or le mot *mounqa‘ir,* qui se trouve dans le texte du Coran, signifie *tirer, arracher avec la racine.* Les femmes, les enfants et les hommes les plus faibles parmi les ‘Âdites coururent se réfugier dans les maisons ; mais le vent y pénétra aussi, et il jeta les ‘Âdites d'une muraille contre l'autre muraille, de sorte qu'ils furent brisés en morceaux, et leurs os réduits en poussière comme du bois vermoulu. Ce vent continua à souffler pendant huit jours et sept nuits, comme il est dit dans le Coran : « Dieu l'envoya contre eux pendant sept nuits et huit jours consécutifs. » (Sur. LXIX, vers. 7.) Or le mot *‘housoum,* qui se trouve dans le texte du Coran, se dit d'une chose qui n'est point interrompue.

Houd fut sauvé, et les fidèles qui étaient avec lui le furent également, comme il est dit dans le Coran : « Lorsque notre ordre arriva, nous sauvâmes Houd, etc. » (Sur. XI, vers. 61.)

Or les envoyés du peuple d’‘Âd, qui se trouvaient à la Mecque, ne savaient point encore que le nuage avait détruit toute leur nation. Lorsqu'ils apprirent cet événement, ils allèrent, tous les trois sur la montagne. Alors Loqmân et Morthed dirent à Qaïl : Deviens croyant.

Cet infidèle répondit : La vie sans mon peuple m'est inutile ; et, levant son visage vers le ciel, il dit : Ô Dieu du ciel, si tu as fait périr mon peuple, fais-moi périr aussi. Au même instant le vent commença à souffler, et, enlevant en l'air cet infidèle, il le rejeta contre terre et le brisa en morceaux, comme tous les autres ‘Âdites.

Ensuite, lorsque Loqmân et Morthed eurent fait leur sacrifice, une voix se fit entendre et leur dit : Vous aussi, faites chacun une demande. Celui des deux qui se nommait Loqmân dit : Ô Seigneur, daigne m'accorder une longue vie ; je demande à vivre autant que sept vautours. La voix lui répondit : Quelque longue que soit ta vie, tu finiras toujours par mourir. Loqmân dit : C'est vrai. Sa demande lui fut ensuite accordée. Or la vie de sept vautours forme trois mille cinq cents ans. Loqmân prit donc le petit d'un vautour, et il le nourrissait ; lorsque cet oiseau mourut, il en reprit un autre ; mais à la fin Loqmân mourut, n'ayant plus aucun moyen d'éviter la mort.

Morthed fit aussi sa demande ; il voulut avoir du pain de froment, et il dit : Ô Seigneur, donne-moi du pain de froment. Car, dans le lieu où il était, on mangeait du pain d'orge. Dieu donna donc à Morthed autant de froment qu'il en pouvait consommer pendant sa vie.

Or Houd vécut encore cinquante ans avec les fidèles qui avaient cru à sa mission, et sa vie fut en tout de cent cinquante ans. Le prophète Çâli‘h parut cent cinquante ans après Houd. Dieu l'envoya vers les Themoudites, pour qu'il les appelât à lui.

CHAPITRE XLV

Histoire du prophète Çâli‘h et des hommes qui étaient avec lui

Sache que tous les Themoudites étaient du nombre des enfants de Sem, fils de Noé. Çâli‘h lui-même était fils d’‘Âd, fils d'Aram, fils de Sem, fils de Noé. Tous les habitants du pays de Hidjr étaient du nombre des enfants de Themoud. Notre prophète était en marche avant la bataille de Tabouk, et, lorsqu'il fut arrivé près du pays de Hidjr, il dit : Voilà le pays de nos frères, les enfants de Themoud. Les Themoudites égalaient en force les ‘Âdites. Ils habitaient une plaine, et ils s'étaient creusé des maisons dans le roc, près des montagnes de la Syrie. Il est dit dans le Coran : « Les habitants de Hidjr ont accusé de mensonge ceux qui ont été envoyés de Dieu. » (Sur. XV, vers. 80.) Il est dit encore au sujet du peuple de Themoud : « Vous vous creusez habilement des maisons dans les montagnes. » (Sur. XXVI, vers. 149.)

Les Themoudites avaient une source d'eau à laquelle ils buvaient tous. Ils étaient tous idolâtres, et Dieu envoya vers eux Çâli‘h, comme il l'a dit dans le Coran : « Nous avons envoyé vers les Themoudites leur frère Çâli‘h. » (Sur. XI, vers. 64.) Çâli‘h était effectivement frère des Themoudites par le sang ; il était du nombre des enfants de Themoud.

Or Çâli‘h dit aux Themoudites : « Ô mon peuple, servez Dieu ; vous n'avez pas d'autre Dieu que lui. Il vous a créés de la terre, et il a établi en elle votre demeure. Implorez donc sa clémence et retournez vers lui, car mon Seigneur est proche, il exauce. » Les Themoudites répondirent à Çâli‘h : « Avant ceci, nous avions fondé des espérances sur toi. Veux-tu nous empêcher d'adorer ce qu'adoraient nos pères ? Mais nous avons du doute sur les choses auxquelles tu nous rappelles ; elles nous paraissent suspectes. » (Cor. sur. XI, vers. 65.)

Or Çâli‘h était né au milieu des Themoudites, et il avait grandi parmi eux. Jamais il n'avait adoré les idoles, et jamais en cela il n'avait obéi aux Themoudites. Ceux-ci dirent : Laissez-le, il est encore jeune ; lorsque l'intelligence lui sera venue, il suivra la même religion que nous. Quand Çâli‘h fut grand, il défendit aux Themoudites d'adorer les idoles. Ces derniers lui répondirent : Ô Çâli‘h, nous pensions que, devenu grand, tu adorerais nos dieux, et maintenant tu nous détournes de notre religion ! Çâli‘h appela les Themoudites à Dieu, et personne n'écouta ses paroles. Les Themoudites ne s'inquiétèrent point de Çâli‘h, ils ne voulurent point croire, et ils dirent à ce prophète : « Fais venir vers nous ce dont tu nous menaces, si tu es du nombre des envoyés de Dieu. » (Cor. sur. VII, vers. 75.) Ils lui dirent encore : « Tu es du nombre des magiciens. Tu n'es qu'un homme comme nous. Fais-nous voir un miracle, si tu es du nombre de ceux qui disent la vérité. » (Sur. XXVI, vers. 153.)

Lorsque Çâli‘h se disposa à faire voir aux Themoudites le miracle que nous allons rapporter, il leur dit, comme nous l'apprend le Coran : « ô mon peuple, cette femelle de chameau, qui viendra de Dieu, sera pour vous un miracle. et Laissez-la donc aller, qu'elle mange sur la terre de Dieu, et ne lui faites aucun mal, afin que vous n'éprouviez pas un châtiment qui ne se ferait point attendre. » (Sur. XI, vers. 67.)

Or Çâli‘h dit aux Themoudites : Quel miracle demandez-vous ? Ils répondirent : Nous demandons que tu fasses sortir de ce rocher une femelle de chameau dont le poil soit rouge, avec un petit à poil rouge comme sa mère ; il faudra qu'ils marchent et qu'ils mangent de l'herbe, et alors nous croirons en toi. Çâli‘h leur dit : Ce que vous demandez est facile à Dieu ; et il se mit en prière. Alors le rocher mugit et se fendit par l'ordre de Dieu, et, lorsqu'il se fendit, il en sortit une femelle de chameau à poil rouge, avec un petit qui courait après elle. Quand celui-ci fut sorti du rocher, il fit entendre un cri, et se mit à manger de l'herbe. Les Themoudites dirent alors : Çâli‘h est un magicien, et il a fait une œuvre magique ; et ils ne crurent point en lui. Cette femelle de chameau alla ensuite à la source d'eau dont nous avons parlé, et elle but toute l'eau des Themoudites, de sorte que ce jour-là ils ne trouvèrent point d'eau. Ils allèrent vers Çâli‘h, et ils lui dirent : Nous avons besoin d'eau. Çâli‘h leur répondit : L'eau de la source sera un jour pour vous, et un jour pour cette femelle de chameau.

Or ils convinrent que l'eau serait un jour pour le peuple de Çâli‘h, et un jour pour la femelle de chameau. Çâli‘h y veilla et dit aux Themoudites : Tâchez de ne tuer ni cette femelle de chameau, ni son petit ; autrement vous éprouveriez un châtiment terrible. Les Themoudites ne s'inquiétèrent pas du discours de Çâli‘h, et ils ne l'écoutèrent point.

Cette femelle de chameau vécut pendant trente ans au milieu des Themoudites. Or Dieu avait dit à Çâli‘h : Ils tueront la femelle de chameau ; et celui qui la tuera n'est point encore né. Ce sera un enfant qui aura le poil roux et les yeux bleus.

Or les Themoudites prirent dix femmes de leur tribu qu'ils chargèrent de se tenir près de toutes les femmes grosses ; et, lorsque l'enfant sortait du sein de sa mère, s'il avait les signes indiqués par le prophète Çâli‘h, il était tué sur-le-champ. On tua de cette manière jusqu'à neuf enfants, à cause de ce que Çâli‘h avait dit. Les pères de ces enfants conçurent une haine violente contre le prophète, et ils formèrent le dessein de le tuer, comme il est dit dans le Coran : « Il y avait dans la ville neuf hommes qui faisaient le mal sur la terre, et qui ne faisaient pas de bien. » (Sur. XXVII, vers. 49.)

Un homme des principaux parmi les Themoudites eut ensuite un enfant sur lequel on voyait les signes indiqués par Çâli‘h. On voulut tuer cet enfant ; mais les neuf hommes qui étaient ennemis de Çâli‘h se réunirent au père de l'enfant, parce que leurs fils avaient été mis à mort pour la même raison, et ils dirent : Les paroles de Çâli‘h n'ont aucun fondement, il exerce la magie, et personne ne tuera cette femelle de chameau ; mais Çâli‘h veut que nous soyons les meurtriers de nos propres enfants. Après cela, les Themoudites négligèrent les paroles de Çâli‘h, et ils ne tuèrent pas l'enfant. Lorsque celui-ci eut atteint sa douzième année, il devint grand ; et on dit que, depuis que le monde existe, aucun enfant n'est sorti du sein de sa mère aussi funeste à son peuple que celui dont nous parlons, car il fut cause de la perte de tous les Themoudites. C'est à son sujet que les Arabes disent proverbialement : *Celui qui tue la femelle de chameau.* Lorsque les hommes dont on avait fait périr les enfants le voyaient, ils disaient : Si l'on n'avait pas tué nos enfants, ils seraient aujourd'hui aussi grands que celui-ci. Or ces hommes jurèrent en disant : Nous tuerons Çâli‘h et nous sortirons de la ville ; nous reviendrons ensuite et nous dirons :

Nous n'étions pas ici. Il est dit dans le Coran : « Ils se dirent les uns aux autres : Jurez-vous mutuellement par Dieu que nous tuerons Çâli‘h et sa famille pendant la nuit ; ensuite nous dirons au vengeur de son sang : Nous n'avons pas été témoins de la destruction de sa famille. » (Sur. XXVII, vers. 50.) Mais il est dit aussi : « Ils ont tramé un complot contre Çâli‘h, et nous avons tramé un complot contre eux, et ils ne le savaient pas. »

Or, après avoir formé ce projet, ils sortirent de la ville, et ils se placèrent sous un rocher, en attendant que la nuit fût venue ; mais Dieu commanda au rocher, qui tomba sur eux et les tua tous. Le lendemain on rapporta ces cadavres, comme il est dit : « Vois quelle a été la fin de leur complot : « nous les avons perdus, eux et tout leur peuple, et voilà que leurs maisons sont restées vides à cause de l'iniquité qu'ils ont commise. » (Sur. XXVII, vers. 52.)

Après cela, les Themoudites dirent : Ce que nous avons éprouvé de la part de Çâli‘h n'est arrivé à personne sur la terre. Çâli‘h a d'abord fait mourir nos enfants, et maintenant il fait mourir les pères. Alors ils devinrent furieux, et ils dirent : Nous tuerons cette femelle de chameau ; mais personne ne voulut la tuer. L'enfant que Çâli‘h avait dépeint aux Themoudites se chargea de le faire. Il alla donc à la source où la femelle de chameau était à boire, et il lui donna sur le pied un coup qui la renversa ; il lui en donna ensuite un autre qui la tua. Il se mit après cela à poursuivre le petit de cette femelle de chameau, pour le tuer également ; mais celui-ci s'enfuit et alla vers la montagne de laquelle il était sorti. Alors Çâli‘h dit aux Themoudites : Préparez-vous maintenant à recevoir le châtiment de Dieu ! Les Themoudites craignant ce châtiment allèrent vers Çâli‘h et lui dirent : C'est nous qui avons ordonné de tuer cette femelle de chameau ; à présent que devons-nous faire ? Çâli‘h leur dit : Tant que le petit de cette femelle de chameau sera parmi vous, vous n'éprouverez aucun châtiment. Alors les Themoudites emmenèrent avec eux Çâli‘h, et allèrent avec lui vers la montagne, pour le chercher. Lorsqu'ils y furent arrivés, ils virent de loin le petit de la femelle de chameau ; et, lorsque celui-ci aperçut ces hommes, il s'arrêta, et, se retournant vers eux, il poussa trois cris et disparut. Quoique les Themoudites courussent après lui, ils ne purent le trouver nulle part. Alors Çâli‘h leur dit : Préparez-vous à recevoir le châtiment de Dieu, car il arrivera

dans trois jours. Le premier jour, vos faces deviendront livides ; le second jour, elles deviendront toutes noires, et le troisième rouges. Après cela, un homme d'entre les Themoudites se mit à réciter des vers.

Or, le quatrième jour, le châtiment arriva, comme il est dit dans le Coran : « Ils tuèrent la femelle de chameau. Çâli‘h leur dit : Réjouissez-vous pendant trois jours dans vos maisons, et ensuite vous périrez. Cette prédiction est infaillible. » (Sur. XI, vers. 68.) Il est dit encore : « Ils ont accusé Çâli‘h de mensonge, et ils ont tué la femelle de chameau, etc. » (Sur. XCI, vers. 14.)

Or les choses se passèrent comme Çâli‘h l'avait annoncé. Lorsque les Themoudites virent les signes qu'il leur avait prédits, ils comprirent que leur châtiment allait arriver ; mais ils ne savaient pas de quel côté il viendrait. Après cela, un bruit du ciel se fit entendre et les tua tous, comme il est dit dans le Coran (sur. XI, vers. 69-70). Dieu sauva Çâli‘h et ceux qui avaient cru avec lui, comme il l'a dit : « Lorsque notre ordre arriva, nous sauvâmes, par notre miséricorde, Çâli‘h, etc. » Çâli‘h et les fidèles entendirent le bruit du ciel.

Par la volonté de Dieu, lors de la destruction du peuple de Çâli‘h, un homme de ce peuple se trouva absent de son pays, il était à la Mecque. Le surnom de cet homme était Abou-Ghalib. Lorsqu'il eut connaissance de ce qui était arrivé à son peuple, il fixa sa résidence à la Mecque, et il y resta jusqu'à sa mort. À l'exception de ce seul homme, tous les Themoudites périrent, comme il est dit dans le Coran : « Et le matin ils furent trouvés dans leurs maisons morts et étendus à terre, comme s'ils n'avaient jamais habité ce lieu-là. » Le bruit du ciel fit tant d'impression sur les Themoudites, et les mit dans un état tel, qu'on aurait dit qu'ils n'avaient jamais existé. Çâli‘h resta dans ce pays-là jusqu'à sa mort.

Or sache que depuis Çâli‘h jusqu'à Abraham il n'y eut aucun prophète. Nous avons déjà rapporté quelque chose de l'histoire d'Abraham. Du temps de ce patriarche, il n'y avait pas de roi qui régnât sur tout l'univers. La souveraineté avait passé de prince en prince jusqu'à Chanaan, fils de Chus, fils de Cham, fils de Noé.

CHAPITRE XLVI

Histoire d'Abraham

Après cela, Nemrod monta sur le trône. Ce prince était fils de Chanaan. Il vécut, ainsi que son père, dans le pays de Babylone, dans le lieu où est maintenant Bagdâd. Les rois qui avaient précédé Nemrod avaient été injustes, mais pas autant que ce prince, qui était le plus méchant et le plus injuste de tous. Nemrod était idolâtre, et il couvrait ses idoles d'ornements et de pierreries de toute espèce.

Nemrod avait pour vizir le père d'Abraham. Il avait pour lui une grande amitié, et il l'estimait. Cet homme était non-seulement vizir, mais encore sculpteur d'idoles, et il administrait tous les trésors du royaume. On le nomme *Azar* en arabe, et *Tharé* en pehlvi. Il était fils de Nachor, fils de Sarug, fils de Reü, fils de Phaleg, fils de Héber, fils de Salé, fils de Caïnan, fils d'Arphaxad, fils de Sem, fils de Noé.

Or il y a des personnes qui disent que Nemrod posséda tout l'univers, et qu'il était roi de toutes les contrées ; mais cela n'est pas exact : Nemrod n'était roi que du pays de Babylone. On dit aussi que, depuis Nemrod, personne ne posséda l'univers entier, excepté quatre princes, dont deux furent infidèles et deux croyants. Les deux infidèles furent Nemrod lui-même et Nabuchodonosor ; et les deux croyants furent Salomon, fils de David, et Dsou’l-Qarnaïn.

Or les astrologues, les sages et les grands allèrent trouver Nemrod, et ils lui dirent : Il est manifeste que cette année il doit naître un enfant qui brisera toutes les idoles dans ton royaume, qui s'emparera de ton trône, et qui te fera même périr. Alors Nemrod chargea des inspecteurs de surveiller toute femme enceinte qui accouchait, pour tuer l'enfant s'il était mâle.

Il arriva que la mère d'Abraham devînt grosse et accoucha d'Abraham. Elle prit son enfant, le cacha et dit : J'ai accouché d'un fils ; mais hier il est mort. Cette femme transporta alors Abraham sur

une montagne, le cacha dans une caverne, lui donna à téter, puis, ayant placé une grande pierre à l'entrée de la caverne, elle s'en alla et dit : S'il lui arrive quelque chose, du moins que ce ne soit pas en ma présence. Deux ou trois jours se passèrent, et la mère d'Abraham dit : J'irai et je verrai s'il est vivant ou mort. Or elle pensait qu'il serait mort. Lorsqu'elle arriva à la caverne, et qu'elle vit Abraham, elle fut remplie de joie. Quant à Abraham, il avait mis son doigt dans sa bouche, et il le suçait ; car Dieu avait fait sortir de ce doigt la nourriture dont l'enfant avait besoin. Or la mère d'Abraham prit son enfant, lui donna à téter, le replaça où il était auparavant, et, ayant fermé soigneusement l'entrée de la caverne, elle s'en alla. Cette femme continua ainsi à visiter son fils en secret pendant un an. Or Abraham croissait autant en un jour que les autres enfants en un mois, et en un mois il grandissait autant que les autres enfants dans l'espace d'un an. Lorsque Abraham fut âgé de quinze mois, il était aussi grand que s'il avait eu quinze ans. Sa mère allait vers lui pendant la nuit, et elle lui donnait à téter, parce qu'elle n'aurait pas pu le visiter pendant le jour.

Une nuit, cette femme avait été voir Abraham, et elle l'avait fait sortir de la caverne. Lorsque Abraham fut dehors de la caverne, il vit une étoile, et il dit : « Celui-ci est mon Seigneur. » Ces paroles ont un sens interrogatif, et Abraham cherchait Dieu. Cependant la mère d'Abraham resta avec son fils jusqu'au milieu de la nuit. Lorsque l'étoile se coucha, Abraham dit : « Je n'aime pas ceux qui se couchent. » Abraham voulait dire par là : Celui qui se couche n'est pas Dieu. La lune se leva ensuite, et Abraham dit : « Celui-ci est mon Seigneur. » Il disait ces paroles parce que l'éclat de la lune était plus grand que celui de l'étoile ; mais, lorsque la lune se coucha, il dit : « Celui-ci n'est pas Dieu non plus. » Quand le jour arriva et que le soleil parut, il dit, comme le rapporte le Coran : « Celui-ci est mon Seigneur, celui-ci est plus grand que les autres. » (Sur. VI, vers. 76-78.) Mais, lorsque le soleil se coucha, Abraham dit à sa mère : « Aucun de ceux-ci n'est Dieu ; emmène-moi, afin que je cherche Dieu. « Alors sa mère le conduisit dans la maison qu'elle habitait ; elle raconta à Azar cette histoire qu'elle avait tenue secrète, et elle lui dit : Voilà ce que j'ai fait de cet enfant. Azar conçut dans son cœur de l'affection pour Abraham, il l'aima beaucoup et l'estima. Il raconta à

Nemrod l'histoire de son fils en ces termes : J'avais un fils, il était parti pour un voyage, et maintenant il est de retour.

Azar donc était sculpteur d'idoles. Il faisait des idoles d'or, d'argent, de bois, d'airain et de toutes sortes de matières, et il les vendait ensuite aux hommes à prix d'argent. On dit aussi qu'il donnait des idoles à Abraham, pour les vendre. Alors Abraham attachait une corde au cou de ces idoles, il les traînait au bazar par terre et la tête en bas, et il disait : Qui veut acheter une chose de laquelle on ne peut retirer aucune espèce d'avantage, et de laquelle on peut recevoir autant de détriment que l'on voudra ?

Or Abraham observa le moment où Azar était sorti, et il entra dans le temple où celui-ci avait ses idoles. Il y trouva des mets qu'on avait servis. Alors il renversa l'une après l'autre toutes ces idoles la face contre terre, leur donna des coups de pied, et il dit : Mangez cette nourriture qu'on a placée devant vous. Puis il frappait les idoles en disant : Pourquoi ne mangez-vous pas ? Les hommes se réunirent alors et ils dirent : Pourquoi te moques-tu de nos dieux, et pourquoi les frappes-tu ? Abraham répondit : Parce qu'on a placé de la nourriture devant eux et qu'ils ne la mangent point ; et, lorsque je leur ai donné de l'eau, ils ne l'ont point bue. Les hommes répondirent : Ces dieux ne peuvent ni manger ni boire. Abraham leur répondit : Comment une chose qui ne peut pas manger serait-elle Dieu ?

Azar eut ensuite connaissance de ce que son fils avait fait, et il le réprimanda fortement, mais Abraham n'obéit pas à ses ordres, et il lui dit : N'obéis pas au diable et n'adore pas les idoles. Dieu dit dans le Coran : « Fais mention d'Abraham dans le Coran ; car il était un juste et un prophète. Lorsqu'il dit à son père : Ô mon père, pourquoi adores-tu ce qui n'entend pas, ne voit pas et ne t'apporte aucune utilité ? Ô mon père, j'ai reçu un degré de science que tu n'as pas reçu ; suis-moi donc, je te dirigerai dans une voie unie. Ô mon père, ne sers pas Satan ; car Satan a été rebelle au Miséricordieux. Ô mon père, je crains que tu n'éprouves un châtiment de la part du Miséricordieux, et que tu ne deviennes un compagnon de Satan. Son père lui répondit : Rejettes-tu mes dieux, ô Abraham ? Si tu ne t'abstiens pas de les rejeter, je te lapiderai. Éloigne-toi de moi pour un dong espace de temps. Abraham répliqua : Que la paix soit sur toi ! Je

demanderai pardon pour toi à mon Seigneur ; car il est bienveillant à mon égard. » (Sur. XIX, vers. 42 et suiv.)

Abraham donna très-souvent des avertissements à son père ; très-souvent il s'éleva des discussions entre eux deux ; Azar répondait à son fils, et il ne crut pas.

Or Azar alla trouver le roi, et il lui dit : Puisque mon fils ne sait pas m'estimer à ma juste valeur, et qu'il témoigne du mépris pour nos dieux, il faut que le roi l'envoie pendant quelque temps au grand temple, afin que les prêtres l'instruisent dans le service des dieux. Lorsque Abraham mit le pied dans le temple des idoles, il leva son visage vers le ciel, et il dit à Dieu : Ô Seigneur, tu es mon maître. Puis il se mit en adoration, détourna son visage du côté où étaient les idoles, se plaça dans un coin et s'y tint en silence. Les prêtres du temple dirent : Cet homme-là est fou.

Quelque temps se passa, et ensuite arriva une fête solennelle pour ces idolâtres. Or l'usage de ces gens-là était de regarder comme une chose convenable que tous, petits et grands, hommes obscurs et hommes illustres, hommes et femmes, assistassent à cette fête. Lorsque cette multitude fut partie, et que les prêtres du temple eux-mêmes se virent contraints de partir pour se rendre à la fête, ils dirent à Abraham : Vas-y donc toi aussi. Abraham répondit : J'ai vu dans les étoiles que je deviendrai malade ; comme il est dit dans le Coran : « Abraham observa les étoiles et il dit : Je serai certainement malade ; et les autres le quittèrent et s'éloignèrent de lui. » (Sur. XXXVII, vers. 86.) Or, à cette époque, tous les hommes s'occupaient d'astrologie, et Abraham n'était pas malade, et il ne devait pas le devenir, mais il avait observé les étoiles afin que l'opinion des gens auxquels il s'adressait fût qu'il parlait d'après les étoiles.

Plusieurs personnes disent que les paroles qu'employa Abraham pour ne pas aller à cette fête sont un mensonge. On dit aussi qu'Abraham ne mentit jamais, excepté dans cette occasion, et une autre fois lorsque le roi d'Égypte lui enleva Sara et lui dit : Cette femme, que t'est-elle ? Abraham répondit : Elle est ma sœur.

Or, lorsque ces prêtres sortirent du temple, ils dirent à Abraham : Toi aussi sors. Abraham sortit, les prêtres fermèrent la porte du temple, et se dirigèrent vers l'endroit où devait avoir lieu la fête. Au moment où ces prêtres s'en allaient, Abraham jura en disant : Lorsque

vous serez partis, j'ouvrirai la porte de ce temple, et je renverserai sens dessus dessous toutes les idoles. Les prêtres du temple entendirent les paroles d'Abraham, mais ils pensèrent que c'était sa folie qui le faisait parler ainsi ; ils n'y attachèrent pas d'importance et s'en allèrent. Lorsqu'ils eurent disparu à ses yeux, Abraham prit aussitôt une hache, ouvrit la porte et entra dans le temple. Or ces idolâtres étaient dans l'usage de porter au temple des mets qu'ils avaient préparés, et ils disaient : C'est afin que la bénédiction de nos dieux soit sur cette nourriture ; et ils la regardaient comme bénie. Lorsque Abraham eut ouvert la porte du temple, et qu'il vit des mets de toute espèce placés devant les idoles, il dit à celles-ci, comme le rapporte le Coran : « Est-ce que vous ne mangez pas ? Pourquoi ne parlez-vous pas ? » (Sur. XXXVII, vers. 89.) Abraham, après avoir dit ces mots, frappa les idoles avec sa hache. À l'une il coupa la tête, à l'autre il cassa les mains et les pieds, et, lorsqu'il les eut brisées, il les jeta la face contre terre. Ayant ensuite pris sa hache, il la plaça sur le cou de la plus grande de toutes les idoles à laquelle il n'avait fait aucun mal. Cette idole était dans le sanctuaire placée sur un frêne d'or. Après cela, Abraham sortit du temple et en ferma la porte.,

Quand les prêtres furent de retour, ils virent le temple et les idoles dans l'état que nous avons décrit. Ils en avertirent aussitôt Nemrod. Nemrod, sur-le-champ, alla au temple et dit : « Qui a traité nos dieux de cette manière ? » (Cor. sur. XXI, vers. 60.)

Or les prêtres qui avaient entendu les paroles qu'Abraham avait dites, « Lorsque vous serez partis, je mettrai toutes les idoles sens dessus dessous, » allèrent vers Nemrod et lui dirent : Nous avons entendu dire telle et telle chose à un jeune homme qui est là, et dont le nom est Abraham. Cela est rapporté dans le Coran (sur. XXI, vers. 61). Nemrod dit : Amenez-moi Abraham, afin que, si les paroles que vous lui imputez se trouvent véritables devant les hommes, et que des témoins viennent déposer contre lui, je le punisse comme il l'a mérité. Cela est également rapporté dans le Coran.

Quoique ces gens fussent infidèles et idolâtres, ils n'employaient la violence dans aucune affaire ; et Nemrod, par la raison qu'Abraham était fils de son vizir, ne voulait pas agir contre lui sans preuves. Or on amena Abraham ; Nemrod lui dit : Est-ce toi qui as ainsi traité nos dieux ? Abraham fit à Nemrod la réponse qui est rapportée par le

Coran ; il lui dit : C'est la plus grande de toutes les idoles qui a fait ce que vous voyez ; car la hache est sur ses épaules. Abraham ajouta encore : Consultez ces idoles, et si elles disent quelque chose, ce sera vrai. Nemrod dit à Abraham : Ces idoles ne peuvent pas parler. Abraham lui répondit : Malheur à vous ! Vous adorez, en laissant Dieu de côté, une chose qui ne vous rapporte aucune utilité : comment votre Dieu serait-il un être raisonnable ? Nemrod dit alors, comme nous l'apprend le Coran : Brûlez-le à l'instant même. On dit qu'après cela Nemrod différa le supplice d'Abraham, et qu'il ne voulut pas le punir sur-le-champ de peur d'affliger Azar.

Or Nemrod se mit à argumenter avec Abraham en présence de la foule. Nemrod dit : Ô Abraham, où est ton Dieu, et que fait-il ? Abraham répondit : Mon Dieu rappelle le mort à la vie, et il fait mourir le vivant. Nemrod répondit : Moi aussi, j'en fais autant. Dieu nous a fait connaître cette réponse de Nemrod dans le passage du Coran où il rapporte la discussion d'Abraham avec ce prince. (Sur. II, vers. 260.) Nous voyons dans les traditions du prophète qu'Abraham dit à Nemrod : Dis comment tu rappelles un mort à la vie. Nemrod ordonna d'amener de la prison deux hommes qui avaient mérité la mort et qui avaient été condamnés à la souffrir.

Après cela, il tua l'un, et il dit : J'ai fait périr celui-ci ; il épargna l'autre et il dit : J'ai rappelé celui-là à la vie. Lorsque Abraham examina les paroles de Nemrod, il comprit que les arguments dont ce prince faisait usage étaient bien faibles. Il lui dit alors : « Dieu fait lever le soleil à l'orient, fais qu'il se lève du côté de l'occident. » Nemrod ne put rien répondre, comme cela est dit dans le Coran : « L'infidèle resta confondu. »

Après cela, ils prirent Abraham et l'enfermèrent. Abraham appelait cependant toujours les hommes à Dieu, et il dit à son père : Qui adorez-vous ? Comment prenez-vous pour votre dieu un être qui n'entend point et ne voit point ? Cessez d'adorer les idoles. Azar dit à Abraham : Attends que nous sortions de ce royaume, je deviendrai alors croyant. Abraham espérait que son père accomplirait la promesse qu'il lui avait faite, et il priait pour lui.

Or Abraham dit à son père et à son peuple : Que servez-vous ? Ils dirent : « Nous servons les idoles et nous nous tenons tout le jour en leur présence. Abraham leur dit : Vous exaucent-elles, lorsque vous

les invoquez ? Vous sont-elles utiles ou vous sont-elles nuisibles ? Ils répondirent : Nous avons trouvé nos pères qui agissaient ainsi, etc. » (Cor. sur. XXVI, vers. 71.)

Or on dit que le jour de la prise de la Mecque, les Musulmans prièrent pour leurs pères et leurs mères infidèles. Le prophète dit : Ne priez pas pour eux, parce qu'ils sont infidèles. Alors ‘Omar, fils d'al-Khattâb, dit : Ô apôtre de Dieu ! Abraham pria pour son père et demanda à Dieu pardon pour lui. Au même instant le verset suivant fut révélé : « Il n'appartient pas au prophète, ni à ceux qui sont fidèles, d'intercéder auprès de Dieu en faveur des polythéistes, fussent-ils leurs parents, du moment où il est connu que ces polythéistes sont en enfer. Il ne fut permis à Abraham d'intercéder en faveur de son père qu'à cause de la promesse que celui-ci lui avait faite. Mais, lorsque Abraham sut que son père était l'ennemi de Dieu, il se jugea quitte à son égard. Certes, Abraham était pieux et doux. (Cor. sur. IX, vers. 114.)

Or on dit qu'Abraham intercéda en faveur d'Azar, parce que celui-ci lui avait dit : Je te promets que, lorsque nous sortirons de ce royaume, je deviendrai croyant. Mais, quand il mourut dans l'infidélité, Abraham, quitte envers son père, cessa de prier pour lui.

Nemrod traita Abraham avec beaucoup de rigueur ; il lui donna des gardiens, et le jeta dans les chaînes. Abraham supporta avec patience tous ces mauvais traitements.

Après cela, lorsque Azar fut mort, Nemrod ordonna de construire un édifice très-élevé et de l'entourer d'un mur à une distance de dix parasanges, comme il est dit dans le Coran : « Ils dirent : Construisez pour lui un four, et jetez-le dans un feu ardent. Ils voulurent donc ourdir une trame contre lui ; mais nous les avons rendus faibles. » (Sur. XXXVII, vers. 95.)

Lorsque l'édifice fut achevé, Nemrod ordonna de commencer à faire apporter du bois par des mulets, des chameaux et des ânes. On porta ainsi du bois pendant un an. Or les chameaux jetaient toujours leur charge à terre et ne voulurent pas en porter. Abraham les bénit pour cette raison. Mais les mulets et les ânes portèrent toujours le bois dont on les chargeait, et Abraham les prit en aversion et les appela maudits. Les gens qui dépendaient de Nemrod, qu'ils fussent faibles, malades ou boiteux, allaient tous porter du bois, et ils disaient : C'est

afin de venger nos dieux du malheur qu'ils ont eu. Ces hommes espéraient se rendre agréables à leurs divinités en réunissant ainsi du bois pour brûler Abraham. Ensuite ils placèrent ce bois sur les dix parasanges de terrain dont nous avons parlé, de sorte qu'on voyait le bâcher d'une distance de plusieurs parasanges. On mit ensuite le feu à ce bois, et les étincelles qui sortaient des flammes montaient jusqu'au ciel. Alors on amena Abraham attaché avec des chaînes et des entraves, pour le jeter dans les flammes ; mais personne ne pouvait approcher du bûcher. Lorsque Eblîs sut que ces hommes, ne pouvant trouver aucun moyen de jeter Abraham dans le feu, restaient sans rien entreprendre, il se vêtit promptement d'une robe magnifique, et, ayant jeté une écharpe sur sa tête, il se présenta devant Nemrod, qui ne le connut pas. Ebrîs dit à Nemrod : Je suis un vieillard ; il y a deux cents ans que je me suis consacré à ton service dans ce désert, et que je prie pour toi. Maintenant j'ai appris que tu as mis en prison ce magicien, et que tu veux le brûler, mais que tu ne peux pas le lancer dans les flammes. Je suis venu afin de t'enseigner un moyen de finir cette affaire et de le lancer dans les flammes. Nemrod lui répondit : Tu es le bienvenu, instruis-moi. Eblîs dit : Ordonne que l'on apporte du bois. Dès qu'on eut apporté ce bois, Eblîs en fit une baliste. Or jamais avant cela on n'avait fait une machine semblable. Lorsque cette baliste fut achevée, on amena, les mains enchaînées, Abraham. On le plaça dans la baliste, et on le lança en l'air. Au moment où Abraham en sortait et se trouvait dans les airs, Dieu ordonna à Gabriel d'aller soutenir Abraham dans les airs, et de lui parler. Gabriel dit donc à Abraham : Je suis Gabriel, fais-moi connaître ce dont tu as besoin. Abraham lui répondit : Je m'en remets, pour ce qui m'est nécessaire, à Dieu. Je lui appartiens, et le feu lui appartient aussi ; il me fera tomber où bon lui semblera. On dit que, se trouvant ainsi dans les airs, il ne demanda rien à Gabriel, et au même instant Dieu le nomma son ami, et il dit au feu, comme on le voit dans le Coran : « Ô feu, deviens froid et salutaire pour Abraham ! » (Sur. XXI, vers. 69.) Or on dit que, si Dieu n'avait commandé au feu que de devenir froid, sans ajouter, et salutaire, Abraham ne serait jamais sorti de ce feu ; mais qu'au lieu d'être brêlé par la chaleur, il serait mort gelé par la rigueur du froid.

Lorsque Abraham fut arrivé au milieu du feu, le feu se retira d'un côté et de l'autre et donna passage à Abraham, qui arriva jusqu'à terre.

Une source jaillit au milieu de ce feu, et autour de cette source était un parterre. Abraham était assis sur le bord de l'eau, et les chaînes, les liens et les entraves qui le retenaient se détachèrent de lui par la puissance de Dieu. Or ce feu était tel que personne ne pouvait le regarder et en soutenir l'éclat à une distance de trois parasanges.

Nemrod avait un palais très-élevé. Il ordonna que l'on construisit une tour de bois au-dessus de ce palais. Il monta sur cette tour pour voir la hauteur du feu, comment Abraham brêlait, et l'état dans lequel il se trouvait. Lorsque Nemrod regarda, il vit au milieu de ce feu un parterre, de la verdure, une source d'eau courante, et Abraham au milieu du feu, assis sur le bord de cette source.

Or il y a des gens qui disent que l'on vit deux personnes assises dans ce même lieu-là ; l'une de ces personnes était Abraham lui-même, et l'autre était un ange. Cela n'est point exact, car Abraham, même après avoir senti le feu, ne demanda pas de secours à Gabriel, mais il plaça sa confiance en Dieu.

Lorsque Nemrod vit Abraham dans cet état, il demeura stupéfait, et il crut avoir perdu l'esprit. Il sauta en l'air, et dit à haute voix, en se tournant du côté où était le feu : Ô Abraham ! Abraham répondit à Nemrod en disant : Que veux-tu, ô ennemi de Dieu ? Nemrod dit : Quel est celui qui a rafraîchi de cette manière le feu pour toi ? Abraham répondit : C'est celui qui a créé le feu. Nemrod ajouta : Obtiens de ton Dieu de sortir de ce feu, ô Abraham, afin que je te voie. Abraham se leva, et marcha à travers ce feu brillant. Partout où il posait le pied, le feu devenait froid et agréable sous les pieds de l'ami de Dieu. Lorsque Abraham fut sorti du feu, il se tint devant Nemrod. Celui-ci lui dit : Tu as un Dieu puissant, je désire lui donner l'hospitalité. Abraham répondit : Mon Dieu n'a pas besoin de ton hospitalité.

Or Nemrod ordonna d'apporter plusieurs milliers de bœufs, de brebis, d'oiseaux, de poissons, et une grande quantité d'autres choses semblables qui entrent dans un banquet. Il fit un sacrifice de tous ces animaux en présence d'Abraham ; mais Dieu n'accepta pas un atome de ce qu'il lui offrait. Nemrod, couvert de honte et de confusion, n'osa pas regarder Abraham. Il ferma la porte de son palais, dont il ne permit l'entrée à personne. Les hommes se tournèrent alors vers Abraham, et un grand nombre d'entre eux crurent en lui. Nemrod

perdit patience, et il dit : J'ai été vaincu une fois, mais je veux frapper le Dieu d'Abraham, comme j'ai frappé Abraham. Après cela, il réunit ses vizirs, ses favoris et ses lieutenants, et il leur dit : Dites que l'on fasse de grandes caisses. On amena donc des maîtres, et ils commencèrent à faire des caisses. Lorsqu'ils en eurent entièrement achevé une, Nemrod dit : Faites à cette caisse une porte vers le ciel et une porte vers la terre. Ces maîtres exécutèrent ponctuellement tout ce que Nemrod leur avait ordonné. Il leur commanda encore de faire quatre piques, de les attacher fortement aux quatre angles de la caisse, et de placer au haut de ces piques quatre morceaux de chair. Il ordonna ensuite d'amener quatre vautours qu'on lia aux quatre pieds de la caisse, dans laquelle il monta, armé complètement et accompagné d'un vizir affidé, pour faire la guerre à Dieu, qu'il voulait anéantir (malheur à lui !) ; et il disait : Si je remporte la victoire, je serai délivré d'Abraham ; et si je suis vaincu par le Dieu d'Abraham, il pourra partager avec moi le règne sur le ciel, la terre et les créatures. Or on cessa de retenir les vautours, afin qu'ils enlevassent la caisse dans les airs. Ces animaux, voulant saisir la chair qui était au-dessus d'eux pour la manger, enlevèrent la caisse et la soutinrent dans les airs pendant un jour et une nuit. Après cela, Nemrod dit au vizir : Ouvre la porte qui est du côté de la terre, et observe ce que tu verras. Le vizir ouvrit la porte de la caisse, il vit de la terre et de la poussière, et il dit : Ô prince, je vois de la terre et de la poussière. Quelque temps après, Nemrod dit encore à ce vizir : Ouvre la porte qui est du côté du ciel, et observe ce que tu verras. Le vizir ouvrit cette porte, et il dit : Je vois ce que j'ai vu la première fois. Ils continuèrent à errer dans les airs pendant un jour et une nuit. Après cela, Nemrod dit à son vizir : Ouvre la porte qui est du côté de la terre, et considère ce qui s'offrira à ta vue. Le vizir lui dit : Ô roi, je vois quelque chose qui ressemble à de la fumée. Nemrod lui dit alors : Ouvre la porte qui est du côté du ciel. Le vizir ouvrit cette porte. Nemrod lui demanda : Que vois-tu ? Le vizir lui répondit : Je vois ce que j'ai vu du côté de la terre. Ils planèrent encore dans les airs pendant un jour et une nuit. Après cela, Nemrod dit à son vizir : Ouvre. Celui-ci ouvrit. Nemrod lui demanda : Que vois-tu ? Il répondit : Je ne vois rien. Alors Nemrod attacha la corde de son arc, ouvrit son carquois et en tira trois flèches qu'il lança contre le ciel.

Or on rapporte que Dieu ordonna à Gabriel de renvoyer à Nemrod ces mêmes flèches, après les avoir souillées de sang. Nemrod dit alors : J'ai détruit le Dieu d'Abraham ; et il changea la direction de la caisse, et redescendit sur la terre. Un grand bruit se fit alors entendre dans l'air, et les anges pensèrent que c'était un ordre de Dieu qui descendait du ciel. Nemrod se retrouva sur la terre sans avoir éprouvé aucune espèce de mal.

Dieu dit dans le Coran : « Ceux qui étaient avant eux ont déjà usé d'artifice ; mais Dieu alla vers leur édifice pour le détruire jusqu'aux fondations ; c'est pourquoi le toit tomba sur eux, et le châtiment leur arriva d'où ils ne l'attendaient pas. Ensuite, au jour du jugement, Dieu les couvrira de confusion, et il dira : Où sont les dieux que vous m'avez associés, et au sujet desquels vous aviez des discussions ? Ceux auxquels la science aura été donnée répondront : La confusion et le mal seront aujourd'hui le partage des infidèles. » (Sur. XVI, vers. 28.)

Or, quant à Nemrod, son couteau rencontra un os, et tous ses artifices furent inutiles ; il ne put rien contre Abraham, ni contre Dieu. Il fit venir Abraham, et il lui dit : Je devrais croire en ton Dieu, mais je ne le puis pas, à cause de la royauté. Or Dieu te garde et peut te garder partout où tu seras ; quel mal y aurait-il donc à ce que tu t'en allasses d'ici, avec les fidèles qui ont cru en toi, en m'abandonnant la ville de Babylone ? Abraham accepta ces propositions, et s'en alla.

CHAPITRE XLVII

Fuite d'Abraham, l'ami de Dieu le miséricordieux

Après cela, Dieu éprouva Abraham comme il avait éprouvé les autres prophètes ; de sorte qu'Abraham fut obligé de quitter son pays et ses possessions. Or Abraham avait un frère nommé Aran. Ce frère était mort, et il avait laissé un fils dont le nom était Loth. Or Loth suivait la religion d'Abraham, comme il est dit dans le Coran : « Loth crut à Abraham qui dit : Certes, je quitterai mon peuple pour me retirer dans le lieu que le Seigneur me désignera ; car il est le puissant, le sage. » (Sur. XXIV, vers. 25.) Nous voyons par un autre passage du Coran qu'Abraham dit aussi : « Certes, j'irai vers mon Seigneur, qui me dirigera. » (Sur. XXXVII, vers. 97.) Après cela, Abraham et Loth partirent du pays de Babylone.

Or Abraham avait un oncle paternel dont le nom était Aran. Celui-ci était père d'une fille appelée Sara, laquelle avait cru à Abraham. Sara était d'une si grande beauté, qu'aucune femme de son temps ne la surpassait, ni pour la régularité des traits du visage, ni pour l'élégance de la taille. Abraham épousa Sara, et l'emmena. Les amis d'Abraham qui avaient cru en lui voulurent quitter leur pays pour l'accompagner, mais leurs femmes s'attachèrent à eux et leur dirent : Nous ne vous laisserons point aller pour que vous partiez avec Abraham. Ces hommes n'écoutèrent pas les paroles de leurs femmes et ils partirent.

Or, le jour où notre prophète sortit de la Mecque et se retira à Médine, les femmes de ses amis s'attachèrent à leurs époux et dirent : Nous ne vous laisserons pas aller. Ces hommes partirent, laissèrent leurs femmes à la Mecque, et arrivèrent à Médine. Lorsqu'ils se trouvèrent dans cette ville sans leurs femmes et leurs enfants, la vie leur devint à charge, leur cœur fut affligé, et ils éprouvèrent du chagrin à cause de leurs familles. Dieu vit ce qui se passait dans le

cœur de ces hommes, et il envoya le verset suivant : Vous avez un excellent exemple dans Abraham et dans ceux qui étaient avec lui, lorsqu'ils dirent à leur peuple : Certes, nous sommes quittes envers vous, et innocents du culte que vous rendez à d'autres qu'à Dieu. Nous vous renions ; l'inimitié et la haine ont commencé entre nous et vous pour toujours, jusqu'à ce que vous croyiez au Dieu unique. » (Sur. LX, vers. 4.)

Lorsque Dieu envoya ce verset au prophète, afin que ceux qui l'avaient accompagné fussent satisfaits d'avoir laissé à la Mecque leurs femmes et leurs enfants, le prophète leur dit : Vous êtes des hommes vertueux, vous qui êtes venus à Médine avec le prophète. Vous avez agi comme les amis d'Abraham, qui partirent avec lui et qui, se jugeant quittes envers leurs femmes et leurs enfants, dirent : Nous sommes innocents du culte que vous rendez aux idoles, au lieu de le rendre à Dieu, et il n'y aura rien de commun entre nous et vous, jusqu'à ce que vous soyez devenus croyants. Les fugitifs qui se trouvaient avec le prophète restèrent avec lui.

Abraham partit donc de Babylone avec Loth, Sara et quelques personnes qui avaient cru en lui. Il alla en Syrie, dans une ville qu'on nomme Haran ; il y établit sa demeure, et y resta quelque temps. Aujourd'hui cette même ville est florissante.

Or le roi de Haran était idolâtre ; il se nommait Noubîl (Abimelech). Plusieurs personnes disent que Sara était sa fille ; mais la vérité est que le prophète Abraham était parti du pays de Babylone, emmenant avec lui Sara, fille d'Aran, oncle paternel d'Abraham. Le roi de Haran dont nous venons de parler était aussi frère d'Azar et oncle paternel du prophète Abraham.

Après cela, Abraham partit avec les personnes qui se trouvaient avec lui, pour aller en Égypte, dans le pays où habitaient sa mère et son père. Or il y avait à cette époque en Syrie, dans la Palestine, cinq villes considérables. Ces villes étaient voisines et à la portée de la voix l'une de l'autre. Il y avait dans chacune d'elles cent mille hommes. On nommait ces villes *al-Moutafikât,* c'est-à-dire « celles qui sont convaincues de mensonge, » parce que leurs habitants n'avaient pas voulu croire au prophète Loth.

Or ces gens-là dirent à Abraham : Il faut que tu demeures dans ce lieu et que tu t'y établisses. Abraham n'accepta pas ces propositions ;

mais Loth dit : Je resterai ici ; et il resta dans ce lieu-là avec les hommes qui avaient suivi Abraham. Après cela, Abraham partit avec Sara et alla en Égypte. Il descendit dans un lieu où personne ne le connaissait. Lorsque les habitants de l'Égypte virent Sara, ils furent étonnés ; car jamais ils n'avaient vu une femme aussi belle, ni pour les traits du visage, ni pour la taille et la stature. Ils allèrent donc annoncer au roi d'Égypte la nouvelle de l'arrivée d'Abraham, et ils lui dirent : Ô roi, un étranger est arrivé, et avec lui une femme d'une beauté telle que jamais les yeux des hommes n'ont rien vu de semblable. Le roi d'Égypte fit appeler Abraham et lui dit : Dis la vérité ; qui es-tu, et pour quel motif es-tu venu dans ce pays ? Abraham répondit : Je suis du pays de Babylone. J'ai entendu parler de ta justice, et je suis venu dans ce pays pour me réfugier à l'ombre du roi. Le roi ajouta : Cette femme qui est avec toi, que t'est-elle ? Abraham répondit : Elle est ma sœur. Or cette parole d'Abraham est vraie ; car tous les croyants sont frères et sœurs, comme il est dit dans le Coran : « Certes, les croyants sont frères ; c'est pourquoi vivez en paix avec vos frères, et craignez Dieu, afin que vous obteniez miséricorde. » (Sur. XLIX, vers. 10.) Après cela, le roi d'Égypte dit à Abraham : Envoie-moi ta sœur, afin que je puisse la voir ; et il le fit surveiller afin qu'Abraham exécutât ses ordres. Abraham s'en alla vers Sara et lui dit : Le roi a un grand désir de t'enlever, et il a envoyé avec moi un homme d'entre les siens pour t'emmener. J'ai dit que tu étais ma sœur ; toi, dis aussi la même chose.

Or on rapporte qu'Abraham n'adora jamais les idoles, et qu'il ne mentit que trois fois : une fois lorsqu'il dit, Sara est ma sœur ; une autre fois lorsqu'il dit, Je suis malade ; et une troisième fois lorsqu'il dit : C'est la plus grande de toutes les idoles qui a fait ce que vous voyez. Mais ces trois assertions d'Abraham ne sont point des mensonges.

Or, lorsqu'on eut amené Sara devant le roi, et qu'il eut vu les traits, la taille et la stature de cette femme, il en perdit l'esprit, et il lui dit : Cet homme duquel tu dépends, que t'est-il ? Sara répondit : il est mon frère. Le roi ajouta : Je lui demanderai de te donner à moi pour femme. Après cela, sentant des désirs, il fit retirer les personnes qui étaient présentes, et il étendit la main sur Sara. Alors Sara dit : Que la main qui a été étendue sur une femme qui appartient à un prophète

devienne sèche. Par l'ordre du Roi doué de gloire, la main du roi d'Égypte devint sèche, de sorte qu'il ne pouvait plus la remuer. Ce roi dit à Sara : Prie, afin que ma main reprenne son état naturel, et je ne te toucherai pas. Sara pria, et la main du roi d'Égypte recouvra son état naturel. Le roi étendit une seconde fois la main sur Sara ; Sara pria une seconde fois, et la main du roi sécha de nouveau. Or il arriva jusqu'à trois fois que le roi étendit la main sur Sara, que sa main sécha, et qu'elle fut rendue à son état naturel par les prières de Sara. La quatrième fois il s'abstint de toucher Sara, et lui dit : C'est au moyen de la magie que tu as fait sécher ma main. Sara lui répondit : Je n'ai point fait sécher ta main ; je suis une femme appartenant à un prophète du nombre des prophètes de Dieu. Après cela, le roi d'Égypte dit : Cherchez le frère de cette femme, afin que je la lui rende. Les gens du roi d'Égypte se mirent donc à la recherche d'Abraham.

Or, lorsqu'on enleva Sara à Abraham, ce patriarche se mit en prière ; il n'eut pas la force de supporter son malheur, et il dit : Seigneur, on m'a jeté dans le feu, je n'ai eu aucune inquiétude, et je n'ai demandé de secours à personne ; mais à présent la force et la résignation me manquent dans la position où je suis, viens à mon secours ! Au même instant Dieu envoya Gabriel, et celui-ci enleva le voile qui se trouvait entre Abraham et le roi d'Égypte, en sorte qu'Abraham voyait Sara et entendait sa voix, comme aussi celle du roi ; mais personne ne savait et ne voyait ce qui se passait entre Sara et le roi, excepté Abraham.

Lorsque les gens du roi d'Égypte eurent trouvé Abraham, ils le conduisirent devant ce roi, qui ordonna d'amener Sara, et la combla de bontés et de présents. Il fit aussi des offres magnifiques à Abraham ; mais celui-ci ne voulut rien accepter.

On dit que le roi d'Égypte avait quatre cents jeunes filles. Il dit à Sara : Je te donne deux jeunes filles d'entre toutes ces jeunes filles. Va, choisis celles que tu voudras, et emmène-les. Sara ne les accepta point. Alors le roi fit un serment et dit : Accepte au moins une jeune fille. Or, parmi ces jeunes filles, il y en avait une dont le nom était Agar, et qui occupait un rang supérieur à celui des autres. Elle aimait Sara, et, dès l'instant où ces deux femmes se virent, elles sentirent de l'affection l'une pour l'autre. Le roi donna Agar à Sara, et il congédia

avec honneur Abraham et sa suite. Or Abraham et les personnes qui étaient avec lui s'en allèrent en Palestine, auprès de Loth. Il y avait dans ce pays-là un endroit dont le nom était Saba‘ (Bersabée) ; c'était un lieu désert, et dans lequel il n'y avait point d'hommes. Abraham s'y arrêta et s'y établit avec Sara et Agar. Or, comme on ne trouvait point d'eau dans ce désert, Abraham creusa un puits, et il y vint de l'eau douce. La nourriture qu'Abraham avait apportée pour lui et les siens étant consommée, ils eurent faim. Abraham, ne sachant que faire, prit un sac, le mit sur ses épaules, et s'avança dans le désert. Dans sa route, le sommeil s'empara de lui ; il plaça sous sa tête le sac qu'il portait, et, lorsqu'il se réveilla, le temps d'aller dans un lieu quelconque était passé ; il était trop tard. Alors Abraham retourna sur ses pas, et dit : Cette nuit je me rendrai à ma demeure, et demain j'irai à la recherche de quelque chose.

Quand il fut arrivé près de Sara et d'Agar, il eut honte de rentrer les mains vides, et de se présenter ainsi devant ces femmes. Il prit un peu de sable qu'il mit dans son sac, et, allant ensuite vers Sara et Agar, il dit : C'est afin de leur faire croire un instant que j'ai apporté quelque chose. Ensuite il jeta son sac à terre et s'endormit. Or Sara dit à Agar : Vois donc ce qu'Abraham a apporté dans ce sac. La nuit était devenue obscure, Agar se leva, examina le sac, et elle trouva qu'il renfermait de la fleur de farine. Sara et Agar se mirent aussitôt à réduire en pâte cette fleur de farine, et elles firent cuire du pain cette nuit-là même. Après cela, Agar alla vers Abraham, le réveilla et lui dit : Lève-toi, car j'ai fait cuire du pain, afin que tu manges. Lorsque Abraham se fut levé et qu'il eut vu le pain cuit, il dit : D'où avez-vous pris cette fleur de farine ? Sara et Agar lui répondirent : C'est celle que tu as apportée. Abraham comprit alors que ce changement s'était opéré par la puissance de Dieu. Quand il fut jour, Abraham, Sara et Agar trouvèrent du blé mêlé dans la fleur de farine. Ils mirent ce blé à part et le semèrent. Or toutes les richesses qu'Abraham posséda, et qu'il put amasser, proviennent du sable qui était dans le sac qu'il porta à Sara et à Agar, sable qui devint de la fleur de farine par la puissance de Dieu.

Abraham rendit ensuite florissants les environs du puits qu'il avait creusé ; et il amena des brebis dans ce pays, qu'il ensemença. De toutes les contrées, les hommes se dirigèrent vers le lieu qu'habitait

Abraham, et ils y élevèrent de nombreuses constructions, qui aujourd'hui forment une grande ville.

Or, Abraham et Loth demeuraient près l'un de l'autre. À chaque instant, Loth allait avec une suite nombreuse à l'endroit où Abraham avait fixé sa résidence. Lorsque les hommes se trouvèrent réunis en grand nombre aux environs du puits qu'avait creusé Abraham, ils devinrent à charge à ce prophète, qui prit avec lui Sara et Agar, et ils partirent tous les trois et allèrent dans un autre endroit de cette même contrée, que l'on nommait Qat. Ils s'établirent dans ce lieu-là.

Après le départ d'Abraham, l'eau des habitants de Bersabée commença à diminuer. S'en étant aperçus, ils éprouvèrent du repentir de leur conduite envers Abraham, et ils dirent : Qu'avons-nous fait ? Ils allèrent donc vers Abraham, et lui demandèrent pardon de leur faute, pour tâcher de le ramener à Bersabée. Abraham ne voulut pas retourner dans ce lieu-là. Ces hommes lui dirent : Puisque tu ne veux pas revenir à Bersabée, prie du moins Dieu, afin qu'il ne nous prive pas de l'eau que nous avions. Alors Abraham leur donna sept chèvres, pour qu'ils les portassent au puits de Bersabée et que ces animaux fussent une bénédiction qui augmentât l'eau. Dieu donna à Abraham, dans les environs du puits de Qat, une grande quantité de bétail et des esclaves sans nombre, et il le bénit.

Abraham, ayant amassé toutes ces richesses, chargea des hommes d'aller dans le pays, jusqu'à cinq journées de chemin, et de lui amener les personnes qu'ils rencontreraient. Abraham recevait ces étrangers et les nourrissait.

Le peuple de Loth était idolâtre et infidèle ; nous raconterons son histoire plus loin.

CHAPITRE XLVIII

Mort de Nemrod

Or Nemrod était toujours en hostilité avec Abraham, comme nous l'avons fait connaître en rapportant l'histoire des vautours et de la caisse, de la construction de la tour, du voyage aérien pour monter au ciel, de la guerre entreprise contre Dieu et des flèches lancées contre lui. Dieu agit toujours avec bonté envers Nemrod, et il lui donna la royauté pendant mille ans, jusqu'à ce que Nemrod se fut abusé lui-même et eut juré en disant : Je ne cesserai pas de faire la guerre contre Dieu.

Après cela, Dieu envoya vers ce prince un ange, sous la figure d'un homme, qui lui dit : N'agis pas ainsi ; car tu es un faible esclave de Dieu, qui t'a accordé la royauté pendant mille ans. Tu as voulu monter au ciel pour faire la guerre à Dieu ; tu as jeté dans les flammes un de ses prophètes, que tu as, outre cela, chassé hors de ses possessions et de son pays. Dieu ne t'a infligé aucun châtiment pour tous ces crimes ; n'agis donc pas comme tu as l'intention de le faire, et crois à Abraham. Si tu ne m'obéis pas, Dieu te prendra et te fera périr par le moyen de la plus faible de ses créatures. Nemrod répondit à l'ange : Tu es certainement parent de ce magicien ; et moi, je ne reconnais sur la terre aucun autre roi que moi ; et pour le ciel, je ne sais pas ce qui s'y passe. Or, s'il y a dans le ciel un roi plus puissant que moi, toi, Abraham et ses lieutenants, allez, dites à ce roi qu'il amène son armée, et moi j'amènerai la mienne, afin que, s'il est le plus fort, il montre sa supériorité, et que, si je suis le plus fort, tu le voies de tes propres yeux. L'ange lui répondit : C'est bien. Nemrod ordonna qu'on fit venir son armée des villes et des endroits dans lesquels elle se trouvait, et il réunit autour de sa personne cent mille hommes, tous complètement armés. Alors Nemrod appela l'ange et lui dit : Engage le Dieu du ciel à amener son armée ; car j'ai réuni la mienne. L'ange lui répondit :

Dieu n'a pas besoin d'employer une armée contre toi, ô maudit ; mais il ordonnera à la plus faible de ses créatures de te détruire, toi et ton armée. Alors, levant son visage vers le ciel, l'ange dit : Ô Seigneur, tu sais mieux que personne ce que dit ton ennemi.

Après cela, Dieu donna ses ordres au moucheron, qui est le moindre des animaux de l'armée divine, et une armée de moucherons tomba sur la tête et sur le visage de ces infidèles maudits. Toutes les piqûres que faisaient ces insectes étaient telles, par la puissance de Dieu, que tu aurais dit : Jamais elles ne se guériront. Ces moucherons étaient si nombreux, qu'ils empêchaient les soldats de Nemrod de se voir les uns les autres ; et tous les chevaux qui étaient piqués par eux sautaient en l'air avec une telle violence, qu'ils rejetaient de dessus leur dos l'homme qui les montait, et le cheval tombait d'un côté et le cavalier de l'autre ; de sorte que l'armée de Nemrod fut entièrement dispersée et mise en fuite. Nemrod s'enfuit seul et retourna chez lui. Lorsqu'il eut atteint sa maison, il pensa avoir échappé au sort qui le menaçait. Alors Dieu inspira à un moucheron des plus faibles de son espèce, borgne et boiteux, de descendre des airs et de se poser sur les genoux de Nemrod. Celui-ci voulut frapper le moucheron, qui s'envola, entra dans son nez, et monta jusqu'à son cerveau, qu'il commença à manger. Nemrod se frappa la tête et le visage avec ses mains.

Or, toutes les fois qu'on frappait sur la tête de Nemrod, le moucheron qui lui mangeait le cerveau s'arrêtait, et ce prince trouvait du repos. De sorte qu'il fallait qu'on donnât continuellement des coups sur la tête de Nemrod pour diminuer les douleurs qu'il éprouvait ; car, lorsqu'on cessait de le frapper ainsi, le moucheron recommençait à lui manger le cerveau, et il ne pouvait plus jouir d'aucune espèce de tranquillité. Il y avait toujours une personne occupée à frapper avec quelque chose sur la tête de Nemrod, pour lui procurer un peu de soulagement. Ce prince ordonna ensuite que l'on fît un marteau de forgeron, et ceux des princes, des chefs de l'armée et de ses courtisans les plus intimes qui vivaient encore, prenaient ce marteau et frappaient sur la tête de Nemrod, en se relayant les uns les autres. Or, plus les coups étaient forts et violents, plus Nemrod était satisfait.

Nemrod avait régné pendant mille ans, lorsqu'il commença à éprouver le tourment du moucheron ; jusque-là il n'avait senti aucun

mal. On dit qu'il vécut quatre cents ans ayant ce moucheron qui lui rongeait toujours la cervelle ; et, chaque jour, des hommes se succédaient pour lui donner des coups de marteau sur la tête.

Lorsque Nemrod eut vécu quatorze cents ans, il mourut. Son royaume passa à un de ses proches, nommé Qantarî, qui exerça la royauté pendant cent ans. Après celui-ci, la royauté passa aux Araméens, qui la possédèrent pendant trois cents ans. La royauté sortit ensuite de cette nation et passa aux Perses.

CHAPITRE XLIX

Histoire d'Ismaël

Or Abraham acquit de grandes richesses, et il désira avoir de Sara un enfant ; mais il n'en eut aucun. Sara dit alors à Abraham : Tu n'auras point d'enfants de moi ; si tu veux, je te donnerai Agar, peut-être auras-tu d'elle un enfant. Abraham répondit : J'y consens. Sara lui donna ensuite Agar, et, peu de temps après, il eut d'elle un fils qu'il nomma Ismaël. Lorsque Agar accoucha d'Ismaël, Abraham fut rempli de joie ; mais Sara éprouva de la colère et une violente jalousie. N'étant plus maîtresse d'elle-même, elle eut des querelles et des disputes avec Abraham, et elle lui dit des injures. Ensuite elle dit avec serment : Je couperai une partie quelconque du corps d'Agar, ou une main, ou un pied, ou une oreille, ou le nez. Mais, après avoir réfléchi, elle dit : C'est moi qui ai commis cette faute, car j'ai donné Agar à Abraham. Il ne serait pas juste de couper à cette jeune fille une partie de son corps, ni de la tuer ; mais j'ai juré, et il faut absolument que je lui coupe quelque chose. Après y avoir pensé, elle dit : Je la circoncirai pour l'empêcher de rechercher les hommes. Lorsque Sara eut circoncis Agar, Dieu imposa la circoncision à la famille d'Abraham, et à toutes les personnes qui suivraient la religion d'Abraham, de sorte que Sara elle-même fut obligée de se circoncire, et Abraham également. Or on dit que, lorsque Sara subit cette opération, elle avait soixante et dix ans, et Abraham était plus âgé qu'elle de dix ans.

On rapporte les paroles suivantes du prophète. Il y avait de son temps une femme nommée Oumm-‘Atiya ; elle passa près du prophète qui lui dit : Ô Oumm-‘Atiya, où vas-tu ? Elle répondit : Ô apôtre de Dieu, je vais circoncire. Le prophète dit alors à Oumm-‘Atiya des paroles dont le sens était : Lorsque tu circoncis une femme, ne lui coupe pas trop de chair, afin qu'elle conserve la beauté

de son visage ; car, lorsqu'on coupe trop de chair à une femme, la beauté de son visage disparaît, elle n'est plus agréable aux yeux des hommes.

CHAPITRE L

Récit de l'expulsion d'Ismaël et d'Agar

Or, bien que Sara voulût supporter avec patience Ismaël et Agar, elle ne put pas gagner cela sur elle-même ; et, à chaque instant, elle avait des querelles à leur sujet. Les choses allèrent à un tel point, que le cœur d'Abraham poussa des gémissements vers Dieu et se plaignit de Sara. Dieu répondit à Abraham : La femme sort de la côte gauche de l'homme, il faut user d'indulgence avec elle ; il n'y a pas d'autre moyen. Après cela, Sara dit à Abraham : Je n'ai pas la force de vivre ainsi plus longtemps. J'ai circoncis Agar, et Dieu m'a punie en m'imposant, à moi et à tous les hommes, la circoncision comme un devoir. Maintenant je crains de commettre quelque action qui nous rende coupables envers Dieu, toi et moi. Abraham resta d'abord sans savoir que faire, ni quel moyen employer dans cette conjoncture. Il se leva ensuite, emmena Ismaël et Agar, prit un peu de nourriture et de boisson et se dirigea vers le désert. Abraham marchait l'esprit égaré, ne sachant que faire, où aller ni où conduire Agar et Ismaël. Lorsqu'il eut fait un peu de chemin, Gabriel se présenta devant lui en disant : Où vas-tu et où conduis-tu cet enfant ? Abraham répondit : Je n'en sais rien ; je les éloigne de la main de Sara. Gabriel dit à Abraham : Conduis-les dans l'enceinte consacrée à Dieu, dans l'endroit où était la maison visitée. Abraham, étant arrivé dans ce lieu-là, remarqua qu'il était désert, et qu'on n'y voyait ni constructions, ni hommes, ni eau, ni herbe ; on ne trouvait dans ce pays que des montagnes et des pierres, et rien à manger. Abraham se dit en lui-même : Comment les laisserais-je ici, dans un désert aride, sans eau et sans herbe ? Or Abraham n'avait jamais tenu son cœur éloigné de Dieu ; il mit en lui sa confiance, et il dit à Agar : Je vous remets aux soins de Dieu. Ismaël avait alors deux ans. Abraham plaça devant Agar et Ismaël une outre pleine d'eau et les provisions qu'il avait, et, après cela, il voulut

s'en aller. Agar lui dit : Crains Dieu, et n'abandonne pas dans un désert une femme sans force et un jeune enfant. En disant ces paroles, elle s'attacha à Abraham, qui lui répondit : Je fais ce qui est agréable à Dieu.

Après cela, Abraham s'en alla, et retourna vers Sara. Agar et Ismaël restèrent où ils étaient, dans le lieu où se trouvent aujourd'hui la Ka‘ba et le puits de Zemzem. Agar mangea des provisions et but de l'eau que lui avait laissées Abraham, jusqu'à ce qu'elle se fût rassasiée. Après cela, comme elle était assise, elle se leva, et monta sur la colline de Çafâ pour chercher de l'eau. Bien qu'elle allât de côté et d'autre, elle ne trouva aucun indice qui pût lui faire supposer qu'il y avait de l'eau dans ce lieu-là. Elle monta ainsi jusqu'à sept fois sur les collines de Çafà et de Merwa. Ismaël se mit à pleurer, suivant l'usage des enfants lorsqu'ils se trouvent sans leur mère ; et, ayant frappé du talon contre terre, comme font encore les enfants, une source parut sous son talon. Cette source alimente le puits de Zemzem, qui est aujourd'hui sur le lieu même où l'eau parut autrefois. Lorsque Agar entendit les cris et les pleurs d'Ismaël, elle courut vite vers lui ; lorsqu'elle fut arrivée à l'endroit où il était, elle vit l'eau qui jaillissait et qui coulait sous le talon de son enfant. À cette vue, Agar fut remplie de joie, et, craignant que l'eau ne se perdit, elle apporta de la terre, qu'elle plaça autour de la source.

Le prophète nous apprend que cette eau, si Agar ne l'avait pas retenue par une élévation de terre, aurait formé un des plus grands fleuves qui aient existé, à cause de la bénédiction attachée à Ismaël ; mais, ayant été ainsi arrêtée, elle n'augmenta plus et resta au même point, comme dans une piscine. Les oiseaux de l'air se réunirent autour de cette source ; car, dans le désert, les oiseaux voltigent dans tous les lieux où il y a de l'eau, et ils y font entendre leur gazouillement. C'est par le chant des oiseaux que les habitants du désert connaissent les endroits où l'on trouve de l'eau.

Or il y avait des gens établis auprès d'un puits, sur le territoire de la Mecque. On nommait Djorhom la tribu à laquelle ils appartenaient. Leur puits était à sec, et ils erraient dans la campagne pour chercher de l'eau. Voyant des oiseaux, ils se dirigèrent vers eux, et ils trouvèrent la piscine dont nous avons parlé, dans un lieu où ils n'en avaient jamais vu auparavant. Ils dirent à Agar : Qui es-tu, et d'où

vient cette eau ? Il y a de longues années que nous sommes dans ce désert, et jamais nous n'avons vu d'eau ici. Cet enfant, à qui appartient-il ? Agar répondit : Dieu m'a donné cette eau, et cet enfant est mon enfant. Ces gens dirent alors à Agar : Nous sommes établis dans ce désert, auprès d'un puits qui est actuellement à sec. Si tu le veux, quelques-uns d'entre nous viendront vers toi, afin que ton cœur n'éprouve pas les angoisses de la solitude, et tu nous donneras une partie de ton eau. Agar répondit : Cela me convient. Après cela, des gens de la tribu de Djorhom s'établirent auprès d'Agar, et ils en usèrent bien avec Agar et Ismaël ; celui-ci grandit dans ce pays-là. Trois ans se passèrent, et Ismaël atteignit l'âge de cinq ans. Abraham demanda des nouvelles d'Ismaël à Gabriel. Celui-ci répondit : Dieu a fait jaillir pour lui une source qu'il lui a donnée, et des hommes se sont réunis autour d'Agar et d'Ismaël, que protège Dieu. Après cela, Abraham demanda à Sara la permission d'aller rendre visite à Ismaël. Sara, dans la crainte de Dieu, n'osa pas empêcher Abraham d'aller voir son épouse et son fils. Elle lui accorda la permission qu'il sollicitait, et elle lui dit : Va ; mais il faut que tu te contentes de les voir, sans même descendre de ta monture. Abraham monta sur le Borâq de notre prophète, et il arriva le soir au terme de son voyage, quoiqu'il y eût cinq journées de chemin du lieu d'où il était parti jusqu'à la Mecque. Pendant que Dieu envoyait le Borâq à Abraham, il chargeait en même temps Gabriel d'aller détruire le peuple de Loth. On dit que Gabriel, allant exécuter les ordres de Dieu, passa auprès d'Abraham et lui annonça la naissance d'Isaac.

Or sache que, lorsque Sara accoucha d'Isaac, Ismaël avait cinq ans. L'histoire d'Isaac et celle de Loth seront rapportées dans cet ouvrage. Lorsque Ismaël fut grand, Agar mourut. Les gens de la tribu de Djorhom qui s'étaient établis auprès d'elle dirent : Cette eau appartient à ce jeune homme, et, s'il quitte ce lieu-ci, la source tarira. Ils usèrent donc de ruse, et ils donnèrent pour femme à Ismaël une jeune fille des plus considérées de leur tribu, espérant que de cette manière il ne quitterait pas le pays et qu'il s'y établirait.

CHAPITRE LI

Visite d'Abraham à Ismaël

Or, lorsque Agar mourut, Ismaël était devenu grand, et Abraham allait chaque année s'enquérir par lui-même de l'état de son fils. L'année dont nous parlons, quand Abraham voulut aller visiter Ismaël, Sara lui fit jurer qu'il rendrait cette visite sans descendre de sa monture. Lorsque Abraham fut arrivé à l'endroit qu'habitait Ismaël, il chercha sa maison, vers laquelle il se dirigea, et il frappa à la porte. La femme d'Ismaël s'avança derrière cette porte, et Abraham lui dit : Qui es-tu ? Cette femme répondit : Je suis l'épouse d'Ismaël. Après cela, Abraham lui demanda : Où est Ismaël ? Elle répondit : Il est à la chasse. Abraham dit ensuite à la femme d'Ismaël : Je ne puis pas descendre de ma monture ; n'as-tu rien à manger ? Cette femme lui répondit : Je n'ai rien ; ce lieu est un désert. Alors Abraham voulut s'en retourner, à cause du serment qu'il avait fait à Sara. Or il n'avait demandé à manger que pour éprouver la femme d'Ismaël ; car il n'avait aucun besoin de nourriture. Il dit à cette femme : Je m'en retourne ; lorsque ton mari reviendra, dépeins-lui ma personne, et dis-lui de ma part qu'il change le seuil de sa porte, et qu'il en mette un autre à la place de celui qu'il a maintenant. Après le départ d'Abraham, lorsque Ismaël fut de retour, cette femme lui dépeignit Abraham et lui rapporta ses paroles. Ismaël dit alors : Ô femme, cet homme est mon père, et le seuil qu'il m'ordonne d'arracher, c'est toi. Le discours de mon père signifie que je dois te répudier, parce que tu ne me conviens pas. Ismaël répudia donc sa femme, et il en épousa une autre, qui était également de la tribu de Djorhom.

Or, l'année suivante, Abraham retourna vers Ismaël. Sara lui avait encore fait jurer de ne pas descendre de sa monture. Lorsque Abraham fut arrivé, il frappa à la porte de la maison d'Ismaël. Une femme intelligente, belle de visage, remarquable par sa taille et sa

stature, ainsi que par la douceur de ses paroles, s'avança vers la porte. Abraham lui demanda : Qui es-tu ? Cette femme répondit : Je suis l'épouse d'Ismaël. Abraham lui dit : Où est Ismaël ? Elle répondit : Il est à la chasse. Alors Abraham éprouva cette femme en disant : N'as-tu rien à manger ? Elle répondit : Oui ; et aussitôt elle rentra dans la maison, apporta de la viande cuite, du lait et des dattes, et dit : Excuse-nous, car nous n'avons pas de pain. Abraham mangea un peu de ce qui lui était offert, et il dit : Que Dieu bénisse ces trois choses en votre faveur ! Et maintenant on ne voit nulle part autant de viande, de lait et de dattes qu'à la Mecque, à cause de la bénédiction de la prière d'Abraham. Si on avait présenté du pain à Abraham, il serait devenu abondant à la Mecque, comme les trois choses dont nous venons de parler.

Après cela, la femme d'Ismaël dit à Abraham : Descends de ta monture, afin que je lave ta tête et ta barbe, et que j'enlève la poussière et la terre qui les couvrent. Abraham lui répondit : Je ne puis pas descendre ; mais, conservant un pied sur sa monture, il plaça l'autre sur une pierre qui se trouvait là. Or le pied d'Abraham était nu ; il resta marqué sur cette pierre, qui conserva son empreinte. Cette pierre se trouve maintenant auprès de la Ka‘ba, dans le lieu que l'on nomme *la Station d'Abraham*, où les pèlerins vont la visiter.

Il y a des personnes qui disent que, lorsque Abraham construisit les murs de la Ka‘ba, son ouvrage étant parvenu à une trop grande élévation pour qu'il pût l'atteindre avec la main, il monta sur cette pierre, qui conserva l'empreinte de son pied béni.

Quand Abraham fut sur le point de repartir, il dit à cette femme : Lorsque Ismaël sera de retour, dépeins-lui ma personne, et dis-lui de ma part que le seuil de sa porte est solide et beau, qu'il doit le garder. Ismaël étant revenu de la chasse, sa femme lui rapporta tout ce qui s'était passé. Ismaël lui dit : Ô femme, celui que tu as vu est mon père, et le seuil de ma porte, c'est toi ; il veut dire par là que je dois te garder.

CHAPITRE LII

Histoire du peuple de Loth et naissance d'Isaac

Lorsque Ismaël eut atteint, à la Mecque, l'âge de cinq ans, Abraham désira avoir de Sara un enfant, afin qu'elle se trouvât plus satisfaite et qu'elle supportât plus facilement ses chagrins.

Or Dieu envoya Gabriel et Michel pour détruire le peuple de Loth, dont les crimes étaient nombreux, et il leur dit : Dans votre route, passez auprès d'Abraham ; annoncez-lui qu'il aura un enfant de Sara, et dites-lui que, lorsque cet enfant naîtra, il le nomme Isaac ; dites-lui encore qu'Isaac aura un enfant auquel il faudra donner le nom de Jacob. Il est dit dans le Coran : « Nous avons annoncé à Sara Isaac, et, après Isaac, Jacob. » (Sur. XI, vers. 74.)

Après cela, Gabriel et Michel partirent pour aller détruire les villes de Loth, que l'on nomme *al-Moutafikât.* Loth habitait dans ce lieu-là même. Voici les noms de ces cinq villes : Çan‘a, Maschhouh, Gomorrhe, Adama et Sodom. Il y avait dans chacune de ces villes plus de cent mille hommes, et Sodome était la plus considérable.

Plusieurs personnes disent que ces villes n'étaient qu'au nombre de quatre. Elles étaient situées entre le Hedjâz et la Syrie, et, lorsqu'on part de la Mecque pour aller dans cette dernière contrée, on passe par l'endroit où était Sodome, comme il est dit dans le Coran (sur. XV, vers. 76) : « Certes ces villes étaient sur le droit chemin. » Il est reconnu que ces villes étaient sur la route de Syrie.

Or Loth résida un grand nombre d'années parmi les habitants de ces villes. Il avait pris une femme chez eux, et cette femme était infidèle. Loth eut d'elle plusieurs enfants, et, quoiqu'il les appelât à Dieu, ces enfants n'obéirent pas à leur père. Ils étaient livrés à l'idolâtrie, ils commettaient un grand nombre de péchés, et ils s'approchaient des jeunes gens comme on a coutume de s'approcher des femmes. Or, avant cela, personne ne s'était rendu coupable de ce

crime, comme nous l'apprend le Coran (sur. VII, vers. 78) : « Rappelez-vous Loth, lorsqu'il dit à son peuple : Commettrez-vous un crime dans lequel vous n'avez eu aucun prédécesseur dans tous les siècles ? Vous approcherez-vous des hommes avec luxure en laissant les femmes ? Certes, vous passez toutes les bornes. » Dieu déclare par là qu'avant le peuple de Loth personne n'avait commis ce crime ; et il dit encore dans un autre passage du Coran « Vous approcherez-vous des mâles parmi les créatures, et abandonnerez-vous vos épouses que votre Seigneur a créées pour vous ? Certes, vous êtes des hommes prévaricateurs. » (Sur. XXVI, vers. 165.)

Indépendamment de ces crimes, ils commettaient encore celui d'infester les chemins, comme on le sait d'après les paroles suivantes du Coran : « Ne vous approchez-vous pas des hommes avec luxure ? N'infestez-vous pas les chemins ? Ne commettez-vous pas le crime dans vos réunions ? » (Sur. XXIX, vers. 28.) Ces mêmes hommes se plaçaient sur des montagnes et se moquaient de toutes les personnes qui passaient près d'eux. Ils se livraient dans leurs réunions à des actes inconvenants ; ils se renversaient les uns les autres et commettaient le mal entre eux. Telles sont les actions que Dieu nomme *mounkar* dans le verset précédent.

Lorsque ces gens eurent commis un grand nombre de crimes du genre de ceux que nous venons de nommer, Dieu envoya Loth vers eux avec une mission prophétique. Quand Loth s'acquitta de sa mission, ils se moquèrent de lui. Or Loth disait : Si vous ne croyez pas à Dieu, vous éprouverez un châtiment. Ces hommes lui répondirent comme il est dit dans le Coran : Apporte-nous ce châtiment dont tu parles, afin que nous sachions que tu dis la vérité.

Loth était parent de ces gens-là ; ce fut pour cette raison que, lorsque Abraham passa avec Loth par le pays qu'ils habitaient, Loth dit : Je demeurerai ici. Quand il fut établi dans ce lieu-là, Dieu l'envoya avec une mission prophétique vers ce peuple. C'est à cause de cela que le Coran dit : « Le peuple de Loth a accusé de mensonge les envoyés de Dieu, lorsque leur frère Loth dit : Ne craindrez-vous pas Dieu ? » (Sur. XXVI, vers. 160.) Dieu, dans le verset précédent, nomme Loth leur frère, parce qu'il était leur parent, quoique d'une autre tribu. Loth leur disait : Abstenez-vous de faire le mal, et obéissez à Dieu. Ils n'écoutèrent pas les paroles de Loth, ils ne crurent

pas en lui, et ils lui dirent : « Si tu ne cesses pas d'agir et de parler comme tu fais, nous te chasserons de la (Sur. XXVI, vers. 167.)

Or Loth avait acquis de grandes richesses, et de temps en temps il recevait des hôtes, comme faisait Abraham. Les habitants de Sodome s'emparaient des personnes que Loth recevait chez lui, les traitaient d'une manière indigne, et commettaient le mal avec elles. Loth se trouva fatigué de ces gens-là, et il dit : Seigneur, délivre-nous de ces hommes, moi et ma famille. Toutes les fois que Loth allait voir Abraham, il se plaignait de son peuple. Abraham l'engageait à prendre patience ; mais Loth répondait : Je n'ai plus de patience ; et il se mettait en prière, demandait à Dieu son secours, et récitait les versets du Coran que nous avons rapportés.

Après cela, Dieu agréa les prières de Loth, et il fit partir Gabriel et Michel, et on rapporte qu'Isrâfîl était aussi avec eux. Or ces trois anges s'en allèrent sous la figure de trois jeunes hommes beaux de visage, bien faits et d'une taille élevée, tellement qu'il n'existait pas d'homme plus beau qu'eux. Ils traversèrent le pays qu'habitait Abraham. Celui-ci avait envoyé ses gens dans toutes les directions pour chercher des hôtes avec lesquels il pût manger le pain. Ces gens trouvèrent les trois anges, et les conduisirent vers Abraham. Lorsque Abraham les vit, il dit : Aujourd'hui nous avons reçu des hôtes qui sont semblables à des anges.

Quand ces anges furent arrivés, ils saluèrent tous trois Abraham, comme il est dit dans le Coran : « Nos envoyés allèrent autrefois vers Abraham avec une agréable nouvelle ; ils lui dirent : Que la paix soit sur toi ! Abraham répondit : Que la paix soit sur vous ! et, sans différer, il apporta un veau rôti. » (Sur. XI, vers. 72.)

Après cela, Abraham se leva pour leur préparer de la nourriture. Or il possédait un jeune veau gras dont on avait conduit la mère au pâturage. Il fit rôtir ce veau, ou, suivant quelques personnes, il le fit cuire dans une marmite ou dans un four. Lorsque Abraham eut placé de la nourriture devant ses hôtes, ils n'éprouvèrent pas le besoin d'en prendre, parce qu'ils étaient des anges. Abraham proféra la formule *Bismillah*, et il dit : Avancez la main et mangez ! Les anges n'en firent rien. Après cela, Abraham mit un morceau dans leur bouche ; mais les anges ne touchèrent pas à cette nourriture. Abraham leur dit : Pourquoi ne mangez-vous point ? Gabriel répondit : Nous ne prenons

pas de nourriture sans en avoir payé le prix. Abraham ajouta : Le prix de cette nourriture est le suivant : Lorsque vous serez sur le point de commencer, dites, Au nom de Dieu ; et quand vous aurez fini de manger, dites, Louange à Dieu. En agissant ainsi, vous aurez payé le prix de la nourriture ; car la nourriture appartient à Dieu, et il faut lui rendre grâces de nous l'avoir donnée. Alors Gabriel regarda Israâfîl, et dit : Ce n'est pas sans raison que Dieu a nommé Abraham son ami. Après cela, Abraham commença à manger ; mais les anges ne mangèrent pas. Abraham conçut de la crainte, et la conduite de ses hôtes lui fut pénible, comme il est dit dans le Coran (sur. XI, vers. 73) : « Lorsqu'il vit que leurs mains ne touchaient pas à ce veau, il les désapprouva, et il conçut de la crainte à leur égard. » En effet, à cette époque, lorsqu'on voulait faire du mal à quelqu'un, on refusait de partager sa nourriture. C'est pour cette raison qu'Abraham éprouva de la crainte, et il pensa qu'ils voulaient lui faire du mal. Or le visage d'Abraham changea de couleur. Sara regarda son mari, et, le voyant dans cet état, elle se mit à rire et dit en elle-même : Abraham est entouré de tant de monde qu'il n'a pas sujet de craindre ces trois hommes et d'avoir cette inquiétude qui se manifeste sur son visage et n'échappe à personne. Le Coran dit : « Et son épouse. Sara était debout, et elle se mit à rire. » Or les anges, voyant dans les veux d'Abraham les signes de ce qui se passait en lui, et voulant chasser de son cœur la crainte qu'il avait conçue à leur égard, se firent connaître, et ils dirent des paroles dont le sens était : Ne crains pas ; nous sommes les apôtres de Dieu, qui nous a envoyés pour détruire le peuple de Loth. Nous sommes venus vers toi pour t'annoncer que tu auras de Sara un fils dont le nom sera Isaac, et Isaac aura un fils dont le nom sera Jacob. Ceux-ci seront pères d'une nombreuse postérité.

Sara dit alors les paroles suivantes, qui sont rapportées dans le Coran : « Hélas ! Enfanterai-je ? Je suis vieille, et mon époux est âgé ; certes, cela serait une chose étonnante. » (Sur. XI, vers. 75.) Dans un autre endroit du Coran, Sara dit en parlant d'elle-même : « Je suis une vieille femme stérile. » (Sur. LI, vers. 29.) Or le mot *ʻaqîm*, qui se trouve dans le texte du Coran, s'emploie pour désigner une femme qui a cessé d'être réglée. Gabriel, Michel et Israâfîl dirent : « Vous étonnez-vous de l'ordre de Dieu ? La miséricorde de Dieu et ses bénédictions sont sur vous, ô famille d'Abraham, etc. » Après cela, Sara regarda

Abraham, et Gabriel dit : « Nous t'avons annoncé la vérité, ne sois donc pas du nombre de ceux qui désespèrent. Abraham répondit : Qui pourrait désespérer de la miséricorde de son Seigneur, excepté ceux qui sont dans l'erreur ? » (Sur. XV, vers. 56.)

Or Abraham fut affligé et tourmenté à cause de Loth, et il dit : Dieu veuille que Loth ne soit pas mort ! Dieu a dit : « Lorsque la crainte eut quitté Abraham, et qu'il eut reçu la bonne nouvelle de la naissance d'Isaac, il disputait avec nous au sujet du peuple de Loth ; car Abraham était doux, compatissant et pieux. » (Sur. XI, vers. 77.) Après cela, Gabriel, Michel et Isrâfîl dirent, comme le rapporte le Coran (sur. XXIX, vers. 31) : « Nous savons très-bien quelles sont les personnes qui habitent Sodome ; nous délivrerons certainement Loth et sa famille, excepté sa femme, qui sera du nombre de ceux qui resteront. » Et ailleurs (sur. LI, vers. 35) : « Nous avons fait sortir de Sodome les fidèles qui s'y trouvaient. »

Après cela, les anges se mirent en route et reprirent leur forme naturelle jusqu'à leur arrivée à la ville de Sodome, dans laquelle ils entrèrent. Une fille de Loth s'offrit à leur vue ; ils la reconnurent et lui demandèrent : Où est la maison de Loth ? Car nous sommes ses hôtes. Cette jeune fille leur répondit : Suivez-moi ! et les anges la suivirent. Les hommes de la ville regardèrent les anges et dirent à la jeune fille : Qui sont ces jeunes gens si beaux de visage ? La jeune fille leur dit : Ce sont des hôtes de Loth. Tous les habitants de la ville furent alors remplis de joie, et ils dirent : Nous ferons cette nuit telle et telle chose avec ces jeunes gens. Ils désignaient par ces mots l'action coupable à laquelle ils se livraient habituellement.

Or cette jeune fille se mit à courir devant les anges, et elle dit à son père : ô mon père, des hôtes viennent vers nous ; ils sont d'une beauté telle que jamais nous n'avons reçu chez nous leurs semblables. Lorsque les anges furent arrivés, après la jeune fille, et qu'ils eurent vu Loth, ils le saluèrent. Loth les regarda ; il éprouva de l'affliction et dit : Ces jeunes gens si beaux sont venus ici ; maintenant les habitants de la ville viendront également, et ils commettront le mal avec eux. Il est dit dans le Coran : « Et lorsque nos envoyés furent arrivés auprès de Loth, il éprouva de l'affliction à leur sujet, etc. »

Après cela, Loth cacha les anges dans sa maison. La femme de Loth, qui était infidèle, alla vers les habitants de Sodome et leur dit :

Loth a caché ses hôtes dans sa maison. Alors ces gens allèrent à la porte de la maison de Loth, auquel ils dirent : Fais sortir ces jeunes gens, et, si tu ne le fais pas, nous combattrons contre toi. Ils dirent encore : Ne t'avions-nous pas défendu de jamais recevoir des hôtes dans cette ville, en ajoutant que, si tu en amenais quelques-uns, nous ferions le mal avec eux ? Le Coran rapporte que les habitants de Sodome dirent à Loth : « Ne t'avons-nous pas interdit l'hospitalité envers tous les hommes ? » (Sur. XV, vers. 70.) Loth, n'ayant aucun moyen de s'opposer à eux, leur dit : Ne commettez pas avec mes hôtes ce crime honteux. Les habitants de Sodome n'écoutèrent pas les paroles de Loth, et ils se précipitèrent dans sa maison. Loth leur dit : Vous n'avez rien à démêler avec mes hôtes ; mais j'ai quatre filles ; elles sont toutes vierges, je vous les donnerai pour femmes, mais abstenez-vous de toucher à ces jeunes gens. Ces hommes lui répondirent : « Nous n'avons rien à voir avec tes filles ; nous voulons ces jeunes gens beaux de visage. » (Sur. XI, vers. 81.) Et, ne s'inquiétant point de Loth, ils se précipitèrent dans sa maison. Loth leur dit : « Si j'étais assez puissant pour vous résister, ou si je pouvais recourir à un appui fort ! » *(Ibid.* vers. 82.) Lorsque les habitants de Sodome entrèrent dans la maison de Loth, celui-ci se mit à pleurer. Or les trois anges s'étaient retirés dans un même endroit. Trois d'entre les hommes du peuple de Loth entrèrent dans ce lieu-là, et ils étendirent la main pour saisir Gabriel et l'entraîner hors de la maison ; mais, avant que leurs mains eussent saisi la main de Gabriel, celui-ci, par un souffle qui sortit de sa bouche, frappa d'aveuglement ces trois hommes qui étaient entrés. Il est dit dans le Coran (sur. LIV, vers. 37) : « Nous avons frappé leurs yeux en disant : Éprouvez mon châtiment et l'effet de mes menaces. » Lorsque ces trois hommes qui avaient été frappés d'aveuglement sortirent de la maison de Loth, tous ceux des habitants de Sodome qui étaient à la porte de cette maison et ceux qui y étaient entrés se retirèrent et se mirent à pousser des cris en disant : Ô hommes, Loth jusqu'à présent a exercé la magie au milieu de nous ; maintenant il a amené trois jeunes gens pour que ceux-ci frappent d'aveuglement les plus considérables des nôtres. Venez tous, afin que nous tuions Loth, que nous le chassions de chez lui et que nous dévastions tout ce qui lui appartient.

Quand Loth entendit ces paroles, il fut saisi de frayeur et dit en lui-même : Certainement ces jeunes gens exercent la magie. Or Loth était rempli de crainte, et Gabriel, ne voulant pas le laisser dans cet état, se fit connaître à lui au même instant et lui dit : « Ne crains pas et ne t'afflige point » (Sur. XXIX, vers. 32.) Les anges dirent encore à Loth : « Ô Loth, nous sommes les envoyés de ton Seigneur, ces gens n'arriveront pas jusqu'à toi. Pars donc avec ta famille, à une heure quelconque de la nuit, et qu'aucun de vous ne se tourne en arrière, excepté ta femme, à laquelle il arrivera ce qui arrivera aux habitants de Sodome. » (Sur. XI, vers. 83.)

Après cela, Loth dit aux anges : Pour quelle affaire êtes-vous venus ici ? Les anges lui répondirent : Nous sommes venus pour détruire ton peuple, Il est dit dans le Coran : « Certes, nous sommes venus vers toi pour les choses au sujet desquelles les habitants de Sodome étaient dans le doute. » (Sur. XV, vers. 63.) Loth dit aux anges : Pourquoi donc ne faites-vous pas périr les habitants de Sodome ? Je suis pressé de voir leur punition. Gabriel dit alors : « Certes, la prédiction de leur châtiment sera accomplie le matin. Le matin est-il donc éloigné ? » (Sur. XI, vers. 83.) Les anges dirent ensuite à Loth : Lorsque cette nuit sera presque entièrement écoulée, lève-toi, sors de la ville avec les tiens, et ne regardez point derrière vous. Loth réunit donc sa famille, et ils sortirent tous de la ville de Sodome à la pointe du jour, Loth marchant avec eux. Quand le jour commença à poindre, Gabriel sortit et se plaça à l'extrémité des villes nommées *al-Moutafikât.* Le Coran dit : « Et le matin, de bonne heure, un châtiment durable les atteignit. » (Sur. LIV, vers. 38.) Lorsque Gabriel fut arrivé à l'extrémité de ces villes, il passa son aile sur le sol qu'elles occupaient, les en détacha, par la puissance de Dieu, et, les enlevant dans les airs, il les fit tourner et les renversa sens dessus dessous. Une eau noire sortit alors des lieux que couvraient ces villes. Il est dit dans le Coran : « Nous avons renversé ces villes sens dessus dessous, et nous avons fait tomber sur elles une pluie de pierres d'argile cuite ; ces pierres se suivaient l'une l'autre. » (Sur. XI, vers. 84.)

Un grand nombre de personnes appartenant à ces villes étaient allées dans d'autres pays ; des pierres lancées avec violence, par l'ordre de Dieu, frappèrent ces gens dans les endroits où ils se trouvaient, et ils périrent dans ces lieux-là mêmes.

La femme de Loth, qui était infidèle, se tourna en arrière. Or Dieu avait dit à Loth : Ne souffre pas que personne regarde derrière soi. Lorsque la femme de Loth regarda derrière elle, une de ces pierres tomba sur sa tête et la tua. Lorsque Loth vit que sa femme était morte, il se dirigea promptement vers le pays qu'habitait Abraham. Quand Loth fut arrivé, Abraham éprouva de la joie en le voyant, et il lui donna de grandes richesses. Loth s'établit dans ce pays là.

CHAPITRE LIII

Récit de l'immolation d'Ismaël

Sache que, dans le temps où Abraham demanda un enfant à Dieu, poussé par le désir d'être père, il fit un vœu en disant : Ô Seigneur, si j'ai un enfant mâle, je te le sacrifierai. Or Ismaël était né et il avait grandi, Isaac aussi était venu au monde, des années s'étaient écoulées, et Abraham avait oublié son vœu. Une nuit, Dieu dit en songe à Abraham : Ô Abraham, accomplis le vœu que tu as fait à Dieu. Or Abraham était un prophète revêtu du caractère d'apôtre, de sorte qu'il aurait été convenable que Dieu lui envoyât Gabriel pour lui dire d'accomplir son vœu ; mais Dieu lui fit connaître en songe sa volonté pour l'honorer aussi par une vision. Parmi les prophètes il en est qui ont reçu leur mission par le moyen des songes ; et notre prophète se vit lui-même en songe entrant dans le temple de la Mecque, dont il faisait processionnellement le tour, coupant ses cheveux et se trouvant à la Mecque en sûreté contre les infidèles : Les Qoraïschites tenaient le prophète hors de la Mecque ; ce fut à cette époque qu'il eut le songe dont nous parlons. Il est dit dans le Coran : « Déjà Dieu a accompli avec vérité la vision dans laquelle il disait à son apôtre : Certes, vous entrerez dans le saint temple de la Mecque, etc. » (Sur. XLVIII, vers. 27.) Or, si Dieu l'avait voulu, il aurait manifesté ses desseins au prophète par l'entremise de Gabriel, comme il fit pour le Coran ; mais il lui parla en songe pour l'honorer aussi par ce mode de révélation. Il en est de même d'Abraham ; ce fut pour l'honorer par une révélation en songe que Dieu employa ce moyen.

Plusieurs autres choses furent encore révélées en songe à notre prophète (en voici un exemple) :

Dans les premiers temps de l'islamisme, lorsqu'on voulait annoncer la prière, Bilâl montait sur un endroit élevé, et il disait, *Prière générale*, sans ajouter autre chose. Après cela, un homme, dont le

nom était ‘Abdallah-ben-Zaïd, vit en songe, une certaine nuit, un ange qui descendait du ciel et qui lui disait : Dis aux Musulmans de faire l'annonce de la prière de telle et telle façon ; et l'ange lui indiqua la manière qui est aujourd'hui en usage. ‘Abdallah-ben-Zaïd se leva, alla trouver notre prophète et lui dit : Ô apôtre de Dieu, la nuit dernière, j'ai vu en songe telle et telle chose. Notre prophète dit : C'est bien. Celui que tu as vu était un ange auquel Dieu avait donné l'ordre de t'instruire. Dorénavant il faudra faire l'annonce de la prière comme il l'a prescrit. Le prophète ajouta : Ô ‘Abdallah, enseigne à Bilâl cette manière d'annoncer la prière, car il a une voix plus forte et plus agréable que la tienne.

Or le songe d'Abraham fut tel que nous l'avons rapporté. Quant à la personne qui fut immolée, on n'est pas d'accord sur ce point. Suivant les uns ce fut Ismaël qu'Abraham offrit en sacrifice, et suivant les autres ce fut Isaac. Or nous avons deux traditions, qui viennent à l'appui de ces deux opinions différentes. La tradition suivant laquelle ce fut Ismaël est la suivante. Notre prophète a dit : Je suis le descendant de deux personnes immolées. Or, par ces deux personnes immolées, le prophète voulait désigner ‘Abdallah, son propre père, et Ismaël.

Voici la cause pour laquelle ‘Abdallah fut offert en sacrifice : Du temps d’‘Abdou’l-Mottalib, qui était un des principaux personnages de son peuple et grand-père du prophète, le puits de Zemzem se trouva détruit, et les sources qui l'alimentaient tarirent. ‘Abdou’l-Mottalib fut affligé de cet événement. Or il avait dix fils qu'il amena avec lui, et ils se mirent tous à creuser dans l'endroit où avait été la source ; mais, quoiqu'ils eussent creusé la terre profondément, l'eau ne paraissait pas. Alors ‘Abdou’l-Mottalib fit un vœu à Dieu, en disant : Si cette eau revient, et si ce puits recouvre son premier état, j'offrirai en sacrifice un de mes fils. Lorsqu'il eut fait ce vœu, l'eau sortit du puits, par la puissance de Dieu. Après cela, ‘Abdou’l-Mottalib convoqua ses dix fils et leur dit : J'ai fait à mon Dieu un vœu de telle et telle façon ; qu'en pensez-vous ? Ses enfants lui répondirent : C'est à toi à décider, et il est juste que tu commandes : fais ce que tu voudras. Ils convinrent tous de tirer au sort et d'immoler celui que le sort désignerait. Le sort tomba sur ‘Abdallah, père du prophète. Alors ‘Abdou’l-Mottalib dit : Comment sortir de la position dans laquelle je

suis, car j'ai fait un vœu ! Mais son cœur s'opposait à ce qu'il fit périr son enfant, et de ses dix fils il n'y en avait aucun qu'il aimât autant qu'‘Abdallah. ‘Abdou’l-Mottalib aurait voulu perdre tout ce qu'il possédait, et ne pas immoler ‘Abdallah. Or la mère d'‘Abdallah appartenait à la famille des Benou-Zohra, qui était une des plus puissantes de la Mecque. Les Benou-Zohra se réunirent tous, et ils dirent à ‘Abdou’l-Mottalib : Nous ne souffrirons jamais que tu immoles cet enfant. Mais ‘Abdou’l-Mottalib ne savait quel moyen employer, parce qu'il avait fait un vœu et qu'il ne pouvait plus choisir. Il dit : Que ferai-je ? À quel moyen aurai-je recours pour racheter ‘Abdallah ? Alors les Benou-Zohra lui dirent : Il y a dans la ville de Khaïbar des astrologues qui possèdent le Pentateuque ; va les trouver, afin qu'ils te disent ce que tu dois faire pour éviter d'immoler ‘Abdallah. ‘Abdou’l-Mottalib partit et se rendit à Khaïbar. Il raconta son histoire aux astrologues, depuis le commencement jusqu'à la fin. Ces juifs dirent à ‘Abdou’l-Mottalib, lorsque celui-ci eut achevé son récit : Va, mets d'un côté ‘Abdallah, et de l'autre un chameau ; tire-les au sort, et, si le sort désigne ‘Abdallah, ajoute un second chameau au premier, et recommence le tirage jusqu'à ce que le sort ne tombe plus sur ‘Abdallah, mais sur les chameaux, et alors tu offriras tous ces animaux en sacrifice. ‘Abdou’l-Mottalib retourna à la Mecque, et il exécuta ce que les astrologues lui avaient prescrit de faire. Il prit un chameau, puis deux, puis trois, et ainsi de suite jusqu'à cinquante. Le sort tomba sur ‘Abdallah jusqu'au quatre-vingt-dix-neuvième chameau ; mais, quand ‘Abdou’l-Mottalib eut ajouté le centième, le sort tomba sur ces animaux. ‘Abdou’l-Mottalib comprit qu'il pouvait alors racheter son vœu, et il sacrifia les cent chameaux au lieu d'‘Abdallah. Cela est passé en usage parmi les Arabes, et quiconque voulait sacrifier une personne immolait à sa place cent chameaux.

Or on trouve dans le Coran un argument pour l'immolation d'Isaac, et un argument pour l'immolation d'Ismaël. Quant à l'argument pour l'immolation d'Isaac, on le tire des paroles suivantes : « Nous lui avons annoncé un jeune homme d'un bon naturel. Et lorsque ce jeune homme eut atteint l'âge de raison, et qu'il put se joindre à Abraham pour faire des actes religieux, celui-ci lui dit : Ô mon fils, certes j'ai vu en songe que je devais t'offrir en sacrifice, etc. » (Sur. XXXVII, vers. 101.) Or tous les savants conviennent que ce fut Isaac que Dieu

annonça à Abraham. Ne voit-on pas d'ailleurs que Dieu a dit : « Nous avons annoncé à Sara Isaac, et, après Isaac, Jacob. » (Sur. XI, vers. 74.) Et dans un autre endroit : « Nous lui avons annoncé Isaac, excellent prophète. » (Sur. XXXVII, vers. 112.)

Les passages que nous venons de citer prouvent que ce fut Isaac qu'Abrabam sacrifia. Voici maintenant le verset qui prouve que ce fut Ismaël : « Lorsqu'ils se furent soumis tous les deux aux ordres de Dieu, Abraham fit courber son fils le front vers la terre, et nous lui criâmes : Ô Abraham, maintenant tu as accompli ta vision. C'est ainsi que nous rémunérons les gens qui font le bien. Certes, cela était une épreuve manifeste. Nous l'avons racheté par une grande victime. » (Sur. XXXVII, vers. 103 et suiv.)

Or Abraham éleva son cœur vers Dieu. Il se résigna à immoler son enfant, et il dit : Je fais le sacrifice de mon enfant. Dieu lui dit alors : Ô Abraham, tu as accompli tout ce que tu as vu eu songe, et voilà que je t'envoie un bélier afin que tu le tues à la place de ton enfant. Ainsi parla Dieu. Il approuva la conduite d'Abraham, et déclara que ce prophète était du nombre des gens qui font le bien.

Après avoir terminé le récit de l'immolation, dans le Coran, Dieu dit : « Nous lui avons annoncé Isaac, excellent prophète. » Ces paroles signifient : Lorsque Abraham eut accompli son vœu, et qu'il eut conduit son enfant sur le lieu du sacrifice, Dieu approuva cette conduite, il parla à Abraham et lui annonça Isaac. C'est comme si Dieu avait dit : Puisque Abraham a accompli son vœu, nous lui donnerons un autre enfant, fils de Sara, à la place du premier. Or Isaac ne naquit qu'après l'immolation. Le verset suivant, que nous avons déjà Cité : « Nous avons annoncé à Sara Isaac, et, après Isaac, Jacob, » en est la preuve. Car, si Isaac avait été celui de ses enfants qu'Abraham offrit en sacrifice, Dieu n'aurait pas pu annoncer d'un côté qu'Isaac aurait un fils dont le nom serait Jacob, et dire ensuite à Abraham : Tue Isaac. Mais Isaac n'était point encore né lorsque l'immolation eut lieu. D'ailleurs, si Dieu avait ordonné à Abraham de sacrifier Isaac, après lui avoir annoncé que celui-ci aurait un fils nommé Jacob, Abraham n'aurait pas eu confiance dans les paroles de Dieu, lesquelles se seraient trouvées sans effet, soit au sujet de la naissance de Jacob, soit au sujet de l'immolation d'Isaac. Ce que nous

venons de dire prouve donc que ce fut Ismaël, et non point Isaac, qu'Abraham offrit en sacrifice.

Or les paroles qu'Abraham adressa à Ismaël en disant, « Ô mon fils, certes j'ai vu en songe que je devais t'offrir en sacrifice : vois donc ce que tu penses, » furent prononcées lorsque Abraham avait déjà conduit son enfant au lieu du sacrifice.

Après le songe dont nous avons parlé, Abraham résolut d'accomplir son vœu de quelque manière que ce pût être. Il dit donc à Agar, mère d'Ismaël : Envoie cet enfant avec moi, afin qu'il m'accompagne pour aller chercher du bois. Alors Ismaël prit une corde et s'en alla avec son père. Abraham lui-même prit un couteau. On dit que, lorsque Abraham fut arrivé au sommet de la montagne, les anges du ciel se mirent à pleurer et dirent : Ô Seigneur, que ton serviteur Abraham est un grand serviteur ! Tu l'as éprouvé par le feu, et maintenant tu l'éprouves de nouveau par le sacrifice de son fils ! On dit également que la montagne poussa des gémissements, qu'elle trembla et qu'elle dit : Ô Seigneur, quel jour est celui-ci, dans lequel ton prophète offre en sacrifice son enfant !

Or Eblîs fut affligé de la résolution d'Abraham, et, ne sachant que faire pour empêcher ce prophète d'exécuter son dessein, il courut vers Agar et lui dit : Où est ton fils ? Agar répondit : Son père l'a emmené pour aller chercher du bois. Eblîs ajouta : Abraham t'a trompée, et il veut tuer ton fils. Agar dit alors : Tu es certainement Eblîs. Que la malédiction soit sur toi ! Aucun prophète n'a tué son fils, pourquoi Abraham tuerait-il le sien ? Eblîs lui répondit : Abraham dit que Dieu lui a ordonné d'agir de la sorte. Agar dit alors : Si cela est comme tu viens de le dire, moi aussi je me soumettrai aux ordres de Dieu. Eblîs, désespérant de séduire Agar, courut vers l'endroit où était Abraham, et il se montra à Ismaël, par la raison que celui-ci était un enfant, et que le cœur des enfants est faible et sans force. Il lui dit donc : Ô Ismaël, ton père va t'immoler sur cette montagne. Ismaël répondit à Eblîs : Tu es certainement Eblîs. Un prophète de Dieu ne tue pas son fils innocent. Eblîs ajouta : Abraham dit que Dieu lui a ordonné d'agir de la sorte. Ismaël dit alors : Il faudra que j'obéisse à Dieu. Eblîs, n'ayant plus aucun espoir de séduire la mère ni le fils, dit à Abraham : Ô Abraham, c'est un démon qui t'a envoyé le songe que tu as eu. Ne tue pas ton fils à cause de ce songe, car Dieu ne serait pas satisfait de toi.

Abraham comprit bien que celui qui lui adressait la parole était Eblîs ; il répondit : Ô maudit, je ne m'abstiendrai pas d'exécuter les ordres de Dieu à cause de tes paroles.

Après cela, Abraham plaça l'enfant devant lui, tira le couteau qui était dans sa manche, et, ayant mis sur son sein la tête de son fils, il se prit à pleurer. Alors Ismaël lui dit : Qu'as-tu, ô mon père ? Abraham répondit : Ô mon fils, j'ai vu en songe que je devais te faire périr. Ismaël lui dit : Fais, ô mon père, ce qui t'a été formellement ordonné. S'il plaît à Dieu, tu trouveras en moi un homme patient. Il ajouta encore : Pourquoi, ô mon père, ne m'as-tu pas fait connaître plus tôt ton dessein, afin que je dise adieu à ma mère ? Alors le père et le fils se mirent tous les deux à pleurer. Or sache que les larmes d'Abraham venaient de la compassion qu'il ressentait pour son fils, et non du chagrin que lui causait l'ordre de Dieu. Le prophète versa aussi des larmes lorsqu'un fils qu'il avait eu vint à mourir. Alors Abou-Bekr aç-Çiddîk lui dit : Ô apôtre de Dieu, la tristesse ne nous a-t-elle pas été interdite, et la patience ne nous a-t-elle pas été recommandée ? Mohammed répondit : C'est vrai, mais mon cœur est affligé, et mes yeux se remplissent de larmes.

Or Ismaël dit : Ô mon père, le jugement appartient à Dieu ; dépêche-toi et ne perds pas de temps, car autrement tu deviendrais rebelle à Dieu, et ma mère, sans aucun doute, apprendrait ce qui se passe. Abraham se leva donc et se disposa promptement à faire le sacrifice. Il lia fortement les mains de son fils, le fit coucher sur le côté droit, et lui dit adieu du fond du cœur. Il voulut après cela placer le couteau sur la gorge d'Ismaël, mais sa main trembla, et il versa des larmes. On rapporte qu'à ce moment Ismaël tourna les yeux et dit : Ô mon père, couvre mon visage avec des vêtements ; car, tant que tu verras mon visage, ton cœur ne te permettra pas de me tuer. Suivant d'autres personnes, il dit : Couche-moi sur le visage. Abraham fit ce que lui disait son fils. On rapporte encore que, lorsque Abraham plaça le couteau sur le cou d'Ismaël, le couteau se retourna ; le tranchant se trouva en haut et le dos de la lame en bas. Abraham fut étonné de ce prodige, et Ismaël dit : Qu'y a-t-il, ô mon père ? Abraham répondit : Je n'en sais rien ; mais, quoique je fasse tous mes efforts, le couteau ne coupe pas. Je vois en cela un prodige opéré par la décision de Dieu. Ismaël ajouta : Place de nouveau le couteau sur mon cou et

emploie toutes tes forces. Abraham fit ce que lui disait son fils ; mais à ce moment Dieu fit descendre du ciel Gabriel avec un bélier dont nous allons donner la description. On dit que ce bélier était blanc, qu'il avait les yeux noirs et les cornes longues. Lorsque Gabriel fut arrivé sur la montagne, tenant le bélier par l'oreille, il se plaça derrière Abraham, de sorte que celui-ci ne le voyait pas. Abraham mit le couteau sur le cou d'Ismaël, et il appuya fortement ; le couteau plia. Abraham se disposa à recommencer ; il leva le couteau pour frapper avec violence et achever d'un seul coup. Alors on entendit une voix qui disait : « Ô Abraham, maintenant tu as accompli ta vision. » (Sur. XXXVII, vers. 105.) Lorsque Abraham entendit cette voix, il trembla, laissa tomber le couteau qu'il avait dans les mains, et s'écria : Dieu est très-grand ! Dieu est très-grand ! Gabriel répéta les mêmes paroles. Alors Abraham regarda derrière lui ; il vit Gabriel, et il dit : Il n'y a d'autre Dieu que Dieu ! Dieu est très-grand ! Après cela, Abraham dit à Ismaël : Ô mon fils, lève la tête, le moment de ta délivrance est arrivé. Lorsque Ismaël leva la tête, il vit Gabriel qui tenait le bélier, et il dit : Dieu est très-grand ! Louange à Dieu !

Or sache que ces différentes exclamations forment le *tekbîr* que l'on récite le jour de la fête des sacrifices, lequel a été composé par Gabriel, l'esprit de Dieu, par Abraham, l'ami de Dieu, et par Ismaël, la victime de Dieu.

Or Abraham délia les mains d'Ismaël, et Dieu dit à Abraham : Dis à Ismaël qu'il me fasse une demande ! Alors Ismaël fit la demande suivante : Toute personne qui paraîtra devant toi avec son péché, et qui aura la foi, remets-lui ses péchés en ma faveur. Dieu accorda à Ismaël cette demande.

Gabriel donna le bélier à Abraham dans l'endroit où aujourd’hui on jette des pierres et où l'on immole des victimes, sur la montagne de Mina. Or le bélier s'échappa des mains d'Abraham, et Abraham lança contre cet animal sept pierres, sans pouvoir l'atteindre. Alors Ismaël s'avança, et le bélier s'arrêta. Ismaël arriva auprès du bélier et le retint jusqu'à ce qu'Abraham, étant venu lui-même, le prit et l'immola.

Dieu appelle ce bélier *‘adzîm*. Or, en arabe, *‘adzîm* signifie *grand.* Toutefois ce mot ne doit point s'appliquer au bélier, mais à la belle action d'Abraham ; car l'idée de grandeur appartient à cette action

dont le mérite demeure à Abraham, et dont la tradition se conservera jusqu'au jour du jugement.

Le sacrifice dont nous venons de parler fut une grande épreuve que Dieu envoya à son ami, et Abraham agit avec grandeur en se soumettant aux ordres de Dieu et en accomplissant le sacrifice qu'il s'était engagé à faire. Or Dieu a dit : « C'est ainsi que nous rémunérons les gens qui font le bien. » (Sur XXXVII, vers. 110.) Cela signifie : Quiconque agira ainsi, je lui donnerai sa récompense, comme je l'ai donnée à Abraham.

Quelques personnes disent que le bélier immolé à la place d'Ismaël était le même qu'Abel avait offert en sacrifice. Dieu agréa le sacrifice d'Abel, et il mit ce bélier dans le paradis, pour y paître jusqu'à l'époque de l'immolation d'Ismaël. Alors ce même bélier fut apporté et sacrifié pour la rançon d'Ismaël.

CHAPITRE LIV

Construction de la Ka‘ba par Abraham et par Ismaël

Or Dieu fit partir Abraham en disant : Va, rends-toi à la Mecque auprès d'Ismaël, réunissez vos efforts et élevez le temple de la Mecque. Dieu a dit : « Rappelle-toi lorsque nous donnâmes pour habitation à Abraham l'emplacement de la Ka‘ba, etc. » (Sur. XII, vers. 27.) Ces paroles signifient : J'ai fait connaître à Abraham l'emplacement de la maison visitée. Dieu a parlé ainsi, parce que, dans le principe, quand la maison visitée fut apportée sur la terre et qu'elle fut placée dans l'endroit qu'occupe le temple de la Mecque, Adam partait tous les ans de la montagne de Serândîb, se rendait à la maison visitée et en faisait processionnellement le tour. Adam continua ainsi pendant toute sa vie à visiter ce lieu-là. Plus tard, du temps de Noé, lorsque le déluge survint, la maison visitée fut enlevée au ciel, et l'emplacement qu'elle avait occupé était vide quand Dieu dit à Abraham : Pars, va à la Mecque et construis une maison sur le lieu où était la maison visitée, afin que tu aies la gloire d'avoir construit cette maison, comme tu as la gloire d'avoir fait plusieurs autres choses.

Or Ismaël était devenu grand, il s'était marié et il avait eu des enfants. Chaque année Abraham partait pour aller voir Ismaël et lui rendre visite. L'année dans laquelle se passèrent les événements que nous rapportons, Abraham alla voir Ismaël. Il le trouva sur une montagne, occupé à tailler des flèches pour la chasse, et il lui dit : Ô mon fils, Dieu m'a ordonné de bâtir une maison conjointement avec toi. Ismaël répondit : Je suis prêt à obéir, ô mon père. Alors ils se disposèrent tous les deux à construire cette maison ; mais Abraham ignorait la manière dont les constructions devaient être faites et leurs dimensions. Dieu envoya un nuage de la grandeur de la Ka‘ba, afin que la construction se fît dans l'espace que couvrait l'ombre de ce

nuage, et qu'elle fût de la grandeur de cette même ombre. Quelques personnes disent qu'un serpent arriva et fit connaître les proportions que devait avoir cette maison. Après cela, Abraham et Ismaël se mirent à creuser les tranchées qui devaient recevoir les fondations ; ils leur donnèrent en profondeur la dimension de la stature d'un homme. Ils élevèrent ensuite les fondations jusqu'au niveau du sol. Après cela, ils coupèrent des pierres aux montagnes voisines pour construire les murs de l'édifice. Dieu a dit : « Quand Abraham et Ismaël élevaient les fondations de la maison, ils disaient : Seigneur, reçois de nous cette maison, car tu es celui qui entend et qui sait. Seigneur, fais aussi que nous te soyons consacrés, etc. » (Sur. II, vers. 121 et suiv.)

Abraham se mit ensuite à bâtir, et Ismaël lui donnait des pierres ; Ismaël faisait les fonctions de manœuvre, et Abraham celles de maçon.

Or, lorsque le mur fut devenu haut, Abraham plaça une pierre sous ses pieds, afin d'en atteindre la partie supérieure. Abraham appuya avec force sur cette pierre, et la forme de son pied y resta empreinte. La pierre dont nous parlons est celle que l'on nomme aujourd'hui *Makam-Ibrahîm.*

Lorsqu'ils eurent achevé la Ka‘ba, ils dirent : « Seigneur, reçois de nous cette maison.), Ensuite ils ajoutèrent : « Fais-nous connaître nos cérémonies saintes. » C'est-à-dire : Indique-nous les cérémonies du pèlerinage que nous devons faire à cette maison, afin que nous sachions comment nous devons nous en acquitter. Ils dirent encore : « Tourne-toi vers nous, car tu es celui qui revient, le miséricordieux. » (Sur. II, vers. 122.) Enfin Abraham prononça des paroles dont le sens était : Envoie un prophète d'entre mes descendants, afin qu'il récite tes versets à ses frères, qu'il leur fasse connaître ton livre et ta sagesse. Et toi, Seigneur, purifie-les de leurs péchés. Le prophète a dit : C'est moi qui suis l'objet de la prière de mon aïeul Abraham. Cela veut dire : Cette prière est de mon aïeul qui demanda un prophète à Dieu ; et ce prophète que Dieu a envoyé, c'est moi.

Il est dit : « Dieu a usé de bonté envers les fidèles, lorsqu'il a suscité parmi eux un apôtre de leur propre nation, pour qu'il leur récitât ses versets, etc. » (Sur. III, vers. 158.)

Or Dieu envoya Gabriel à Abraham, afin qu'il lui fit connaître les rites du pèlerinage, qu'il lui enseignât à visiter Mina et le mont

‘Arafat, à faire processionnellement le tour de la Ka‘ba, à jeter des pierres, à prendre le costume de pèlerin, à faire le sacrifice, à se raser la tête, à sortir des lieux saints, et tout ce qui concerne le pèlerinage.

Cette année-là, lorsque Abraham fit le pèlerinage, il confia le temple de la Mecque à Ismaël, et il lui dit : Ô mon fils, ce pays t'appartient ainsi qu'à tes enfants, jusqu'au jour du jugement. Après cela, Abraham, étant allé sur le mont Thebîr, se tourna tantôt vers la Syrie et tantôt vers la Mecque. Il vit que le pays de la Mecque était plein de montagnes et de pierres, qu'il manquait d'eau et qu'il ne s'y trouvait ni herbes, ni arbres, ni terres labourables, ni verdure ; et, de l'autre côté, il vit la Syrie toute couverte d'arbres, de verdure, d'eaux courantes et de terres ensemencées. Alors Abraham eut le cœur rempli de tristesse à cause d'Ismaël et de ses enfants, et il dit : Comment habiteront-ils au milieu de ces montagnes stériles et sans arbres ? Après cela, il leva les mains et tourna son visage vers le ciel, comme il est dit dans le Coran (sur. XIV, vers. 38) : « Lorsque Abraham dit : Seigneur, fais de ce lieu un pays sûr, et éloigne-moi, ainsi que mes enfants, du culte des idoles... J'ai fait habiter une partie de ceux de ma famille dans une vallée stérile, auprès de ta maison sacrée, afin qu'ils s'acquittent de la prière, ô Seigneur. Fais donc que le cœur de quelques hommes soit porté d'affection vers eux, et nourris-les de fruits, pour qu'ils te rendent grâces. »

Dieu exauça la prière d'Abraham ; et maintenant il n'y a point à la Mecque de champs ensemencés, mais on y porte des autres contrées, telles que l'Égypte, l'Yémen et le Maghreb, des fruits, du froment, de l'orge, et tous les grains, les légumes et les autres choses qui se trouvent dans le monde et qui sont destinés à la nourriture. De sorte que, grâce à la considération d'Abraham, à la bénédiction répandue sur sa personne et à la prière qu'il adressa à Dieu, tout ce qui sert à la nourriture est en plus grande abondance à la Mecque que dans les autres pays.

Or Dieu dit à Abraham : Purifie ma maison pour ces hommes qui viendront des pays éloignés et qui s'inclineront et se prosterneront dans ce lieu pour m'adorer. Dieu dit encore à Abraham : Fais connaître aux créatures que tu as bâti cette maison afin que les hommes s'y rendent à pied et à cheval. Après cela, Gabriel dit : Ô Abraham, appelle les hommes au pèlerinage. Abraham répondit : Qui

appellerai-je ? Il n'y a personne dans ces montagnes. Gabriel ajouta : Appelle les hommes, et Dieu fera entendre ta voix à qui il voudra. Alors Abraham dit à haute voix : ô hommes, Dieu a bâti pour vous une maison, et il vous appelle à faire le pèlerinage ; obéissez-lui. Dieu fit entendre la voix d'Abraham à toutes les créatures. Celles que Dieu avait prédestinées au bonheur du pèlerinage répondirent ce jour-là à Abraham et dirent : Me voici prêt à t'obéir, ô mon Dieu. Me voici prêt à t'obéir. Tu n'as point d'associé. Me voici prêt à t'obéir. Certes, la louange et les actions de grâces sont pour toi. L'empire t'appartient. Tu n'as point d'associé. Or toutes les créatures qui étaient sur la face de la terre, toutes celles qui se trouvaient alors dans les reins de leur père, et toutes celles qui devaient s'y trouver par la suite jusqu'au jour du jugement, répondirent à Abraham. Maintenant, toutes les personnes qui s'acquittent du pèlerinage, et toutes celles qui s'en acquitteront jusqu'au jour du jugement, sont du nombre des gens qui, à cette époque, entendirent la voix d'Abraham et répondirent à son invitation. Toutes les personnes qui ne répondirent point à Abraham ne peuvent avoir le bonheur de s'acquitter du pèlerinage, quelques efforts qu'elles fassent pour cela.

Or, lorsque Abraham eut achevé toutes ces choses, il appela Ismaël et lui dit : ô mon fils, je te confie tout ce pays et cette maison par l'ordre de Dieu. Après cela, Abraham retourna en Syrie auprès de Sara, et chaque année, à l'époque du pèlerinage, il allait à la Mecque, s'acquittait du pèlerinage, voyait Ismaël et retournait ensuite dans son pays.

CHAPITRE LV

Mort de Sara

Sara avait soixante et dix ans à l'époque où elle devint grosse d'Isaac. Elle vécut encore après cela jusqu'à l'âge de cent trente ans accomplis. Sara était fille d'Aran, oncle paternel d'Abraham.

On n'est pas d'accord au sujet de la généalogie de Sara ; quelques personnes disent qu'elle était fille d'Aran, et d'autres prétendent qu'elle était fille du roi de Haran. Ce roi était frère d'Azar ; son nom était Tharé, fils de Nachor. La mère de Sara était aussi fille de roi ; elle se nommait Houra, fille de Koutha, lequel était roi du pays de Babylone et habitait l'‘Irâq. Or sache que Koutha est un canal dont le nom fut donné à ce roi, parce qu'il l'avait creusé.

Ensuite, lorsque des années se furent écoulées, et Isaac étant devenu grand, Sara eut encore un autre fils nommé Jacob, comme il est dit dans le Coran : « Et nous lui avons redonné Isaac et Jacob. » (Sur. VI, vers. 84.)

Isaac eut deux fils, l'un nommé Ésaü et l'autre Jacob ; ils étaient jumeaux. On rapporte qu'au moment où Ésaü vint au monde, Jacob le saisit par le talon. Ce fut à cause de cela qu'on l'appela Jacob, car *al-‘aqîb,* en arabe, signifie *le talon.*

Jacob est nommé dans le Coran, parce qu'il était prophète de Dieu. Tous les enfants de Jacob furent également prophètes et fils de prophètes ; mais aucun des fils d'Ésaü ne fut prophète.

Isaac devint aveugle du vivant de Sara. On dit que Jacob et Esaü naquirent après la mort de Sara, et qu'Abraham les eut d'une autre femme ; mais cela n'est point exact, car Dieu les avait annoncés à Sara.

Lorsque Sara eut atteint l'âge de cent trente ans, elle mourut. Elle fut ensevelie dans le lieu qu'elle habitait, en Palestine, dans le pays de Chanaan. Tant que Sara vécut, Abraham ne prit aucune autre femme ;

mais, quand elle fut morte, il épousa une femme nommée Céthura, fille d'Yoktan ; celle-ci était également du pays de Chanaan. Abraham eut de Céthura six fils ; le premier s'appelait Zamram, le second Jeksan, le troisième Madan, le quatrième Madian, le cinquième Jesbok, et le sixième Sué. Il eut de Sara Isaac, Jacob et Ésaü ; et Ismaël d'Agar. La postérité d'Abraham devint nombreuse, et Dieu rapporte dans le Coran (sur. XXXVII, vers. 113) des paroles dont le sens est : J'ai béni Ismaël et Isaac ; je leur ai donné des enfants, et les gens de bien sortiront d'eux. Parmi leurs descendants il y en aura qui feront le mal, et d'autres qui seront des hommes vertueux et estimables.

CHAPITRE LVI

Mort d'Abraham

Dieu rendit parfaites les actions d'Abraham relatives au monde présent et au monde futur, et il lui donna une longue vie. Lorsque la barbe d'Abraham devint blanche (or nous avons rapporté qu'avant Abraham personne n'avait eu la barbe blanche), Abraham demanda : ô Seigneur, qu'est ceci ? Une voix se fit entendre qui disait : *Hadsa waqâr,* c'est-à-dire : Cela est un signe d'intelligence et de douceur. Abraham ajouta : ô Seigneur, augmente mon intelligence et ma douceur.

Dieu nomma Abraham son ami ; il lui enseigna les cérémonies du pèlerinage, les préceptes religieux d'obligation divine, et ceux de pratique imitative. Ces derniers sont au nombre de cinq pour ce qui regarde la tête, savoir : le premier, de se tailler la moustache ; le second, de faire le *madhmadha,* c'est-à-dire de se rincer la bouche avec de l'eau ; le troisième est l'*istinschâq,* qui consiste à respirer de l'eau par les narines ; le quatrième est de faire usage du *miswâk,* et le cinquième, d'avoir soin de se démêler les cheveux. Les cinq préceptes qui regardent le corps consistent à se couper les ongles et à s'entretenir dans une grande propreté. Abraham observa ces dix préceptes ; et Dieu dit dans le Coran, dans la surate intitulée *l'Immunité :* « Ceux qui font pénitence, ceux qui servent Dieu et qui le louent, ceux qui jeûnent, qui se prosternent et se tiennent en adoration, et ceux qui commandent ce qui est juste, défendent ce qui est mal et gardent les commandements de Dieu, auront le paradis pour récompense. Annonce donc d'heureuses nouvelles aux croyants. ? » (Sur. IX, vers. 113.) On trouve dix paroles de Dieu dans la surate intitulée *les Conjurés :* « Dieu a préparé le pardon et une grande récompense pour les Musulmans et pour les femmes musulmanes, etc. » (Sur. XXXIII, vers. 35.)

On trouve encore six autres paroles dans la surate intitulée *Sa‘ala sa‘ïloun :* « Ceux qui prient et qui persévèrent dans l'oraison, etc. » (Sur. LXX, vers. 22.)

Dieu a dit en parlant d'Abraham : « Celui qui tient ses rengagements. » (Sur. LIII, vers. 38.) Dieu a donné tous ces préceptes à notre prophète Mohammed, il les a fait entrer dans les lois de notre religion, et il a dit : Abraham a observé ces préceptes, observez-les également.

Lorsque Abraham eut accompli ces dix préceptes, Dieu lui envoya des livres, qu'il envoya aussi à notre prophète. Or, dans les livres d'Abraham il y avait différentes lois, comme il est dit dans le Coran (sur. LXXXVII, vers. 18) : « Certes, cela a été écrit dans les anciens livres, dans les livres d'Abraham et de Moïse. »

Tous les hommes suivent les principes d'Abraham, et sache que la prière d'Abraham était la suivante : « Ô Seigneur, accorde-moi de mériter les louanges de la postérité la plus reculée. Place-moi parmi les héritiers du paradis de délices ! » (Sur. XXVI, vers. 84.) Ces paroles signifient : Ô Seigneur, fais que je sois véridique aux yeux des peuples qui viendront après moi. C'est pour cette raison que tous les hommes suivent les principes d'Abraham.

CHAPITRE LVII

[Suite.] Arriver de l'ange de la mort auprès d'Abraham

Or, lorsque toutes les choses que nous avons rapportées furent accomplies sur la personne d'Abraham, Dieu envoya l'ange de la mort vers ce prophète et lui dit : Va et prends l'âme d'Abraham, avec son autorisation. L'ange de la mort demeura embarrassé, et il ne savait comment faire pour prendre l'âme d'Abraham, du consentement et avec l'autorisation de ce prophète.

Or on rapporte que l'ange de la mort usa de ruse, et qu'il alla vers Abraham sous la forme d'un vieillard débile, qui avait les mains tremblantes, à cause de son grand âge, et dont la tête tremblait beaucoup, par la même cause. Lorsque Abraham vit cet homme, il pensa que c'était un pauvre, qui avait besoin de nourriture et qui venait vers lui en qualité d'hôte. Abraham fut rempli de joie, et il ordonna que l'on apportât de la nourriture et qu'on la plaçât devant ce vieillard. À l'époque où l'ange de la mort alla vers Abraham, ce prophète était âgé de deux cents ans. Lorsqu'on plaça la nourriture devant l'ange de la mort, il en prit une bouchée avec beaucoup de peine, les mains tremblantes et la tête vacillante. Chaque fois qu'il avait pris quelque chose, cela lui tombait des mains ; et, lorsqu'il voulait porter la nourriture à sa bouche, il la mettait tantôt dans son œil, tantôt dans son oreille, tantôt dans son nez, jusqu'à ce qu'enfin, après mille peines, il la plaçait dans sa bouche ; et alors elle tombait sur sa barbe. Abraham fut extrêmement étonné et stupéfait de cela, il dit : Ô vieillard, combien as-tu d'années ? L'ange de la mort lui répondit : Ma vie est plus longue de deux ans que celle d'Abraham ; j'ai deux cent deux ans. Abraham dit : Est-ce que quiconque parvient à l'âge de deux cent deux ans devient semblable à toi, ô vieillard ? L'ange de la mort répondit : Oui. Alors Abraham s'écria : Ô Seigneur,

je ne te demande pas de m'accorder la vie plus longtemps. Aussitôt l'ange de la mort enleva l'âme d'Abraham.

Isaac lava le corps d'Abraham et le mit au tombeau à côté de Sara.

CHAPITRE LVIII

Abraham demande à Dieu comment il ressuscitera les morts

C'est au sujet de cette question d'Abraham qu'il est dit dans le Coran : « Et rappelle-toi lorsque Abraham dit : Seigneur, fais-moi voir comment tu ressusciteras les morts, etc. » (Sur. II, vers. 262.) Ce fut la dernière année de la vie d'Abraham, et quand il avait cent quatre-vingt-dix-neuf ans, qu'il fit cette question à Dieu. Abraham revenait alors de la Mecque, et, arrivé au milieu des montagnes, il dit en lui-même : Comment Dieu ressuscitera-t-il les morts au jour du jugement ? Abraham était convaincu que Dieu ressusciterait les morts ; mais il voulait savoir comment la résurrection aurait lieu, et tranquilliser ainsi son cœur. Dieu lui dit : Est-ce que tu ne crois pas que je ressusciterai les morts ? Abraham répondit : Je le crois ; mais je voudrais le voir de mes propres yeux. Dieu lui dit : Prends quatre oiseaux différents, tue-les, coupe-les par morceaux, mêle-les ensemble, et place sur des montagnes un morceau de chacun de ces oiseaux, que tu appelleras alors, et tu verras qu'ils iront vers toi rapidement. Abraham prit quatre oiseaux ; on dit que le premier de ces oiseaux était un héron, le second un aigle, le troisième un milan et le quatrième un vautour. Ces quatre oiseaux sont d'espèces différentes. Abraham les tua, les coupa par morceaux et les mêla tous ensemble, avec ce qu'ils avaient dans leurs entrailles. Il mit ensuite ces morceaux séparément sur quatre montagnes, entre lesquelles il se plaça lui-même, pour voir ce qui arriverait. Alors il s'éleva un vent qui porta ces différents morceaux d'une montagne à l'autre, de sorte que tout ce qui appartenait à un même oiseau se trouva réuni. Alors Abraham appela ces oiseaux. Ils allèrent rapidement tous les quatre vers Abraham, qui demeura rempli d'étonnement. Dieu dit alors : C'est ainsi que je ferai au jour du jugement.

Maintenant, si quelqu'un s'imaginait qu'Abraham n'était pas convaincu que Dieu ressuscitera les morts et qu'il a la puissance de le faire, cet homme serait infidèle ; car Abraham savait que Dieu peut ressusciter les morts.

CHAPITRE LIX

Relation de la mort du prophète Ismaël

Après la mort d'Abraham, Isaac lava son corps et l'ensevelit en Syrie. Isaac alla ensuite à la Mecque, et il rendit visite à Ismaël. Dieu leur avait accordé à tous deux le don de prophétie. Ismaël partait de la Mecque une fois tous les ans ; il se rendait au tombeau de son père, visitait Isaac, et il s'en retournait ensuite. Ismaël épousa une femme de la tribu de Djorhom, qui lui donna douze fils.

Or, de l'autre côté de la Mecque, vers l'occident, dans le pays de Hadhramaut, ainsi que dans l'Égypte, l'Yémen et le pays des Amalécites, habitaient les peuples soumis aux Pharaons ; ils étaient tous idolâtres. Dieu envoya vers ces peuples, en qualité de prophète, Ismaël, qui vécut pendant cinquante ans au milieu d'eux. Plusieurs crurent en lui, et plusieurs n'y crurent pas.

Ismaël était un prophète revêtu du caractère d'apôtre ; jamais il ne s'était révolté contre Dieu, et jamais il n'avait adoré les idoles. Dieu a dit : « Mentionne Ismaël dans le livre du Coran, car il était sincère dans ses promesses, et il était apôtre et prophète, etc. » (Sur. XIX, vers. 55.)

Ismaël vécut cent trente ans. Sur la fin de sa vie, il retourna à la Mecque, alla visiter le tombeau d'Abraham et voir Isaac. Or Isaac avait eu deux fils, comme nous l'avons rapporté ; et Ismaël avait une fille nommée Basemath, qu'il avait donnée pour femme à Ésaü, frère de Jacob.

Ismaël mourut enfin à la Mecque, après avoir désigné Isaac pour son exécuteur testamentaire. Ses fils l'ensevelirent à côté d'Agar. Les enfants d'Ismaël se dispersèrent dans le monde, et la postérité de ce prophète devint nombreuse. Deux d'entre les fils d'Ismaël s'établirent à la Mecque, où ils fixèrent leur demeure. Le nom du premier de ceux-ci était Nabajoth, et celui du second Cedar. Ils eurent aussi des

enfants. Les habitants du Hedjâz, ceux du désert et les Arabes sont tous de la postérité des enfants d'Abraham et d'Ismaël.

CHAPITRE LX

Histoire d'Ésaü et de Jacob

Isaac vécut cent ans après Ismaël. Dieu lui accorda le don de prophétie, et l'envoya vers les habitants de la Syrie, dans le pays de Chanaan ; car Isaac ne pouvait pas changer de demeure, à cause de sa cécité.

Or Isaac avait une femme du pays de Chanaan. Cette femme lui donna deux fils jumeaux ; le premier s'appelait Ésaü et le second Jacob. Ils devinrent grands tous les deux, et lorsque Ésaü épousa la fille d'Ismaël, Isaac dit à Jacob : Si tu as l'intention de prendre une femme, vois à ne pas épouser une étrangère ; mais de même que ton frère a pris pour femme la fille de son oncle paternel, toi aussi prends pour femme la fille de ton oncle maternel. Or la mère de Jacob avait un frère dont le nom était Laban, fils de Bathuel. Du pays de Chanaan, Laban était allé en Syrie, où il avait acquis de grandes richesses, et où il avait eu des fils et des filles. Tant que vécut Isaac, Jacob ne se maria point.

Isaac chérissait Ésaü. Un jour, il lui dit : J'ai envie de manger de la chasse ; lorsque tu auras pris quelque pièce, fais-la rôtir et apporte-la-moi, pour que je mange et que je prie pour toi, afin que Dieu t'accorde le don de prophétie. Ésaü aimait la chasse ; il mangeait de la chair des animaux qu'il prenait en chassant, et il en faisait sa nourriture.

Jacob était berger, et il aimait les brebis. La femme d'Isaac avait plus d'affection pour Jacob, et Isaac avait plus d'affection pour Ésaü. Or, lorsque Ésaü partit pour la chasse, la mère de Jacob dit à celui-ci : Va promptement, apporte un agneau gras et tue-le. Jacob s'en alla, et il apporta un agneau gras, le tua, le fit rôtir et le plaça devant Isaac. Lorsque Isaac sentit l'odeur du rôti, comme il ne voyait pas, il dit : Qu'est-ce que cela ? Sa femme lui répondit : C'est le rôti que ton fils a apporté. Isaac dit : Donne-le-moi. Alors elle le lui apporta. Isaac

mangea un morceau de ce rôti, et il pria, en disant : Ô Seigneur, accorde le don de prophétie à celui de mes fils qui a apporté ce que je viens de manger. Quelques instants après, Ésaü revint ; de la chasse, apportant ce que son père lui avait demandé ; il dit : Ô mon père, j'apporte ce que tu m'as demandé. Isaac répondit : Ô mon fils, j'ai mangé du rôti, et j'ai prié pour celui qui me l'a apporté, pensant que c'était toi. Maintenant, ton frère m'a apporté ce qui m'était nécessaire, et il t'a enlevé la prière que je te destinais ; mais ne t'afflige point, car je ferai une autre prière pour toi. Ce fut pour ce motif que la haine et l'inimitié régnèrent entre Jacob et Ésaü, au point qu'Ésaü dit : Je tuerai Jacob. Et Jacob craignait d'être tué, et il ne pouvait point sortir de sa maison.

Or Isaac pria pour Ésaü, en disant : Ô Seigneur, rends sa postérité nombreuse et puissante dans le monde. Dieu exauça la prière d'Isaac, et la postérité d'Ésaü devint nombreuse. Maintenant, tous les Grecs qui se trouvent répandus dans le monde sont de la race d'Ésaü, lequel eut un fils qu'il nomma Roum. Roum eut un grand nombre d'enfants, qui s'emparèrent du pays des Grecs, et lui donnèrent le nom de Roum, fils d'Ésaü, fils d'Isaac, fils d'Abraham, fils d'Azar, fils de Nachor, fils de Sarug, fils de Reü, fils de Phaleg, fils de Héber, fils de Caïnan, fils d'Arphaxad, fils de Sem, fils du prophète Noé.

La vie d'Isaac fut de cent soixante ans. Après cela, Isaac mourut, et Ésaü le mit au tombeau, auprès d'Ismaël.

CHAPITRE LXI

Discours sur l'animosité d’Ésaü contre le prophète Jacob

Jacob redoutait toujours Ésaü, parce qu'Ésaü avait dit qu'il le tuerait. Jacob sortait seulement la nuit, et le jour il se tenait caché. Plusieurs années s'écoulèrent, et Jacob ne pouvait plus vivre de la sorte. Sa mère lui dit : Ton oncle Laban, fils de Bathuel, celui qui est en Syrie, possède de grands biens, et il est âgé. Ton père a dit que tu épouses sa fille ; lève-toi donc, va le trouver et demande-lui sa fille. Soit qu'il te la donne pour femme ou non, demeure dans ce lieu-là, afin que ta vie soit en sûreté. Jacob se leva, et il sortit du pays de Chanaan, pendant la nuit, à l'insu de son frère Ésaü, et à cause de la crainte qu'il avait de lui.

On donne à Jacob le nom d'*Israël,* qui vient des mots arabes *asra ila allah,* parce qu'il se réfugia pendant la nuit vers Dieu, fuyant la main de son frère, et qu'il se retira vers Dieu et alla dans un pays où il se trouvait en toute sûreté quant à sa personne et à sa religion. Or, aller la nuit se dit en arabe *sara,* et aller le jour *saïr.*

Après cela, lorsque Jacob fut arrivé auprès de son oncle, il vit ses deux filles ; l'une s'appelait Lia, c'était l'aînée, et l'autre se nommait Rachel ; celle-ci était la plus belle. Jacob demanda Rachel à Laban, et il lui dit : Donne-la-moi pour femme, car mon père a ordonné, par ses dernières volontés, que je prenne ta fille pour femme, et que je n'épouse pas une étrangère. Son oncle lui répondit : Tu vois combien j'ai de richesses, et toi tu n'as rien de ton père ; comment te donnerais-je ma fille ? Jacob répondit : Ô mon oncle, je n'ai pas de richesses, mais je serai ton berger moyennant un salaire. Laban répondit : C'est juste ; laquelle de mes deux filles veux-tu ? Jacob dit : Rachel ; elle est la plus jeune et la plus belle. Ils convinrent donc que Jacob servirait Laban pendant sept années comme berger. Lorsque ce temps

fut écoulé, Jacob demanda à Laban sa fille. Celui-ci envoya, pendant la nuit, dans la maison de Jacob, sa fille aînée, dont le nom était Lia, et il n'y envoya point Rachel. Lorsque le lendemain fut arrivé, Jacob alla vers Laban et lui dit : Ô mon oncle, je ne t'avais pas demandé cette fille ; je t'avais demandé la plus jeune. Laban lui répondit : Ô jeune homme, il aurait été honteux et j'aurais rougi d'envoyer d'abord ma plus jeune fille dans la maison d'un époux, et de garder ma fille aînée dans ma maison ; on m'en aurait fait des reproches. Si tu le veux, va, sers-moi pendant sept ans encore comme berger, afin que je te donne aussi la plus jeune.

Or, à cette époque, il était permis à un homme d'épouser à la fois les deux sœurs. Cette disposition subsista dans la religion d'Abraham jusqu'au temps de Moïse. Après cela, du temps de Moïse, Dieu défendit dans le Pentateuque, et aussi dans l'Évangile, qu'un homme épousât à la fois les deux sœurs. On lit dans le Coran (sur. IV, vers. 27) : « Et il vous est également défendu de prendre pour femmes deux sœurs. » Ce qui veut dire : J'ai défendu qu'un homme prît en même temps pour femmes les deux sœurs. Le Coran ajoute : « Excepté ce qui s'est déjà passé. » C'est-à-dire : Excepté ce qui s'est passé clans le temps de la religion d'Abraham, avant le Pentateuque de Moïse.

Or Jacob exerça pendant sept autres années l'état de berger. Lorsque Laban vit que ses deux filles appartiendraient à Jacob, il fit part à celui-ci de tous ses biens ; il lui donna beaucoup de brebis, de grandes richesses, un grand nombre d'esclaves et Lia sa propre fille. Quand les sept autres années furent écoulées, il lui envoya également Rachel, sa seconde fille, avec de grandes richesses, et ces femmes demeurèrent toutes les deux dans la maison de Jacob. Or les richesses et les brebis de Jacob devinrent plus nombreuses que celles de Laban. Jacob demeura encore sept années avec Laban dans ce pays-là, où il eut onze enfants, dont six de Lia. Le premier de ceux-ci s'appelait Ruben, le second Siméon, le troisième Juda, le quatrième Lévi, le cinquième Zabulon et le sixième Issachar.

Plusieurs années s'écoulèrent sans que Rachel devint mère. Or elle avait une servante nommée Zelpha, qu'elle donna à Jacob en disant : Tu n'auras jamais d'enfants de moi ; je te donne cette servante, peut-être en auras-tu d'elle. Zelpha rendit Jacob père de deux fils : le

premier s'appelait Dan, et l'autre Nephthali. Lia avait aussi une servante, laquelle se nommait Bala. Lia donna cette servante à Jacob, qui eut d'elle deux fils, Gad et Aser ; ce qui faisait en tout dix fils.

Après cela, Jacob eut enfin de sa femme Rachel un fils nommé Joseph ; ce qui lui fit onze fils. Joseph était le plus jeune et le plus beau de tous les fils de Jacob, et son père le chérissait plus que ses autres enfants.

Jacob demeura en Syrie vingt et un ans. Il amassa de grandes richesses dans ce pays, où il eut les onze fils dont nous venons de parler. Après cela, il éprouva un vif désir de retourner chez lui, en Palestine, dans le pays de Chanaan, à cause de sa mère et de son frère Ésaü. Ésaü, de son côté, désirait ardemment de revoir Jacob. Or Jacob demanda à son oncle la permission de s'en aller. Celui-ci la lui accorda et le combla de richesses, ainsi que Lia et Rachel. Jacob partit et se dirigea vers le pays de Chanaan avec deux femmes, deux servantes, onze fils et des richesses considérables en troupeaux, en bêtes de somme, en or et en argent. Jacob craignait Ésaü, et celui-ci désirait ardemment de le revoir. Quand Jacob arriva près du pays de Chanaan, et lorsqu'il n'en était plus qu'à une journée de marche, Ésaü se trouvait hors de chez lui pour chasser. Apercevant de loin un grand nombre de brebis, il s'avança et demanda à qui elles appartenaient. Or Jacob, qui avait reconnu son frère à une grande distance, se cacha et dit au berger : Si l'homme que tu vois demande à qui appartiennent ces brebis, réponds-lui : Tu as en Syrie un serviteur nommé Jacob ; ces brebis lui appartiennent. Ésaü étant arrivé près du berger et l'ayant questionné, celui-ci fit la réponse que Jacob lui avait prescrite. Quand Ésaü entendit le nom de Jacob, ses yeux se remplirent de larmes, à cause du grand désir qu'il avait de revoir son frère, et il dit : Jacob n'est pas le serviteur d'Ésaü ; Jacob est le frère et le bien-aimé d'Ésaü. Le berger ajouta : Jacob a dit en Syrie : « Je suis le serviteur d'Ésaü. » Jacob, voyant qu'Ésaü le cherchait des yeux, se présenta devant lui, le pressa contre son sein, et ils pleurèrent de joie tous les deux. Ce jour-là Ésaü demeura dans l'endroit où il était ; le lendemain Ésaü et Jacob allèrent à la ville.

Une année s'étant écoulée, Rachel, mère de Joseph, eut de Jacob un fils appelé Benjamin. Jacob se trouva ainsi avoir douze fils. Or Rachel mourut en accouchant de Benjamin. Cet enfant et Joseph son frère

demeurèrent tous les deux sous la tutelle de leur tante, sœur de leur mère, qui les éleva comme ses propres enfants. Après cela, lorsque Dieu accorda à Jacob le don de prophétie, dans le pays de Chanaan, Jacob appela les hommes à Dieu, et un grand nombre de personnes crurent à sa mission. Lorsque Ésaü vit que Jacob était devenu prophète, il ne put demeurer plus longtemps avec lui, et il dit : J'ai habité ce pays-ci pendant de longues années, et toi tu étais dans les pays étrangers ; maintenant tu es venu ici, et moi je vais dans les pays étrangers, tandis que tu resteras avec les hommes dont tu es le prophète ; tu as plus de droits que moi pour habiter au milieu d'eux. Après avoir dit ces mots, il prit congé de Jacob. Ésaü fut père d'un grand nombre d'enfants qui se dispersèrent dans le monde. Il avait, entre autres, un fils qu'il nomma Roum et qu'il emmena avec lui, lorsqu'il sortit de la terre de Chanaan, de la Palestine et de la Syrie, et qu'il alla dans le pays appelé aujourd'hui Roum, dans lequel il s'établit jusqu'à sa mort. Roum, fils d'Ésaü, habita ce même pays ; il eut des enfants, et tous les Grecs tirent de lui leur origine. Ésaü ne reçut pas le don de prophétie, et aucun de ses descendants ne fut prophète, à l'exception de Job le patient ; tous les autres prophètes descendent de Jacob.

CHAPITRE LXII

Histoire de Joseph

Voici ce que dit l'auteur de cet ouvrage : De toutes les anciennes histoires, il n'en est aucune, parmi celles des prophètes et des rois de la terre, qui soit plus merveilleuse, sur laquelle il existe un aussi grand nombre de versets du Coran et de traditions, et dans laquelle Dieu ait réuni pour les hommes autant de préceptes et d'exemples, que l'histoire de Joseph. Cette histoire a été déclarée dans le Coran, par Dieu, la plus belle de toutes celles qui existent. Elle forme une surate du Coran composée de cent onze versets, où se trouvent réunies, plus ou moins nombreuses, toutes les traditions relatives aux différents points de l'histoire de Joseph. Au commencement de cette surate, Dieu dit : « Certes, dans l'histoire de Joseph et de ses frères, il y a des signes pour ceux qui veulent les chercher. » À la fin de la surate, il dit : « Certes, les histoires des prophètes renferment des exemples instructifs pour ceux qui sont doués d'intelligence. » Dieu dit encore, en parlant de cette histoire : « Nous te faisons connaître la plus excellente des histoires en te révélant ce Coran. » Ces paroles signifient : Je te raconte dans le Coran plusieurs histoires, Ô Mohammed ; et, de toutes les histoires que je te raconte, celle-ci est la plus belle, et elle est la plus belle de toutes les histoires qui existent.

Or, voici le commencement de l'histoire de Joseph. Lorsque Jacob eut douze enfants, Joseph était le plus beau de tous et le plus aimé de son père. La mère de Joseph mourut quand celui-ci était âgé de cinq ans. Joseph avait un jeune frère qui tétait encore, et qui s'appelait Benjamin. Cet enfant avait été confié à sa tante maternelle. Or la fille d'Isaac alla un jour chez Jacob. Parmi les douze fils de son frère, elle choisit Joseph, auquel elle s'attacha, et elle dit à Jacob : Ô mon frère, tu as tant d'enfants ! Donne-moi un des plus jeunes, afin que je l'emmène avec moi, car je n'ai pas d'enfante. Jacob lui répondit :

Emmène celui que tu voudras. Cette femme emmena Joseph dans sa maison, et le garda auprès d'elle. Or, toutes les fois que Jacob désirait voir Joseph, il allait chez sa sœur, où il le trouvait. Une année s'étant écoulée, l'amour de Jacob pour Joseph augmenta, et il dit à sa sœur : Rends-moi mon enfant, car j'ai une envie extrême de le voir, et je ne puis plus rester séparé de lui. Cette femme dit à Jacob : Laisse-moi cet enfant une année encore. Jacob répondit : Cela est impossible. Cette femme se mit à supplier Jacob et lui dit : Laisse du moins cet enfant une semaine entière avec moi, afin que je me rassasie de le voir ; après cela, je te le rendrai. Jacob consentit à ce que demandait sa sœur, et s'en retourna chez lui.

Le jour convenu étant arrivé, cette femme usa de ruse contre Jacob. Voici comment : Dans la religion d'Abraham, il y avait une disposition qui subsista jusqu'au temps de Moïse, et d'après laquelle tout voleur devenait l'esclave du propriétaire de la chose volée, lorsque celui-ci parvenait à se saisir de sa personne. C'est par allusion à cette coutume qu'on dit : *Tu as demandé un maître à la fortune*. Or Isaac avait une ceinture de cuir qui venait d'Abraham, et avec laquelle ce prophète avait coutume de se ceindre les reins, lorsqu'il travaillait ou qu'il faisait un voyage. Or les enfants d'Isaac disent que ce fut leur père qu'Abraham offrit en sacrifice, et que le jour où ce patriarche emmena Isaac pour l'immoler et où celui-ci lui dit, « Lie-moi les pieds et les mains, » Abraham n'avait rien autre chose que cette ceinture de cuir, dont il se servit pour l'attacher, et qu'il conserva toujours depuis, parce qu'il la savait d'un heureux augure. Lorsque Abraham mourut, Isaac prit cette ceinture, qui passa de main en main à ses descendants, appartenant toujours à l'aîné de la famille. La sœur de Jacob était la plus âgée de tous les enfants d'Isaac, et celui-ci l'institua son exécutrice testamentaire. Cette femme possédait alors la ceinture dont nous venons de parler, et elle la gardait dans un coffre. Le jour où Jacob devait emmener Joseph, cette femme prit la ceinture dans le coffre, et elle en ceignit Joseph, pendant qu'il dormait. Jacob étant arrivé, elle alla chercher la ceinture dans le coffre ; et, ne la trouvant pas, elle feignit d'être affligée, et elle dit à Jacob : On a volé la ceinture bénite qui était un souvenir d'Isaac. Jacob fut affligé de cela, et il dit : Fouillez toutes les personnes qui sont ici. On les fouilla toutes et on ne trouva rien. Jacob dit alors à sa sœur : Qu'on fouille

aussi Joseph, afin que ton cœur soit tranquille. Lorsqu'on fouilla Joseph, on trouva la ceinture. Jacob fut couvert de confusion, et sa sœur lui dit : Cet enfant a commis un vol, et il faut absolument qu'il demeure deux ans avec moi ; je ne le rendrai pas avant ce terme. Jacob répondit à sa sœur : Je me soumets à ta volonté. Cette femme garda Joseph chez elle pendant deux ans, et elle mourut ensuite. Jacob emmena alors chez lui Joseph, auquel il s'attacha plus qu'à tous ses autres enfants. Les frères de Joseph devinrent envieux de la préférence que leur père accordait à celui-ci.

Or, un jour, Joseph dit à Jacob : La nuit dernière, j'ai vu en songe onze étoiles qui descendaient du ciel avec le soleil et la lune, et ils m'adoraient. Jacob comprit que ce songe signifiait que ses onze autres fils seraient soumis à Joseph leur frère, et il dit à ce dernier : Ô mon fils, ne rapporte pas ce songe à tes frères, car ils te dresseraient des embûches. Après cela, Jacob expliqua le songe de Joseph, et il dit : Dieu t'a choisi pour te placer au-dessus de tes frères, et il t'enseignera l'interprétation des choses cachées. Jacob dit encore : Dieu répandra ses bienfaits sur toi et sur toute la famille de Jacob.

Or, quand les frères de Joseph apprirent ce qui s'était passé, et qu'ils eurent connaissance du songe et de la manière dont Jacob l'avait interprété à leur égard, ils furent affligés, et ils dirent : Joseph et son frère Benjamin sont plus aimés de notre père que nous qui sommes dix. Alors ils s'assirent et tinrent conseil, en disant : Tuons Joseph ou envoyons-le dans un autre pays, afin que le visage de notre père soit libre pour nous ; et, lorsque nous aurons fait cette action, nous nous repentirons devant Dieu et nous serons soumis à notre père, pour que Dieu nous pardonne ce péché. Or, parmi les frères de Joseph, il y en avait un nommé Juda, auquel tous les autres obéissaient ; il dit : Ne tuez pas Joseph, car tuer est un grand crime ; mais jetez-le dans un puits, sur le chemin que suivent les caravanes, afin que quelqu'un de la caravane l'en retire et l'emmène dans un autre pays. Vous serez ainsi délivrés de lui, et son sang ne sera pas sur vos têtes. Ils convinrent tous d'agir de cette manière. Après cela, ils convinrent de demander à Jacob la permission d'emmener avec eux Joseph à l'endroit où étaient leurs brebis, près d'un puits, à une parasange de là. Les fils de Jacob partaient tous les jours le matin pour aller vers leurs brebis ; ils passaient la journée dans le lieu où elles se trouvaient, allaient à la

chasse, et le soir ils retournaient près de leur père. Or Jacob n'envoyait pas Joseph avec eux, à cause de l'affection qu'il lui portait, et dans la crainte qu'il ne se perdît en route ou que ses frères ne lui dressassent des embûches. Les fils de Jacob se réunirent pour demander à leur père d'envoyer un jour Joseph avec eux. Or, de tous les fils de Jacob, Juda était le plus décidé. Ses frères lui dirent : Parle à notre père, et demande-lui la permission d'emmener Joseph. Juda répondit : Je lui parlerai, mais promettez-moi que vous ne tuerez point Joseph. Ils le lui promirent tous, en disant : Nous ne le tuerons pas, Alors ils allèrent tous ensemble vers leur père, et ils lui dirent : Pourquoi ne veux-tu pas nous confier Joseph ; et l'envoyer avec nous à l'endroit où sont nos brebis ? Demain envoie-le avec nous, afin que nous nous amusions, que nous allions à la chasse et que son cœur puisse aussi s'épancher. Jacob répondit : Je crains que vous ne le tuiez. Vous vous en irez, vous l'emmènerez d'auprès de moi, et, lorsque je serai seul, le chagrin et l'affliction s'empareront de moi. Je crains que, pendant que vous serez occupés à quelque autre chose, le loup ne mange Joseph. Les fils lui répondirent : Nous sommes dix et il n'est qu'un ; nous le garderons et nous empêcherons que le loup ne le mange, à moins que nous ne mourions nous-mêmes.

Le lendemain Jacob leur accorda ce qu'ils demandaient, et ils emmenèrent avec eux Joseph sur la route de Jérusalem ; il avait alors dix-sept ans. Le puits dans lequel Joseph fut jeté se trouvait sur le bord du chemin, et il avait de l'eau. Quand les fils de Jacob voulurent y descendre Joseph, ils lui ôtèrent auparavant sa robe. Joseph dit alors : ô mes frères, avec quoi donc couvrirai-je ma nudité dans ce puits ? Ils lui répondirent : Dis au soleil, à la lune et aux étoiles qui t'ont adoré en songe, qu'ils t'apportent des vêtements dans ce puits. Après avoir dit ces paroles, ils le dépouillèrent de sa robe et le descendirent dans le puits. Or il y avait beaucoup d'eau dans ce puits, et il s'y trouvait une grande pierre qui s'élevait au-dessus de l'eau. Joseph se tint sur cette pierre, et Dieu lui envoya une vision dans laquelle il lui disait : Il arrivera bientôt que tu raconteras à tes frères ce qu'ils ont fait à ton égard, et tu seras dans un tel degré d'élévation qu'ils ne te reconnaîtront pas. Après cela, les fils de Jacob, ayant pris la chemise de Joseph, allèrent à l'endroit où se trouvaient leurs brebis, et ils en tuèrent une, dont ils firent couler le sang sur cette chemise

qu'ils apportèrent le soir à leur père, et ils se mirent à pleurer, en disant : Nous avions placé nos vêtements à terre et nous nous étions éloignés pour courir. (Or le mot *nastabiqou,* qui se trouve dans le texte du passage du Coran où est rapportée cette histoire, se dit lorsqu'on fait courir deux chevaux pour voir lequel est le meilleur, ou lorsque deux piétons se mettent à courir pour essayer leurs forces. Comme les fils de Jacob n'avaient point de chevaux, car ils étaient habitants du désert, le mot *sabaqa*, employé dans le Coran en parlant d'eux, signifie donc : Nous sommes allés courir pour voir lequel courrait le mieux.) Nous laissâmes Joseph avec nos vêtements, et le loup vint et le mangea. Mais toi, tu n'as pas de confiance dans ce que nous te disons, quoique nous te disions la vérité. On lit dans le Coran : « Et ils vinrent avec sa robe sur laquelle était un sang mensonger. » Les fils de Jacob montrèrent effectivement à leur père la robe de Joseph. Jacob vit qu'elle était ensanglantée ; mais, en la regardant, il s'aperçut qu'elle n'avait aucune déchirure. Le soupçon entra alors dans son cœur au sujet de ses enfants, et il leur dit : Le loup s'est montré plus bienveillant que vous envers Joseph, car il l'a mangé sans déchirer sa robe. Comment ce que vous dites pourrait-il être vrai ? Mais vous avez fait ce que vous vouliez. Pour moi, j'aurai recours à Dieu, et je prendrai patience. C'est ce qu'il y a de mieux à faire, car ni les discours ni les actions ne peuvent rien dans ce malheur.

Or, de tous les fils de Jacob, Juda était celui qui avait le plus d'affection pour Joseph, et il dit à ses frères : Ne le tuez pas. Le lendemain, Juda alla porter de la nourriture à Joseph, et il la descendit dans le puits, afin que Joseph pût manger. Juda dit alors à Joseph : Ne t'afflige point, j'inspirerai à nos frères la volonté de te retirer de ce puits et de te rendre à ton premier état.

Or Joseph demeura trois jours dans le puits. Le quatrième jour, une caravane, qui allait d'Arabie en Égypte, arriva le soir auprès de ce puits. Quand le matin fut venu, les gens de la caravane envoyèrent deux hommes au puits pour aller chercher de l'eau. Le premier de ceux-ci se nommait Mâlek-ben-Do‘âr ; le second, qui accompagnait Mâlek, était un mercenaire indien affranchi par son maître, il s'appelait Bouschra. Or le puits dont nous parlons existe aujourd'hui sur le chemin de Jérusalem, où on peut le voir.

Lorsque Mâlek fut arrivé au puits, portant un seau garni de son bois et de sa corde, et qu'il eut descendu le seau conjointement avec son compagnon, Joseph jeta la main sur le bois. Bien que Mâlek et Bouschra fissent tous leurs efforts pour tirer à eux le seau, ils ne purent pas en venir à bout. Mâlek baissa alors la tête, et vit dans le puits un visage qui brillait d'un grand éclat. Il dit à Bouschra : *Hadsa ghoulâmon.* Le sens de ces mots arabes est : Ô Bouschra, le seau que nous avons apporté est lourd, parce que, dans ce puits, il y a un jeune homme qui a saisi le bois. Ils firent alors tous les deux des efforts et tirèrent Joseph hors du puits. Dans ce moment, Mâlek dit à Joseph : Qui es-tu ? Joseph répondit : Je suis un jeune homme du pays de Chanaan ; mes frères m'ont jeté dans ce puits, sans que je sois coupable. Mâlek traita Joseph avec bonté, afin de tranquilliser son cœur. Il dit ensuite à Bouschra : Si nous apprenons à nos camarades que nous avons tiré du puits ce jeune homme, nous leur donnerons sujet de demander à partager avec nous le prix qu'on retirera de lui. Or je puis vendre ce jeune homme en Égypte pour un prix élevé ; je dirai donc à nos camarades qu'il y avait auprès du puits des gens qui m'ont remis ce jeune homme, afin que je l'emmène en Égypte pour leur compte, que je l'y vende et que je leur rapporte le prix de sa personne. Toi, dis aussi la même chose, afin que, lorsque je vendrai ce jeune homme en Égypte, je te fasse participer au prix de la vente. Il est dit dans le Coran : « Et ils cachaient ce qui avait rapport à Joseph pour gagner de l'argent. » Après cela, le quatrième jour étant arrivé, les frères de Joseph allèrent avec Juda pour voir si Joseph était mort, ou si quelqu'un l'avait emmené. Ne l'ayant pas trouvé dans le puits, ils regardèrent et ils virent qu'une caravane s'était arrêtée près de ce lieu-là. Ils allèrent vers les gens qui composaient cette caravane, et, voyant Joseph au milieu d'eux, ils dirent : Qui possède ce jeune homme ? Mâlek répondit : C'est moi. Ils ajoutèrent : Ce jeune homme nous appartient, et il a fui d'avec nous. Mâlek répondit : Eh bien, vendez-le-moi. Je vais en Égypte, je le conduirai dans ce pays-là, et je le revendrai. Les fils de Jacob dirent : Nous consentons à cela.

Joseph, comme on le voit dans le Coran, fut vendu par ses dix frères pour un vil prix, pour des dirhems comptés et non pesés, pour vingt dirhems quant à la valeur nominale, mais moins de vingt dirhems quant au poids. Les frères de Joseph ne pesèrent pas cet

argent, parce que de leur temps il n'existait pas de dirhems de poids au-dessous de la pièce de quarante dirhems, laquelle se nomme une *oukiyya*. Dans toutes les transactions qui se faisaient alors pour une valeur inférieure à quarante dirhems, on donnait l'argent par compte. Or il est dit dans le Coran que les frères de Joseph traitèrent celui-ci comme un objet de peu de valeur. Ils étaient au nombre de dix, et ils partagèrent entre eux le prix de Joseph ; chacun reçut deux dirhems. Ils restèrent dans ce lieu-là jusqu'à ce que la caravane fût partie et eût emmené Joseph.

La caravane étant arrivée en Égypte, Mâlek exposa Joseph en vente. Or il y avait en Égypte, à cette époque, un roi Amalécite de nation, et du nombre des enfants de Sem, fils de Noé. Il s'appelait Rayyan, fils de Walîd, fils de Terâwân, fils d'Arâscha, fils de Haran, fils d'Amalec, fils de Lud, fils de Sem, fils de Noé. Ce prince avait un trésorier qui était un homme grand et puissant en Égypte, et qu'on appelait *le grand d'Égypte ;* son nom était Putiphar, fils d’‘Amir.

Celui-ci acheta Joseph et le mena chez lui. Or ce grand d'Égypte était impuissant et ne pouvait pas voir de femmes. Il n'avait pas d'enfants ; mais il avait une femme d'une si grande beauté, qu'il n'en existait pas de plus belle dans toute l'Égypte. Elle était d'une illustre naissance et riche, et se nommait Ra‘il. Putiphar lui dit : Ô femme, traite bien ce jeune homme. Il deviendra peut-être illustre, et nous sera utile, ou peut-être encore l'adopterons-nous. Dieu a dit : « Nous avons ainsi préparé pour Joseph un établissement sur terre. » Ces paroles signifient : C'est ainsi que j'ai donné à Joseph une habitation dans la terre d'Égypte, après qu'il eut été jeté dans le puits. On lit encore dans le Coran : « Et nous lui avons donné l'intelligence des choses cachées. » C'est-à-dire : Je lui ai enseigné l'explication des songes, et c'est là une grande science. Il y a dans le Coran un passage qui signifie : Dieu fait en toutes choses ce qu'il veut, mais la plus grande partie des hommes ignorent cela. On lit dans le Coran : « Et lorsqu'il eut atteint l'âge viril, nous lui donnâmes la sagesse et la science. C'est ainsi que nous rémunérons ceux qui font le bien. » Ces paroles signifient : Quand Joseph eut atteint l'âge d'homme et qu'il eut toutes ses forces (or il avait dix-sept ans lorsqu'il arriva en Égypte ; il demeura six ans dans la maison du grand d'Égypte, et il resta sept ans en prison) ; quand il eut trente ans, il sortit de prison, et le roi le prit

pour vizir. À l'âge de quarante ans, Dieu lui accorda le don de prophétie.

CHAPITRE LXIII

Suite de l'histoire de Joseph

La femme du grand d'Égypte, comme cela est rapporté dans le Coran, aimait Joseph. Lorsque celui-ci eut été chez eux pendant six ans et qu'il eut vingt-trois ans, cette femme, ne pouvant plus résister à sa passion, l'appela vers elle ; mais Joseph ne consentit point à ce qu'elle voulait. Un jour, Joseph était endormi dans sa chambre à coucher ; cette femme ferma la porte de la maison, entra dans la chambre à coucher, réveilla Joseph, et lui dit : Viens, car je me suis parée à cause de toi. Joseph lui répondit : Prends garde à ton époux, qui est mon maître et qui m'a bien traité. Il a fait le bien à mon égard, et je ne manquerai pas à la fidélité que je lui dois.

On trouve les paroles suivantes dans un discours qui ne fait pas partie de ce livre : Sache que Joseph s'est abstenu de l'adultère à cause de Dieu, et non à cause de l'époux de cette femme. Or, comme cette femme n'était pas dans la religion de Dieu, et que Joseph, par conséquent, ne pouvait pas lui faire craindre Dieu, mais qu'elle craignait son époux, Joseph lui parla de celui-ci, et lui fit redouter les conséquences de son infidélité. Cependant cette femme ne s'abstint pas de Joseph, et elle l'appela au mal, comme il est dit dans le Coran : « Cette femme voulut le posséder. Après cela, Dieu ajoute : « *Wa hamma biha lawla an raa bourhana rabbihi.* » Il y a une inversion dans ce verset, voici la construction : « *Lawla an raa bourhana rabbihi lahamma biha. »* Le sens de ces mots est : S'il n'était point arrivé que Joseph vît un signe de Dieu, lui aussi, de son côté, aurait voulu posséder cette femme ; mais il vit un signe, et il ne voulut pas la posséder. Le signe dont nous parlons fut le suivant : Il lui sembla voir Jacob entrant du côté du mur de la chambre, se mordant le doigt, et disant : Ô Joseph, hélas ! hélas ! Joseph sortit de la chambre en

courant, sans avoir commis l'adultère, et sans avoir eu le dessein ni le désir de le commettre.

Il y a des personnes qui disent que ce signe fut tel que nous venons de le rapporter ; mais d'autres prétendent que Joseph vit Jacob qui sortait du mur, et que celui-ci se mit à causer avec son fils et lui dit : Ô Joseph, fais attention ; tant que tu n'auras pas fait cette action, tu seras comme un oiseau qui vole dans les airs ; mais, dès que tu l'auras commise, tu perdras la dignité de prophète, et tu seras comme un oiseau que l'on prend, qu'on attache avec une corde et qui ne peut plus voler. D'autres personnes disent encore que Joseph ne vit pas Jacob, mais qu'il entendit une voix qui sortait d'un coin de la chambre et qui disait : Ô Joseph, tu commets l'adultère, et tu es un prophète !

Après avoir vu le signe, Joseph sortit de la chambre en courant. La femme courut après lui, saisit par derrière le pan de sa robe, le tira et le déchira. Or il arriva que Joseph courût toujours jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la porte de la maison, et cette femme courut après lui ; mais Joseph arriva à la porte avant elle. Quand Joseph eut ouvert, il se trouva que l'époux de cette femme était assis à la porte de sa maison, causant avec le fils de l'oncle de sa femme. Joseph et cette femme, les ayant aperçus, demeurèrent tous les deux couverts de honte, et Joseph voulut chercher un prétexte pour cacher la vérité et ne pas déshonorer cette femme devant son époux ; mais elle prit la parole avant Joseph et dit à son époux : Pour te venger de celui qui a voulu déshonorer ta famille, tu le mettras en prison et tu lui infligeras un châtiment. Lorsque cette femme eut parlé la première, Joseph prit aussi la parole à son tour et dit : Cette femme a voulu me posséder, et j'ai fui d'auprès d'elle. La femme ajouta : Il a voulu m'avoir ; je ne me suis pas donnée à lui, et, m'ayant saisie, il s'est attaché à ma personne. Joseph répliqua : Elle a voulu me posséder ; j'ai fui d'auprès d'elle, et elle a déchiré ma robe. Le fils de l'oncle de cette femme dit à Putiphar : La robe servira à faire distinguer ce qui est faux de ce qui est vrai. Si la robe est déchirée par derrière, ce jeune homme dit la vérité : cette femme a voulu l'avoir, le jeune homme s'est enfui d'auprès d'elle, et la robe a été déchirée par derrière. Mais si la robe a été déchirée par devant, cette femme dit la vérité : ce jeune homme a voulu l'avoir ; cette femme, l'ayant saisi, s'est attachée à sa personne et lui a déchiré sa robe par devant. Lorsque Putiphar et le parent de sa femme virent

que la robe avait été déchirée par derrière, il devint manifeste que les paroles de Joseph étaient sincères, et que les paroles de la femme étaient mensongères.

Il y a des personnes qui disent que le témoin au sujet duquel on lit dans le Coran : « Et un témoin de sa famille rendit témoignage, » était un enfant au berceau et de la famille de cette femme. Dieu fit parler cet enfant qui prononça le jugement sur la robe déchirée.

On voit, dans le recueil des traditions du prophète, qu'il y eut dans le monde quatre enfants qui ont parlé avant l'âge ; le premier fut celui qui témoigna au sujet de Joseph, le second était le fils de la coiffeuse de la fille de Pharaon, le troisième Çâhib-Djoraïh, et le quatrième Jésus, fils de Marie. L'histoire de chacun de ces enfants se trouve rapportée en son lieu dans cet ouvrage.

Or Putiphar ne voulut pas déshonorer sa propre femme, et il dit : « Ô Joseph, éloigne-toi de cette affaire. » Ces paroles signifient : Ô Joseph, fais attention à ne pas raconter cette affaire, pour qu'on l'ignore. Il dit ensuite à sa femme : « Et demande pardon pour ton péché, car, certes, tu as été du nombre de ceux qui pèchent. »

Or quelques personnes disent que ces mots : « Ô Joseph, éloigne-toi de cette affaire, » furent adressés à Joseph par le témoin qui jugea au sujet de la robe, et qui était le fils de l'oncle de cette femme ; son nom était Yamlikhâ. Cette tradition est exacte, et on peut la lire dans les commentaires du Coran, ainsi que dans le livre intitulé *Mobteda.* Yamlikhâ était un homme infidèle, mais il était doué d'intelligence. Il prononça le jugement au sujet de la robe, et au même instant la vérité fut distinguée du mensonge. Yamlikhâ ne voulut pas que la femme de Putiphar fût déshonorée dans la ville, et que tous les habitants parlassent de ce qui lui était arrivé. Voilà pourquoi il adressa à Joseph les paroles que nous avons rapportées plus haut. Il dit ensuite à cette femme : Tu as commis un péché, demande pardon à ton époux, afin qu'il soit satisfait de toi, qu'il ne te punisse pas et ne te déshonore pas aux yeux des hommes.

Or, lorsqu'il fut prouvé à Putiphar, par le jugement prononcé d'après la déchirure de la robe, que le péché était du côté de sa femme, il dit, comme on le voit dans le Coran : « Vos ruses sont grandes. » Or les ruses des femmes sont toujours plus grandes que celles des hommes, et triomphent toujours de celles-ci. Nous savons, par un

passage du Coran, que des femmes de la ville blâmèrent et flétrirent la conduite de la femme de Putiphar, en disant : La femme du puissant, la femme du grand d'Égypte, du trésorier du roi, n'a pas rougi d'aimer son esclave, et l'amour est entré dans son cœur pour cet esclave.

Quand la femme de Putiphar eut appris que d'autres femmes la blâmaient, elle invita ces femmes à un repas dans sa maison. Quelques personnes disent qu'elles étaient au nombre de cinq, la femme du chambellan, celle du capitaine des gardes, la femme de l'inspecteur de la table du roi, celle du grand écuyer et celle de l'échanson. La femme de Putiphar lava à Joseph la tête et le corps, le revêtit de beaux habits, et, l'ayant amené, elle le plaça dans une chambre vis-à-vis de la salle où ces femmes étaient réunies, puis elle ferma la porte. Or Joseph avait dix fois autant de beauté que toutes les créatures ensemble. Après cela, Joseph étant dans cette chambre, la femme de Putiphar donna à chacune des femmes qu'elle avait invitées un citron pour manger après le repas, et elle leur mit à chacune un couteau dans la main. Ces femmes étaient assises dans la salle du festin ; lorsqu'elles prirent les citrons et les couteaux pour les couper, la femme de Putiphar dit : Ô Joseph, sors de la chambre. Joseph sortit alors de la chambre, et s'assit dans la salle où étaient ces femmes. L'éclat de son visage, qui frappa sur elles, les éblouit. Or ces femmes placèrent les couteaux sur les citrons, mais leurs yeux demeurèrent fixés sur Joseph, et toutes les cinq se coupèrent la main. Le sang coula, mais elles ne s'en aperçurent pas, car leur intelligence les avait abandonnées, à cause de la beauté de Joseph. Elles dirent : Ô Dieu, cet être si beau n'est point un homme ; peut-être est-il un ange. Alors la femme de Putiphar dit : Voilà celui pour lequel vous avez blâmé ma conduite. S'il fait ce que je lui ai ordonné, à la bonne heure ; s'il ne le fait point, je le mettrai en prison et je le réduirai à un état méprisable. Joseph se mit alors à prier, et dit : Ô Seigneur, je préfère la prison à l'action que cette femme m'ordonne de faire ; mais, si tu ne me gardes pas contre ces femmes, je ne puis pas me garder moi-même. Dieu exauça la prière de Joseph, comme il le dit dans le Coran : « C'est pourquoi son Seigneur l'exauça et détourna de lui leurs ruses. »

Après cela, cette femme cessa de solliciter Joseph à commettre le mal avec elle ; mais elle se montrait à lui, l'appelait auprès d'elle, et toutes les fois qu'elle était seule avec lui, elle disait : Ô Joseph, que tu

as un beau visage ! Joseph lui répondait : Ce visage appartient à la terre ; car elle le couvrira dans le tombeau, où il deviendra de la terre. D'autres fois elle lui disait : Ô Joseph, que tu as de beaux yeux ! Il lui répondait : Ces yeux appartiennent aux vers, qui les mangeront dans le tombeau. Quelque temps s'étant passé, cette femme comprit que Joseph ne lui livrerait point sa personne. Alors elle voulut le faire mettre en prison, un mois ou deux, afin qu'il cédât à sa volonté. Elle usa donc de ruse envers son mari, et lui demanda de mettre Joseph en prison. Or Putiphar savait que Joseph n'avait commis aucune faute ; mais sa femme lui dit : Ce jeune Chananéen me déshonore dans la ville. Les gens le questionnent au sujet de ce qui s'est passé, et il répond : Je n'ai point commis de faute ; c'est la femme qui en a commis une. Il me déshonore ainsi ; mets-le donc en prison pendant quelque temps, pour que l'on sache que c'est lui qui a commis la faute, et jusqu'à ce que cette affaire soit apaisée.

Putiphar alla voir le fils de l'oncle de sa femme, le même qui avait porté un jugement au sujet de la robe de Joseph. Ces deux hommes tinrent conseil ensemble, et dirent : Il est convenable que nous mettions ce jeune homme en prison pendant quelques jours, afin que l'on cesse de s'occuper de cette affaire. Après cela, on conduisit Joseph en prison, comme il est rapporté dans le Coran.

Pendant que Joseph était en prison, tantôt il s'occupait à prier, tantôt il s'entretenait avec les autres prisonniers, qu'il consolait, ou bien il expliquait des songes ; or personne n'a autant de songes que les prisonniers. Le matin, Joseph se levait, les prisonniers se réunissaient autour de lui, et chacun le questionnait au sujet d'un songe. Joseph expliquait ces songes, car Dieu lui avait appris cette science, et les choses arrivaient comme il les avait annoncées. Si quelque prisonnier était malade, Joseph le traitait.

Le Coran dit : « Et deux jeunes hommes entrèrent en prison avec lui. » Ces deux jeunes hommes appartenaient à la maison du roi, et ils avaient été mis en prison ; l'un était inspecteur de la table, et l'autre était l'échanson du roi. La cause pour laquelle ces jeunes hommes avaient été mis en prison est la suivante : Le roi de Roum avait envoyé en Égypte un ambassadeur, chargé en apparence de différentes missions, et il lui avait remis du poison, afin que cet ambassadeur le donnât à quelqu'un des gens du roi d'Égypte, pour l'empoisonner,

L'ambassadeur fut conduit dans la maison d'une vieille femme, chez laquelle il demeura quelque temps, et avec laquelle il contracta de la familiarité. Après avoir exigé le serment de cette femme, il lui fit connaître son secret. En effet, cette femme se plaignait devant l'ambassadeur du roi de Roum, en disant : J'avais un époux qui était du nombre des grands d'Égypte ; il mourut, et le roi confisqua ma maison au profit de la couronne. L'ambassadeur lui répondit : Un temps viendra où, toi et ta maison, vous serez délivrés de ce roi, et vous en aurez un qui sera juste et équitable. Or cette femme usa de ruse, et elle tira un aveu de la bouche de l'ambassadeur, qui, après avoir exigé d'elle le serment, lui fit connaître le dessein qu'il avait conçu d'empoisonner le roi. Cette femme lui répondit : Tu ne peux pas exécuter toi-même cette résolution. Deux personnes seules en ont le moyen : l'échanson, qui pourra mettre ce poison dans le vin qu'il servira au roi ; ou bien l'inspecteur de la table du roi, qui le mettrait dans des aliments ; toutefois il serait mieux de mettre le poison dans le vin que dans des aliments. L'ambassadeur ayant fait connaître son projet à l'échanson, celui-ci ne voulut pas consentir à y prendre part. Se voyant sans espoir de réussir auprès de l'échanson, l'ambassadeur alla vers l'inspecteur de la table du roi, et lui exposa également son dessein. L'inspecteur répondit : Je ferai ce que tu demandes. L'ambassadeur lui donna beaucoup d'or et lui fit de grandes promesses, en disant : Si tu fais cette action, le roi de Roum viendra s'emparer de l'Égypte, et il t'établira son lieutenant sur tout ce pays. L'ambassadeur dit ensuite à cette femme : J'ai accompli mon dessein, et l'un d'eux a accepté ma proposition. Après cela, l'ambassadeur retourna dans le pays de Roum. Alors cette vieille femme alla trouver le roi, lui demanda un entretien secret, dans lequel elle lui rapporta tout ce qui s'était passé, puis elle ajouta : Un des deux, soit l'échanson, soit l'inspecteur de la table, a reçu le poison. Le roi ordonna alors qu'on les mit tous les deux en prison, et qu'on les y tînt jusqu'à ce que leur affaire devint manifeste et qu'on sût quel était celui qui avait reçu le poison. Pendant que ces jeunes hommes étaient en prison, où ils demeurèrent longtemps, ils virent Joseph qui faisait du bien aux prisonniers et leur expliquait leurs songes. Ils demandèrent : Quel est ce jeune homme, et pour quelle accusation a-t-il été arrêté ? On leur répondit : Ce jeune homme appartient au trésorier du roi, au grand

d'Égypte, et on l'a arrêté pour une accusation relative à Zoulaïkhâ. Ils se dirent alors l'un à l'autre : Nous éprouverons si ce jeune homme a la science de l'interprétation des songes ou s'il ne l'a pas ; nous le questionnerons au sujet d'un songe que nous n'aurons pas eu, pour voir ce qu'il dira, et s'il saura que nous n'avons pas eu ce songe. Or le nom de l'inspecteur de la table du roi était Mohlib, et celui de l'échanson Khamrâ. Chacun d'eux exposa à Joseph un songe relatif à son métier et à l'état qu'il professait. L'échanson dit : J'ai vu en songe que je pressais du raisin et que j'en faisais du moût. L'inspecteur de la table du roi dit, comme on le voit dans le Coran : J'ai vu en songe que je plaçais sur ma tête un plateau dans lequel il y avait du pain, et les oiseaux des airs enlevaient ce pain de dessus ma tête et le mangeaient. Après cela, l'échanson et l'inspecteur de la table du roi dirent à Joseph, comme cela est rapporté dans le Coran : Fais-nous connaître l'explication de ces songes, afin que nous voyions aussi que tu es bon à l'égard des prisonniers, car tu leur expliques leurs songes et tu as de la bienveillance pour eux. Joseph savait qu'un de ces songes était mauvais pour l'un d'entre eux, il ne voulut pas affliger celui que ce songe regardait. Or ces deux hommes étaient idolâtres, comme aussi le roi d'Égypte. Joseph s'abstint de donner l'interprétation des songes, parla d'un autre sujet et appela l'échanson et l'inspecteur de la table du roi à Dieu.

Toutes les personnes qui savent interpréter les songes, et les maîtres en fait de semblables interprétations, agissent ainsi. Lorsqu'on les interroge touchant un songe, et que l'interprétation de ce songe est fâcheuse, ils gardent le silence. Joseph aussi garda le silence sur ce point, et n'interpréta pas leurs songes. Après cela, il dit : « Vous ne recevrez pas de nourriture pour vous sustenter, sans que je vous en donne l'explication avant que vous la receviez. » C'est-à-dire : Vous ne mettez aucun aliment dans votre marmite, et vous ne voyez rien en songe, sans que je puisse vous en donner la connaissance avant que ces choses soient arrivées. En d'autres termes : Je connais la réponse à votre question, bien que je ne vous la dise pas. Cette science est du nombre des choses que Dieu m'a enseignées, parce que je me suis éloigné de la religion des infidèles, et que j'ai suivi celle de mes pères, Abraham, Isaac et Jacob. Or nous ne devons associer personne à Dieu, à cause des immenses bienfaits qu'il a répandus sur nous. La

bonté de Dieu pour nous et pour les hommes fait qu'on ne doit lui associer qui que ce soit. Après cela, Joseph appela ces deux hommes à Dieu, et il leur dit : Vous avez plusieurs dieux ; il vaut mieux n'en adorer qu'un seul, et lui plaire. Lorsqu'on a plusieurs dieux, comment peut-on les connaître, et comment peut-on les satisfaire ? Joseph dit encore : Ces idoles, auxquelles vous avez donné le nom de Dieu, ne sont point des dieux. Le nom de Dieu n'appartient qu'à Dieu seul ; mais, vous et vos pères, vous avez donné le nom de Dieu à des idoles, sans que Dieu vous ait envoyé aucun argument en leur faveur. C'est à Dieu qu'il appartient de juger et de commander. Dieu a ordonné de n'adorer personne que lui seul. La religion dont je vous parle est la véritable ; mais la plus grande partie des hommes ne le savent point.

Or, bien que Joseph parlât ainsi à l'échanson et à l'inspecteur de la table du roi, et voulût les occuper de ce sujet, afin qu'ils ne le questionnassent point touchant leurs songes, cependant, après qu'ils l'eurent vivement pressé, il leur dit : Le roi traitera avec honneur l'échanson, et il le rétablira dans son emploi ; mais on attachera celui-ci à un gibet : les oiseaux des airs enlèveront sa chair du gibet, et ils la mangeront, comme ils ont mangé le pain qui était sur sa tête. Ces deux hommes dirent alors : Nous n'avons point eu les songes que nous t'avons racontés. Joseph leur dit : N'importe ; la chose touchant laquelle vous avez demandé à être instruits a été décidée. C'est-à-dire : Il n'y a pas de remède à cela, et l'augure que vous avez fait passer sur vos langues s'accomplira en vous.

Or, quoique l'auteur de cet ouvrage n'en dise rien, je ferai remarquer que ceci est un des points de l'heureux augure, et c'est à ce sujet qu'on dit proverbialement en arabe : *Garde ta langue, le malheur n'approchera point de toi ; certes, tous les malheurs viennent du discours.* En effet, l'homme doit toujours garder sa langue et proférer des paroles de bon augure, car tout ce que les hommes disent s'accomplit sur eux.

Il y a dans le Coran trois versets qui témoignent de cette vérité, et tous les trois sont dans la surate de Joseph. Le premier de ces versets est celui que dit Jacob : « Je crains que le loup ne le mange. » C'est-à-dire : Je crains pour Joseph que le loup ne le mange. Les fils de Jacob saisirent les paroles sorties de la bouche de leur père, et les lui redirent ensuite. Ils affligèrent ainsi Jacob, avec les mêmes paroles qui

étaient sorties de sa bouche. Le second de ces versets est celui que dit Joseph, le jour où il se trouva au milieu des femmes égyptiennes : » Ô Seigneur, la prison est préférable pour moi à ce que ces femmes m'engagent à faire. » Après cela, les choses arrivèrent comme il les avait dites, et on le mit dans une prison où il resta sept ans. Le troisième verset est celui dans lequel les deux prisonniers, l'échanson et l'inspecteur de la table du roi d'Égypte rapportent le songe qu'ils avaient imaginé. En voulant éprouver Joseph, ils jetèrent un sort sur eux-mêmes. Les choses arrivèrent suivant le sort qu'ils avaient jeté. Si l'inspecteur de la table du roi avait proféré des paroles de bon augure, il lui serait arrivé du bien ; mais il avait dit des paroles de mauvais augure, et il lui arriva mal.

Or Joseph dit à l'échanson : Lorsque tu seras en présence du roi pour remplir tes fonctions, et lorsque tu auras été rétabli dans ta dignité, souviens-toi de moi. Dis au roi qu'il y a dans la prison un jeune étranger qu'on a arrêté sans qu'il ait commis aucune faute ni aucun crime. « Mais Satan lui fit oublier Joseph auprès de son maître. »

Joseph resta sept ans en prison. Lorsque l'échanson eut été rétabli dans sa dignité, il se tint en présence du roi et oublia ce que Joseph lui avait dit.

CHAPITRE LXIV

Discours relatif au songe du roi d'Égypte et à l'explication de ce songe

Après cela, lorsque Dieu voulut délivrer Joseph de prison, il amena lui-même une cause, sans que Joseph y fût pour rien et sans qu'il en eût connaissance. Il est raconté dans le Coran que le roi vit en songe sept vaches grasses et sept vaches maigres, et sept épis de froment verts et sept autres qui étaient jaunes. Les vaches maigres dévorèrent les vaches grasses, et un vent s'éleva qui mêlait ensemble les épis verts et les épis secs. Le lendemain, le roi assembla les astrologues ; et tous les sages, les savants et les devins se réunirent aussi à la porte, et le roi leur dit : « Ô grands, expliquez-moi ma vision, si vous êtes capables d'interpréter une vision. » Ils lui répondirent : « Ce sont des songes confus, et nous ne connaissons pas l'explication des songes de cette espèce. » C'est-à-dire : Ce sont des songes confus et vains, qui ne comportent pas d'explication, et nous ne savons pas les expliquer.

Or l'échanson vit que le roi avait le cœur préoccupé à cause de ce songe ; personne ne pouvait lui en donner l'explication, et le roi s'abstint de boire du vin, à cause de l'inquiétude qu'il lui causait. L'échanson se souvint alors de Joseph et du songe inventé qu'il avait expliqué dans la prison d'une manière que l'événement justifia. L'échanson dit : « Je vous donnerai l'explication de ce songe ; mais laissez-moi aller. » C'est-à-dire : Je vous indiquerai l'explication de ce songe, et je connais un homme qui vous dira ce qu'il signifie ; envoyez-moi vers lui. Or cette allocution est au pluriel, mais elle s'adresse au roi lui seul. En effet, dans les allocutions qu'on fait aux souverains, on emploie le pluriel, pour les honorer et pour rehausser leur gloire. L'échanson dit donc au roi : Il y a dans la prison un jeune homme du pays de Chanaan, qui appartient à ton trésorier ; il m'expliqua un songe l'année où je fus en prison, et son explication

s'est trouvée vraie. Le roi fit partir l'échanson, et, lorsque celui-ci fut arrivé à la prison et qu'il vit Joseph, il dit, comme on le rapporte dans le Coran : Ô homme véridique, savant et sage, indique-moi le sens de ce songe ; et il lui raconta le songe du roi. Joseph ne dit pas à l'échanson : Je donnerai cette explication au roi après être sorti de la prison, car il avait donné son cœur à Dieu et s'était soumis au destin. Il dit à l'échanson : Ces sept vaches grasses sont sept années d'abondance pendant lesquelles les semailles pousseront et les fruits également ; et les sept épis de froment verts indiquent les biens que vous aurez durant ces années d'abondance. Les sept vaches maigres qui ont mangé les sept vaches grasses sont sept années de disette et de pénurie qui viendront ensuite. Les grains ne pousseront pas, les arbres ne donneront pas de fruits, et ces années de pénurie mangeront les biens qui auront été amassés pendant les années d'abondance. Les sept épis secs indiquent la sécheresse que vous éprouverez pendant ces sept années de pénurie. Il est dit dans le Coran : « Ensuite viendra, après ceci, une année pendant laquelle les hommes auront de la pluie, et dans laquelle ils se serviront du pressoir. » Ce verset signifie : Après ces sept années, Dieu entendra les plaintes des créatures ; les grains pousseront, on cueillera les fruits sur les arbres, on pressera les raisins, et il y aura des biens en grande quantité. Or l'annonce de cette année d'abondance ne se trouve pas dans le songe ; mais Joseph voulut, comme il prédisait la disette, prédire aussi l'abondance, afin que l'on sût ce qui arriverait après ces années de disette, s'il y aurait encore de la disette ou de l'abondance. Ces sortes d'annonces font partie de la science de l'interprétation des songes. Il faut, lorsqu'une personne explique un songe en mal, qu'après cela elle dise quelques mots d'heureux augure ; bien que ce qu'on ajoute ainsi ne se trouve pas dans le songe, on dit une parole de bon augure, afin que le mal qui doit arriver ait un terme. Lorsque Joseph eut annoncé ces malheurs, il enseigna des moyens de les éviter, quoique ces moyens ne fussent pas indiqués dans le songe. On lit dans le Coran : « Et ce que vous moissonnerez, laissez-le dans l'épi, excepté un peu dont vous mangerez. » Joseph dit : Pendant ces sept années vous aurez une grande abondance de froment ; il faut qu'il vous en reste pour les années de disette. Or, pour conserver le froment pendant sept, ans, sans qu'il s'échauffe et que les vers le mangent, il n'est pas possible

d'employer un autre moyen que de le laisser dans l'épi. Joseph ajouta : Lorsque le froment aura été récolté, battez-en la quantité qui sera nécessaire, et laissez le reste dans l'épi, afin qu'il se conserve, qu'il ne s'échauffe pas, et qu'aucun ver ne le mange.

Après cela, l'envoyé retourna auprès du roi, et lui rapporta ces différentes nouvelles. Le roi fut rempli de joie, et dit : « Amenez-le-moi ! » un homme qui possède une telle science et une telle sagesse, la prison est-elle sa place ? Aussitôt il fit partir le même envoyé pour amener Joseph. Quand l'envoyé fut retourné auprès de Joseph, celui-ci comprit que sa délivrance était arrivée par une cause qu'avait produite Dieu, sans que lui-même eût amené cette cause ou qu'il en eût connaissance.

Or, dans cette circonstance, Joseph montra de la patience et de la fermeté, et, par sa patience et sa soumission parfaites au destin de Dieu et par sa confiance en Dieu pour sa délivrance, il fit preuve d'un si grand courage, que tous les hommes de cette époque, et tous les prophètes qui, après Joseph, ont entendu cette histoire, ont été étonnés de sa patience, de sa constance et de sa force dans cette occasion. En effet, il ne sortit pas de prison d'après les discours de l'envoyé, et il pensa en lui-même : J'ai affaire à un roi puissant ; on lui a parlé de ma science et de ma sagesse, et c'est à cause de cela qu'il me fait appeler : comment ne verrait-il pas dans le registre des emprisonnements qu'on m'a arrêté pour une imputation de crime contre les femmes, et une pareille imputation est grave pour un homme jeune ? Le roi pensera que j'étais l'esclave d'un homme, qu'ensuite j'ai voulu avoir sa femme, et que je l'ai trahi pour cette femme. On m'a mis en prison à cause de cette imputation ; quels seraient donc ma puissance auprès de ce roi et le poids que j'aurais dans son cœur ? Joseph voulut, en conséquence, manifester son innocence, et sortir ensuite de prison. Il dit à l'envoyé : « Retourne vers ton seigneur, et demande-lui quelle était l'intention des femmes qui se coupèrent la main, car mon Seigneur connaît leurs artifices. » Ces paroles signifient : Retourne vers ton maître, et dis-lui qu'il prenne des informations auprès de ces femmes qui se sont coupé la main, pour voir quel témoignage elles rendront de moi, à qui on fait un si grand crime de l'accusation que mon maître a portée contre ma personne. Dis encore au roi qu'il demande à ces femmes ce que l'épouse de mon maître a dit devant elles, afin que le roi sache pour

quelle cause on m'a retenu dans cette prison. Or Joseph dit, « Appelle ces femmes, » parce qu'elles étaient les seules créatures qui pussent rendre témoignage de son innocence à l'égard de l'épouse d'‘Azîz. En effet, elles avaient appris de Zoulaïkhâ ce qui s'était passé ; Zoulaïkhâ avait, de son propre mouvement, parlé de Joseph en leur présence, et leur avait découvert son secret. Lorsque ces femmes se coupèrent la main et dirent, « Celui-ci n'est pas un homme, il n'est autre qu'un ange digne de respect, » la femme d'‘Azîz leur dit : « C'est celui au sujet duquel vous m'avez blâmée. Je l'ai déjà désiré pour sa personne, et il s'est abstenu ; mais, s'il ne fait pas ce que je lui ordonne, il sera certainement jeté en prison, et il deviendra du nombre des gens méprisables. » En disant ces paroles, l'épouse d'‘Azîz avait fait un aveu à ces femmes. Or celles-ci dirent à Joseph : Ô Joseph, que t'arriverait-il si tu lui accordais ce qu'elle te demande ? Sur la terre, Joseph n'avait que ces femmes pour témoins de sa pureté, de sa continence, de sa résistance et de son éloignement pour les ruses de la femme d'‘Azîz ; en conséquence, il fit dire au roi : Interroge-les, afin qu'elles te disent que je suis innocent du crime pour lequel on m'a arrêté, et elles rendront témoignage devant toi sur l'aveu de la femme d'‘Azîz. Quand l'envoyé fut arrivé devant le roi, et qu'il lui eut rapporté les paroles de Joseph, le roi fut émerveillé de la patience de ce patriarche.

On rapporte, d'après ‘Abdallah, fils d'‘Abbâs, dans les commentaires du Coran, mais en dehors de cet ouvrage, que, lorsque le prophète fit paraître cette surate et la lut aux hommes, arrivé à ce verset : « Et lorsque l'envoyé fut arrivé près de lui, il lui dit : Retourne vers ton seigneur, » le prophète dit les paroles dont le sens est : Que Dieu fasse miséricorde au prophète Joseph mon frère ! Si j'avais été à sa place, après avoir passé sept ans dans une rude prison, lorsque l'envoyé du roi arriva et qu'il l'appela, je me serais dépêché de sortir en courant.

Après cela, le roi fit venir en sa présence les cinq femmes qui s'étaient coupé la main. On amena également la femme d'‘Azîz, et le roi leur dit à toutes : « Quelle a été votre intention, lorsque vous avez désiré Joseph pour sa personne ? Elles répondirent : À Dieu ne plaise ! Nous ne savons rien de mal de lui. » Ces paroles signifient : Comment est donc votre affaire ? Avez-vous désiré Joseph, et avez-

vous tâché de l'avoir, ou bien est-ce Joseph qui a voulu vous posséder ? Or ces femmes aussi avaient tâché d'avoir Joseph, elles avaient souhaité dans leur cœur de le posséder, et elles lui avaient dit : « Que t'arriverait-il si tu consentais à ce qu'elle demande de toi, » Ces paroles du roi, « Lorsque vous avez désiré Joseph pour sa personne, » deviennent claires par ce qui suit dans le Coran : « À Dieu ne plaise ! Nous ne savons rien de mal de lui. » C'est-à-dire : À Dieu ne plaise ! Nous n'avons connaissance d'aucune mauvaise action de la part de Joseph, et la femme d''Azîz nous a dit : J'ai voulu l'avoir, et je l'ai appelé à moi, mais il a refusé.

Au moment où ces femmes parlaient de la sorte, Zoulaïkhâ, qui était la femme d''Azîz, dit : C'est moi qui ai commis ce crime. Dieu met dans la bouche de cette femme des paroles dont le sens est : Maintenant la vérité est manifestée ; j'ai voulu avoir Joseph, et lui n'a pas voulu de ma personne il est véridique.

Or, lorsque l'envoyé fut de retour auprès de Joseph, celui-ci fut rempli de joie, parce qu'il était devenu manifeste pour les hommes qu'il n'était point criminel et qu'il n'avait point trompé son maître ; il dit : « Cela m'est agréable, parce que mon maître saura que je ne l'ai point trompé en son absence, et que Dieu ne dirige pas les ruses des trompeurs. »

Après cela, Joseph craignit pour lui que l'orgueil ne s'emparât de sa personne et ne le perdît ; il dit : « Et je ne veux point absoudre mon âme du péché ; en effet, l'âme est portée au mal. » Ces paroles signifient : Si je n'ai point fait cette perfidie, il y a en moi un grand nombre d'autres péchés ; car l'homme est porté au mal, excepté dans les choses pour lesquelles Dieu le retient par sa miséricorde.

Après cela, le roi dit, comme on le voit dans le Coran : « Amenez-moi ce jeune homme, afin que je fasse de lui mon favori, car je n'ai auprès de moi personne doué d'une aussi grande intelligence que lui. » Il acheta Joseph de ce grand qui était son maître, et il l'affranchit. Lorsqu'on amena Joseph devant le roi, Joseph lui adressa la parole et le salua. Le roi lui répondit, lui fit des excuses, et dit, comme on le voit dans le Coran : « À compter d'aujourd'hui, tu seras honoré par moi et tu auras ma confiance. »

Si Joseph était sorti de prison dès le premier message que lui porta l'envoyé, et qu'il se fût présenté devant le roi avant que son innocence

eût été constatée, arrivé devant le roi, il aurait été obligé de lui faire des excuses et de prouver son innocence ; mais, en prenant patience jusqu'à ce que sa pureté fût reconnue, lorsqu'il sortit de prison et qu'il se trouva en présence du roi, celui-ci lui fit des excuses, et Joseph n'eut besoin de rien dire pour sa justification.

Le roi dit ensuite à Joseph : Fais-moi une demande. Joseph répondit : « Établis-moi sur les greniers du pays, » c'est-à-dire de la terre d'Égypte, « car je serai un gardien entendu. » La réponse de Joseph revient à ceci : Comme je n'ai besoin de rien, qu'il est absolument nécessaire que pendant ces sept années d'abondance tu réunisses du blé dans les greniers, et qu'il faut quelqu'un pour garder ce blé, fais-moi administrateur des greniers publics, afin que je les garde, car je les garderai sans fraude, et je sais comment il faut conserver le blé pour qu'il ne s'échauffe pas. Le roi lui confia l'administration des greniers.

Or sache que ce ne fut pas par l'avidité des biens de ce monde ni par le désir d'avoir de la puissance et des richesses, que Joseph souhaita l'emploi d'administrateur des greniers ; mais il voulut rendre au roi ce qu'il lui devait, car le roi l'avait tiré de prison et avait délivré son cou de l'esclavage. Joseph voulut, à cause de cela, l'aider de ses conseils dans une affaire importante, et le roi, dans ce moment, n'avait aucune affaire plus importante que celle des blés.

Le roi nomma Joseph inspecteur des greniers à blé, afin qu'il plaçât dans les greniers et les magasins tout le blé qu'on réunirait pendant les sept années d'abondance, et que ces grains fussent confiés à sa science et à son habileté.

On rapporte dans les traditions du prophète que, deux années après que Joseph fut sorti de prison, le grand d'Égypte qui avait été le maître de Joseph et l'époux de Zoulaïkhâ mourut. Or il avait la garde des trésors du roi, lequel confia cet emploi à Joseph, qui eut l'intendance de tous les greniers à blé et de toutes les richesses du roi. Quelque temps s'étant passé, le roi dit à Joseph : À cause de la fidélité que tu as montrée envers ton maître, et parce que tu n'as pas séduit sa femme, je désire te la donner pour épouse. Joseph consentit, et le roi lui donna cette femme et lui fit présent de grandes richesses. Après cela, lorsque les époux furent réunis, cette femme pensa que Joseph la considérerait comme une mauvaise femme, et croirait qu'elle aurait désiré avoir

d'autres hommes, comme elle avait désiré l'avoir lui-même ; et, lorsque Joseph voulut étendre la main sur elle, elle se retira et dit : Ô Joseph, avant tout accorde-moi la permission de te dire une parole. Joseph répondit : Parle. Elle dit alors : Ne pense pas que je sois une femme perdue, et que j'aie voulu avoir tous les hommes comme j'ai voulu t'avoir. En effet, j'ai des sujets d'excuse pour ma conduite à ton égard. Le premier est que tu es beau, et qu'il n'existe personne plus beau que toi sur la face de la terre ; quiconque veut t'avoir peut être disculpé. L'autre sujet d'excuse est que mon époux n'était point un homme et ne pouvait étendre la main sur moi. Or une jeune femme ne peut pas supporter avec patience un pareil époux ; elle devient excusable. Quant à moi, je n'ai jamais voulu posséder d'autre homme que toi ; j'ai encore le sceau de Dieu, et je suis dans le même état que lorsque je sortis du sein de ma mère. Ces paroles remplirent de joie Joseph, qui étendit la main sur elle, car cette jeune fille portait encore le sceau de Dieu. Elle demeura avec Joseph jusqu'à la fin de sa vie.

Or Dieu a préservé du mal toutes les femmes de prophète, en sorte qu'elles n'ont commis d'adultère avec personne, même celles des femmes qui n'étaient point croyantes, telles que la femme de Noé, celle de Loth, et toutes les autres qui ont existé. Jamais femme de prophète n'a commis d'adultère, et jamais aucun prophète, avant sa mission prophétique, n'a adoré les idoles.

Joseph eut de Zoulaïkhâ deux enfants mâles. Il nomma l'un Éphraïm, et l'autre Manassé. Joseph devint le trésorier général du roi. Quelque temps s'étant écoulé, le roi joignit à la dignité de trésorier général celle de vizir, et il mit toutes les affaires de l'Égypte et du royaume entre les mains de Joseph, d'après les conseils duquel il se dirigeait toujours, en sorte que Joseph agissait et donnait des ordres comme il voulait. Dieu a dit : « Nous avons ainsi établi Joseph sur la terre, afin qu'il fixât son domicile où bon lui semblerait. » C'est-à-dire : J'ai ainsi fait reposer Joseph sur la terre d'Égypte. Après cela, Dieu ajoute : « Nous accordons notre miséricorde à qui nous voulons, et nous ne laissons pas périr le salaire de ceux qui font le bien. » C'est-à-dire : Ceux d'entre les croyants qui font le bien, je leur donne une récompense dans ce monde, et je leur en donne aussi une dans l'autre monde, et la récompense que je donne dans l'autre monde est meilleure que celle de ce monde-ci.

CHAPITRE LXV

Histoire des frères de Joseph ; ils arrivent auprès de celui-ci et achètent des grains

Après ce que nous venons de rapporter, les sept années d'abondance s'écoulèrent, et les années de disette arrivèrent. La première de ces années personne ne moissonna, et on mangea de ce qu'on avait. L'année suivante la famine commença, et la troisième année elle se fit sentir dans tout l'univers. La nouvelle se répandit partout que sur la terre personne n'avait de blé, à l'exception du roi d'Égypte ; et des quatre coins du monde les hommes se dirigeaient vers l'Égypte, avec de grandes richesses. Joseph leur vendait du blé et prenait leurs richesses, qu'il plaçait dans le trésor, pour le compte du roi. Or il arriva que tel achetait autant de blé qu'il en fallait pour charger cent ânes, et l'emportait. Alors Joseph dit : Si chaque personne en emportait une aussi grande quantité, l'année prochaine il n'y aurait plus de vivres. Et il établit pour règle, soit qu'il arrivât cent hommes, soit qu'il en arrivât un seul, de ne vendre à chaque personne qu'une charge d'âne. La famine devint ensuite forte sur la terre, et s'étendit sur la Palestine et la plaine de Chanaan, où Jacob demeurait avec ses enfants ; personne ne trouvait de nourriture dans cette contrée. Jacob apprit qu'il n'existait point de vivres, excepté en Égypte, et que le roi de ce pays avait un administrateur qui suivait la véritable religion, la religion d'Abraham, et qui faisait le bien aux hommes. Jacob, qui était devenu aveugle par suite du chagrin que lui avait causé la perte de Joseph et des larmes qu'il avait versées, dit à ses enfants : Ô mes enfants, allez en Égypte, emportez de l'argent et achetez un peu de blé. J'ai entendu dire qu'il y avait dans ce pays un administrateur du roi, lequel suit la religion d'Abraham ; voyez quel homme il est, et dites-lui : Nous sommes les enfants d'Abraham. Peut-être vous recevra-t-il bien.

Quelques personnes rapportent que Jacob envoya trois de ses fils en Égypte. D'autres gens prétendent qu'il retint près de sa personne, comme un souvenir de Joseph, Benjamin, né de la même mère que le premier, et fit partir pour l'Égypte ses dix autres fils, qu'il avait eus d'une seule de ses femmes et de deux servantes. Lorsque les fils de Jacob furent arrivés en Égypte, ils se présentèrent devant Joseph qui les reconnut, et eux ne le reconnurent point, parce qu'ils le voyaient entouré de gloire et de puissance. Joseph leur demanda : Qui êtes-vous ? Ils lui répondirent : Nous sommes venus ici pour chercher du blé. Joseph voulut leur cacher ce qui le concernait, et ils ne le reconnurent point ; il voulut de plus leur inspirer de la crainte, et il leur dit : Je pense que vous êtes des espions des rois étrangers, et que vous êtes venus ici pour avoir des informations. Ils lui répondirent : Nous ne connaissons aucun roi ; nous sommes des gens du désert, venus du pays de Chanaan, et nous sommes onze frères, fils d'un homme qui est du nombre des enfants d'Abraham, et dont le nom est Jacob. La famine s'est fait sentir à nous, comme à toutes les créatures. Joseph désira alors leur demander des nouvelles de son frère Benjamin, il dit : Si vous êtes onze frères, pourquoi êtes-vous venus dix seulement ? Ils répondirent : Celui qui est absent est plus jeune que nous ; notre père le chérit extrêmement ; il l'a retenu près de lui et ne l'a pas envoyé avec nous. Joseph dit : Si votre père est prophète, pourquoi aime-t-il mieux le plus jeune que le plus âgé ? Ils répondirent : Nous avions un frère du nom de Joseph, qui était de la même mère que ce dernier ; notre père l'aimait plus que tous ses autres enfants ; il a été mangé par le loup ; maintenant celui dont nous parlons occupe sa place, et notre père ne peut pas se séparer de lui. Joseph dit : Je vous vendrai du blé, à condition que vous reveniez et que vous amènerez votre plus jeune frère, afin que je voie quel mérite il y a en lui, puisque son père l'aime plus que les autres.

Or Joseph désirait voir son frère Benjamin ; en effet, depuis seize ans il était séparé de celui-ci, car Joseph avait dix-sept ans lorsqu'il fut jeté dans le puits ; il demeura six ans dans la maison du grand d'Égypte ; il resta sept ans en prison, et il avait trente ans lorsque le roi lui donna la charge d'administrateur des greniers publics.

Joseph ordonna que l'on reçût de ses frères l'argent qu'ils avaient apporté, et qu'on leur donnât à chacun autant de blé qu'il en fallait

pour charger un âne. Ils demandèrent qu'on leur en donnât à chacun deux charges d'âne. Joseph répondit : Le roi a établi pour règle que je ne donne pas plus d'une charge d'âne à chaque personne. Lorsque vous reviendrez et que vous amènerez votre autre frère, je vous donnerai de plus une charge d'âne pour lui.

Quelques personnes rapportent que Joseph retint comme otage son frère Siméon, afin que les autres revinssent lui amener son plus jeune frère ; mais ce récit n'est point exact, car, si Joseph avait agi de cette manière, ses frères se seraient doutés qu'il était lui-même Joseph. Or il ne prit point d'otage, mais il leur fit une promesse en disant : Si vous amenez votre frère en ma présence, je vous donnerai du blé ; et il ajouta : Si vous ne l'amenez point, je ne vous donnerai pas de blé, et je ne vous laisserai pas paraître devant moi. Les fils de Jacob répondirent, comme on le voit dans le Coran : « Nous le demanderons â notre père, puisqu'il le faut, et nous l'amènerons. »

Or Joseph, sachant que ses frères étaient des hommes du désert et qu'ils avaient peu d'argent, leur dit : Il n'est pas nécessaire que vous apportiez de l'argent une autre fois ; et il dit à ses serviteurs : Ne leur demandez pas d'argent, et tout l'argent que vous avez reçu d'eux, placez-le au milieu de leurs sacs de blé, et rendez-le-leur avec le blé, mais de façon qu'ils ne s'en aperçoivent pas, car, s'ils s'en apercevaient, ils ne voudraient pas le recevoir. Lorsqu'ils seront de retour chez eux et qu'ils verront cela, peut-être reviendront-ils.

Or les fils de Jacob s'en retournèrent, emportant dans leurs sacs le blé et l'argent. Arrivés auprès de leur père, ils lui dirent : ô notre père, on ne nous a pas donné autant de blé que nous en voulions ; nous avons dit : Il nous faut encore dix charges d'âne ; mais on n'a voulu nous donner qu'une charge d'âne par homme. Envoie avec nous notre frère Benjamin, afin que nous recevions de plus sa part de blé, qui sera une charge d'âne. Nous garderons Benjamin, et nous ne le perdrons pas, comme nous avons perdu Joseph. Jacob dit : Vous confierai-je votre frère Benjamin comme je vous ai confié Joseph avant lui ? Vous le donnerai-je, et aurai-je en vous la même confiance que j'ai eue au sujet de Joseph ? Ses fils lui répondirent : Il n'y a pas moyen de faire autrement, il faut l'envoyer ; sans cela on ne nous donnera pas de blé, car ce seigneur a dit : Si vous n'amenez point

votre frère, je ne vous donnerai rien. Jacob dit : Je le confierai à Dieu, qui le gardera mieux que vous.

Lorsque les fils de Jacob ouvrirent les sacs dans lesquels était le blé, ils y trouvèrent leur argent et ils dirent : Quel autre bien chercherions-nous que celui qui nous arrive ? Que pourrait faire un bon seigneur à l'égard de quelqu'un ? Il ferait comme ce seigneur à notre égard. Si ce seigneur était à la place de la famille de Jacob et qu'il fût du nombre de tes enfants, il n'aurait pas fait plus pour nous ; il nous a rendu notre argent. Nous irons, nous apporterons encore du pain pour notre famille, nous garderons notre frère, et, à cause de lui, nous recevrons une charge d'âne de plus. Jacob dit : Je ne l'enverrai point avec vous, tant que vous ne vous serez point engagés sous serment, devant Dieu, à me le ramener, ou, si vous ne le faites pas, à subir la mort ; et il ajouta : Dieu est témoin entre vous et moi pour ce que nous venons de dire.

Lorsque Jacob fit partir ses fils, ils étaient onze, semblables à onze étoiles qui du ciel seraient descendues sur la terre.

Il y a des personnes qui disent que Jacob n'avait point encore perdu la vue, et qu'il la perdit alors. Or Jacob pensait que, partout où ses fils iraient ensemble, les hommes les verraient et les frapperaient du mauvais œil ; il leur dit : Lorsque vous serez en Égypte, n'entrez pas dans la ville tous les onze à la fois, afin qu'on ne vous voie pas tous réunis. Entrez dans la ville séparément, un ou deux par chaque porte. Mais il dit en lui-même : Ce que je leur dis ne leur servira de rien contre les décrets de Dieu.

Or voici comment les prophètes ont été conservés exempts de péché : Toutes les fois qu'ils disaient une parole ou qu'ils avaient la pensée d'une chose criminelle, ils s'en apercevaient bientôt, soit qu'il s'agît d'une parole ou d'une action, et ils s'arrêtaient avant que cette parole ou cette action pût leur être imputée à péché.

Jacob dit encore, comme on le voit dans le Coran : « Le jugement n'appartient qu'à Dieu ; je m'appuie sur lui. »

Après cela, les fils de Jacob partirent, et ils emportèrent l'argent que Joseph leur avait donné, afin qu'il ne pensât pas que cet argent leur était nécessaire.

Lorsque les fils de Jacob furent arrivés à la porte de Memphis, ils suivirent le conseil de leur père, et ils n'entrèrent pas tous par une

seule porte. Le Coran dit à ce sujet : « Et lorsqu'ils furent entrés dans la ville comme leur père le leur avait ordonné. »

Or Dieu loua Jacob de cette parole qu'il avait proférée : « Et ce que je vous dis ne vous servira de rien contre les décrets de Dieu. » En effet, Jacob ne pouvait pas secourir ses enfants ; si Dieu avait marqué leur destinée, Jacob n'aurait pas pu la détourner de dessus eux. Quant à ces paroles que Jacob dit à ses enfants, « N'entrez pas par une seule porte, » c'était une idée qui avait pénétré dans son cœur, et, ne pouvant pas la cacher, il la fit connaître à ses enfants. Dieu dit dans le Coran au sujet de Jacob : « Et certes il était doué de science, parce que nous l'avions instruit. En effet, Jacob comprit au même instant le sens de ces paroles qu'il avait dites à ses fils : N'entrez pas par une seule porte. À peine les avait-il prononcées, qu'il sentit que cette précaution était inutile, et il ajouta : Je ne puis vous être d'aucun secours contre le destin de Dieu, et ce que je vous ai dit ne vous servira de rien contre le destin de Dieu. J'ai placé ma confiance en Dieu pour vous garder. Dieu a dit des paroles dont le sens est : Je n'ai pas puni Jacob, en considération de cette parole qu'il prononça, lorsqu'il comprit dans son cœur que le jugement appartient à Dieu, et aussi par la raison qu'il ne chercha de secours et de protection qu'auprès de Dieu.

Lorsque les fils de Jacob allèrent vers Joseph, ils lui présentèrent Benjamin en disant : Voilà notre frère que tu nous as demandé ; nous te l'avons amené. Joseph fut plein de joie, mais il ne se fit pas connaître à eux. Or Joseph voulut emmener Benjamin et le garder auprès de lui. Il usa de ruse pour le séparer de ses frères. Voici ce qu'il fit : Il avait des maisons pour recevoir des hôtes ; il ordonna qu'on y conduisît ses frères, et il dit : Ne les mettez pas tous ensemble dans le même lieu, afin que leur cœur ne soit point affligé par le manque de place, et mettez-en deux dans chaque pièce. Les frères de Joseph étaient onze ; il retint Benjamin, afin que celui-ci ne restât pas seul, et il lui dit : Toi, demeure auprès de moi ; comme il est dit dans le Coran : « Il reçut son frère Benjamin comme son hôte. » Benjamin reconnut Joseph et fut rempli de joie. Il donna à Joseph des nouvelles de Jacob. Alors Joseph dit à Benjamin : N'instruis pas nos frères de ce qui me concerne, afin que je te retienne auprès de ma personne par une ruse. Après cela, Joseph eut recours à la ruse suivante : Tous les

rois avaient alors une coupe d'or pour boire de l'eau. Joseph ordonna que l'on plaçât cette coupe dans les bagages de ses frères. Aucun d'eux n'en savait la moindre chose, excepté Benjamin. Lorsque la caravane était réunie, qu'on disposait les bagages et qu'on était sur le point d'en charger les bêtes de somme, Joseph donna ordre à un crieur de prononcer ces paroles : Ô gens de la caravane, vous êtes des voleurs ? Cette proposition est sous forme interrogative, et c'est comme si on demandait : Êtes-vous des voleurs ? Mais ce n'est pas que Joseph, en appelant ses frères voleurs, reconnût la justesse de cette application ; car il savait que ses frères n'étaient point des voleurs, et il n'aurait pas été convenable qu'il rendit témoignage contre eux pour les convaincre de vol.

On voit, dans les recueils de traditions et dans les commentaires du Coran, que dans l'exemplaire du Coran d'‘Abdallah, fils de Mas‘oud, il était écrit *aïnnakoum lasâriqouna* (vous êtes donc des voleurs ?) sous forme interrogative ; et dans l'édition du Coran faite par ‘Othman, on lit *innakoum* avec un seul élif ; mais le sens est toujours interrogatif, et cela afin qu'aucun blâme ne s'attache à Joseph, car Joseph était un grand prophète, du nombre des prophètes revêtus du caractère d'apôtre, et du nombre des gens que Dieu a conservés exempts de péché.

Dieu donna à Joseph le surnom de *Çiddîq*, parce qu'il était véridique dans ses récits et dans ses paroles. On est dans l'usage de dire : Joseph, le véridique en Dieu, fils de Jacob, celui qui se réfugia vers Dieu, fils d'Isaac, victime de Dieu, fils d'Abraham, l'ami de Dieu. Or il faut retenir ta langue sur le compte de si grands personnages, de peur que Joseph ne reçoive des reproches par ta langue, et que ta piété ne souffre du détriment.

Or les frères de Joseph dirent : Que cherchez-vous ? Les Égyptiens répondirent : Nous cherchons la coupe du roi dans laquelle il buvait de l'eau, et quiconque l'apportera recevra en présent autant de blé qu'il en faut pour charger un âne. Le crieur ajouta : Je me porte garant qu'on donnera cette récompense. Les frères de Joseph dirent : Nous le jurons par Dieu, vous savez que nous ne sommes point venus en Égypte pour y commettre le mal, nous ne sommes point des voleurs ; si nous étions des voleurs, comment se pourrait-il que nous fussions revenus dans ce pays ? car vous avez mis dans nos sacs quelque chose

que nous avons rapporté. Ils avaient effectivement rapporté l'argent que Joseph avait fait mettre dans leurs sacs. Joseph ne voulut pas recevoir cet argent, et le leur remit de nouveau. Or les Égyptiens dirent : Quelle sera la punition de celui qui aura volé cette coupe, si vous êtes des menteurs ? Les frères de Joseph répondirent : Celui dans les bagages duquel on trouvera la coupe sera retenu prisonnier ; c'est là ce que prescrit notre religion, et ce que prescrit la loi du roi d'Égypte. Les frères de Joseph parlaient ainsi d'après leur loi et d'après la religion d'Abraham ; mais cette disposition n'existait pas dans la loi ni dans la religion du roi d'Égypte. Nous voyons dans le Coran qu'on chercha d'abord dans les bagages des autres frères de Joseph, et ensuite on trouva la coupe dans les bagages de Benjamin. Les frères de Joseph furent honteux, et ils dirent à Benjamin : Quel opprobre vous avez attiré sur nous, Joseph et toi ! Benjamin répondit : Moi et mon frère, nous ne pouvons pas nous garantir des malheurs que vous nous causez ; vous avez emmené mon frère, vous l'avez perdu et vous avez dit que le loup l'avait mangé : maintenant vous m'avez amené ici, et vous me livrez pour un vol. Les fils de Jacob dirent alors : Qui a mis cette coupe dans tes bagages ? Benjamin répondit : Que sais-je ? Celui-là même a placé la coupe dans mes bagages, qui a mis l'argent dans les vôtres. Après cela ; Joseph retint auprès de lui Benjamin. Les autres fils de Jacob, pour faire plaisir à Joseph, et pour lui montrer qu'il ne s'était pas trompé sur le compte de Benjamin, lui dirent, comme on le voit dans le Coran : Si ce jeune homme a commis un vol, il avait un frère germain, nommé Joseph, qui s'est rendu coupable du même crime ; tu es un prince véridique. Or ce verset du Coran fait allusion à un événement que nous avons déjà rapporté, à l'histoire de la ceinture. Suivant quelques commentaires du Coran, à l'époque où Jacob partit de Syrie, d'auprès de Laban, père de sa femme, celui-ci, qui était idolâtre, avait une idole d'or qu'il adorait. Ses deux filles, Lia et Rachel, femmes de Jacob, n'avaient jamais adoré les idoles. Lorsque Jacob partit de Syrie avec ses femmes et ses enfants, Joseph était âgé de cinq ans, et sa mère, qui s'appelait Rachel, lui dit : Prends cette idole d'or et me l'apporte, afin que je la détruise, et que je m'en serve pour les dépenses du voyage. Mon père saura que cette idole n'est point Dieu, et peut-être dorénavant n'adorera-t-il plus les idoles. Joseph enleva cette idole et la porta à sa mère sans que son père le

sût ; mais ses frères en furent instruits, et c'est pour cette raison qu'ils dirent dans cette circonstance, « S'il a volé, son frère a volé avant lui, » faisant allusion à ce que nous venons de rapporter. On lit dans le Coran : « Et Joseph cacha ces choses dans son cœur et ne les leur manifesta pas. Il dit en lui-même : Vous êtes dans un plus mauvais état que nous. Dieu connaît très-bien les choses dont vous parlez. »

Les fils de Jacob, comme on le voit dans le Coran, firent une demande à Joseph en disant : Si tu retiens celui-ci, tu es dans ton droit, notre religion l'ordonne ainsi, et nous ne nous opposons point à ce jugement ; mais nous avons un père qui est âgé, et, le loup ayant mangé le frère de ce jeune homme, il s'est consolé avec ce dernier. Prends celui de nous que tu voudras pour qu'il soit ton serviteur, et laisse aller Benjamin. Joseph répondit, comme on le voit dans le Coran : À Dieu ne plaise que je prenne aucun d'entre vous, excepté celui dans les bagages duquel on a trouvé ce qu'on cherchait. Après cela, les fils de Jacob, voyant qu'ils ne réussissaient pas par la prière, parlèrent avec violence. Ruben, le plus âgé d'entre eux, était doué de force, et, toutes les fois qu'il se mettait en colère, les poils de son corps passaient au travers de ses vêtements et se hérissaient ; il dégageait sa tête de la coiffure qui l'enveloppait ; et, lorsque la colère lui faisait pousser un cri, quiconque entendait ce cri mourait de la frayeur qu'il inspirait. Or cette colère de Ruben ne s'apaisait que lorsqu'une personne de la famille de Jacob avait placé la main sur lui. Ruben alla vers Joseph et lui dit : Ô grand d'Égypte, je suis en colère, et, si je pousse un cri, quiconque m'entendra mourra de frayeur. Ou tu me rendras mon frère, ou je crierai, afin que tu périsses avec tous les habitants de l'Égypte. Joseph sachant que Ruben disait la vérité, et voyant tous les poils de son corps hérissés, comme il savait que, lorsqu'une personne de la famille de Jacob plaçait la main sur le corps de Ruben, sa colère s'apaisait, il donna des ordres à son fils Éphraïm, en disant : Va doucement, de manière que Ruben ne t'aperçoive pas, et place ta main sur son épaule, afin que sa colère s'apaise lorsque tu iras vers lui. Éphraïm fit ce que lui disait son père, et la colère de Ruben se calma. Lorsque Joseph vit que Ruben n'avait plus les poils du corps hérissés, il comprit que sa colère était passée et que sa voix ne pourrait pas sortir ; il lui dit : Je ne laisserai point aller ce jeune homme, fais tout ce qui est en ton pouvoir. Ruben fit un effort pour

crier ; sa voix ne sortit point. Il fut étonné, et il dit à Joseph : Je pense que dans cette maison il y a quelqu'un de la famille de Jacob, et du nombre des enfants d'Abraham, qui a placé la main sur moi, et la colère m'a quitté.

Après cela, Ruben sortit et raconta à ses frères ce qui s'était passé. Ils restèrent alors sans espoir au sujet de Benjamin, et ils s'assirent pour délibérer, en disant : Que ferons-nous, et comment retournerons-nous vers notre père ? Nous lisons dans le Coran ces paroles : « Le plus âgé d'entre eux dit. » Or le plus âgé des fils de Jacob était Ruben ; mais plusieurs personnes attribuent le discours que nous allons rapporter à Juda, moins âgé, mais plus grand que Ruben en fait de science. Vous savez, dit-il à ses frères, quel engagement votre père vous a fait prendre ; il vous a dit : Ramenez-moi ce jeune homme, ou vous serez tous mis à mort. Il ajouta encore, comme nous le voyons dans le Coran : Et vous savez ce que vous avez fait auparavant à l'égard de Joseph. Pour moi, je ne quitterai point l'Égypte tant que mon père ne m'en donnera pas l'ordre, à moins que Dieu n'en décide autrement et que la mort ne m'atteigne. Retournez vers notre père et dites-lui : ô notre père, ton fils Benjamin a commis un vol, et nous ne rendons témoignage qu'à ce que nous savons. Nous avons vu tirer de ses bagages la coupe du roi, et nous ne connaissions pas le vice de Benjamin, nous ne savions pas qu'il volait. Si tu n'as pas confiance en nous, interroge les habitants de l'Égypte, interroge aussi les gens de la caravane avec lesquels nous sommes venus, afin qu'ils te disent que la coupe du roi a été trouvée dans les bagages de Benjamin, et tu sauras alors que nous disons la vérité. Or les frères de Joseph retournèrent auprès de Jacob, et lui exposèrent l'état des choses. Jacob leur imputa ce qui s'était passé, et il dit : Chaque fois que vous allez en Égypte et que vous revenez vers moi, il y a toujours un de vous qui manque : la première fois que vous y avez été, Siméon n'est pas revenu. Ses fils lui répondirent : On l'a retenu comme otage. Jacob continua : Et cette fois-ci vous dites que Benjamin a commis un vol, et que Juda est resté en Égypte avec lui ; cela est une affaire que vous avez arrangée entre vous : peut-être Dieu me rendra-t-il tous mes enfants, Joseph, Benjamin, Juda et Siméon. Alors Jacob détourna d'eux son visage, et il dit : Ô douleur que j'éprouve à cause de Joseph ! Or le chagrin de Jacob et les larmes qu'il répandait firent devenir ses yeux blancs. Ses

fils lui dirent : Penseras-tu toujours à Joseph, jusqu'à ce que ta tête blanchisse, que tu deviennes faible et que tu meures ! Jacob leur répondit : Ce n'est point à vous, c'est à Dieu que je dis ma douleur ; et je sais de Dieu ce que vous ne savez pas. En effet, Jacob savait que le songe dans lequel Joseph avait vu onze étoiles qui l'adoraient s'accomplirait, sans aucun doute, avec le temps. On lit dans une autre tradition que Jacob vit en songe l'ange de la mort, et qu'il lui demanda : As-tu pris l'âme de Joseph ? L'ange de la mort répondit : Non. Jacob sut alors que Joseph était vivant.

Après cela, Jacob dit à ses fils : Ô mes fils, allez en Égypte, cherchez à avoir des nouvelles de Joseph et de Benjamin, et ne désespérez pas de la miséricorde de Dieu. Ils partirent alors pour l'Égypte, afin d'avoir des nouvelles de leurs frères. Or on rapporte qu'au moment de leur départ il ne leur restait plus rien à manger. Ils étaient affamés, et ils ne possédaient plus rien qu'ils pussent emporter pour acheter du blé. Ils réunirent quelques dirhems de mauvais aloi, un peu de laine, du caillé sec, du beurre, et plusieurs autres choses, comme en ont les gens qui possèdent des brebis. Arrivés à Memphis, lorsqu'ils se présentèrent devant Joseph, la faim leur causait de telles angoisses qu'ils oublièrent ce qui concernait leurs frères, et dirent à Joseph : Ô prince, la famine nous a frappés et nous afflige, nous et nos enfants. Nous avons apporté une somme, mais elle est peu considérable pour nous présenter devant toi. Donne-nous du blé, et fais-nous l'aumône, car ce ne sera pas une vente, ce sera un don que tu nous feras, et Dieu ne laissera pas cette action sans récompense. Joseph comprit alors que la faim tourmentait son père ; il ne put se contenir davantage, et il jugea nécessaire de se faire connaître à ses frères. Il leur dit : Savez-vous ce que vous avez fait à Joseph et à son frère ? Vous avez jeté Joseph dans un puits ; et pour Benjamin, vous l'avez séparé de son frère. Vous ne saviez pas que Dieu avait mis Joseph dans la place qu'il occupe, et qu'il lui avait donné la puissance et la grandeur. Il ajouta : Je suis Joseph, et celui-ci est mon frère Benjamin. Toute personne qui craint Dieu et qui prend patience, Dieu ne la laisse pas sans récompense. Les fils de Jacob eurent peur de Joseph, et ils dirent : Maintenant Joseph est devenu puissant : s'il veut nous faire mettre à mort, qui l'en empêchera ? Alors ils lui demandèrent pardon, et dirent : Dieu t'a choisi pour te placer au-

dessus de nous, et nous avons fait le mal à ton égard. Joseph comprit que ses frères le craignaient ; il les rassura, et dit : Ne craignez point, car je ne vous rappellerai pas aujourd'hui les actions que vous avez faites : que Dieu vous pardonne. Après cela, Joseph demanda à ses frères des nouvelles de Jacob. Ils lui répondirent : Lorsque nous retournâmes vers lui, sans ramener ton frère Benjamin, la douleur le rendit aveugle. Joseph dit alors : Portez ma chemise à mon père, et passez-la-lui sur le visage, afin qu'il sente mon odeur, et qu'il recouvre la vue. Prenez ensuite tout ce que vous possédez, et vos femmes et vos enfants, et venez dans ce pays.

Lorsque la caravane sortit de Memphis, les fils de Jacob emportant une grande quantité de blé que Joseph leur avait donnée ainsi que la chemise, Dieu donna ordre au vent de porter l'odeur de la chemise de Joseph, de la porte de Memphis à la terre de Chanaan, vers Jacob. Or la distance était de soixante et dix parasanges. Jacob reconnut l'odeur de Joseph, et il dit : Ô femmes, fils et enfants, je sens l'odeur de Joseph ; mais vous allez dire : Cet homme est en délire, et il a perdu l'esprit. Ils lui répondirent : Tu es encore dans ta croyance ; le souvenir de Joseph ne te laisse pas de repos, et quarante ans se sont passés depuis que Joseph est mort.

Lorsque la caravane fut près de la demeure de Jacob, Juda prit la chemise de Joseph et alla en avant ; il dit : Le jour où on porta à notre père la chemise de Joseph pleine de sang, ce fut moi qui lui dis : Le loup a mangé Joseph. Maintenant aussi c'est moi qui apporte cette bonne nouvelle. Or Juda jeta la chemise de Joseph sur le visage de Jacob, qui recouvra la vue. C'est encore là un des miracles de Joseph, que Dieu montra aux frères de ce patriarche. Jacob dit alors à ses fils : Ne vous ai-je pas dit que je savais de Dieu des choses que vous ne saviez pas ? Les fils de Jacob rougirent à cause de leur père, et ils dirent : Ô notre père, demande à Dieu pardon pour nous, car nous sommes des pécheurs. Jacob répondit : Oui, quand l'heure d'adresser à Dieu mes invocations et mes prières jaculatoires sera venue, je demanderai aussi pardon pour vous. Or Jacob s'acquittait de la prière légale pendant la nuit, et au lever de l'aurore il adressait à Dieu ses prières et ses invocations surérogatoires. C'était donc comme s'il avait dit à ses fils : Au lever de l'aurore je demanderai pardon à Dieu pour vous.

On lit dans une autre tradition que Jacob répondit à ses fils : Je prierai pour vous la nuit du vendredi. Les sages disent à ce sujet : La temporisation est le propre des vieillards, et la précipitation est le propre des jeunes gens. En effet, les fils de Jacob demandèrent pardon à Joseph, et celui-ci leur répondit sur-le-champ : « Qu'aucun reproche ne s'élève contre vous aujourd'hui. Dieu vous pardonne, car il est le plus miséricordieux de ceux qui font miséricorde. » Mais quand ils dirent à Jacob : « Nous sommes des pécheurs, demande pardon pour nous à Dieu, » Jacob répondit : Oui, lorsqu'il en sera temps.

Jacob partit avec ses enfants, les enfants de ses enfants, les femmes de ses fils et toute sa maison, et alla en Égypte. Quand ils entrèrent dans ce pays, ils étaient au nombre de soixante et dix personnes. Lorsqu'ils arrivèrent auprès de Joseph, celui-ci, comme le rapporte le Coran, plaça son père et sa mère avec lui sur un trône. Or la mère de Joseph était morte, mais la sœur de sa mère était vivante, et Dieu lui donne le nom de mère, parce qu'une tante maternelle est une demi-mère, et qu'il est convenable de l'appeler mère.

Les parents de Joseph et ses onze frères baisèrent la terre devant lui, comme il l'avait vu en songe. Joseph dit à son père : Ô mon père, voilà l'explication du songe que j'ai eu autrefois.

On lit, dans une tradition qui ne fait pas partie de cet ouvrage, que, lorsque Joseph retrouva son père, celui-ci lui dit : Ô mon fils, raconte-moi ce que tes frères ont fait à ton égard, lorsqu'ils t'ont enlevé d'auprès de moi. Joseph répondit : Ô mon père, ne me demande pas ce que mes frères ont fait, mais ce que Dieu a fait pour moi. Or Joseph ne voulait pas faire connaître la conduite de ses frères à Jacob, de peur de l'affliger encore une fois et de l'indisposer à leur égard. Joseph avait dit à ses frères : « Qu'aucun reproche ne s'élève contre vous aujourd'hui. Dieu vous pardonne, car il est le plus miséricordieux de ceux qui font miséricorde. » Ensuite Joseph dit à son père, comme on le voit dans le Coran : Ceci est l'explication du songe que j'ai eu autrefois ; Dieu l'a rendu véritable. Il a fait le bien à mon égard, il m'a délivré de prison, il vous a amenés du désert pour vous faire entrer en Égypte et il nous a réunis à vous, après qu'Eblîs eut mal disposé le cœur de mes frères à mon égard. Mon Dieu est bon, et dans sa bonté il fait tout ce qu'il veut. Il est savant, le jugement lui appartient.

Or, lorsque Joseph eut été reconnu juste dans les actions qu'il avait faites, lorsqu'il eut retrouvé son père et qu'il eut été délivré des ses peines, il fut tourmenté par le désir de l'autre monde, et à chaque instant il souhaitait la mort ; il dit, comme on le voit dans le Coran : Ô Seigneur, tu m'as donné la puissance dans ce monde, ainsi que la sagesse et la science de l'interprétation des songes, tu es le créateur du ciel et de la terre, tu es mon Seigneur dans ce monde et dans l'autre. De même que tu as bien disposé pour moi les choses de ce monde, rends bonnes pour moi les choses de l'autre monde. Accorde-moi de mourir et de quitter la vie dans le sein de la vraie religion. Fais que je sois heureusement réuni à mes pères ; place-moi auprès d'Abraham et d'Isaac.

On lit dans les traditions du prophète que, depuis l'époque où Joseph vit en songe onze étoiles qui l'adoraient, jusqu'au temps où ce songe reçut son accomplissement, il s'écoula quarante ans. Jacob vécut encore dix-sept ans, à partir de l'époque où il entra en Égypte, où Dieu lui rendit la vue et lui fit retrouver son fils. Après cela, il mourut. La vie de Jacob fut en tout de cent quarante-sept ans. En mourant, il fit à Joseph cette recommandation : Ensevelis-moi auprès de mes pères Abraham et Isaac. Joseph plaça le corps de Jacob dans un cercueil, et ses frères et lui le portèrent au pays de

Chanaan, où ils le mirent au tombeau. Joseph retourna en Égypte avec ses frères, et il vécut encore vingt-trois ans après Jacob. Dieu lui accorda le don de prophétie, et il appels à Dieu le roi d'Égypte, qui crut à sa parole. Joseph eut deux fils, Éphraïm et Manassé. Les frères de Joseph épousèrent des femmes en Égypte, et il leur naquit des enfants et des enfants de leurs enfants, et leur race devint nombreuse en Égypte, au point que les enfants d'Israël étaient au nombre de soixante et dix personnes lorsqu'ils entrèrent dans ce pays, et quand ils en sortirent avec Moïse ils étaient un million sept cent mille hommes, sans compter ceux qui restèrent dans le pays.

Or le roi d'Égypte mourut, et un autre roi, son parent, s'assit sur le trône. Il était aussi de race amalécite, et se nommait Qâbous, fils de Moç‘ab. fils de Ma‘ouya, fils de Nemîr, fils de Salwâs, fils de ‘Amrou, fils d'Amalec, fils de Lud, fils de Sem, fils de Noé. Il était infidèle, et Dieu envoya vers lui Joseph qui l'appela à Dieu ; mais il ne voulut pas croire, et mourut dans son infidélité. Joseph vécut vingt-

trois ans après la mort de son père, et ensuite il mourut. Ses années atteignirent le nombre de cent vingt.

Joseph, ayant encore ses onze frères, choisit Juda pour son exécuteur testamentaire, et lui dit : Ensevelis-moi en Égypte. Il viendra un descendant de Jacob dont le nom sera Moïse, fils d'Amram, lequel fera sortir d'Égypte les enfants d'Israël. Toi, transmets de génération en génération la recommandation que je te fais, de manière qu'elle arrive à Moïse, afin qu'a l'époque où les enfants d'Israël sortiront d'Égypte ils m'emportent dans un cercueil et me placent à côté de mes pères, Abraham, Isaac et Jacob. Juda plaça le corps de Joseph dans un cercueil de marbre qu'il jeta au milieu du Nil, en Égypte, et, en mourant, il transmit à ses enfants la recommandation de Joseph, laquelle passa de génération en génération jusqu'à Moïse, fils d'Amram. Lorsque Moïse sortit d'Égypte, conduisant les enfants d'Israël, il prit le cercueil de Joseph, l'emporta avec lui, et l'enterra en Syrie auprès d'Isaac, de Jacob et d'Abraham. Dieu à toujours été satisfait des enfants de Jacob, et il les a placés dans le paradis, auprès d'Isaac, de Joseph, de Jacob et d'Abraham. Pour ce monde, Dieu les a nommés tous ensemble dans le Coran ; il dit : « Abraham, Ismaël, Isaac, Jacob et les tribus. » Dieu les a nommés, afin que ton cœur ne fût pas mal disposé à leur égard ; car ils ont gagné le paradis de Dieu.

CHAPITRE LXVI

Histoire de Job le patient

Job était petit-fils d'Ésaü. Il était fils d'Amos, fils de Zara, fils d'Ésaü, et avait pour femme Rahma, fille d'Éphraïm, fils de Joseph. Éphraïm laissa deux fils qui furent tous les deux prophètes après lui ; mais parmi les enfants d'Ésaü il n'y eut aucun prophète, excepté Job, malgré le grand nombre des enfants d'Ésaü. Tous les autres prophètes, tels que Scho‘aïb, furent du nombre des enfants d'Israël, qui est Jacob. Job était un serviteur de Dieu et un prophète. Dieu l'éprouva par des malheurs qu'il ne fit souffrir à aucun prophète. Mais Job montra une patience que ne montra aucun autre prophète. Dieu dit dans le Coran au sujet de Job : « Certes, nous l'avons trouvé patient, l'excellent serviteur. » (Sur. XXXVIII, vers. 43-44.) Or celui que Dieu déclare être un bon serviteur l'est effectivement.

La résidence de Job était en Syrie, dans un pays que l'on nommait Basan, et qui existe encore aujourd'hui. C'est un canton situé entre Damas et Ramla, qui sont deux grandes villes de Syrie. Ce canton renferme des bourgs nombreux et florissants.

Dieu envoya Job, en qualité de prophète, vers les habitants du pays de Basan. Job les appela à Dieu pendant sept ans, et trois d'entre eux crurent à sa mission. Dieu donna à Job de grands biens dans ce canton, tellement que le pays de Basan et les bourgs qu'il renfermait lui appartenaient. Job avait dans ces bourgs cinq cents paires de bœufs pour les travaux du labourage. À chaque paire de bœufs était jointe une ânesse qui portait les instruments du labourage et que suivaient deux ou trois ânons. Tous les laboureurs et tous les habitants des bourgs appartenaient à Job, et il avait encore mille troupeaux de brebis. On voit dans une autre tradition quel était le nombre de brebis qui composait chaque troupeau. Quelques personnes rapportent que ce nombre était de mille brebis par troupeau, et que tous les bergers et les

serviteurs que Job employait lui appartenaient. Job avait dix enfants ; sept fils et trois filles : ils étaient tous déjà grands, et avaient passé l'âge de dix ans. Job les avait placés sous un maître, afin qu'ils apprissent le livre d'Abraham. Or Job rendait à Dieu, pour le remercier des biens dont il l'avait comblé, un culte tel qu'aucun serviteur de Dieu ne lui en a rendu sur la terre un semblable.

Dieu augmentait chaque jour les biens de Job ; il louait ce prophète dans l'assemblée des anges, et les anges du ciel et de la terre bénissaient Job. Eblîs porta envie à l'état de Job, comme il avait déjà fait à l'égard d'Adam, et il dit à Dieu : Le prophète Job ne te rend un culte si grand que parce que tu l'as comblé de biens. Et quel est celui de tes serviteurs qui ne te rendrait pas des actions de grâces pour tant de bienfaits ? Mais accorde-moi du pouvoir sur ses richesses, afin que je les détruise, et tu verras qu'il deviendra infidèle. Dieu voulut montrer à Eblîs la vérité de cette parole qu'il lui avait adressée : « Certes, pour mes serviteurs, tu n'auras pas de pouvoir sur eux. » (Cor. sur. XVII, vers. 67.) Il lui dit donc : Ô maudit, va, et tout ce que tu voudras faire des richesses de Job, tout ce que tu pourras en faire, fais-le. Eblîs vint sur la terre et poussa un cri ; tous les démons se réunirent autour de lui, et il leur dit : Prêtez-moi votre secours pour détruire les biens de Job, afin qu'il devienne infidèle envers Dieu. Or l'orgueil l'avait rendu lui-même infidèle. Dans tous les lieux où Job avait des biens et des quadrupèdes, Eblîs envoya des Devs. Pour lui, il alla dans l'endroit où étaient les brebis de Job, et, par un souffle qui sortit de sa bouche, il répandit dans l'air une chaleur qui produisit du feu et consuma les brebis, les quadrupèdes et les bergers de Job.

Après cela, Eblîs alla vers Job sous la forme d'un esclave, comme s'il avait été berger, et le chef même des bergers, et que l'administration des brebis eût été entre ses mains, et il dit : Dieu a envoyé le feu du ciel, et tes brebis, tes quadrupèdes et tes esclaves ont tous été consumés ; aucun d'entre eux ne s'est sauvé, excepté moi. Job dit : Dieu m'a donné toutes ces choses ; s'il les reprend, il est tout à fait dans son droit. Pour toi, s'il y avait eu en ta personne quelque chose de bien, tu aurais aussi été consumé avec eux.

Après cela, Eblîs confondu se retira de devant Job, et il dit : Ô Seigneur, Job est un serviteur qui te connaît, et il est assuré que tu lui

rendras tous ses biens ; donne-moi le pouvoir de faire mourir ses enfants. Dieu lui répondit : Ô maudit, je t'accorde ta demande.

Eblîs alla vers la maison dans laquelle les enfants de Job se trouvaient tous les dix avec leur maître, et il fit trembler la terre pour que la maison tombât, et les dix enfants de Job et leur maître périrent. Alors Eblîs alla trouver Job sous la forme du maître des enfants de celui-ci, la robe déchirée, le corps plein de terre, la tête cassée et dégoutante de sang, et il lui dit : Ô Job, Dieu a fait trembler la terre à l'endroit où se trouvait la maison dans laquelle tes enfants étaient réunis ; l'édifice est tombé sur leurs têtes. Ils sont morts tous les dix, et, excepté moi, personne ne s'est sauvé. Il n'y a eu de tremblement de terre nulle part, si ce n'est dans l'endroit où était cette maison. Si tu avais vu, ô Job, dans quel état se trouvaient tes enfants, sous la terre, sous les pierres et les poutres de l'édifice ! avec quels gémissements ils périrent ! Comment leurs têtes étaient séparées du corps, et comment leurs yeux sortaient de leur visage ! Comment leur cervelle jaillissait de leur tête ! Si tu avais entendu, ô Job, les cris et les gémissements qu'ils poussaient dans leur détresse, appelant leur père et leur mère, demandant du secours, jusqu'à ce qu'enfin, par ces souffrances, leurs âmes sortirent de leurs corps ! Eblîs parla de cette manière jusqu'à ce que des larmes coulent des yeux de Job, à cause de ses enfants. Ensuite Job éleva son cœur vers Dieu ; il ne se laissa point abattre par le chagrin, il prit patience et dit à Eblîs : Que de choses tu dis ! Tu es certainement Eblîs, et tu ne parles tant que pour jeter mon cœur dans le chagrin et m'éloigner de Dieu. Eblîs se retira confondu et sans espoir de séduire Job. Or, lorsque Eblîs eut perdu l'espoir de séduire Job, et qu'il ne lui eut pas été possible de le jeter dans le chagrin par la perte de ses richesses et de ses enfants, il dit à Dieu : Donne-moi du pouvoir sur sa personne. Dieu répondit : Tu n'auras point de pouvoir sur son cœur, ni sur son intelligence, ni sur sa langue ; quant au reste de son corps, fais-en ce que tu voudras. Eblîs descendit sur la terre, et alla vers Job ; il souffla dans le nez de celui-ci, et répandit comme un feu dévorant par tout son corps, qui devint rouge et qui, le lendemain, fut couvert de gale. Tous les endroits où Job se grattait devenaient des ulcères, et il s'y formait des trous. Des sérosités commencèrent à couler, et tout le corps de Job, depuis la tête jusqu'aux pieds, se couvrit de vers, de sorte qu'il n'y avait rien de sain

en lui, excepté la tête, la langue, les yeux et le cœur. Tous les gens qui étaient avec Job le quittèrent, et il ne resta personne avec lui que Rahma, sa femme. Celle-ci dépensa pour Job tout ce qu'elle possédait, jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus rien. Après cela, elle allait de village en village demandant l'aumône, et on lui donnait quelque nourriture qu'elle apportait à Job. Job demeura sur un lit, parce qu'il ne pouvait pas bouger de sa place ; il ne lui restait plus que les os, toute la chair avait disparu de son corps : et il prenait patience dans ce malheur.

Mais enfin les ulcères de Job incommodèrent les gens du pays, qui ne pouvaient plus habiter avec lui dans le même lieu. Il y avait hors du bourg un endroit où l'on jetait les ordures ; ces gens y portèrent Job et l'y couchèrent, en disant : Qu'il meure ici. Or Job vécut dans cette affliction pendant sept ans. Chaque jour ses tourments augmentaient ; mais sa patience augmentait encore davantage : tellement que les anges du ciel étaient surpris et émerveillés de sa conduite. Eblîs aussi en fut étonné, et il ne savait quelle ruse employer contre Job, excepté d'éloigner de lui sa femme, afin qu'elle ne le soignât plus et qu'il restât seul. Eblîs pensait que peut-être, dans ce malheur, Job crierait avec emportement et perdrait patience.

Un jour, Rahma portait de la nourriture à Job ; Eblîs se présenta devant elle sous la forme d'un vieillard, et lui dit : Ô Rahma, n'es-tu pas la fille d'Éphraïm, fils de Joseph ? Elle répondit : Oui. Eblîs ajouta : Quel est l'état dans lequel je te vois ! Elle répondit : Mon époux Job est tombé dans le malheur, et je le sers. Eblîs dit : Ne le sers point ; car, lorsque tu placeras ta main sur son corps, son malheur s'attachera à toi. La femme de Job répondit : Je ne peux pas faire autrement, car il est mon époux et il a de grands droits sur moi ; et, comme j'ai été avec lui dans le bonheur, je dois aussi rester avec lui dans l'affliction. Eblîs se retira, ayant perdu l'espoir de séduire Rahma, et celle-ci alla vers Job et lui dit : Sur la route, un vieillard s'est présenté devant moi, et m'a dit telle et telle chose. Job lui répondit : Ô femme, celui que tu as vu est Eblîs, et il a voulu te séparer de moi. Vois à ne lui rien dire dorénavant, lorsqu'il se présentera devant toi pour te parler.

Quelque temps s'étant passé, Eblîs se présenta de nouveau devant Rahma sous la forme d'un jeune homme, et il lui dit : Quelle femme es-tu, toi qui es si belle ? Or Rahma, était petite-fille de Joseph, et elle

avait eu part à sa beauté. Elle répondit à Eblîs : J'ai un époux qui est dans le malheur, et qui depuis longtemps est tombé dans l'infortune. Eblîs lui dit : Ô femme, belle comme tu es, que peux-tu faire pour un homme dans le malheur ? Va, dis à ton époux qu'il divorce d'avec toi, afin que je t'épouse. Je suis de tel bourg, j'ai de grandes richesses, je te les donnerai toutes et je te traiterai bien. Cette femme lui répondit : Pour moi, je ne vois rien de supérieur à Dieu et à son prophète. Alors Eblîs se retira, ayant perdu l'espoir de séduire Rahma. Celle-ci alla vers Job et lui raconta ce qui s'était passé. Job dit : Ne t'avais-je pas prévenue que c'est Eblîs qui te parle ainsi, et qu'il ne fallait pas avoir d'entretien avec lui ? Si tu lui parles encore, je te frapperai.

Quelque temps s'étant écoulé, Eblîs se présenta de nouveau devant Rahma sous la forme d'un ange, et lui dit : Tu es la fille d'un prophète, et moi je suis un ange de Dieu ; je viens du quatrième ciel pour te donner un conseil. Rahma dit : Quel conseil me donnes-tu ? Eblîs répondit : Ton époux était prophète de Dieu, qui lui avait donné des biens considérables ; mais Job ne rendit pas d'actions de grâces. Dieu fut offensé de cette conduite ; il le maudit, lui reprit ses richesses et ses enfants, l'affligea et effaça son nom d'entre ceux des prophètes : et nous, qui sommes des anges, nous le maudissons. Ne vois-tu pas que l'affliction de Job augmente à chaque instant ? Dans l'autre monde, il aura un supplice éternel ; et moi je suis venu pour te donner un conseil, afin que tu ne le serves pas et que tu le quittes, pour que Dieu ne t'envoie pas avec lui en enfer.

Lorsque Rahma eut entendu ces paroles, elle fut extrêmement affligée et pleura en disant : Après tant d'afflictions, le nom de Job sera ôté d'entre ceux des prophètes ; et après tant de traverses, il faudra qu'il aille en enfer ! Elle se rendit ensuite auprès de Job, et lui raconta ce qui venait de se passer. Job fut affligé en l'entendant parler ainsi, et il lui dit : Ne t'avais-je pas prévenue une fois et deux fois que celui qui te parle ainsi et qui te cause de l'affliction est Eblîs, et qu'il ne fallait pas avoir d'entretien avec lui ? Or Job lui-même fut affligé de ce que lui avait appris sa femme, et il dit à celle-ci avec serment : Si je me rétablis, je te donnerai cent coups de bâton.

Quelque temps s'étant écoulé, et la femme de Job servant toujours son mari, les trois habitants du bourg qui avaient cru à la parole de Job, et qui se nommaient, le premier Baldad, le second Éliphaz et le

troisième Sophar, allèrent tous les trois voir Job, et, le trouvant dans l'affliction et la souffrance, ils se dirent l'un à l'autre : Peut-être Dieu a-t-il maudit cet homme et l'a-t-il retranché du nombre des prophètes ; si cela n'était point ainsi, comment se pourrait-il que Dieu ne l'eût pas délivré de l'affliction ? Et ils partirent d'auprès de Job.

Job entendit ces paroles qui affligèrent son cœur et lui furent pénibles.

Or Dieu savait si ces paroles étaient véritables ou mensongères ; mais, quand le discours de ces hommes sur l'éloignement de Dieu pour lui tomba dans l'oreille de Job, son cœur fut affligé et il invoqua Dieu en disant : « Certes, le mal m'a atteint ; mais tu es le plus miséricordieux de ceux qui font miséricorde. » (Sur. XXI, vers. 83.) Le sens de ces paroles est : Les discours de ces hommes m'ont été pénibles ; ô Dieu, tu es miséricordieux. Or Job ne prononça ces paroles que par la crainte qu'il ressentait de l'éloignement de Dieu pour lui, et non à cause de son malheur. En effet, Job demeura sept ans dans l'affliction, et jamais il ne proféra une plainte. Vois la délicatesse de la conduite de Job, car il ne dit pas à Dieu : Ô Seigneur, éloigne de moi cette affliction et guéris-moi. Dans un autre passage du Coran, Job dit : « Certes, Satan m'a atteint avec le malheur et la peine. » (Sur. XXXVIII, vers. 40.) C'est-à-dire : Ô Seigneur, la peine et le tourment qu'Eblîs m'a causés sont durs pour moi. Job ne se plaignit pas de ses peines et de ses afflictions, ni de la perte de ses richesses et de ses enfants, parce que ces malheurs ne présentaient pas de danger pour l'autre monde ; mais il fit connaître son état à Dieu, qu'il bénit en disant : « Mais tu es le plus miséricordieux de ceux qui font miséricorde. » Et il imposa silence à sa langue et ne dit pas autre chose. Après cela, Dieu dit : « Or nous l'exauçâmes et nous éloignâmes le mal qui était sur lui. » (Sur. XXI, vers. 84.) C'est-à-dire : Ô Job, le temps de te secourir est venu, et l'époque de la commisération est arrivée. Après cela, Dieu ajouta, comme on le voit dans le Coran (sur. XXXVIII, vers. 41) : « Frappe la terre de ton pied. » Job frappa la terre de son pied, et des ordures sur lesquelles il était sortit une eau plus pure et plus agréable que toutes celles qui existent. Cette eau commença à jaillir et devint une source. Alors Dieu dit à Job : Lave-toi avec cette eau. Rahma, femme de Job, versa de cette eau sur la tète et sur le corps de son époux, et il se lava aussi

lui-même. Toutes les ordures qui couvraient son corps tombèrent, et au même instant ses ulcères furent guéris, et son corps, depuis la tête jusqu'aux pieds, devint plus sain et plus beau qu'il ne l'avait jamais été auparavant. Dieu dit ensuite à Job : Bois de cette eau. Alors tous les vers qui étaient dans l'intérieur et à l'extérieur du corps de Job et les traces du mal disparurent, et Job devint complètement sain.

Or le bourg dont nous avons parlé est au milieu du pays de Basan, et on le nomme *Qarya-Ayyoub.* On voit encore la source près de la porte de ce bourg, et on la nomme *'aïn-Ayyoub.*

J'ai vu le bourg et la source qui s'y trouve. Toute personne qui, attaquée d'une maladie interne ou externe, va dans ce lieu, se lave avec l'eau de la source et en prend comme boisson, guérit de sa maladie. L'auteur de cet ouvrage dit : J'ai vu cette source, j'ai même bu de son eau, et j'ai été témoin de guérisons merveilleuses qu'elle avait opérées sur des malades.

Or Dieu dit à Job : « Prends dans ta main un faisceau de verges et frappes-en ton épouse, et ne viole pas ton serment. » (Sur. XXXVIII, vers. 43.) En effet, Job avait fait serment de donner à sa femme cent coups de bâton. Dieu ne voulut pas que Job faussât son serment, et il ne voulut pas non plus que la femme de Job eût à souffrir après tant de services qu'elle avait rendus à son mari et après s'être si bien conduite. Il dit à Job : Prends un *dhighth.* Or le mot arabe *dhighth,* qui se trouve dans le texte du Coran, signifie un *paquet* ou *une poignée de verges légères, dont les coups ne sont pas douloureux.* Dieu dit à Job comment il devait faire, et Job prit une poignée de verges légères composée de cent branches, qu'il lia ensemble, et il en frappa Rahma une seule fois ; mais ces verges, qui étaient légères, ne lui causèrent pas de douleur. Job se dégagea ainsi de son serment, sans le fausser.

Les jurisconsultes se servent du verset que nous avons cité plus haut comme d'un argument. Lorsqu'une personne a fait un serment dans une affaire difficile, ils ont recours, d'après les règles de la jurisprudence, à un subterfuge tel que la personne se dégage de son serment sans le fausser. Comme si, par exemple, un homme jurait en disant : Je n'entrerai pas dans cette maison, et que cependant il fût absolument nécessaire qu'il y entrât, le subterfuge à employer serait de faire lier les pieds et les mains à cet homme par quelqu'un qui le porterait ensuite dans la maison, de manière que celui qui aurait fait le

serment n'y entrât pas de lui-même et que le serment ne fût point violé.

C'est d'après ce même principe qu'Abou-Hanifa dit : Si un homme doit faire le *namâz,* et s'il a juré en disant, Je ne lirai pas le Coran dans ce namâz (or le namâz n'est complet qu'avec la lecture du Coran, et sans le Coran il est imparfait), cet homme doit employer la ruse suivante : Il fera le namâz après l'imâm et avec l'assemblée, de telle sorte que la lecture de l'imâm suffise pour rendre valide sa prière, sans qu'il soit obligé de lire lui-même, et sans que le serment soit faussé.

L'imâm Schafe‘ï a dit dans un de ses ouvrages : Si un homme jure en disant : Je ne parlerai pas à mon père (or ne pas parler à son père est un mal et un péché), la ruse à employer dans cette circonstance est la suivante : Le père adressera d'abord la parole à son fils, et celui-ci doit lui répondre. L'action de parler à quelqu'un s'exprime, en arabe, par le mot *neda,* et cette action tombe sur le père. De cette manière le fils ne cesse pas de parler à son père, et le serment n'est point faussé. Les jurisconsultes ont un grand nombre de problèmes de ce genre sur chaque sujet.

Or Dieu ordonna à Job d'user de ruse pour que Rahma, femme de celui-ci, ne fût point frappée, et que Job lui-même ne faussât pas son serment.

Dieu a dit : « Nous lui avons rendu sa famille, et nous l'avons doublée par notre miséricorde, et comme pour donner un avertissement à ceux qui sont doués d'intelligence. » (Sur. XXXVIII, vers. 42.) Dieu dit encore dans un autre verset du Coran : « Et comme pour donner un avertissement aux serviteurs de Dieu. » (Sur. XXI, vers. 84.)

Toutes les richesses, le bétail et les enfants que Job avait eus et qu'il avait perdus lui furent rendus au double, et. Dieu dit : J'ai été miséricordieux envers Job et, je l'ai établi comme un monument de souvenir pour mes serviteurs et pour les gens doués d'intelligence, afin qu'ils sachent que quiconque se conduit bien à mon égard, je ne laisse pas perdre ses sacrifices.

Job, après avoir reçu de Dieu ces bienfaits, vécut encore vingt ans, et jusqu'à ce qu'il eut atteint quatre-vingt-treize ans accomplis.

Les vers qui avaient rongé le corps de Job furent, à la prière de ce prophète, changés en vers à soie et en mouches à miel, semblables à

ceux que l'on voit aujourd'hui.

À la fin Job mourut. Il laissa beaucoup d'enfants, et sa postérité devint nombreuse. Il chargea de l'exécution de ses dernières volontés celui de ses fils dont le nom était ‘Hâmil et auquel Dieu accorda la qualité de prophète après la mort de son père. Job eut aussi un fils du nom de Bischr. Dieu accorda la qualité de prophète à Bischr, qui fut appelé Dsou’l-Kefl. Dieu a parlé de lui dans le Coran en ces termes : « Ismaël et Edrîs, et Dsou’l-Kefl, ils étaient tous patients. » (Sur. XXI, vers. 85.) Bischr, fils de Job, avait soixante et quinze ans lorsqu'il mourut. Il institua comme exécuteur testamentaire son fils nommé ‘Abdân. Après ce fils de Job, il n'y eut plus de prophète parmi les descendants d'Ésaü.

Mohammed-ben-Djarîr n'a pas donné dans cet ouvrage l'histoire complète de Job. Nous l'avons complétée d'après les traditions anciennes, les commentaires du Coran et les récits véridiques.

CHAPITRE LXVII

Histoire du prophète Scho‘aïb

Le prophète Scho‘aïb était du nombre des enfants d'Abraham, non par Isaac ni par Ismaël, mais par Madian. Son nom est *Jethro* en hébreu et *Scho‘aïb* en arabe. Il était fils de San‘oun, fils d’‘Ankâ, fils de Madian, fils d'Abraham. Sa mère descendait de Loth. Quelques personnes disent que Scho‘aïb n'était pas du nombre des enfants d'Abraham, mais descendant d'un homme qui avait cru à Abraham, au pays de Babylone, et qui, lors de l'émigration d'Abraham, avait été en Syrie avec ce prophète.

Scho‘aïb était aveugle, et aucun prophète n'a été aveugle excepté lui. Malgré sa cécité et sa faiblesse, lorsqu'il reçut le don de prophétie, il ne craignit pas que son peuple le fit périr. Scho‘aïb était extrêmement éloquent, et avait la repartie prompte. Notre prophète l'a appelé *le prédicateur des prophètes,* à cause de l'excellence des paroles qu'il dit à son peuple. Scho‘aïb était un prophète revêtu du caractère d'apôtre, et il habitait une ville dont le nom est Madian, située en Syrie. Cette ville existe encore aujourd'hui ; c'est un lieu agréable, plein d'arbres et de verdure.

Dieu donne au peuple de Scho‘aïb le nom d'*Aç‘hâb-al-Aïka* quand il dit : « Les habitants de la forêt ont accusé de mensonge ceux qui ont été envoyés de Dieu, lorsque Scho‘aïb leur dit : Est-ce que vous ne craindrez pas Dieu ? » (Sur. XXVI, vers. 176.) Or le mot *aïka,* qui se trouve dans ce verset, signifie en arabe la même chose que *ghaïdha*, c'est-à-dire *un bois agréable.*

Dieu avait donné aux habitants de la forêt des richesses considérables. Ces gens adoraient les idoles et avaient des balances et des mesures fausses. Chaque homme possédait deux balances et deux mesures : les unes pour acheter, elles étaient plus fortes ; et les autres pour vendre, celles-ci étaient plus faibles. Ils avaient des dirhems

qu'ils donnaient par compte et non au poids ; et tous ceux qui donnaient ces dirhems en ôtaient quelque peu, mais de manière qu'on ne s'aperçût pas que le dirhem avait perdu de sa valeur.

Mohammed-ben-Djarîr dit dans son ouvrage que les habitants de Madian et ceux de la forêt sont deux peuples différents, vers lesquels Schoʻaïb fut envoyé en qualité de prophète ; mais cette assertion est inexacte. Les savants, les auteurs de commentaires du Coran, d'histoires et de chroniques, nous apprennent que les habitants de la forêt étaient tous des Madianites, et c'est la vérité. Ne vois-tu pas que Dieu, quand il parle des Madianites, les désigne comme falsifiant les balances et les mesures ? Il dit : « Nous avons envoyé vers Madian leur frère Schoʻaïb, qui dit : Ô mon peuple, servez Dieu ; vous n'avez pas d'autre Dieu que lui. Déjà une démonstration manifeste vous est venue de la part de votre Seigneur ; rendez donc justes la mesure et la balance. » (Sur. VII, vers. 83.) Et, d'autre part, Dieu dit encore : « Les habitants de la forêt ont accusé de mensonge ceux qui ont été envoyés de Dieu, lorsque Schoʻaïb leur dit : Est-ce que vous ne craindrez pas Dieu ? Je suis pour vous un envoyé fidèle : craignez donc Dieu, et obéissez-moi. Je ne vous demande pas de récompense pour ce que je vous dis. Je n'attends ma récompense que du Seigneur de toutes les créatures. Rendez juste la mesure, et ne soyez pas de ceux qui retranchent quelque chose. Et pesez avec une balance égale. (Sur. XXVI, vers. 176 et suiv.) Il est évident, d'après cela, que les Madianites et les habitants de la forêt n'étaient qu'un même peuple, et qu'ils vivaient dans le même pays. Nous voyons par le Coran que Schoʻaïb appela son peuple à Dieu, et, dans les discussions qui s'élevèrent entre Schoʻaïb et les Madianites, il répondit à tout ce que ceux-ci lui dirent. On lit dans le Coran : « Nous avons envoyé vers Madian leur frère Schoʻaïb, etc. » Parmi les Madianites, les uns crurent et les autres ne crurent point.

Les habitants de la Syrie, ayant eu connaissance de la mission prophétique de Schoʻaïb, accoururent de toutes les villes, pour le voir et entendre sa parole. Les Madianites se plaçaient sur le chemin, effrayaient tous ceux qui entraient dans la ville pour aller voir Schoʻaïb, et disaient : Prenez garde à ne point croire à Schoʻaïb, car il est insensé, et il trompe les hommes avec des paroles. Schoʻaïb dit aux Madianites, comme on le voit dans le Coran : Ne vous tenez pas

sur chaque route, et n'effrayez pas les hommes. Ne détournez pas de la droite voie celui qui croit à Dieu. Après cela, Schoʻaïb rappela aux Madianites les bienfaits de Dieu, en disant, comme on le voit dans le Coran (sur. VII, vers. 84 et suiv.) : « Rappelez-vous que vous étiez un petit nombre, et Dieu a multiplié votre race. » Et Schoʻaïb menaçait les Madianites des mêmes châtiments que Dieu avait infligés aux peuples qui étaient avant eux. Il leur disait : Et voyez quelle a été la fin de ceux qui ont fait le mal sur la terre. C'est-à-dire : Considérez les hommes qui ont été avant vous et qui ont fait le mal sur la terre ; voyez ce qui leur est enfin arrivé, et la manière dont Dieu les a détruits, comme le peuple de Noé, le peuple de Houd, le peuple de Çâliʻh et le peuple de Loth. Ensuite Schoʻaïb fortifia le cœur des fidèles qui n'avaient point cru aux paroles des Madianites, et il leur dit : Si une partie d'entre vous croit à la chose pour laquelle j'ai été envoyé, et si l'autre partie n'y croit pas, attendez patiemment jusqu'à ce que Dieu juge entre nous, car il est le meilleur des juges. C'est-à-dire : Si une partie d'entre vous croit à ma parole, qu'ils prennent patience jusqu'à ce que Dieu juge entre moi, vous et les autres. Quand Dieu voudra, il les fera périr et nous délivrera d'eux. On voit dans le Coran que les grands et les principaux d'entre les Madianites dirent à Schoʻaïb : Ô Schoʻaïb, nous te chasserons de cette ville avec tous ceux qui ont cru à ta parole, afin que toi et eux vous reveniez à notre religion. Schoʻaïb répondit : Jamais aucun de nous ne retournera à votre religion ; si nous y retournions, nous serions menteurs à l'égard de Dieu. Nous avons dit : Il n'y a pas d'autre Dieu que lui, et après cela nous deviendrions polythéistes et nous prendrions un autre dieu ! Nous ne devons pas retourner à votre religion, excepté par la volonté de Dieu. Si vous nous chassez de la ville, nous avons confiance en Dieu. Schoʻaïb dit encore : Ô Seigneur, prononce avec justice entre nous et ce peuple : tous ceux d'entre nous qui sont dans la droite voie, prête-leur ton secours ; et tous ceux qui sont égarés, fais-les périr. Tu es le meilleur de tous les juges. Ensuite les grands d'entre le peuple de Schoʻaïb continuèrent d'effrayer les petits en disant : Si vous obéissez à Schoʻaïb, il vous en arrivera mal, car vous abandonnerez la religion de vos pères et de vos aïeux, et nous vous chasserons de la ville pour toujours : vous serez contraints de renoncer à votre pays et à vos possessions, et vous souffrirez du dommage dans votre religion et

dans vos biens temporels. Malgré ces défenses que les grands faisaient au peuple relativement à Schoʻaïb, celui-ci appelait toujours à Dieu les Madianites, et leur disait, comme on le voit dans le Coran (sur. XI, vers. 86 et suiv.) : « Ne commettez pas le mal sur la terre de Dieu, pour écarter et détourner les créatures de la voie de Dieu ; et ne vous servez pas de fausses balances et de fausses mesures. Ce qui vous est réservé auprès de Dieu vaut mieux pour vous, si vous êtes croyants. » C'est-à-dire : Lorsque, méprisant votre petit gain, vous rendrez justes vos balances et vos mesures, Dieu vous donnera une récompense et bénira ce que vous possédez ; et, par cette récompense de Dieu et cette bénédiction, les biens que vous possédez seront augmentés, tandis que ce que vous volez est peu de chose. Ils lui répondirent : Ô Schoʻaïb, notre religion ne dit pas ce que tu nous dis. Nous ne renoncerons pas au culte de ces idoles que nos pères ont adorées, et tu ne nous empêcheras pas de faire, au sujet de nos biens, tout ce que nous voudrons si nous le voulons, nous donnerons peu, et si nous le voulons, nous donnerons davantage. Tu es un homme doué d'intelligence et qui suit la droite voie. Or ces paroles étaient un effet de leur ignorance ; ils les disaient à Schoʻaïb par moquerie, comme on dit à un homme sans intelligence, *Tu es un homme distingué,* et à un homme auquel on veut reprocher sa mauvaise conduite, *Tu es un homme qui suit le droit chemin :* et cela par manière de moquerie. Schoʻaïb dit aux Madianites : Qu'en pensez-vous ? Si j'ai un titre authentique de ma mission, de la part de mon maître, et s'il m'est échu un sort heureux, en fait des biens de ce monde, sort qui vient de lui, puis-je ne pas accomplir la mission qu'il m'a donnée et me dispenser d'obéir à ses ordres ? Je ne veux pas, en vous éloignant des choses que je vous défends, m'en réserver pour moi-même la jouissance exclusive.

Lorsque les Madianites dirent à Schoʻaïb, Reviens à notre religion, il répondit, Je ne le pourrai pas, car je vous dis : N'adorez pas les idoles, je vous interdis cette adoration. Comment donc, après cela, m'ordonnez-vous de faire ce que je vous défends ? Schoʻaïb dit encore, comme on le voit dans le Coran : Tant que je le pourrai, je m'appliquerai au bien. Mon secours vient de Dieu. Je me confie en Dieu et je tourne mon cœur vers lui, afin qu'il me garde des choses dont vous me faites peur. Ô mon peuple, n'allez pas encourir le

châtiment par inimitié pour moi et par opposition à ma personne. Puissiez-vous n'être pas atteint du châtiment qui a atteint le peuple de Noé, ou le peuple de Houd, ou le peuple de Çâli‘h, ou le peuple de Loth, qui n'est pas éloigné de vous. Ce qui est arrivé à ces peuples vous arrivera. Ensuite Scho‘aïb dit : Implorez la clémence de votre Seigneur et retournez à lui. Certes, mon Seigneur est miséricordieux et aimant. Les Madianites dirent : Ô Scho‘aïb, nous ne savons pas ce que tu dis. Et ils le savaient ; mais ils disaient cela par mépris. Comme lorsque quelqu'un parle, que tu sais ce qu'il dit, et que tu veux cependant te moquer de ses paroles et les mépriser, tu dis : Je ne comprends pas tes discours. Les Madianites ajoutaient : Nous voyons que tu es faible au milieu de nous. En effet, Scho‘aïb était aveugle et faible, quoique très-éloquent. Les Madianites dirent encore à Scho‘aïb : Si ce n'eût été ta famille, certes nous t'aurions lapidé. C'est-à-dire : Si ta famille et les tiens n'étaient pas si nombreux, nous te lapiderions. Et ils ajoutaient : Tu n'es pas respectable pour nous ; mais à cause des tiens nous t'honorons. Scho‘aïb dit : Ô mon peuple, est-ce que mes proches sont plus dignes de respect pour vous que Dieu ? Vous ne placez Dieu qu'après eux, et vous ne craignez pas Dieu, tandis que vous vous inquiétez des hommes ? Dieu sait ce que vous faites. Scho‘aïb dit encore : « Ô mon peuple, agissez selon votre condition, et certes j'agirai selon la mienne. » (Sur. XI, vers. 95 et suiv.) Ces paroles ne sont point un commandement, mais une menace. Scho‘aïb ajouta : Vous saurez bientôt sur qui tombera un châtiment qui le couvrira de honte, et qui est menteur. Attendez l'événement, certes je l'attendrai avec vous. Les Madianites répondirent : On t'a ensorcelé, et tu es devenu fou et un homme qui parle trop. Tu es un homme semblable à chacun de nous ; et pourquoi Dieu t'aurait-il accordé le don de prophétie, et ne nous l'aurait-il pas accordé ? Nous pensons que tu mens ; si tu dis la vérité et que tu sois prophète, fais tomber une portion du ciel sur la terre, afin que nous voyions que tu es un prophète de Dieu. Scho‘aïb abandonna les Madianites à Dieu, et il dit : Dieu sait ce que vous faites. Or, dans le Coran, Dieu n'a parlé d'aucun prophète qui ait eu avec son peuple autant de discussions que Scho‘aïb, et qui ait donné des réponses plus fortes aux objections qui lui étaient faites. Notre prophète a dit :

Schoʻaïb est le prédicateur des prophètes. Et cela à cause de l'excellence des discussions et des répliques que Dieu rapporte de lui.

Ensuite, lorsque le temps du châtiment fut arrivé, sans que les Madianites eussent cru, Dieu les punit, comme il l'a dit lui-même : « Et lorsque notre ordre arriva, nous sauvâmes, par notre miséricorde, Schoʻaïb et ceux qui avaient cru avec lui, et un bruit violent assaillit ceux qui avaient été injustes. Et le matin ils furent trouvés dans leurs maisons, étendus morts sur la terre, comme s'ils n'avaient jamais habité ce lieu-là. » (Sur. XI, vers. 97.) Et dans un autre passage Dieu dit encore : « Ils l'accusèrent donc de mensonge, c'est pourquoi ils furent assaillis par le châtiment du jour des ténèbres. » (Sur. XXVI, vers. 189.)

Or, lorsque Dieu voulut punir les Madianites, il se fit sentir dans leur ville une grande chaleur, et ils ne pouvaient trouver de repos ni nuit ni jour. Alors ils s'en allèrent à une parasange de la ville. Un nuage parut qui cachait le soleil dans ce lieu-là. Tous ceux qui avaient pu sortir de la ville se tinrent sous ce nuage, espérant trouver quelque soulagement à la chaleur. Et tous ceux d'entre les femmes, les enfants et les vieillards qui ne furent pas en état de quitter la ville restèrent dans les maisons, espérant qu'il y ferait plus frais. Dieu fit descendre du nuage un feu qui brûla les Madianites, comme le poisson qu'on fait cuire dans une poêle. Et Gabriel poussa un cri effrayant, et tous ceux qui étaient dans les maisons rendirent l'âme, à cause de la terreur que leur inspira ce cri. Schoʻaïb et les croyants qui étaient avec lui furent seuls sauvés. Dieu nous apprend dans le Coran que ceux qui avaient accusé Schoʻaïb de mensonge périrent tous, de telle sorte qu'il ne resta d'eux aucune trace dans le monde. Schoʻaïb continua d'habiter la même ville avec les croyants, et la race de ceux-ci devint nombreuse. Schoʻaïb vécut jusqu'à l'époque où Moïse, parti d'Égypte, arriva auprès de lui. Ses biens et ses troupeaux devinrent nombreux. Il donna sa fille à Moïse.

CHAPITRE LXVIII

Histoire du roi Minotschehr

Or les Persans avaient toujours un grand roi, et les prophètes qui parurent en Égypte, en Syrie et dans le Maghreb, parurent du temps de ces grands rois. La résidence des rois de Perse était dans le pays de Babylone, dans la province d''Irâq, dans le lieu où sont aujourd'hui Bagdâd, Ahwâz, Koufa et Baçra. Cependant plusieurs de ces rois habitaient la province de Fars. Il y eut quelques-uns de ces rois de Perse auxquels les Arabes furent soumis, et qui eurent sous leur obéissance les rois de Syrie et ceux de l'Yémen. Il y en eut d'autres dont l'empire ne s'étendit pas au delà du Tigre et de l'Euphrate. Mais jamais les Arabes et les habitants du Maghreb n'étaient entièrement soumis aux rois de Perse, excepté à Minotschehr. Or Minotschehr était un grand roi ; son empire s'étendait jusque sur la Syrie, l'Yémen et le Maghreb ; mais les rois d'Égypte, les Pharaons, qui étaient Amalécites, comme nous l'avons dit en rapportant leur généalogie dans l'histoire de Joseph, n'obéissaient à aucun roi, ni aux rois de l'orient, ni aux rois de l'occident. L'empire de Minotschehr s'étendait jusqu'au Maghreb, et cependant le Pharaon d'Égypte ne lui obéissait point, l'Égypte était hors de cet empire ; mais la Syrie, le Hedjâz et l'Yémen en faisaient partie. Le prophète Moïse parut du temps de Minotschehr. On a rapporté dans cet ouvrage l'histoire abrégée de ce roi avant celle de Moïse, parce que Minotschehr était un roi doué de justice et de prudence. Il eut souvent la guerre avec les rois des Turcs et avec les rois de l'orient. Il composa un discours que tous les rois doivent lire, savoir et mettre en pratique. Nous rapporterons ce discours après avoir achevé ce chapitre. On lit dans l'ouvrage de Tabarî que Minotschehr descendait du roi Afridoun. Nous avons déjà fait connaître l'histoire d'Afridoun, lequel s'avança contre Beïourasp, nommé *Dho'hâk,* sortit d'Ispâhân accompagné de cet homme appelé

Kâveh, occupa le royaume, fit Kâveh général de son armée et s'empara du trône.

Or Afridoun avait trois fils, Tour, Salm et Iradj. En mourant, il divisa son royaume en trois parts et le leur partagea. Iradj, qui était le plus jeune fils d'Afridoun, eut l'‘Irâq et l'Iran-schehr. Après cela, lorsque Afridoun fut mort, ses deux autres fils tuèrent Iradj en disant : Notre père a été injuste envers nous ; tu es le plus jeune, et il t'a donné le meilleur royaume. Après avoir tué Iradj, ils divisèrent l'empire en deux parts. Or Minotschehr était un des descendants de la race d'Iradj ; voici comment on rapporte sa généalogie : Minotschehr, fils de Manoshou, fils de Masourabi, fils de Votrek, fils de Sarouschek, fils d'Atrak, fils de Betek, fils de Ferschek, fils d'Ischek, fils de Ferkouzek, fils de Kouzek, fils d'Iradj, fils du roi Afridoun. C'est ainsi que les savants rapportent la généalogie de Minotschehr ; mais les docteurs de la Perse ne sont pas tous d'accord sur ce point ; parmi ceux-ci, les uns adoptent la généalogie que nous avons donnée, et les autres disent que Minotschehr était un descendant très-proche d'Afridoun, lequel rechercha la fille d'Iradj, fille de son propre fils, et vécut avec elle. Or ces princes étaient adorateurs du feu, et ils regardaient comme permis les mariages avec une mère, une fille et une sœur. Ainsi donc Afridoun rechercha la fille d'Iradj, nommée Kouschek, et vécut avec elle. De cette femme naquit une fille nommée Bentek. Afridoun vécut encore avec celle-ci, qui mit au monde une fille appelée Virak. Afridoun vécut encore avec cette dernière et en eut une fille appelée Manoschkhorak et un fils du nom de Manoschrefa. Ensuite ceux-ci vécurent ensemble, et d'eux naquit Minotschehr, pendant qu'Afridoun vivait encore. On porta Minotschehr, tout petit, au roi Afridoun, qui, l'ayant vu, dit, *Aï mena tscheher,* c'est-à-dire *celui-ci me ressemble.* Ensuite il ajouta : Celui-ci deviendra un grand roi, et il mit sa couronne sur la tête de l'enfant. Plusieurs disent qu'il tint l'enfant élevé au-dessus de sa tête pour obtenir un bon présage.

Or Afridoun mourut, et Tour et Salm tuèrent Iradj, aïeul de Minotschehr, s'emparèrent de tout l'empire, et le gardèrent pendant trois cents ans.

Minotschehr grandissait et il habitait le pays de Reï, dans lequel il était né ; plusieurs disent qu'il habitait Damâvend. Lors donc que

Minotschehr fut devenu grand, il s'empara du royaume d'Iran. Tour et Salm vivaient encore. Minotschehr réunit contre eux une armée, les combattit et les tua pour venger le sang de son père. Après cela, il se rendit maître de tout l'empire, et plaça la couronne sur sa tête.

Or Minotschehr était un roi juste, équitable et qui s'attirait le respect. Il exerça la royauté pendant cent vingt ans. Il amassa, dans toutes les villes qui étaient sous sa domination, des armes propres à la guerre. Lorsque vingt années de son règne se furent écoulées, Moïse parut en Égypte avec le don de prophétie, et Pharaon fut submergé. La religion de Moïse se répandit dans la Syrie et dans le Maghreb, et Minotschehr eut connaissance de Moïse ; mais ce prince était occupé des affaires de son royaume. Afrasiâb avait marché contre lui, et lui avait enlevé l'empire de l'orient : de sorte que Minotschehr ne s'inquiétait pas de se qui se passait en Égypte. Or ce roi Afrasiâb était Turc. C'était un grand roi : tous les Turcs et les habitants de l'orient étaient sous son obéissance. Le lieu de sa résidence était tantôt Balkh et tantôt Merv. La ville de Balkh était entièrement occupée par les Turcs. Ceux-ci avaient passé le Djî‘houn, et l'on ne voyait dans tout le pays de Balkh et de Merv jusqu'à Sarkhas que des pavillons et des baraques des Turcs : et jusqu'à la montagne de Nischabour, à une distance de trois parasanges en deçà de la ville, tous les habitants étaient Turcs. Tout ce pays faisait partie de l'empire d'Afrasiâb, qui en avait dépouillé Minotschehr. L'armée d'Afrasiâb était innombrable, et l'empire de ce prince s'étendait en deçà du Djî‘houn jusqu'aux pays dont nous venons de parler. Tous les habitants du pays au delà du Djî‘houn jusqu'à Fergânâ, et ceux du Turkestân jusqu'aux frontières de la Chine, étaient dans son armée. Or Afrasiâb réunit ses troupes et passa les frontières du royaume de Minotschehr, qui combattit plusieurs fois contre lui. À la fin, Afrasiâb détruisit les forces de Minotschehr et l'obligea de se jeter dans un château de la province de Tabarîstân, autour duquel il établit son armée. Or Afrasiâb était resté quelques années dans le Tabarîstân avec ses Turcs, et Minotschehr se trouvait pendant ce temps-là dans le château d'une ville que l'on nomme Âmol. Tous les environs de cette ville sont pleins de rochers, et on y trouve beaucoup de forêts, de sorte que l'armée des Turcs ne fit aucun progrès dans ce pays-là. J'ai lu, hors de la Chronique arabe de Tabarî, dans le livre intitulé *Fadhâïl alboldan*, où se trouvent

rapportées quelques-unes des qualités excellentes de chaque ville, qu'Âmol était la résidence des rois du Tabarîstân. Rien de ce qui est nécessaire aux hommes pour manger ou pour boire, soit fruits, soit aliments succulents ou doux, ni aucune espèce de vêtement d'été ou d'hiver, ne manque dans Âmol, et il est inutile d'aller chercher ces choses hors de la ville pour les y porter.

Tabarî continue son récit de la manière suivante : Le roi Afrasiâb s'établit pendant dix ans avec toute son armée de Turcs autour de la ville de Tabarîstân, et Minotschehr se tint enfermé pendant dix ans dans cette ville avec son armée, sans qu'il fût besoin de rien apporter du dehors. Il y avait dans Âmol des vêtements de différentes espèces, et tels qu'on n'en trouvait de semblables dans aucune autre ville. On y trouvait aussi des plantes, des herbes et des fruits odoriférants, comme les citrons, les oranges, et d'autres encore. Minotschehr réunit toutes ces choses et les envoya en présent à Afrasiâb, en disant : Jusques à quand resteras-tu autour de ce château ? Quel mal me fais-tu ? Quelle détresse éprouvé-je ? Tout ce qu'il y a de bon et d'utile dans l'univers se trouve dans cette ville. Je n'ai besoin d'aucune chose du dehors.

J'ai lu dans un livre que, pendant les dix ans de siège, il ne fut pas nécessaire d'apporter la moindre chose à Minotschehr, excepté du poivre pour mettre dans la marmite. Quant à cette épice, il était impossible d'en avoir à Âmol. En effet, le poivre ne vient pas bien avec l'humidité ; or Âmol est situé sur le bord de l'eau, et l'air de cette ville est humide : de plus, le poivre ne se trouve que dans l'Hindoustân. Minotschehr assembla donc les sages et leur dit : Que faire pour avoir du poivre ? Car l'air de cette ville est tel que le poivre n'y peut point venir. Or il y avait à Âmol des jardins dans lesquels se trouvait une plante que l'on appelle gingembre, et aussi un légume que l'on appelle *term,* et qui a le goût du gingembre. Les sages dirent à Minotschehr : Ordonne qu'on mette dans les marmites ce gingembre et ce term pour remplacer le poivre. Minotschehr fut rempli de joie, et l'on mit ces substances dans les marmites au lieu de poivre. Aujourd'hui encore on continue à faire de même.

Or, dix ans s'étant écoulés, Afrasiâb se lassa de camper autour de la ville de Tabarîstân, et la mort et la maladie firent des ravages parmi les Turcs. Alors Afrasiâb fit la paix avec Minotschehr et s'en retourna.

Maintenant Mohammed Tabarî, fils de Djarîr, ajoute : Les deux rois firent la paix à la condition que l'on fixerait une limite entre le pays des Turcs et la Perse, que tout le pays qui serait au delà de cette limite appartiendrait au roi des Turcs, que tout ce qui serait de ce côté-ci appartiendrait à Minotschehr, et que ni l'un ni l'autre ne franchiraient leurs frontières respectives. Ensuite ils convinrent de cette condition, qu'on choisirait dans l'armée de Minotschehr l'homme le plus habile à tirer de l'arc et le plus fort à lancer des flèches, et qu'on lui dirait : Lance une flèche dans le Tabarîstân ; et que l'endroit où la flèche tomberait serait la limite des deux royaumes ; que de l'autre côté de l'endroit où tomberait la flèche serait la frontière des Turcs, de ce côté-ci la frontière de la Perse, et que le pays appartiendrait à Minotschehr. Les deux rois agréèrent ces conditions, écrivirent un traité de paix, prirent des témoins et jurèrent. Or Minotschehr n'avait pas dans toute son armée de meilleur tireur d'arc qu'un nommé Aresch, auquel il donna l'ordre suivant : Monte sur le sommet du pic de Damâvend et lance une flèche ; voyons où elle tombera. Aresch monta sur le sommet du pic de Damâvend, et lança une flèche de toutes ses forces. Cette flèche vola jusqu'au delà de la province de Tabarîstân, de Nischabour, de Sarkhas, de Merv, de tout le désert de Merv, et alla tomber sur les bords du Djî‘houn. Quelques personnes prétendent que cette flèche, par un effet du bonheur de Minotschehr, alla frapper un vautour dans l'air, et que cet oiseau tomba et mourut sur les bords du Djî‘houn ; qu'on retrouva ensuite la flèche, et qu'on la rapporta dans le Tabarîstân, mais que personne ne vit le vautour, parce que des bêtes féroces et des oiseaux l'avaient dévoré.

Or il fut pénible pour Afrasiâb d'être obligé de donner tout ce pays à Minotschehr ; mais il avait fait un pacte, il avait écrit un traité de paix et il avait juré : il ne pouvait pas revenir sur ce qu'il avait fait. Après cela, Afrasiâb remmena son armée et repassa le Djî‘houn. Les deux rois placèrent entre eux le Djî‘houn comme une limite ; le pays qui se trouvait de l'autre côté du fleuve appartenait aux Turcs et formait le royaume d'Afrasiâb, et ce qui était de ce côté-ci du Djî‘houn formait les limites de la Perse et dépendait du royaume de Minotschehr. Minotschehr sortit du château dans lequel il s'était enfermé, retourna à Reï, s'assit sur le trône et fit fleurir la justice

parmi ses sujets. Il établit des Dehqâns dans toutes les villes et dans tous les bourgs, et leur ordonna de rendre le monde florissant. Il fit couler vers Balkh un grand nombre de canaux dérivés du fleuve Djî‘houn. Il s'empara des villes qu'il put prendre, et fit couler l'Euphrate du côté de l'occident. Il fit affluer vers sa personne de grandes richesses ; il fit des dons à ses soldats, et ordonna qu'on leur distribuât des livres dans lesquels étaient inscrits, leurs noms et les sommes qu'ils avaient reçues. Il divisa les combattants en plusieurs classes : ceux qui savaient se servir du sabre, ceux qui savaient se servir du javelot, et ceux qui savaient se servir de flèches. Il forma de chaque classe un corps séparé. Minotschehr assigna aux archers le premier rang dans ses troupes, et ceux-ci formèrent l'avant-garde de son armée. Ce prince rendit le monde florissant, suivit la justice et l'équité et taxa les denrées à un prix peu élevé. Les hommes vécurent ainsi dans le repos pendant trente-cinq ans ; ensuite Afrasiâb, roi du Turkestân, mourut, et son fils monta sur le trône. Les Turcs repassèrent de nouveau le Djî‘houn, rompirent le traité et s'emparèrent d'une partie du royaume de Minotschehr. Ce prince, frappé de l'état des choses, assembla tous les chefs de l'armée, et, leur ayant fait prendre place, il leur adressa des conseils en ces termes : Ô hommes, vous ne sortez point de la position où vous êtes, parce que durant un certain espace de temps vous avez été assoupis et vous avez goûté le repos. Or les hommes ne sont hommes que lorsqu'ils se donnent du mouvement et qu'ils agissent pour obtenir ce qui leur est utile et pour éloigner d'eux l'ennemi. Lorsque vous n'agissez point, vous êtes semblables à des morts. Or les Turcs sont venus et se sont emparés des frontières de notre royaume. Tout cela vient de ce que vous êtes restés tranquilles et de ce que vous ne leur avez point fait la guerre. Dieu m'a donné ce royaume afin que je le remercie par des louanges et des actions de grâces, que je défende l'empire, que je traite bien le peuple, que j'exerce la justice et l'équité parmi les créatures, et afin qu'en lui obéissant ainsi j'obtienne de lui l'accroissement de mon empire. Mais, si je ne le loue pas et que je ne lui rende pas d'actions de grâces, il me reprendra ce royaume et me punira dans l'autre monde. Dieu m'a fait naître au nombre des rois, et je ne veux pas causer la perte de ce royaume qu'il m'a donné. Que toutes les créatures, armée et peuple, s'assemblent demain en ma présence, vous

entendrez les paroles que je vous adresserai. Tous s'excusèrent de leurs fautes et obéirent aux ordres de Minotschehr. Puis l'assemblée se leva, et chacun se dispersa de son côté.

CHAPITRE LXIX

Minotschehr assemble l'armée et le peuple

Après cela, le lendemain, Minotschehr ordonna que tous eussent à s'assembler, armée et peuple, grands et petits. Il fit asseoir chacun à la place qu'il devait occuper d'après son rang. Pour lui, il s'assit sur le trône et mit la couronne sur sa tête. Il fit asseoir sur un trône d'or le Mobed des Mobeds, qui était le plus grand de tous les Mobeds et de tous les savants de ce temps-là. Ensuite il se leva, et toute l'assemblée avec lui. Il dit : Asseyez-vous, car, pour moi, je me suis levé afin que vous me voyiez tous et que vous entendiez mes paroles. Après cela, il prononça un discours et adressa des conseils à toute l'assemblée, en disant : Ô hommes, ces créatures si nombreuses que vous voyez ont toutes un Créateur unique. Les biens qui arrivent à ces créatures viennent du Créateur, et c'est lui qui a formé les créatures. Il faut adorer le Créateur, le louer pour ses bienfaits et se livrer à son destin, car tout ce qui doit arriver arrive infailliblement. Or il n'y a rien de plus faible que la créature ; si la créature cherche une chose, elle ne la trouve pas. Le Créateur est plus fort et plus puissant que qui que ce soit, et la créature est plus faible que quoi que ce soit. En effet, ce qu'elle cherche, elle ne le trouve pas, et, lorsque Dieu la cherche, il la trouve, et elle ne peut se soustraire à la puissance de son Créateur. Réfléchir sur les œuvres du Créateur augmente la lumière de la créature ; et ne pas réfléchir sur les œuvres du Créateur augmente pour la créature les ténèbres du cœur. L'ignorant est celui qui se perd toujours dans la route qu'il suit, et qui persiste cependant à suivre cette même route. Ceux qui nous ont précédés ne sont plus, et ils nous ont transmis le monde ; nous n'avons qu'à marcher sur leurs traces. Nos ancêtres sont à notre égard comme la racine de l'arbre, et nous sommes à leur égard comme la branche de l'arbre. Quand on arrache la racine de l'arbre, la branche ne peut pas subsister. Et nous aussi,

comment subsisterions-nous dans ce monde, après nos ancêtres, si ce n'est en agissant comme ils ont fait ?

Or Dieu, dans sa munificence, nous a donné ce royaume. Nous célébrons ses louanges et nous lui demandons qu'il nous maintienne dans la droite voie et qu'il affermisse notre cœur dans la vérité, afin que nous sachions que tout ce que nous voyons vient de lui, et que nous devons retourner vers lui.

Sachez que le roi a des droits sur l'armée et sur le peuple, et que l'armée et le peuple ont des droits sur le roi. Les droits du roi sur l'armée sont les suivants : L'armée doit obéir au roi, lui prêter son secours et combattre ses ennemis, afin de les éloigner de sa personne et de lui conserver la royauté. Les droits de l'armée sur le roi sont les suivants : Le roi doit fournir aux guerriers leur nourriture quotidienne et les revêtir de robes d'honneur, et cela en temps convenable et sans retard. Les guerriers sont à un roi ce que les ailes et la queue sont à un oiseau. Un oiseau sans ailes et sans queue n'est bon à rien et ne peut voler. Lorsqu'on arrache à un oiseau ses ailes, il ne peut plus rien faire, il n'est bon qu'à être mangé. Les droits du roi sur le peuple sont les suivants : Le peuple doit obéir au roi et cultiver les terres, afin de pouvoir payer les tributs et de les payer sans retard. Les droits du peuple sur le roi sont les suivants : Le roi doit traiter le peuple avec justice, et ne pas lui faire d'injustice. Il doit lever sur lui les tributs avec bonté et humanité, et ne l'opprimer en aucune façon. Il ne doit pas établir sur le peuple des hommes injustes, ni lui commander des choses qu'il ne peut pas faire.

Mais, si les sujets du roi s'occupent à rendre l'empire florissant, et qu'ils aient besoin de semences et d'argent, le roi doit les aider de ses propres richesses. Et si une ville éprouve un malheur qui provienne des influences célestes, et que cette ville perde sa récolte, le roi ne doit pas cette année-là recevoir de tribut des habitants, et il ne doit pas non plus en recevoir l'année suivante, afin que ces gens cultivent leurs terres avec l'argent du tribut. Or toutes les fois que le roi demandera le tribut, il devra le lever de manière que le peuple ne soit pas ruiné.

Or sachez que le roi doit avoir trois qualités : la première, d'être sincère et de ne pas dire de mensonges ; la seconde, d'être généreux et de ne point se montrer avare ; la troisième, de ne point se mettre en colère. En effet, toutes les créatures sont placées sous la main et sous

l'autorité du roi, qui est leur maître et peut leur faire tout ce qu'il lui plaît. Il ne faut donc pas que le roi excite la colère de ses sujets, car la colère qu'on aura contre le roi augmentera les forces de ses ennemis. D'ailleurs la colère n'est point nécessaire au roi, qui peut faire et ordonner tout ce qu'il veut sans colère. Or il faut que le roi donne aussi à ses sujets de tout ce qu'il possède en biens, en richesses et en denrées. Le roi doit considérer ces choses comme appartenant à ses sujets, et les employer convenablement pour eux, excepté celles qui ne sont pas utiles au peuple. Le roi doit agir de même pour tout le reste, et ne se réserver aucune chose à l'exclusion de ses sujets. Ainsi il ne doit pas dire : Ne mangez pas de tel aliment, afin qu'il n'y ait que moi qui en mange ; ne buvez pas de telle boisson, ne sentez pas telle herbe odorante ou ne portez pas tel habillement, car toutes ces choses sont réservées pour mon usage particulier.

Il faut aussi que le roi soit toujours porté à la clémence et qu'il punisse peu. Lorsqu'il y a lieu de pardonner, qu'il pardonne ; et lorsqu'il faut punir, qu'il punisse. Mais, s'il faut punir et qu'il pardonne par erreur, cela vaut mieux que s'il fallait pardonner et qu'il punît par erreur ; car alors le mal est fait et il n'est plus possible de le réparer. Il faut encore que, si un sujet porte plainte au roi contre un gouverneur en disant, *Ce gouverneur a commis une injustice,* le roi ne fasse pas acception de personnes en faveur de ce gouverneur. Si celui-ci s'est rendu coupable d'une injustice, le roi doit réparer l'injustice commise au préjudice de son sujet ; et si le gouverneur a pris injustement quelque chose à ce sujet, le roi doit faire restituer par le gouverneur ce qui a été pris, et le réprimander ensuite, afin qu'il ne commette plus le même crime. Ce gouverneur doit encore être renvoyé par le roi dans le même pays, pour réparer tous ses torts. Si l'on tue quelqu'un injustement, il ne faut pas que le roi pardonne au meurtrier, mais au contraire qu'il lui fasse subir la peine du talion, à moins que les parents qui ont le droit de venger le sang ne pardonnent au meurtrier. Ainsi le veulent la justice et l'équité des rois. Vous avez le droit d'exiger de moi toutes ces choses, et je les ai accomplies. Maintenant je vous demande ce que j'ai le droit d'exiger de vous, savoir : que vous me prêtiez obéissance, et que vous combattiez l'ennemi qui convoite mon royaume et qui, passant les frontières, est entré sur mon territoire. Combattez cet ennemi ; sauvez-moi et sauvez-vous vous-

mêmes. J'ai accompli toutes les choses que je vous ai dit que vous aviez le droit d'exiger de moi, et j'ordonne que l'on vous remette de bonnes armes. C'est à moi de vous donner des armes, et à vous de faire la guerre. Toute résolution que vous prendrez, je l'adopterai ; vous, de votre côté, agissez comme je vous conseille d'agir, car je suis un de vos associés dans cette délibération. Je ne veux rien de cet empire que la renommée et l'obéissance. Si les denrées ne manquent pas, si le pays est florissant, s'il y a beaucoup de richesses, si les vivres sont taxés à un prix modéré, vous avez à tout cela un intérêt plus grand que je ne puis l'avoir ; et moi je me contente de votre obéissance. Quiconque m'obéira, je le récompenserai ; et quiconque me fera connaître que quelqu'un ne m'obéit pas et m'est opposé, je mettrai le dénoncé au nombre des opposants ; mais je n'admettrai pas la déposition et je ne punirai point, tant que je n'aurai pas reconnu la vérité par moi-même : lorsque je l'aurai reconnue et qu'il sera certain que celui dont il s'agit est désobéissant, alors seulement je le rangerai parmi ceux qui désobéissent.

Or sachez que dans le malheur il n'y a rien de meilleur que la patience. Sachez aussi que tout ce qui doit arriver arrivera, et que, si quelqu'un est tué en combattant l'ennemi avec courage, Dieu sera satisfait de lui. Abandonnez-vous donc à Dieu et soumettez-vous à votre destin ; en effet, si vous ne vous y soumettez pas, que pourrez-vous faire et où pourrez-vous fuir ce qui doit arriver ? Ce monde est un voyage, et, les ballots étant arrangés, les hommes se mettent en route. Tout ce qu'ils ont avec eux leur est prêté, et les prêts ne sont pas une chose durable. Ces voyageurs n'emporteront rien dans le palais de la vie future, excepté les actions de grâces qu'ils auront rendues à Dieu pour ses bienfaits, la soumission au destin et les bonnes actions qu'ils auront faites. Or il n'y a pas d'autre moyen que de se soumettre et de s'abandonner à Dieu. Sachez que vous ne pouvez pas le fuir, et que vous n'avez pas d'autre protecteur que lui. Toutes les fois que votre intention sera dirigée vers Dieu, cela sera bien. Sachez que personne, excepté lui, ne donne la victoire. Sachez aussi qu'il n'est pas possible d'exercer la royauté, si ce n'est par la droiture d'un côté, et l'obéissance de l'autre. Toutes les fois qu'un roi suit la droite voie, l'armée et le peuple lui obéissent, la justice est rendue, l'ennemi est brisé, et les frontières du royaume sont défendues. Tous ces avantages

sont entre vos mains. Si vous m'obéissez et que vous combattiez l'ennemi, moi, de mon côté, je devrai suivre la droite voie et rendre la justice. Dieu nous prêtera son secours, à moi et à vous. Vous qui êtes mon peuple et mon armée, mettez en pratique ce que j'ai dit ; et vous qui gouvernez pour moi, soyez justes à l'égard de ce peuple, ne lui faites pas d'injustice ; car c'est ce peuple qui me fait vivre, il est ma nourriture et ma boisson.

Ô vous qui gouvernez pour moi, toutes les fois que vous commettez des injustices, le peuple ne s'occupe plus de cultiver les terres, et l'empire devient désert ; les tributs sont réduits à rien, et la rentrée de votre subsistance journalière éprouve des retards. Ainsi rendez ce peuple heureux au moyen de la justice ; et, dans tous les endroits où il faudra, pour la fertilité du pays, pratiquer des saignées aux grandes rivières et recourir aux eaux souterraines, qu'on le fasse. Les sommes qu'il faudra dépenser, qu'on les prenne dans mon trésor et qu'on les donne vite, avant que la stérilité augmente, avant que ce qui est petit devienne grand et que ce qui est peu de chose devienne considérable. Tout ce qui sera dépensé pour le peuple, il faudra en demander plus tard le montant. Lorsque mes sujets manqueront d'argent, on en prendra dans mon trésor pour le leur prêter, afin qu'ils cultivent les terres ; et ensuite, à l'époque de la récolte, on reprendra le montant du prêt qui aura été fait : et, s'ils ne peuvent le rendre en un an, vous recevrez d'eux ce montant en deux ans, en trois ans, en quatre ans ; chaque année un quart, un tiers ou une moitié, de manière que cela ne leur soit point à charge et que leur position ne devienne pas mauvaise.

Telle est la route que j'ai suivie, et tels sont les ordres que je vous donne. Vous approuvez ma conduite et vous savez ce que je demande de vous.

Tous poussèrent des cris en disant : Nous avons entendu, nous comprenons et nous obéissons. Minotschehr dit : Ô Mobed, sois témoin des paroles que nous avons prononcées, et conserves-en la mémoire ; et tout ce que tu m'as entendu dire aujourd’hui, demande-moi l'accomplissement. Après cela, il se rassit sur son trône, ordonna qu'on étendît des nappes et fit donner à manger à tout ce peuple, qui ensuite se dispersa.

Minotschehr envoya une armée contre les Turcs, les battit et en purgea entièrement son royaume. Il passa sur le trône cent vingt années complètes, et se rendit maître de l'empire de l'orient et de l'occident. Les rois de l'Yémen, qui n'obéissaient à personne, lui obéissaient. Or il y avait dans l'Yémen un roi du nombre des enfants d'Ya‘reb, fils de Qahtân, que l'on appelait Raïsch ; mais son véritable nom était ‘Hârith, fils d'Abou-Scheddâd. On l'appela Raïsch après qu'il eut rapporté beaucoup de butin dans son royaume. Ce prince fit la guerre, battit ses ennemis et fut un grand roi. Aucun des rois de l'Yémen ne fut plus grand que lui, et aucun n'eut un royaume plus considérable. Son empire s'étendait jusqu'à l'Hindoustân. Raïsch alla faire la guerre aux habitants de ce pays, d'où il rapporta de grandes richesses dans l'Yémen. Il partit ensuite une seconde fois de l'Yémen, se dirigeant vers les montagnes de la tribu de Taï ; il entra dans l’‘Irâq, dans le territoire d'Ahwâz, de Mossoul, et, franchissant les limites de ces contrées, il pénétra dans l'Aderbîdjân. Ces pays étaient entre les mains des Turcs ; Raïsch les leur enleva tous, massacra les Turcs et s'en retourna. Or il y a dans l'Aderbîdjân un grand rocher bien connu ; Raïsch écrivit sur ce rocher son nom, le nombre de ses soldats et les victoires qu'il avait remportées ; et jusqu'à présent l'inscription est restée gravée sur la pierre. On y lit le nom de Raïsch et celui de son père. Raïsch, avec toute cette grandeur et la possession d'un tel empire, était soumis à Minotschehr. Après Raïsch, son fils monta sur le trône ; il s'appelait Abraha. C'était un grand roi ; il avait une armée nombreuse, et son empire était vaste. On appelait ce prince par sobriquet *Dsoulminâr,* parce qu'il avait conduit son armée dans le Maghreb, dans un pays ténébreux, et que, dans la crainte qu'au retour lui et son armée ne perdissent leur route dans ces ténèbres, il avait placé des fanaux à la portée de la voix les uns des autres, afin de pouvoir sortir de ce pays. Or ce roi Dsoulminâr, avec sa grandeur et son empire, était cependant sous l'obéissance de Minotschehr. Après Dsoulminâr, le fils de ce prince, appelé ‘Abd-ben-Abraha, monta sur le trône. ‘Abd fut surnommé *Dsoulads‘âr,* parce que, du vivant de son père, il conduisit une armée dans le Maghreb et arriva à un lieu éloigné où personne n'était jamais parvenu. Il fit un grand nombre de prisonniers et s'en retourna dans l'Yémen, vers son père. Les prisonniers dont nous parlons étaient laids et hideux, et les habitants

de l'Yémen, qui en avaient peur, appelèrent ‘Abd, du vivant de son père, Dsoulads‘âr. Lorsque son père mourut, Dsoulads‘âr s'assit sur le trône, et son empire devint extrêmement puissant. Ce prince obéissait aussi à Minotschehr. Les rois de l'Yémen et du Maghreb étaient tous également soumis à Minotschehr ; mais les Pharaons d'Égypte n'obéirent jamais à personne.

On lit dans les chroniques, et en dehors de celle-ci, que les souverains de l'Égypte se transmettaient, l'empire de père en fils, et que le royaume d'Égypte fut toujours entre les mains des Pharaons, qui étaient du nombre des enfants d'Amalec, et qu'à cause de cela l'on appelait Amalécites. Ces Pharaons n'obéissaient ni au roi du Maghreb, ni au roi de l'Yémen, ni aux rois de Syrie, ni aux rois de Perse. Lorsque Moïse alla en Égypte, vers Pharaon, en qualité d'apôtre, l'empire du monde était entre les mains du roi Minotschehr, et ce prince avait déjà régné soixante ans.

CHAPITRE LXX

Histoire de la naissance de Moïse, fils d'Amram

Moïse naquit du temps du roi Minotschehr. Il reçut la mission d'apôtre à l'époque où Minotschehr possédait l'empire du monde, et le roi d'Égypte était alors un Pharaon appelé Walîd, fils de Maç‘ab. Nous avons dit, dans l'histoire de Joseph, que le Pharaon qui vivait du temps de ce patriarche et était alors roi d'Égypte s'appelait Rayyân, fils de Walîd. Sur la fin de sa vie, Rayyân crut à la parole de Joseph et renonça à l'idolâtrie. Lorsqu'il fut mort, un autre roi monta sur le trône. Le nom de celui-ci était Qâbous, fils de Maç‘ab ; c'était un grand prince, du nombre des Pharaons et des enfants des Amalécites, et un des parents de l'ancien roi. Qâbous était idolâtre, et Dieu donna cet ordre à Joseph, et lui dit : Appelle-le à la vraie religion. Joseph lui parla ; mais Qâbous ne crut pas et resta dans sa religion. Or Joseph et ses frères eurent des enfants qu'on appela les *enfants d'Israël.* Israël est le même que Jacob ; les enfants d'Israël étaient donc tous descendants de Jacob, et il n'y avait qu'eux en Égypte qui adorassent Dieu ; tous les autres habitants du pays étaient idolâtres, excepté un petit nombre qui avaient cru à la parole de Joseph. Ensuite Joseph mourut en Égypte, et on déposa son corps au milieu du fleuve du Nil. Il avait fait, en mourant, cette recommandation à ses frères : Recommandez à vos enfants, de père en fils, qu'au jour où les enfants d'Israël partiront d'Égypte pour aller en Syrie, ils prennent mon corps, l'emportent avec eux et l'ensevelissent auprès de ceux d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Les frères de Joseph se transmirent successivement cette recommandation et moururent tous, les uns après les autres, laissant en Égypte de nombreux descendants. Ces descendants de Joseph et de Jacob faisaient partie du peuple de l'Égypte. Quant aux Égyptiens proprement dits, ils étaient appelés Coptes, parce qu'ils tiraient leur origine de Copte. La langue de ceux-

ci était un copte mêlé d'arabe. Or les enfants d'Israël étaient en petit nombre, tandis que les Coptes et les Égyptiens étaient plus nombreux. Or ce Pharaon, ce Qâbous, fils de Maç‘ab, appela les hommes à l'idolâtrie, en leur disant : Adorez les idoles, et renoncez à la religion de Joseph. Tous les Égyptiens et les Coptes obéirent à Pharaon, et tous ceux d'entre eux qui suivaient la religion de Joseph y renoncèrent. Mais les enfants d'Israël, qui étaient les descendants de Joseph et de ses frères, n'obéirent point à Pharaon et conservèrent la religion de Joseph. Or ce roi Qâbous traita avec mépris les enfants d'Israël et donna cet ordre aux Égyptiens, en disant : Traitez les enfants d'Israël avec mépris, ordonnez-leur de se charger des travaux des esclaves, d'ensemencer les terres, de bâtir, de porter des terres et du fumier, et de faire les ouvrages les plus vils, et ne leur donnez point de salaire ; opprimez-les et traitez-les avec mépris. Pharaon imposa aussi aux Israélites une capitation, et il en toucha le montant. Quelques années s'écoulèrent, et Qâbous mourut. Son frère monta sur le trône ; celui-ci s'appelait Walîd, fils de Maç‘ab, et c'est lui qui est le Pharaon de Moïse. Or, de tous les rois d'Égypte et de tous les Pharaons, Walîd fut le plus méchant et le plus injuste. Il montrait de l'audace contre Dieu, et il était très-dur envers les enfants d'Israël. Lorsqu'il monta sur le trône, il s'empara de tout ce que son frère avait possédé. Or ce frère aîné avait eu pour épouse une femme de la famille des Pharaons, appelée Asiya, fille de Mozâ‘him, fils d’‘Obaïd, fils de Rayyân, fils de Walîd, premier Pharaon et ami de Joseph. Asiya était douée d'intelligence, pieuse et belle de visage. Le Pharaon appelé Walîd, fils de Maç‘ab, épousa donc la princesse Asiya. Il l'estimait beaucoup, la traitait avec considération, et consultait avec elle sur les affaires du royaume. Il disait : De tout ce que possédait mon frère et de tout ce que renferme le royaume qui m'est échu, rien ne me réjouit tant que la possession de cette femme. Or il suivait aussi la religion de son frère, empêchait les hommes de suivre celle de Joseph et leur ordonnait d'adorer les idoles. Les créatures obéirent et les choses continuèrent de la sorte pendant vingt ans, les Égyptiens adorant les idoles. Ensuite Pharaon dit : Moi aussi je suis Dieu, et je suis plus grand que ces idoles qui sont faibles entre mes mains. Si je veux, je les brise et les détruis ; et si je veux, je les conserve et en fais mes dieux : adorez-moi donc. Dieu dit dans le Coran : « Il assembla

les magiciens et dit à haute voix : Je suis votre Seigneur suprême. » (Sur. LXXIX, vers. 23.) C'est-à-dire : Je suis plus grand que ces idoles, elles sont toutes plus faibles que moi. Il continua pendant quarante ans à tenir ces mêmes discours, ensuite il entra dans les temples et détruisit les idoles, en disant : « Je ne connais pas d'autre dieu que moi. » (Sur. XXVIII, vers. 38.) Il appela ainsi les créatures à l'adorer. Les Égyptiens et les Coptes lui obéirent en tout ; mais les enfants d'Israël ne lui obéirent pas, et il ne put pas les faire sortir d'Égypte, parce qu'ils étaient nombreux. Or les enfants d'Israël suivaient la religion de Joseph, et, de tous les Pharaons, celui dont nous parlons fut le plus méchant envers eux ; car il les partagea en diverses classes, et ordonna qu'on envoyât les uns dans les villages et les bourgs pour ensemencer les terres, cultiver les jardins et porter du fumier, les autres pour bâtir dans la ville et y faire des corvées. Il ordonna aussi à chacun de ses proches et à tous les grands qui étaient en Égypte de prendre autant d'Israélites qu'il leur en faudrait, et de les faire travailler à la ville et dans les bourgs, de les traiter avec mépris, de les frapper et de leur dire des injures. Alors les Coptes forcèrent les enfants d'Israël à faire sans salaire toute espèce de travail, à porter de l'eau, à porter et à fendre du bois, à élever des constructions, à porter du fumier à la ville et dans les bourgs. Chaque Égyptien avait un ou deux Israélites, suivant le nombre qui lui était nécessaire, et Pharaon en avait cent mille qui le servaient et travaillaient pour lui, à la ville et dans les bourgs. Ceux des Israélites qui restaient sans emploi, il leur imposait une capitation et les faisait esclaves. Les Égyptiennes prenaient aussi comme esclaves et pour les servir autant de femmes israélites qu'il leur en fallait, excepté cependant Asiva, femme de Pharaon, qui n'avait aucune esclave israélite. Asiya suivait la religion de Joseph et adorait Dieu à l'insu de Pharaon, qui l'avait épousée pour sa beauté. Quelques personnes prétendent qu'Asiya était du nombre des enfants d'Israël ; toutefois cela n'est point exact, et ce qu'il y a de certain là-dessus est ce que nous avons dit. Mais il n'y a aucun doute sur la religion d'Asiya : elle suivait celle d'Israël.

Or les enfants d'Israël demeurèrent ainsi dix ans dans l'oppression ; hommes et femmes servaient les Coptes qui les opprimaient, mais ils n'abandonnèrent pas la vraie religion. Lorsque Dieu voulut faire naître Moïse et que le temps fut proche, Pharaon vit en songe un feu qui

venait du pays de Jérusalem et de la Syrie, arrivait en Égypte, consumait tous les Coptes avec leurs maisons, et ne faisait aucun mal aux enfants d'Israël. Le lendemain Pharaon se leva, réunit tous les interprètes de songes, les astrologues et les devins, et les interrogea à ce sujet. Ils lui répondirent de la manière suivante : Des Israélites naîtra un enfant qui sera la ruine des Égyptiens. Pharaon ajouta : J'ai vu que mon trône et mon palais étaient aussi consumés. Les astrologues lui répondirent : Cet enfant sera aussi ta perte. Et ils ajoutèrent : Nous connaissons cela par la science des étoiles. Alors Pharaon ordonna que dans chaque endroit on préposât une femme égyptienne à la garde de chaque femme israélite qui deviendrait grosse, et que, lorsque les femmes israélites accoucheraient, les Égyptiennes eussent soin de conserver l'enfant si c'était une fille, et de le tuer si c'était un garçon. Quelquefois on amenait devant Pharaon une femme israélite enceinte, et il la tourmentait jusqu'à la faire accoucher. Pharaon continua d'agir ainsi et de donner les mêmes ordres pendant cinq ans. Il tuait tous les enfants mâles, et les Israélites supportaient avec patience cette épreuve, qui était très-forte. C'est ce que Dieu rapporte dans le Coran, en ces termes : « Moïse dit à son peuple : Souvenez-vous des bienfaits de Dieu envers vous, lorsqu'il vous délivra du peuple de Pharaon qui vous opprimait, tuait vos enfants mâles et conservait la vie à vos filles ; et cela était une grande épreuve à laquelle vous mettait votre Seigneur. (Sur. XIV, vers. 6.) Dans un autre passage, Dieu dit encore : « Pharaon s'est élevé d'orgueil sur la terre, et il en a séparé les habitants en diverses classes ; il traitait avec mépris quelques-uns d'entre eux, faisait mourir leurs enfants mâles et conservait la vie à leurs filles car il a été du nombre de ceux qui ont fait des actions barbares. » (Sur. XXVIII, vers. 3.) Or, tandis que Pharaon tuait un grand nombre d'enfants des Israélites, les Israélites eux-mêmes étaient frappés de mort. Les Égyptiens allèrent trouver Pharaon et lui dirent : Tous ceux des Israélites qui sont hommes périssent, et tous les enfants qui leur naissent sont mis à mort. Dans peu d'années, les enfants d'Israël seront tous détruits, et les ouvrages pénibles qu'ils font, nous serons obligés de les faire, et cela sera dur pour nous. Alors Pharaon dit : Cessez de tuer leurs enfants pendant un an. Une année s'étant écoulée, Pharaon,

à cause du songe qu'il avait eu, n'osa plus laisser vivre les enfants, et ordonna de nouveau qu'on les tuât.

Or Amram, père de Moïse et d'Aaron, était du nombre des enfants de Lévi, fils de Jacob. Il était fils d'Isaar, fils de Caath, fils de Lévi, fils de Jacob. C'était un homme considérable. Il payait la capitation, et avait une femme très-pieuse qui devint grosse dans l'année où on ne tua aucun des enfants mâles des Israélites, et accoucha d'un garçon qu'elle nomma Aaron. Deux années se passèrent, et l'année où l'on recommença de tuer les enfants mâles des Israélites, cette femme accoucha de Moïse, qu'elle déroba aux yeux de tout le monde. Dieu lui inspira de jeter l'enfant dans le fleuve du Nil et de ne pas s'inquiéter de son sort, parce qu'il le garderait, le lui rendrait et lui accorderait le don de prophétie. Dieu a dit dans le Coran : « Nous avons dit en révélation à la mère de Moïse : Allaite-le. Si tu crains quelque chose pour lui, jette-le dans le fleuve, sans craindre et sans t'affliger, car nous te le rendrons et nous l'établirons un de nos apôtres. (Sur. XXVIII, vers 6.) Or la révélation dont il s'agit n'est point une révélation semblable à celles que Dieu envoie aux prophètes, car la mère de Moïse n'était point une prophétesse ; mais par cette révélation il faut entendre une inspiration, comme dans ce passage du Coran, « Ton Seigneur révéla à l'abeille (sur. XVI, vers. 70), où *révéler* veut dire *inspirer.* Or la mère de Moïse allaita l'enfant pendant trois jours, et ensuite elle fit faire un coffre pour l'y placer.

On lit dans les commentaires du Coran que la mère de Moïse allaita l'enfant pendant trois mois, et qu'ensuite elle l'habilla et le mit dans le coffre dont elle fixa le couvercle. Elle couvrit le coffre de peau en dehors et l'enduisit de bitume, afin que l'eau n'y entrât pas, et elle le jeta dans le fleuve. Or le coffre était une inspiration de Dieu, qui le dit en ces termes : « Lorsque nous révélâmes à ta mère ce qui lui fut révélé, en disant : Place l'enfant dans le coffre et jette le coffre dans le fleuve. » (Sur. XX, vers. 38.)

On rapporte encore dans les commentaires du Coran que le charpentier qui fit le coffre était de la famille de Pharaon, qu'il était croyant et suivait la religion des enfants d'Israël. Il s'appelait ‘Hârbîl, et la mère de Moïse pouvait s'ouvrir à lui des motifs de sa conduite. Ce charpentier était le même qui, lorsque Moïse alla trouver Pharaon, lequel délibérait avec son peuple pour le faire mourir, dit, ne pouvant

pas faire connaître sa religion : Ne tuez pas un homme qui n'a rien fait et n'est point coupable, mais qui, dit seulement : Mon Dieu est Dieu. Il est loué dans le Coran en ces termes : « Et un croyant de la famille de Pharaon, qui cachait sa foi, dit : Est-ce que vous tuerez un homme parce qu'il dit : Mon Seigneur est Dieu ? » (Sur. XL., vers. 29.) Or, dans la famille de Pharaon, parmi tous les Coptes et les habitants de l'Égypte, il n'y avait, à l'époque dont il s'agit, que cet homme qui fût croyant.

On appelle le fleuve d'Égypte *Nil.* C'est un fleuve qui coule au milieu de l'Égypte et au milieu de Memphis. La moitié de la ville est de ce côté-ci du fleuve, et l'autre moitié est du côté opposé, comme cela existe sur la rivière de Boukhara ; mais le Nil est dix fois aussi large et aussi profond que la rivière de Boukhara ; le courant en est rapide et l'eau très-agitée.

La mère de Moïse jeta donc l'enfant dans le fleuve du Nil. Le palais de Pharaon était à l'extrémité de la ville et sur les bords du fleuve. Il y avait en ce lieu-là beaucoup d'arbres et un canal qui amenait l'eau du Nil au palais de Pharaon. Quand l'eau entraîna le coffre, la mère de Moïse cria et voulut faire connaître que Moïse était son enfant ; mais Dieu garda le cœur de cette femme, comme il le dit lui-même : « Et le cœur de la mère de Moïse fut privé d'intelligence par la crainte ; cette femme aurait fait connaître ce qui concernait l'enfant, si nous n'avions pas affermi son cœur, afin qu'elle fût du nombre des croyants. » (Sur. XXVIII, vers. 9.) La mère de Moïse retourna sur ses pas. Or Moïse avait une sœur appelée Marie ; sa mère lui dit : Marche le long du fleuve, et aie l'œil sur le coffre pour voir où il ira. Dieu dit dans le Coran, au sujet de la mère de Moïse : « Et elle dit à la sœur de Moïse : Suis l'enfant, Et Marie le regardait de loin, et les Égyptiens ne s'en apercevaient pas. » (Sur. XXVIII, vers. 10.) La sœur de Moïse marcha le long du fleuve et eut l'œil sur le coffre, et elle et sa mère virent que l'eau avait porté le coffre au palais de Pharaon et l'avait laissé au milieu des arbres. Les esclaves de Pharaon s'avancèrent au bord du fleuve et tirèrent le coffre hors de l'eau ; mais elles n'osèrent pas l'ouvrir et elles dirent : Il est possible que ce coffre ait été perdu par les amis du roi et qu'il renferme des objets précieux. Elles le portèrent à Asiya, qui, elle non plus, n'osa pas l'ouvrir, et dit : Il peut se faire que ce coffre renferme beaucoup de choses précieuses,

et que Pharaon n'ait pas assez de confiance en moi pour que je l'ouvre avant lui. Aussitôt elle fit dire à Pharaon : J'ai trouvé un coffre dans le fleuve ; il peut se faire qu'il renferme des objets précieux et beaucoup de choses ; je ne l'ai point ouvert. Alors Pharaon se rendit à l'appartement des femmes, auprès d'Asiya, et le coffre fut ouvert. Un enfant se montra dans le coffre. Pharaon dit : Ceci est une chose étonnante. Asiya répondit : Sans doute une malheureuse femme israélite, dans la crainte qu'on ne tuât cet enfant, l'aura jeté dans l'eau, afin de ne pas voir du moins ce qui lui arriverait. Pharaon dit : Je tuerai cet enfant. Asiya répondit, comme on le voit dans le Coran : Nous n'avons point d'enfant mâle ; celui-ci nous appartiendra, à moi et à toi. Ne le tue pas, car il n'en sera ni plus ni moins pour les enfants d'Israël. Et elle pria Pharaon jusqu'à ce qu'il lui eût accordé l'enfant et lui eût dit : Tu sais ce que tu as à faire. Dieu a dit : « La famille de Pharaon le recueillit afin qu'il devînt pour elle un ennemi et un sujet de tristesse. » (Sur. XXVIII, vers. 7 et suiv.)

Ensuite Asiya tira l'enfant du coffre, ordonna qu'on lui ôtât les vêtements qu'il portait et qu'on lui en mît à elle ; puis cette princesse l'adopta pour son fils et le nomma *Mouscha*. En hébreu, *Mouscha* signifie *eau* et *arbre*. On le nomma ainsi, parce qu'on l'avait trouvé au milieu de l'eau et des arbres. De ce nom on a fait en arabe *Mousa*. Ensuite Asiya dit : Que l'on amène une femme pour lui donner à téter. On amena une femme, mais Moïse refusa son lait. Dieu dit dans le Coran : « Et nous n'avons pas permis qu'il prît le sein des nourrices qui lui furent présentées auparavant. » Or la mère et la sœur de Moïse se tenaient à la porte de Pharaon. Lorsque la nouvelle se répandit que l'enfant ne voulait du lait d'aucune femme, Asiya fut inquiète, car on était au milieu de la journée, et la princesse craignait que l'enfant ne mourût de faim. La sœur de Moïse, voyant que les femmes de Pharaon cherchaient une nourrice, dit : Je vous indiquerai des gens de son peuple qui le prendront et le garderont avec soin. On alla annoncer cette nouvelle à Asiya, qui manda la sœur de Moïse, et lui dit : Sais-tu qui est cet enfant ? La sœur de Moïse répondit : Je ne le sais point. Asiya dit encore : Comment sais-tu donc que la femme dont tu parles le traitera avec soin ? Puis elle ajouta : Va, et appelle cette femme. Asiya envoya avec Marie quelqu'un de sa maison vers la mère de Moïse, qu'on lui amena. Moïse, lorsqu'il vit le sein de sa

mère, se mit à téter. Asiya fut remplie de joie et dit à la mère de Moïse : Ô femme, demeure chez moi, donne à téter à cet enfant et soigne-le ; et moi, je te traiterai bien. La mère de Moïse ne voulut pas que ces Égyptiens sussent que l'enfant était à elle, et dit : J'ai des enfants, un mari et une maison ; je ne puis pas abandonner tout cela. Si tu l'approuves, j'emmènerai cet enfant chez moi, et je le soignerai ; et toutes les fois que tu le voudras, je te l'amènerai. Si cela ne te convient pas, tu sais mieux que personne ce que tu as à faire. Asiya répondit : Que cela soit ainsi. Alors la mère de Moïse prit l'enfant et le porta chez elle. Le matin elle avait mis l'enfant dans le coffre et l'avait jeté dans le fleuve, et avant la nuit Dieu le lui avait rendu, comme on le voit dans le Coran, où il est dit : J'ai rendu Moïse à sa mère, afin qu'elle se réjouît, que le chagrin la quittât, et afin qu'elle sût qu'une promesse de Dieu est une vérité. Or la mère de Moïse nourrit l'enfant, et un jour de chaque semaine elle le conduisait à Asiya pour que cette princesse le vît, et cela jusqu'à ce que Moïse eut atteint l'âge de cinq ans. Alors Asiya, jouant un jour avec lui, l'assit sur les genoux de Pharaon en disant : Celui-ci est ton fils. Pharaon répondit : Il est à toi ; quant à moi, je ne me soucie point de lui. Lorsque Moïse fut assis sur les genoux de Pharaon, il saisit la barbe de ce prince et l'arracha. Pharaon prit la main de l'enfant et dit : Voilà l'enfant des Israélites que je cherche, et je le tuerai. Asiya lui répondit : Je vais éprouver cet enfant ; s'il a agi avec discernement, tu sais ce que tu as à faire, punis-le. Aussitôt elle ordonna qu'on apportât deux bassins, l'un plein de feu, l'autre plein de rubis ; puis elle plaça Moïse entre ces deux bassins et dit : Si, sans comprendre ce qu'il fait, il se dirige vers le bassin plein de feu, je saurai qu'il a agi sans discernement. Or Moïse se dirigea vers le bassin plein de rubis ; mais Dieu ordonna à Gabriel de porter la main de Moïse vers le feu, et l'enfant prit un charbon ardent, le mit dans sa bouche, se brûla la langue et pleura. Asiya dit alors : Tu sais maintenant que c'est par ignorance qu'il a commis cette faute. Asiya mit Moïse sur ses genoux, Pharaon se leva et se rendit à son conseil. Quant à Moïse, il se forma un nœud à l'extrémité de sa langue, qui perdit la facilité de ses mouvements. C'est là ce qu'on appelle en arabe *iltha‘*, et parmi les lettres de l'alphabet, il y en a une, le *sin*, que Moïse ne pouvait pas bien prononcer. Mais, lorsqu'il fut devenu homme et que Dieu lui eut accordé le don de prophétie, Moïse

dit à Dieu : « Dissous le nœud de ma langue, afin qu'on entende mes paroles. » (Sur. XX, vers. 28-29.)

Or la mère de Moïse reporta l'enfant chez elle et le soigna jusqu'à ce qu'il fût devenu grand et qu'il eut dix ans. Moïse montait à cheval, et lorsqu'il allait à cheval dans Memphis, de la maison de sa mère chez Pharaon, ou qu'il retournait chez sa mère, il était accompagné d'un grand nombre de cavaliers et de serviteurs, et on l'appelait *le fils de Pharaon*, et Pharaon l'aimait. Quand ce prince sortait à cheval, il était accompagné de Moïse. Devenu homme, Moïse était doué d'intelligence et disait beaucoup de paroles pleines de sagesse et de science ; mais il n'avait pas encore le don de prophétie. Pharaon écoutait les paroles de Moïse et l'aimait, comme Dieu nous l'apprend dans le Coran, en ces termes : « Lorsqu'il eut atteint l'âge de la force et qu'il fut devenu homme, nous lui donnâmes la science et la sagesse ; c'est ainsi que nous récompensons ceux qui font le bien. » (Sur. XXVIII, vers. 13.) Ensuite, lorsque Moïse eut trente ans, Pharaon lui donna une femme, que Moïse emmena dans sa maison. Pharaon fit, à cette occasion, autant de largesses, et il y eut autant d'allégresse et de joie dans la ville de Memphis que lorsqu'un fils de roi se marie. Moïse eut de cette femme deux enfants, l'un appelé Gersam et l'autre Éliézer. Moïse vécut ainsi jusqu'à l'âge de quarante ans accomplis, environné de gloire et de puissance.

CHAPITRE LXXI

Fuite de Moïse au pays de Madian et son arrivée auprès de Scho‘aïb

Or Moïse était toujours dans le même état de splendeur, et les Israélites étaient toujours dans la même oppression. Les Égyptiens leur imposaient des corvées, et Moïse ne pouvait pas les délivrer de ces corvées ni les protéger ouvertement, parce que Pharaon savait qu'il était aussi Israélite. Moïse se soumit avec patience jusqu'à l'âge de quarante ans accomplis. Lorsque le temps fut venu où Dieu voulait séparer Moïse de Pharaon, un jour Moïse se rendit à cheval, dès le matin, à la porte de Pharaon, et ne trouva pas ce prince, qui était allé se distraire hors de la ville, et dans une autre ville qui dépendait aussi du royaume d'Égypte et qu'on appelait Héliopolis. Cette ville était à deux parasanges de Memphis. Or il y a autour de Memphis un grand nombre de villes dans chacune desquelles se trouve une grande mosquée, et aujourd'hui ces villes sont florissantes.

Quand Moïse sut où était Pharaon, il se mit en route tout seul pour aller vers lui, et il arriva à la ville d'Héliopolis au milieu du jour. Le temps était chaud, et les habitants avaient quitté le bazar pour se retirer dans leurs maisons, comme nous l'apprend le Coran. C'était au milieu du jour, au moment où l'on fait la méridienne ; Moïse vit deux hommes, l'un Israélite, l'autre Égyptien, qui se battaient. L'Égyptien frappa l'Israélite, qui souffrit ces mauvais traitements. Moïse vit cela de loin ; l'Israélite cria pour lui demander du secours. Moïse dit à l'Égyptien : Laisse aller cet homme. L'Égyptien ne le laissa pas aller. Alors Moïse le frappa, et l'Égyptien mourut, comme il est rapporté dans le Coran. Plusieurs disent que Moïse frappa l'Égyptien avec quatre doigts et la main, le dos de la main tourné du côté de l'Égyptien. Or Moïse avait la main lourde, et, comme il frappa sur la mamelle, où les coups sont mortels, l'Égyptien tomba et mourut, et

l'Israélite fut délivré de lui. Moïse se repentit d'avoir tué l'Égyptien, quoique celui-ci fût infidèle. En effet, Moïse n'avait point encore reçu à cette époque le don de prophétie, et il ne lui avait point été commandé de tuer les infidèles. Il éprouva donc du repentir de l'action qu'il avait faite, et dit, comme il est rapporté dans le Coran : L'action que j'ai faite de tuer un homme, sans que cela fût nécessaire, vient du démon. Moïse demanda pardon à Dieu en disant : « Mon Seigneur, certes j'ai été injuste envers moi-même ; pardonne-moi donc. » Le Coran ajoute : « Et Dieu lui pardonna ; car il est celui qui pardonne, le miséricordieux. » Moïse dit encore : « Seigneur, puisque tu m'as comblé de bienfaits, je ne porterai jamais secours aux méchants. » (Sur. XXVIII, vers. 14-16.) C'est-à-dire, surtout, aux infidèles. Le sens de ces paroles est donc : Puisque Dieu ne m'a pas puni pour mon péché, je ne porterai plus secours aux infidèles. En effet, l'homme auquel Moïse porta secours était bien du nombre des enfants d'Israël, mais il était infidèle. Dieu a dit dans le Coran qu'il faisait partie du peuple de Moïse.

Le lendemain matin, Moïse se leva, et il craignit que, s'il se présentait devant Pharaon, ce prince ne le fit punir. Or Pharaon resta cette nuit-là dans le même lieu, et on lui apprit qu'un Israélite avait tué un Égyptien. Il dit : Voyez qui est celui qui a fait le crime, afin qu'on le punisse. On chercha le coupable, mais on ne put pas le découvrir. Le lendemain de ce jour-là, Pharaon resta encore dans le même lieu, afin de savoir qui était le meurtrier. Or Moïse ne savait pas qu'on recherchait le coupable. On lit dans le Coran : « Le lendemain matin, Moïse alla par la ville, rempli d'effroi et regardant autour de lui. » Il vit de nouveau l'homme de la veille que frappait un autre Égyptien. Il lui dit : Tu es un malheureux ; chaque jour quelqu'un de ces Égyptiens te frappe. Puis il s'avança vers l'Égyptien pour le faire éloigner de l'Israélite. Or l'Israélite craignit que Moïse ne s'avançât vers lui, et il était irrité contre lui à cause de ces paroles qu'il avait proférées : Tu es un malheureux. Ensuite il dit à Moïse : Veux-tu me tuer comme tu en as tué un hier ? Veux-tu être un tyran, exiger que l'on fasse tout ce que tu commandes, et, si on ne le fait pas, tuer chaque jour une personne ? Veux-tu être du nombre de ceux qui rétablissent la paix parmi les hommes ? Alors l'Égyptien laissa aller l'Israélite, et, sachant que c'était Moïse qui, la veille, avait tué l'autre Égyptien, il partit, donna

connaissance à Pharaon de ce qui s'était passé et lui raconta toute l'histoire. Pharaon dit : Cet Israélite est celui qui doit nous perdre. Et il commanda aux soldats de le rechercher et de le tuer. Or on lit dans le Coran : « Et il vint un homme de la partie la plus éloignée de la ville, etc. » Cet homme était un Égyptien fidèle, qui exerçait la profession de menuisier. Il avait fait le coffre dans lequel Moïse fut placé pour être jeté dans le Nil. Il courut vers Moïse et lui dit : Ô Moïse, les soldats délibèrent pour te tuer. Sors de cette ville, car je te donne un bon conseil. Moïse sortit à l'heure même de la ville, la tête et les pieds nus ; et, n'osant pas retourner à Memphis, il s'enfuit et alla du côté de la Syrie, vers Madian, qui était la ville la plus proche de Memphis dans cette direction. Or de Memphis jusqu'à Madian il y a huit journées de chemin, par un pays entièrement désert. Moïse, ne connaissant pas la route, demanda à Dieu de le guider, comme on le voit dans le Coran : « Lorsque Moïse se fut mis en route pour Madian, il dit : Peut-être arrivera-t-il que mon Seigneur me dirigera dans le droit chemin. » Dieu envoya un ange pour lui montrer la route. Moïse marcha huit jours et huit nuits, les pieds nus, et, lorsqu'il arriva, la peau de la plante de ses pieds était tombée, parce que, accoutumé à la grandeur et au bien-être, il ne connaissait pas la souffrance, et que, pendant les huit jours qu'il avait passés dans le désert, il n'avait rien trouvé à manger, excepté de l'herbe.

Or les Madianites possédaient tous des brebis ; c'était là leur richesse. Schoʻaïb était leur prophète. À l'époque dont nous parlons, Dieu avait déjà détruit les Madianites infidèles, de la manière que nous avons rapportée dans l'histoire de Schoʻaïb, et Schoʻaïb leur avait survécu avec les Madianites fidèles. Or Schoʻaïb possédait mille brebis, et sur ce nombre il y en avait cent qui restaient dans sa maison et qu'il utilisait pour le lait et la laine. Schoʻaïb avait aussi deux filles qui n'étaient point mariées ; l'une s'appelait Sephora, et l'autre Abra. Sephora était blanche et pâle de visage, et d'un caractère plein de douceur ; Abra tirait sur le noir ; et toutes deux étaient belles. Ces jeunes filles gardaient les brebis qui restaient chez Schoʻaïb et les conduisaient dans la campagne. Elles cherchaient un mercenaire pour le prendre à louage.

Or il y avait à Madian, à la porte de la ville, un puits où les Madianites abreuvaient leurs brebis, et ce puits était fermé avec une

pierre qui ne pouvait être enlevée que par quarante hommes, et il avait un grand seau qui ne pouvait être tiré que par quarante hommes. Lorsque, au milieu du jour, arrivait le moment de donner à boire aux brebis, les Madianites se réunissaient près de ce puits, jusqu'à ce qu'ils fussent au nombre de quarante, et alors ils ôtaient la pierre de dessus le puits, tiraient le seau, donnaient à boire à toutes les brebis, et ensuite ils replaçaient la pierre sur le puits, afin que pendant la nuit les hommes et les quadrupèdes n'y tombassent pas. Chaque jour les filles de Schoʻaïb, à l'heure d'abreuver, amenaient leurs brebis ; et, se tenant éloignées, elles n'approchaient point du puits jusqu'à ce que tous les Madianites eussent donné à boire à leurs troupeaux et s'en fussent retournés. Alors elles abreuvaient leurs brebis de l'eau qui était restée. Lorsque Moïse arriva au puits, il avait éprouvé de la fatigue, la journée avait été chaude, et les Madianites s'étaient réunis près du puits et attendaient d'être au nombre de quarante pour ôter la pierre qui couvrait le puits et tirer de l'eau. Moïse vit alors les filles de Schoʻaïb arrêtées à distance avec leurs brebis ; il leur dit : Pourquoi vous tenez-vous arrêtées loin du puits ? Il est dit dans le Coran : « Lorsque Moïse arriva à l'eau de Madian, il trouva autour de cette eau une troupe d'hommes qui abreuvaient leurs troupeaux. Et il trouva en outre deux femmes qui tenaient leurs brebis loin de l'eau. » (Sur. XXVIII, vers. 22.) Moïse leur dit donc : Qu'avez-vous, que vous ne donnez pas d'eau à vos brebis ? Elles répondirent : Tant que les hommes sont assemblés, nous n'approchons pas du puits, car nous n'avons qu'un père vieux et aveugle, et prophète de Dieu. Moïse leur dit : Venez, et je vous donnerai de l'eau, afin que vous vous en retourniez au plus vite, car vous êtes des femmes. Moïse s'approcha du puits et dit aux Madianites : Pourquoi ne tirez-vous pas de l'eau ? Ils lui répondirent : Nous attendons que nous soyons quarante, pour enlever la pierre de dessus ce puits et tirer de l'eau. Moïse avança la main, enleva la pierre de dessus le puits, tira le seau à lui seul, abreuva les brebis des filles de Schoʻaïb, et dit à ces filles : Retournez-vous-en. Pour lui, il s'assit à l'ombre d'un arbre. Or il avait faim, comme on le voit par ces paroles du Coran qu'il dit alors : « Ô mon Seigneur, certes j'avais besoin du bien que tu m'as envoyé. » Lorsque les filles de Schoʻaïb furent arrivées devant leur père, celui-ci leur dit : Pourquoi êtes-vous revenues aujourd'hui de meilleure

heure ? Elles lui répondirent : Un homme est venu et nous a donné de l'eau ; il a ôté à lui seul la pierre de dessus le puits et a tiré le seau. Nous n'avons jamais vu d'homme plus fort que lui. Il a faim, et il a la tête et les pieds nus. Schoʻaïb dit à la plus jeune de ses filles, Sephora, dont le nom s'écrit en arabe avec un *élif* à la fin, et en hébreu *Sephorah* par un *hé :* Va, et appelle cet homme, afin qu'il vienne, que nous lui donnions à manger et qu'il se rassasie. Cette fille de Schoʻaïb partit, et elle eut honte de paraître devant Moïse ; elle s'arrêta de loin et dit : Mon père t'appelle. Moïse lui répondit : Que veut de moi ton père ? Elle dit : Il veut t'accorder le prix de ton action, car tu nous as donné de l'eau. Moïse se leva et partit. Sephora marchait devant Moïse pendant qu'ils se rendaient l'un et l'autre auprès de Schoʻaïb. Schoʻaïb demanda à Moïse : Qui es-tu ? Moïse lui répondit : Je suis fils d'Amram, du nombre des enfants d'Israël, des enfants de Lévi, et je suis Égyptien ; or Lévi était fils de Jacob. Moïse fit ensuite connaître à Schoʻaïb sa position, son histoire et sa fuite d'Égypte causée par la crainte qu'il avait de Pharaon. Schoʻaïb lui dit, comme cela est rapporté dans le Coran : « Ne crains pas, car tu es délivré de la main des infidèles. » Lorsque Moïse eut mangé jusqu'à se rassasier et qu'il se fut couché, la plus jeune des filles de Schoʻaïb, qui avait été appeler Moïse, dit à son père : Ô mon père, tu cherches un mercenaire ; prends cet homme, car il est à la fois fort et très-pieux, et le meilleur de tous les mercenaires est celui qui est fort et pieux. Schoʻaïb répondit : Ô ma fille, tu connais sa force ; mais pour sa foi, qu'en sais-tu ? Sephora répondit : Lorsque je l'ai appelé et que je marchais devant lui pour lui montrer le chemin, il n'a pas voulu voir ma taille et m'a dit : Marche derrière moi. Après cela, Schoʻaïb attacha son cœur à Moïse, et, comprenant qu'on ne peut lier un homme jeune que par le moyen d'une femme, il lui dit : Je te donnerai pour épouse une de mes deux filles, afin que tu restes avec moi. Moïse lui répondit : Je n'ai rien que je puisse offrir comme présent de noces. Schoʻaïb lui répondit : Je te demande pour présent de noces que tu me serves en qualité de mercenaire pendant huit ans, et que tu soignes mes brebis. Si tu me sers pendant dix ans, cela te regarde, et tu sais très-bien ce que tu as à faire. Schoʻaïb dit encore à Moïse, comme nous le voyons dans le Coran : « Je ne veux pas être difficile à ton égard ; tu éprouveras, s'il plaît à Dieu, que je suis du nombre des

gens probes. » Ces paroles signifient : Je ne veux pas te fixer un terme, et je demande à Dieu qu'il me mette au nombre des gens qui font le bien. Moïse lui répondit : Voici le pacte qui existera entre nous : Lorsque j'aurai accompli ma promesse, faite soit pour huit ans, soit pour dix ans, tu me tiendras digne de ta fille. Dix ans s'étant écoulés, Moïse se présenta devant Schoʻaïb, et celui-ci lui donna pour épouse celle de ses filles qu'il avait envoyée vers lui au puits de Madian. Or Moïse et sa femme demeurèrent un certain espace de temps avec Schoʻaïb ; ensuite Moïse dit : J'ai en Égypte mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs, et j'ai envie de les voir. Il serait possible aussi que Pharaon fût mort. Donne-moi ta fille, afin que je l'emmène avec moi. Schoʻaïb lui répondit : Ô mon fils, je n'ai pas de richesses pour donner un trousseau à ma fille ; excepté mes brebis, je ne possède rien. Demeure avec moi cette année, jusqu'à ce que mes brebis aient mis bas, et je te donnerai tous les petits qui en naîtront. Moïse resta avec Schoʻaïb cette année-là. Or les brebis de Schoʻaïb eurent chacune deux agneaux mâles. Alors Schoʻaïb dit à Moïse : Tous les agneaux sont mâles, et il n'y a point de femelles ; reste encore avec moi cette autre année, et je te donnerai toutes les femelles que mes brebis mettront bas. Moïse resta encore cette année-là avec Schoʻaïb, et chaque brebis mit bas deux petites femelles. Schoʻaïb donna tous ces agneaux à Moïse, de sorte que les troupeaux de celui-ci devinrent plus considérables que ceux de Schoʻaïb. Après cela, Moïse, voulant retourner en Égypte, dit adieu à Schoʻaïb.

Or Schoʻaïb avait dans sa maison un grand nombre de ces bâtons que les bergers tiennent à la main, et parmi ces bâtons il y en avait un à deux branches, terminé en fourche, qu'un ange avait apporté et laissé en dépôt à Schoʻaïb. Cet ange avait la figure d'un homme, et Schoʻaïb ne savait pas que ce fût un ange. Lorsque Moïse voulut partir, il dit adieu à Schoʻaïb. Celui-ci dit alors à Moïse : Va dans cette maison, et prends un de ces bâtons, pour le tenir à la main et pour qu'il te soit une force dans la route. Moïse entra dans la maison et apporta à Schoʻaïb une verge. C'était la verge avec laquelle Dieu voulait accomplir les miracles qui prouvèrent la mission prophétique de Moïse, et qu'un ange avait apportée à Schoʻaïb. Lorsque Schoʻaïb eut regardé cette verge, il dit : Cette verge est un dépôt que m'a laissé ce saint homme qui est venu chez moi ; prends-en une autre. Moïse

reporta la verge et la jeta sur d'autres bâtons ; mais, quand il voulait choisir, la verge revenait toujours dans sa main. Scho‘aïb, dans son ignorance, arrêta une seconde fois Moïse et lui dit : Reporte ce bâton et apportes-en un autre. Moïse prit plusieurs fois un autre bâton ; mais la verge revenait toujours se placer dans sa main. Alors Scho‘aïb dit : Peut-être es-tu le plus digne d'avoir cette verge, et il la lui donna. Après le départ de Moïse, Scho‘aïb se repentit de lui avoir donné la verge ; il dit : Le maître de cette verge pourrait venir, et je me trouverais coupable d'infidélité. Scho‘aïb courut donc après Moïse, qui s'était déjà dirigé vers l'Égypte avec ses troupeaux, et avait fait environ une parasange, lorsqu'il le rencontra. Il lui dit : Ô mon fils, rends-moi cette verge. Moïse lui répondit : Tu me l'as donnée, elle m'appartient ; je ne te la rendrai pas. Ils en étaient à s'adresser ces paroles lorsqu'ils convinrent que la première personne qui passerait par le lieu où ils étaient jugerait le différend. Un ange sous la figure d'un homme vint de leur côté. Scho‘aïb et Moïse l'interrogèrent ; l'ange leur répondit : Jetez à terre cette verge, et celui qui pourra la relever, elle lui appartiendra. Moïse jeta la verge à terre. Scho‘aïb s'avança, et, quelques efforts qu'il fit, il ne put enlever de terre la verge. Moïse avança la main et l'enleva.

Plusieurs personnes rapportent que la querelle qui s'éleva entre Moïse et Scho‘aïb, au sujet de la verge, eut lieu lorsque Scho‘aïb prit Moïse à son service et l'envoya comme pasteur garder ses troupeaux. Scho‘aïb donna alors à Moïse la verge, et le jugement dont nous venons de parler fut prononcé à cette époque.

D'autres personnes rapportent que, lorsque Moïse partit d'Égypte pour aller au pays de Madian, ne connaissant pas le chemin, il ne savait comment s'y rendre. L'ange dont nous avons parlé plus haut vint pour lui montrer le chemin, apporta la verge et la lui donna.

CHAPITRE LXXII

Histoire de la mission prophétique de Moïse

Dieu a dit dans le Coran : « Lorsque Moïse eut atteint le terme convenu, et qu'il fut parti avec sa famille, il vit du feu du côté du mont Sinaï. » (Sur. XXVIII, vers. 29.) Or, lorsque Moïse se fut dirigé vers l'Égypte, arrivé à cinq journées de chemin du pays de Schoʻaïb, au mont Sinaï, le vent s'éleva, il fit froid et le ciel se couvrit de ténèbres. Moïse dit à sa femme : Fais jaillir des étincelles, afin que nous allumions du feu et que nous nous chauffions. Bien que cette femme tâchât de faire jaillir des étincelles de la pierre et du fer, le feu ne sortit pas. Moïse se trouva embarrassé. Lorsqu'une partie de la nuit fut passée, Moïse aperçut au loin du feu au pied de la montagne. Il dit à sa femme : Je vais aller à cet endroit, car il y a là des voyageurs ou des bergers, et j'apporterai du feu, afin que nous nous chauffions ; ou j'obtiendrai quelque renseignement, ou je trouverai quelqu'un qui nous montrera le chemin. C'est que Dieu a dit dans le Coran : « L'histoire de Moïse est-elle parvenue jusqu'à toi ? Lorsqu'il vit du feu et dit à sa famille : Attendez ici, car j'ai vu du feu ; peut-être vous en apporterai-je un tison, ou trouverai-je ma direction par le moyen de ce feu. » (Sur. XX, vers. 8.) Ensuite Moïse prit sa verge et partit. Lorsqu'il fut près de l'endroit vers lequel il se dirigeait, il vit le feu sur le sommet d'un arbre, et non pas sur la terre. On rapporte que l'arbre sur lequel se trouvait le feu était un arbre appelé *aousadje*, qui est épineux. Or le premier arbre qui poussa de la terre fut l'aousadje, et la première chose qui descendit du paradis sur la face de la terre fut la *Pierre noire*, que l'on voit aujourd'hui dans le temple de la Mecque, où elle est placée. Plusieurs disent que la verge de Moïse était faite avec du bois de cet arbre ; d'autres disent qu'elle était de myrte.

Moïse fut saisi de crainte et voulut s'en retourner ; mais, comme Dieu l'a dit dans le Coran, « une voix lui cria du coté droit de la

vallée, dans l'endroit béni, de dessus l'arbre : Ô Moïse, certes, je suis le Dieu Seigneur des créatures. » (Sur. XXXVIII, vers. 30.) Ces paroles du Coran signifient que Moïse entendit une voix, et que Dieu lui fit comprendre par une vision que cette voix disait : Ô Moïse, je suis le Dieu de toutes les créatures. Moïse, lorsqu'il entendit les paroles de Dieu, se prosterna, parce qu'il était sûr dans son cœur que c'était bien la voix de Dieu qu'il entendait. Ensuite Dieu dit à Moïse avec bonté et affection : « Certes, je suis ton Seigneur : ôte donc tes souliers, car tues dans la sainte vallée de Towa. » (Sur. XX, vers. 12.) Or Moïse avait des souliers à ses pieds, et Dieu lui dit : Ôte les souliers de tes pieds, car tu es sur une terre pure, dans la vallée sainte. *Sainte* veut dire, dans ce passage, *sanctifiée, purifiée. Towa* est le nom de la vallée.

Les auteurs qui ont recueilli des traditions disent que les souliers de Moïse étaient faits de peau d'âne non parée et qu'ils étaient souillés d'ordures. Cette opinion est fondée sur ce que Dieu dit à Moïse : Ôte les souliers de tes pieds ; or une pareille tradition ne signifie rien, car Moïse était trop pur pour avoir à ses pieds des souliers tachés d'ordures. Mais Dieu voulait que Moïse accomplît les devoirs respectueux auxquels ce prophète était tenu comme son serviteur. Dieu le voulait ainsi, afin que l'accomplissement de ces devoirs respectueux justifiât l'intimité qu'il accordait à Moïse, et afin que, tout comme Moïse avait fait acte de soumission par son respect, Dieu par sa bonté approchât davantage de lui ce prophète et lui accordât la rémunération de son respect et de sa soumission. C'est pour cela que Dieu avait dit : Ôte tes souliers.

Les sages ont beaucoup agité cette question, et les maîtres dans la connaissance de Dieu ont beaucoup discouru sur ces paroles ; mais leurs discours ne font pas partie de ce livre et ne rentrent pas dans les études de l'auteur de cet ouvrage.

Or sache que le Seigneur enseigna à Moïse, dans ce lieu-là, toutes les parties du système de l'unité de Dieu et lui fit connaître la loi ; de sorte que Moïse sut parfaitement tout ce que Dieu voulait qu'il connût touchant le système de l'unité de Dieu et la loi. Dieu accorda aussi à Moïse, dans cette occasion, le don de prophétie, l'envoya vers Pharaon, et lui fit voir le miracle de la verge et celui de la main. Relativement au système de l'unité de Dieu, à la manière de connaître

Dieu dans sa divinité et dans son unité, le Seigneur dit à Moïse trois paroles par lesquelles tous ces points sont éclaircis. Voici ces paroles : « Certes, je suis Dieu, il n'y a pas d'autre Dieu que moi. » (Sur. XX, vers. 14.) La seconde parole est la suivante : « Certes, je suis ton Seigneur. » (Sur. XX, vers. 12.) La troisième est celle-ci : « Certes, je suis le Dieu Seigneur des créatures.), (Sur. XXXVIII, vers. 30.) Celui qui connaît Dieu conformément à ces trois paroles possède bien le système de l'unité. Or Moïse devint possesseur du sens intime de la loi, et Dieu lui dit : « Sers-moi et fais la prière en commémoration de moi. » (Sur. XX, vers. 14.) Vois quel grand précepte est le précepte de la prière, puisque Dieu le met avant tous les autres préceptes de la loi et du culte.

Après cela, Dieu dit à Moïse : « Certes, l'heure du jugement arrivera ; peu s'en faut que je ne la fasse connaître, afin que l'on rende à chaque âme selon ce qu'elle aura fait. » (*Ibid.* vers. 15.) Dieu parla ainsi à Moïse pour que celui-ci eût une croyance exacte touchant la résurrection, comme touchant le système de l'unité de Dieu. Et lorsque Moïse fut parfaitement instruit de ce qui regarde l'unité de Dieu et la loi, Dieu lui conféra la qualité de prophète et lui donna une mission pour Pharaon, comme on le voit dans le Coran : « Et lorsque ton Seigneur appela Moïse en disant : Va vers le peuple injuste, vers le peuple de Pharaon ; est-ce qu'ils ne me craindront pas » (Sur. XXVI, vers. 9.) La première conférence que Dieu eut avec Moïse fut sur l'unité de Dieu ; ensuite il lui parla de la loi et des principes de la religion. Après cela, Dieu eut un entretien avec Moïse sur sa mission prophétique auprès de Pharaon et du peuple de ce roi. Or il y a dans le Coran des versets sur ce que Dieu dit à Moïse touchant cette mission. Ils portent : « Jette ta verge, etc. »

Dieu agit ainsi afin que Moïse ne pût conserver aucun doute sur la qualité de prophète qui lui était accordée, et qu'il devînt fort par le miracle opéré devant lui. Ceci est pour que tu saches que Dieu a mis une sagesse excellente dans ses entretiens avec Moïse, depuis le commencement jusqu'à la fin, allant toujours d'un degré à un autre degré plus élevé. Ensuite, lorsque Dieu eut parlé à Moïse relativement à la mission dont il s'agissait, et qu'il lui eut ordonné d'aller vers Pharaon, il lui fit voir le miracle qui confirmait la vérité de sa mission, et lui dit, comme on le voit dans le Coran : « Qu'est-ce que tu tiens

dans ta main droite, ô Moïse ? » (Sur. XX, vers. 18). Il y a aussi en cela une preuve de la haute sagesse de Dieu. En effet, Dieu n'interrogea pas Moïse parce qu'il ignorait quelle était la chose que ce prophète tenait à la main, ni parce que Moïse ne le savait pas lui-même. Loin de là, Dieu savait que c'était une verge, et il savait que Moïse le savait également ; mais Dieu voulait que Moïse reconnût la vertu de cette verge et l'utilité qu'on pouvait en retirer ; de telle sorte que, lorsque Dieu montrerait à Moïse dans cette verge une propriété autre que celle que Moïse lui connaissait, ce miracle en parût à Moïse d'autant plus grand, et que le cœur de ce prophète fût par là plus tranquille. Cette conduite s'appelle *preuve.* Dieu dit donc à Moïse : À quoi te sert ta verge ? Moïse répondit : Elle me sert à m'appuyer, et, lorsqu'il n'y a pas d'herbe dans un endroit, je frappe les arbres avec cette verge et j'en fais tomber les feuilles pour nourrir les troupeaux. J'emploie encore cette verge à un grand nombre d'autres usages ; j'y pends différentes choses, et je m'en sers aussi comme d'une arme. Quand Moïse eut énuméré les différents usages de sa verge, Dieu lui fit découvrir dans cette même verge une chose qu'il ne connaissait pas, afin que Moïse n'eût aucun doute sur la mission prophétique dont il était chargé. Après cela, Dieu dit à Moïse : Va vers Pharaon et porte-lui mon message. Or, si Dieu n'avait pas ordonné à Moïse de jeter sa verge à terre, s'il n'avait pas changé cette verge en serpent, et si Moïse ne se fût pas accoutumé à voir un pareil miracle, ce prophète aurait eu peur lorsqu'il jeta sa verge à terre en présence de Pharaon et qu'elle devint un serpent. Dieu voulut d'abord accoutumer Moïse à la vue de ce serpent ; il voulut que la verge fût devenue serpent en présence de Moïse et qu'ensuite elle fût redevenue verge, afin que Moïse fût parfait en toutes choses, et qu'il connût très-bien le système de l'unité de Dieu, la loi et le service de Dieu, la mission prophétique et les miracles qui devaient avoir lieu à l'occasion de cette mission. Ce ne fut qu'après de pareilles dispositions que Dieu l'envoya vers Pharaon, son ennemi, car la sagesse de Dieu est manifeste en toutes choses. En effet, si un roi veut confier à quelqu'un une mission, il choisit l'homme le plus intelligent, ensuite il lui montre toute espèce de choses et l'éprouve ; et tout ce que cet homme ne sait pas, il le lui fait apprendre. Après cela, il l'envoie en mission.

Dieu dit à Moïse : Jette cette verge. Lorsque Moïse eut jeté à terre cette verge, elle devint un serpent, de ceux qu'on appelle *thou'bân ;* or *thou'bân* veut dire un *grand serpent.* Lorsque Moïse le vit, il eut peur, ainsi que Dieu nous l'apprend dans un passage du Coran, dont le sens est : La peur fit reculer Moïse, qui tourna le dos au serpent pour fuir, et ne regarda pas de ce côté-là. Alors Dieu dit à Moïse : Prends ce serpent et ne crains pas, car tu n'as rien à redouter. Moïse retourna vers le serpent, et Dieu lui dit : Prends-le sans crainte, car je le ferai redevenir verge. Moïse comprit qu'il y avait là un signe de la toute-puissance de Dieu, et non un châtiment pour lui. Il ne craignit plus, avança la main et saisit le cou du serpent, qui dans sa main redevint une verge comme auparavant. Lorsque Moïse eut vu ce premier miracle et qu'il eut été rassuré par là, Dieu lui en fit voir un autre, et lui dit, comme cela est rapporté dans le Coran : « Mets ta main dans ton sein, elle en sortira blanche, sans aucun mal. » (Sur. XXVIII, vers. 32.) Ces mots, *sans aucun mal,* signifient *sans lèpre.* Or le visage et le corps de Moïse tiraient sur le noir. Lorsque Moïse ôta sa main de son sein, elle brillait au milieu des ténèbres de la nuit comme une lune éclatante de blancheur, non d'une blancheur de lèpre ou d'une blancheur de maladie, mais d'une blancheur tout à fait miraculeuse. Et Dieu dit à Moïse : Que ces deux miracles te servent de preuve relativement à la mission dont je te charge ; va auprès de Pharaon. Dieu avait accordé à Moïse tous les miracles que ce prophète pouvait demander comme preuve de sa mission, et lui avait donné une science parfaite. Vois aussi quelle science et quelle sagesse Moïse montra dans cette occasion à l'égard de Dieu. Toutes les qualités requises dans un prophète, nécessaires à l'accomplissement de sa mission, Moïse les demanda à Dieu, dans ce lieu-là même, en disant : « Seigneur, dilate ma poitrine, et facilite-moi ma mission. Dissous le nœud de ma langue, afin qu'on entende mes paroles, et donne-moi un conseiller de ma famille, Aaron, mon frère. Rends mes reins forts par son moyen, et associe-le à ma mission. » (Sur. XX, vers. 26 et suiv.) Or Moïse était d'un naturel triste, et il savait que, pour remplir une mission prophétique, il faut un cœur épanoui et beaucoup de patience, afin de pouvoir supporter les afflictions, les choses odieuses, les accusations de mensonge et les épreuves de tout genre. Il dit : Ô Seigneur, ôte-moi cette timidité et donne-moi un cœur épanoui, afin

que je puisse accomplir l'œuvre et la mission dont tu m'as chargé. Rends-moi facile mon entreprise, afin qu'elle ne me soit pas pénible et que je puisse prendre patience. Or les prières que Moïse adressa à Dieu sont très-louées par les sages. En effet, par ces prières, Moïse reconnaissait que les bienfaits dont Dieu l'avait comblé étaient très-grands, et que la mission dont il l'avait chargé était très-lourde. Moïse avoua sa faiblesse et son impuissance, afin que la grandeur des bienfaits de Dieu et sa générosité à son égard fussent connues de tous les hommes.

Moïse dit encore à Dieu : Ôte le lien de ma langue, afin que je parle bien et que les Égyptiens comprennent ce que je leur dirai. Or le nœud dont parlait Moïse était celui qui lui vint pendant son enfance, lorsqu'il mit du feu dans sa bouche, en présence de Pharaon. Ensuite Moïse ajouta : « Donne-moi un conseiller de ma famille, Aaron, mon frère. » Le mot *conseiller* est exprimé dans le Coran par vizir, qui a dans ce verset une acception particulière. Le sens est : Donne-moi quelqu'un d'entre les gens de ma famille qui me soit un soutien dans ma mission, afin que je m'appuie sur lui. Vois comme Moïse montra bien par cette excellente conduite la faiblesse qu'il reconnaissait en lui-même. En effet, Dieu lui imposait sa loi et une mission prophétique, et Moïse manifesta son impuissance à s'acquitter de ces deux choses, en disant : Ô Seigneur, associe-moi Aaron, afin que nous remplissions ensemble ta mission et que nous t'adorions tous les deux ensemble ; afin que, si je me rends coupable d'une faute dans la mission dont tu m'as chargé ou dans le culte que je te dois, il m'aide à réparer cette faute. Dieu accorda à Moïse tout ce que ce prophète demandait pour la mission dont il était chargé et pour le culte à rendre à Dieu. On lit dans le Coran que Dieu dit à Moïse : « Tu as déjà reçu ce que tu demandes, ô Moïse. » (Sur. XX, vers. 36.) Dieu êta à Moïse sa tristesse et lui donna du courage, tellement que Moïse resta un an à la porte de Pharaon, et cela ne lui fut point à charge. Il appela toutes les créatures à adorer Dieu, sans que son cœur éprouvât d'angoisses. Dieu délia la langue de Moïse, et fit partager à Aaron la mission de ce prophète. Or Aaron était en Égypte avec sa mère et son père, et Dieu chargea Moïse d'un message pour lui en disant : Porte à Aaron un message de ma part, afin qu'il aille avec toi à la cour de Pharaon et qu'il remplisse avec toi la mission que je t'ai confiée. Moïse dit, à

cette occasion, une parole que les hommes ignorants lui imputent à mal, mais qui est sage. Moïse dit à Dieu, comme on le voit dans le Coran : « J'ai tué l'un d'entre eux, et ils me cherchent pour me faire mourir à cause de cet homme. » (Sur. XXXVIII, vers. 33.)

Or ne pense pas que Moïse redoutât de se présenter devant Pharaon par la crainte de la mort, car aucun homme n'a eu une gloire semblable à celle de Moïse et n'a joui de la même intimité avec Dieu. Et ne pense pas que, Dieu l'ayant chargé d'une mission, Moïse eût différé de la remplir par crainte pour sa vie. Mais il y a en cela un sens caché que voici : De tous les degrés d'élévation que l'homme peut atteindre et de tous les actes de religion qu'il peut faire, il n'y en a point de plus élevé que la mission d'un prophète chargé de transmettre aux créatures les ordres de Dieu. La plus élevée de toutes les fonctions consiste à être choisi de Dieu comme médiateur entre lui et les créatures, et à répéter de bouche les paroles que Dieu adresse à ses serviteurs. Tout prophète qui est chargé d'un semblable ministère, et qui parvient à s'en acquitter en amenant les hommes à croire à sa mission et à retourner à Dieu, atteint un degré plus élevé que le prophète qui ne peut pas accomplir sa mission et aux paroles duquel personne n'ajoute foi. Or Moïse, après avoir obtenu la dignité de prophète, désirait atteindre le plus haut degré auquel puisse arriver un prophète, et voulait que les créatures reconnussent qu'il disait la vérité et ajoutassent foi à ses paroles. Moïse parlait de la sorte, parce qu'il craignait d'être mis à mort à cause de l'Égyptien qu'il avait tué, et de se trouver ainsi empêché de remplir entièrement la mission qu'il avait reçue de Dieu. Moïse craignait donc de périr, non à cause de la vie, mais à cause de cette mission, qu'il aurait laissée imparfaite. Or un homme que Dieu a fait parvenir à un tel degré d'élévation dans sa familiarité et dans la qualité de prophète, et auquel il a fait connaître sa volonté, non par une révélation ou par un intermédiaire, mais par sa parole qu'il lui a fait entendre dans des entretiens, sans qu'il y eût un ange pour intermédiaire ; un homme qui a réellement vu Dieu et a reçu ses ordres d'une manière directe et certaine, personne n'a atteint auprès de Dieu un degré aussi élevé que lui. Quel pouvait donc être aux yeux de Moïse le prix de la vie ? À cette époque, Dieu n'avait pas de serviteur plus grand ni plus haut placé que Moïse. Remarque bien que Dieu dit à ce serviteur : « Je t'ai choisi pour moi. » (Sur. XX,

vers. 43.) Qu'elle est grande cette parole adressée par Dieu à un de ses serviteurs ! Si un roi, qui n'est qu'une créature, disait à un de ses serviteurs : Je te prends pour moi, afin que tu m'appartiennes en propre, vois quelle serait la position de ce serviteur auprès de son maître, et quelle serait sa grandeur auprès des autres serviteurs ! Et c'est là le sens de cette parole de Dieu : « Je t'ai choisi pour moi. » Or, placé si haut auprès de Dieu, comment Moïse pouvait-il redouter la mort ? Non, cela n'est point exact ; mais il craignait de perdre la qualité de prophète, de ne pas être un prophète accompli, et de ne pas atteindre le degré de grandeur auquel il pouvait arriver. Il désirait de vivre jusqu'à ce qu'il eût accompli les ordres de Dieu. Il fit connaître à Dieu ce désir, comme il lui avait fait connaître toutes les autres choses dont il avait eu besoin, et Dieu combla, ses vœux et lui dit : Pharaon ne pourra pas te tuer ; tu l'emporteras sur lui, et tu accompliras la mission dont je t'ai chargé. Alors Moïse se trouva rassuré et satisfait. Après cela, Dieu dit à Moïse : « Nous fortifierons ton bras au moyen de ton frère, et nous vous accorderons à tous deux la puissance, en sorte qu'ils ne pourront pas vous égaler dans l'accomplissement de nos miracles. Vous deux et ceux qui vous suivront, vous serez vainqueurs. » (Sur. XXVIII, vers. 35.) Lorsque le cœur de Moïse fut tranquille, lorsque Moïse eut reçu les choses qui lui étaient nécessaires, le don de prophétie, la force, l'intimité avec Dieu, la connaissance de la loi, Dieu le chargea de sa mission vers Pharaon, et lui dit : Tu iras avec ton frère à la porte de Pharaon, et vous ne montrerez pas de faiblesse dans l'accomplissement de la mission dont je vous ai chargés, ni dans le culte que vous me rendez. Lorsque vous serez près de lui, dites-lui : « Certes, nous sommes des envoyés de ton Seigneur ; envoie donc avec nous les enfants d'Israël, et ne les opprime pas. Nous sommes venus vers toi avec un signe de la part de ton Seigneur, et que la paix soit sur celui qui suit la voie droite. Certes, il nous a été révélé que le châtiment arrivera sur celui qui nous accusera de mensonge et qui se détournera d'un autre côtés » (Sur. XX, vers. 49.) Dans l'ordre où il est, le message dont Dieu chargea Moïse renferme une moralité. Dieu ordonna d'abord à Pharaon de soulager les enfants d'Israël des corvées qu'ils faisaient ; et ce n'est qu'après ce commandement que Dieu ajoute : Et adore-moi. Cela est afin que tu saches que les corvées et les injustices dont

Pharaon accablait les Israélites sont plus coupables aux yeux de Dieu que l'idolâtrie et l'infidélité.

Lorsque Dieu chargea Moïse de la mission pour Pharaon, il lui enseigna la manière de parler à ce prince et de le faire avec convenance ; car, en tout, il faut observer les convenances, pour que les choses soient bien faites. Dieu dit donc à Moïse : Allez à la porte de Pharaon, car il s'est révolté contre moi, et à cause de sa puissance il s'est faussement attribué la divinité, et il appelle mes créatures à l'adorer. Quand vous lui parlerez, faites-le avec toute espèce de douceur, afin qu'il vous écoute ; car, si vous lui parlez avec violence, lui, à cause de son grand orgueil, n'écoutera pas vos paroles, et vous vous serez rendus coupables d'une faute dans l'accomplissement de la mission dont je vous ai chargés. Dieu apprenait ainsi à Moïse les convenances que doit observer un prophète, et Moïse apprit ainsi les convenances en toute chose.

Moïse revint de l'endroit où il avait eu l'entretien avec Dieu, comblé de grâces, placé à un haut degré, avec le don de prophétie et celui des visions, pouvant s'entretenir avec Dieu, doué de la connaissance de la loi et de la religion. Dieu appela l'endroit où il s'entretint avec Moïse *la vallée bénie.* (Cor. sur. XXVIII, vers. 30.)

Après cela, le matin, Moïse retourna vers sa femme, qui avait veillé toute la nuit en l'attendant. Lorsque Moïse fut arrivé, elle lui dit : Nous apportes-tu du feu ? Moïse lui répondit : Non ; mais je vous apporte la lumière la plus brillante qui existe.

Un sage très-illustre, appelé Djonaïd, qui a composé beaucoup de prières adressées à Dieu, s'exprime ainsi dans une de ses prières : « Ô mon Dieu, comment désespérerais-je de ta miséricorde ? Moïse alla vers toi pour chercher du feu, et il se sépara de toi avec le don de prophétie. »

Il y a un grand nombre de moralités dans cet entretien de Moïse avec Dieu. Ce que nous avons dit là-dessus est plus complet que ce que nous avons trouvé dans l'original de Tabarî ; mais nous nous sommes beaucoup étendus sur ce sujet, afin que tu saches que dans chaque histoire, et dans chaque parole que Dieu rapporte dans le Coran il y a une moralité, et que ces histoires et ces paroles ont été rapportées pour que les gens sages en tirent leur profit, et non pour les charmes de l'histoire elle-même. Dieu a dit : « Le Coran n'est pas une

fiction nouvellement inventée, mais une confirmation de ce qui a été révélé auparavant, une explication distincte de chaque chose, et une direction et une faveur pour ceux qui croient. » (Sur. XII, vers. 111.)

Or toutes ces histoires que Dieu rapporte dans le Coran sont semblables à des arbres productifs ; l'histoire est l'arbre, et la moralité le fruit. Lorsque tu t'assieds sous l'arbre, tu dois aussi en manger le fruit ; autrement tu négliges une partie de ce que tu peux te procurer : car l'ombre de l'arbre n'est pas tout pour toi. Ainsi, lorsque tu entends des histoires des anciens, il faut que tu en comprennes la moralité, et que tu saches à la fois l'histoire et la moralité, de même que tu dois jouir de l'ombre et du fruit, si tu veux retirer de l'arbre toute l'utilité possible.

CHAPITRE LXXIII

Histoire de l'arrivée de Moïse en Égypte auprès de Pharaon

Ensuite, le lendemain, Moïse partit de ce lieu-là, et arriva en Égypte avec ses troupeaux. Il entra dans la ville de Memphis pendant la nuit. Or sa mère était en vie, comme aussi son frère Aaron et sa sœur Marie ; mais son père était mort. Lorsqu'il arriva à la porte de la maison, sa mère ne le connut pas, car il y avait assez longtemps qu'il était parti. Cette femme lui demanda : Qui es-tu ? Moïse lui répondit : Je suis un homme qui arrive de voyage, et je serai votre hôte cette nuit. La mère de Moïse plaça son fils dans sa maison, lui apporta à manger et dit à Aaron : Assieds-toi, et mange le pain avec cet hôte, pour lui faire honneur. Une tradition rapporte que ce qu'ils mangèrent était de l'*ispidba*. Aaron, ayant mangé et causé avec Moïse, le reconnut ; sa mère et sa sœur le reconnurent également. Moïse, après avoir mangé, s'acquitta du message de Dieu pour Aaron, qui dit : Je suis prêt à obéir. Deux jours s'étant écoulés, Moïse et Aaron se levèrent pour se rendre à la porte du palais de Pharaon. Leur mère pleura et dit : Je crains qu'on ne tue mes deux fils. Moïse lui répondit : Ô ma mère, n'aie pas d'inquiétude, Dieu nous gardera et nous tiendra en sûreté. Une tradition rapporte que, lorsque Moïse et Aaron furent arrivés à la porte de Pharaon, ils furent sur-le-champ introduits auprès de ce prince. Suivant une autre tradition, ils demeurèrent deux ans à la porte du palais de Pharaon, sans pouvoir être admis. Moïse dit aux portiers : Je suis l'envoyé du Dieu très-haut. Ces gens lui dirent : Dieu, c'est Pharaon. Moïse répondit : Pharaon n'est pas Dieu ; Dieu est le Seigneur du ciel et de la terré. Les portiers dirent : Cet homme est fou. Et ils le tinrent pour fou, et personne n'osait parler de lui à Pharaon. Deux ans se passèrent ainsi. Or Pharaon avait un bouffon avec lequel il aimait à plaisanter. Un jour, ce bouffon était avec

Pharaon pour lui faire passer le temps ; les récits se succédaient, et Pharaon racontait sa propre histoire en disant : Je suis Dieu. Ce bouffon lui dit : Il y a une chose plus étonnante que cela ; c'est qu'à la porte de ton palais se trouve un homme qui dit qu'il y a un autre Dieu que toi. Pharaon se mit en colère et dit : Qui est cet homme ? Qu'on l'amène. Le bouffon sortit, trouva Moïse avec Aaron, les amena tous deux en présence de Pharaon, et dit : Je pensais qu'il n'y en avait qu'un, mais maintenant ils sont deux qui tiennent le même langage. Lorsque Pharaon eut regardé Moïse, il dit : Qui es-tu ? Moïse répondit : Je suis l'envoyé de Dieu, Seigneur de toutes les créatures. Pharaon reconnut alors Moïse, et lui dit : N'es-tu pas cet enfant que j'ai élevé, qui a grandi parmi nous, et qui a passé plusieurs années au milieu de nous ? Puis tu n'as pas été reconnaissant de mes bienfaits, tu t'es montré ingrat, et tu as tué un Égyptien : je t'ai fait rechercher, et tu t'es enfui. Moïse répondit : Oui, je suis cet homme-là ; mais je n'ai tué l'Égyptien que par imprudence, et je ne méritais pas de subir la peine du talion. Vous m'avez recherché et vous avez voulu me mettre à mort injustement pour avoir tué cet homme, et moi qui vous craignais je me suis enfui ; et Dieu m'a donné la sagesse, c'est-à-dire la science et l'intelligence, et il m'a fait prophète. Pharaon lui dit : Le Dieu Seigneur de toutes les créatures qui t'a envoyé, quelle chose est-il et quelle personne est-il ? Moïse répondit : Il est le Dieu du ciel, de la terre et de tout ce qui est en eux. Il a tout créé, et il gouverne tout. Pharaon dit aux personnes qui se tenaient autour de lui : Entendez-vous ce qu'il dit ? Moïse continua : Il est votre Dieu et le Dieu de vos pères. Pharaon se moqua de Moïse et dit à ses courtisans : Dieu vous a envoyé un apôtre qui est fou. Moïse répondit : Les cieux, les terres et tout ce qui est en eux appartiennent à mon Seigneur. Pharaon dit à Moïse : Si tu adores un autre Dieu que moi, je te mettrai en prison. Moïse lui dit : Je te ferai voir un signe et un miracle, afin que tu saches que je suis prophète. Pharaon répondit : Si tu dis la vérité, montre-moi ce miracle. Alors Moïse jeta à terre sa verge, qui devint un grand serpent, lequel ouvrit sa gueule, mit sa mâchoire inférieure sur le trône de Pharaon, et voulait placer sa mâchoire supérieure sur les créneaux du palais, pour emporter Pharaon avec son trône royal et le palais. Toutes les personnes qui se trouvaient en présence de Pharaon s'enfuirent épouvantées, et Pharaon lui-même fut effrayé,

descendit de son trône et se cacha dessous. La peur qu'il ressentit fut telle, qu'il eut un cours de ventre pendant une semaine, lui qui n'éprouvait qu'une fois par semaine la nécessité de faire ses besoins naturels. Cette disposition particulière qu'il voyait en sa personne, et qui n'était chez nul autre, fut cause qu'il se fit illusion sur son propre compte et dit : Je ne suis point un homme, je suis Dieu.

Or, de dessous son trône, Pharaon cria vers Moïse, et lui demanda du secours ; il dit : Ô Moïse, saisis ce serpent, et je croirai en toi, et je ferai ce que tu voudras et ce que tu m'ordonneras. Moïse saisit le cou du serpent, qui redevint ce qu'il était auparavant. Pharaon sortit de dessous son trône et s'assit à sa place. Alors Moïse mit la main sous le haut de sa tunique, et l'en retira blanche comme la lune. Dieu nous apprend ce miracle dans le Coran en ces termes : « Et il (Moïse) tira la main de son sein, et voilà qu'elle apparut blanche à ceux qui regardaient. Pharaon dit aux personnes qui étaient autour de lui : Certes, celui-ci est un magicien savant, il veut vous chasser de votre pays au moyen de sa magie. Que faut-il faire ? » (Sur. XXVI, vers. 32.) Ces personnes répondirent à Pharaon : Il y a dans ton royaume un grand nombre de magiciens ; réunis les plus savants d'entre eux, afin qu'ils remportent la victoire sur Moïse. Alors Pharaon dit à Moïse : Retourne-t'en jusqu'à ce que je m'occupe de ton affaire. Moïse s'en retourna, et la connaissance de ce qu'il avait fait se répandit dans toute l'Égypte. Tout le monde alla pour le voir, et les enfants d'Israël se réunirent autour de lui et crurent en lui. Tous les jours il se présentait à la cour de Pharaon, et il était admis auprès de ce roi. Il appela les créatures à Dieu et leur défendit d'adorer Pharaon. On instruisit celui-ci de ce qui se passait, et, il fit annoncer dans tout le royaume d'Égypte que, partout où il y aurait un magicien, on le lui envoyât.

On rapporte dans une tradition que les magiciens qui se réunirent alors étaient au nombre de quinze mille. Pharaon ordonna que l'on choisît les plus habiles d'entre eux. On en prit soixante et dix, et sur la terre il n'en existait pas de plus savants qu'eux dans la magie. Parmi ceux-ci il y en avait quatre principaux dont les noms étaient : Schâboun, Gâboun, Hatîl et Mosfa. Pharaon appela ces derniers et leur dit : Un habile magicien est venu ici, et je veux que vous remportiez la victoire sur lui. Ces magiciens dirent : Quel magicien

est-il pour qu'il n'en existe pas de plus habile que lui dans le monde ? Pharaon répondit : Il rend son bâton semblable à un serpent. Les magiciens dirent : Et nous, nous changeons mille bâtons en serpents. Ensuite ils firent une convention avec Pharaon en disant : Tu nous offriras des présents, si nous remportons la victoire sur Moïse. Pharaon répondit : Je vous offrirai des présents, et je vous garderai auprès de ma personne. Après cela, Pharaon réunit les magiciens, appela Moïse et lui dit : Ô Moïse, ceux-ci sont magiciens comme toi, et ils remporteront la victoire sur toi. Moïse dit : Quand sera-ce ? Pharaon répondit : « Le jour de la fête. »

Or Pharaon célébrait une fête pour laquelle tous les habitants de Memphis se réunissaient. Il dit aux magiciens : Choisissez ce jour-là pour vous réunir, afin que tout le peuple soit assemblé et voie. Après cela, lorsque Moïse se retira de la présence de Pharaon, il parla aux magiciens, de manière que Pharaon pouvait voir de loin ce qui se passait, mais ne pouvait pas entendre ce qu'il leur disait. Moïse les appela à la vraie religion, et leur défendit d'exercer la magie, en disant : Ne mentez pas sur le compte de Dieu, et n'exercez pas la magie ; je ne suis point un magicien, je suis un prophète du Dieu qui vous punira. Ces magiciens lui répondirent : Ô Moïse, nous ferons des opérations magiques dans lesquelles tu ne pourras pas l'emporter sur nous ; mais, si tu obtiens la victoire, nous croirons à ta religion. Alors Moïse s'en retourna, et les magiciens arrangèrent des bâtons et des cordes, firent des amas de cordes, placèrent les bâtons debout, et les lièrent avec des cordes pour que ces bâtons se tinssent debout. Après cela, ils firent des opérations magiques, et il semblait au peuple que ce qu'il voyait était des serpents.

On rapporte dans les recueils de traditions et dans les commentaires sur le Coran que ces magiciens réunirent cent charges d'âne de bâtons et de cordes.

Lorsque le jour de la fête fut arrivé, Pharaon ordonna aux crieurs de dire à tout le peuple : Réunissez-vous, car nous allons vaincre ce magicien. Tout le peuple se réunit à la fois, et Pharaon fit porter hors de Memphis, dans la campagne, son trône royal, et ordonna de placer au-dessus un dais de brocart d'or. Lui-même sortit de son palais avec une pompe et une magnificence qu'il n'avait montrées dans aucune autre fête ; et cela à cause de la puissance de ses magiciens, qu'il

regardait déjà comme vainqueurs de Moïse. Le peuple arriva, Moïse arriva aussi, les magiciens se tinrent debout, et Pharaon s'assit sur son trône royal, sous le dais. Les magiciens dirent à Moïse : Jetteras-tu ton bâton, ou veux-tu que nous jetions auparavant les nôtres ? Moïse répondit : Jetez les vôtres. Alors les magiciens jetèrent à terre cent charges d'âne de bâtons, lièrent les bâtons avec des cordes, et firent des opérations magiques, afin que tous ces bâtons parussent aux yeux des hommes comme des serpents qui marchaient et voulaient attaquer les gens qui étaient là. Or ces magiciens firent un charme tel que personne n'en a jamais fait un semblable sur la face de la terre. Et les gens qui étaient présents eurent peur, comme il est dit dans le Coran : « Et lorsqu'ils eurent jeté *leurs bâtons,* ils fascinèrent les yeux des hommes, qui furent effrayés, et ils firent un grand enchantement. » (Sur. VII, vers. 113.) Or vois quelle grandeur doit avoir une chose que Dieu appelle grande. Les magiciens jurèrent par la puissance de Pharaon en disant : Aujourd'hui nous vaincrons Moïse. Or les personnes qui étaient présentes eurent peur des serpents, et pensèrent que tous ces bâtons et ces cordes étaient des serpents qui voulaient les attaquer et les dévorer. On lit dans le Coran. « C'est pourquoi Moïse conçut de la crainte dans son âme. » (Sur. XX, vers. 70.) Maintenant il faut savoir pour quelle raison Moïse avait de la crainte, bien que cette question ne soit pas traitée dans l'ouvrage original de Tabarî. On aurait tort de croire que Moïse avait peur, parce que ces serpents lui semblaient une chose redoutable ; car Moïse ne craignait pas les magiciens, lui qui était prophète de Dieu. On aurait encore tort de croire qu'il craignait que ces magiciens ne remportassent la victoire. Ce n'était pas parce qu'il avait du doute sur sa mission que Moïse craignait. Il savait que la vérité était de son côté, et l'erreur du côté des magiciens. Moïse ne craignait pas pour tous ces motifs ; mais il se disait : À Dieu ne plaise que ces gens pensent que ce que je fais est semblable à ce que font les magiciens, et que je change un bâton en serpent par le même moyen qu'eux ! Il craignait que, dans leur ignorance, les personnes présentes, en voyant un miracle destiné à confirmer la mission d'un prophète, ne pensassent qu'il y avait là de la magie. Mais Dieu dit à Moïse : Ne crains pas, car tu remporteras la victoire sur eux. Jette la verge que tu tiens à la main, afin qu'elle triomphe des autres verges et qu'elle les mange. Moïse jeta sa verge,

qui devint un serpent plus grand que les autres, frappa la terre de sa queue, roula l'extrémité de sa queue autour de la partie supérieure du dais de Pharaon, ouvrit la gueule et avala tous les autres serpents, de telle sorte qu'il n'en resta pas un seul. Lorsque Moïse eut rendu vains tous les mensonges des magiciens, il prit le serpent, qui redevint une verge ; mais les bâtons et les cordes des magiciens avaient entièrement disparu. Ces magiciens, vaincus par Moïse, furent méprisés et conspués par tout le peuple. Ils adorèrent Dieu et crurent à la mission prophétique de Moïse, et ils distinguèrent la vérité d'avec le mensonge.

Or maintenant il faut savoir quelle fut la chose que virent ces magiciens pour devenir fidèles et pour convenir eux-mêmes de la vanité de leurs opérations ; car ce que Moïse avait fait et ce qu'ils avaient fait était la même chose en apparence. Mais regarde quel sens caché il y a là : il fut évident pour eux que ce qu'ils faisaient, ils le faisaient au moyen de la magie, et que ce que Moïse faisait était un miracle de Dieu pour assurer la mission prophétique dont il l'avait chargé. Or sache bien que voici en quoi consiste la puissance de la magie : Quiconque a recours aux opérations magiques, et fait paraître aux yeux des hommes une chose autrement qu'elle n'est dans la réalité, lorsque l'effet de la magie est passé, la chose retourne à son premier état et redevient telle qu'elle est réellement, parce que la magie n'est point une chose durable ; elle n'a d'effet que pendant un certain temps, comme un jour ou un mois. Or on dit que le plus grand enchantement ne dure pas plus de quarante jours ; et quiconque change une verge en serpent au moyen de la magie, lorsque le charme est rompu, ce serpent redevient verge. En effet, la magie peut bien fasciner les yeux des hommes et changer en apparence une forme pendant un temps ; mais le Créateur, le Dieu très-haut, peut seul faire passer une chose d'une forme à une autre forme. Les bâtons et les cordes restèrent ce qu'ils étaient, lorsque les magiciens les eurent jetés à terre.

Quand les magiciens virent que Moïse prenait son serpent qui redevenait une verge dans sa main, ils regardèrent leurs bâtons et leurs cordes, et dirent : Où sont nos bâtons et nos cordes ? Et il devint évident pour eux que l'action de Moïse était un miracle de Dieu et non un enchantement. Et l'intelligence qu'ils eurent de cela fit qu'ils

crurent en Dieu et devinrent fidèles. Les réflexions qui précèdent ne se trouvent pas dans l'ouvrage de Mohammed, fils de Djarîr.

Or Pharaon dit aux magiciens : Vous avez cru à la parole de Moïse avant que je vous eusse donné la permission et l'ordre de le faire ? Moïse est votre chef, c'est de lui que vous avez appris la magie, vous avez bien agi avec lui, et vous avez usé de fraude avec moi, et vous avez voulu faire sortir tout ce peuple de la ville, puis vous avez cru à la parole de Moïse, afin que tout ce peuple conçût des doutes sur ma divinité et crût à la parole de Moïse.

Au moment où Moïse, étant dans la ville et en présence même de Pharaon, parla aux magiciens, leur donna des conseils, les appela à Dieu et leur défendit d'exercer la magie, Pharaon n'entendit pas ce que disait Moïse, et ne sut pas de quel sujet il s'entretenait avec les magiciens ; mais il vit que Moïse causait avec eux. Lorsque ces magiciens crurent à Moïse, Pharaon pensa dans son cœur que c'était là une affaire qu'ils avaient arrangée avec Moïse dans la ville, en disant : Nous agirons de telle façon. Pharaon dit : Je vais prendre ces magiciens, je leur couperai les mains et les pieds, et je les mettrai en croix ici même jusqu'à ce qu'ils meurent. Alors les magiciens répondirent : Cela ne nous causera pas de préjudice, car nous n'avons aucun moyen de nous empêcher de mourir, et la mort devait nous arriver nécessairement. Lorsque tu nous fais mettre à mort, nous devenons martyrs, et nous paraîtrons devant Dieu comme tels. Nous souhaitons que Dieu nous pardonne nos péchés, car les premiers des Égyptiens nous sommes devenus fidèles, et nous avons cru en ce Dieu qui nous a créés et aux signes qu'il nous a montrés par le ministère de Moïse. Tout ce que tu voudras nous faire, fais-le-nous ; car tu as de la puissance, sur nous tant que nous sommes dans ce monde ; mais, lorsque nous serons hors de ce monde, tu n'auras plus de puissance sur nous. Dieu est ce qu'il y a de préférable pour nous, et l'autre monde est plus durable que celui-ci.

Après cela, Pharaon ordonna que, sur le lieu même et en présence de tout le peuple, on leur coupât les pieds et les mains, et qu'on les mît en croix. Les magiciens dirent : Seigneur, donne-nous la patience dans ce monde pour souffrir le supplice que nous éprouvons, et fais-nous arriver en ta présence dans la vraie religion. Et ils moururent sur la croix. Le matin ils étaient magiciens, ennemis de Dieu, et le soir ils

étaient martyrs et dans le paradis. Pharaon partit de ce lieu-là méprisé et faible, comme Dieu l'a dit dans le Coran, en ces termes : « Et ils furent rendus méprisables. » (Sur. VII, vers. 116.)

Les gens qui avaient assisté à ce qui s'était passé s'en allèrent et se tournèrent vers Moïse, et chaque jour des personnes d'entre les enfants d'Israël croyaient à la parole de Moïse, et les sectateurs de ce prophète devinrent nombreux. Pharaon, couvert de honte, ne donna pendant quarante jours aucun accès auprès de sa personne. Moïse et Aaron allèrent à la porte de ce prince et l'appelèrent à Dieu ; pour lui, il défendit que les sectateurs de Moïse devinssent nombreux. Moïse resta vingt ans au milieu des Égyptiens, les appela à Dieu et fit des miracles pour les punir ; mais Pharaon devenait chaque jour plus incrédule. Ce prince, couvert de honte, ne savait quel parti prendre ; il dit : Je n'ai rien à faire avec Moïse, je monterai moi-même au ciel, et je verrai le Dieu de Moïse. Ensuite il dit à Haman : Fais une grande tour ; peut-être en y montant verrai-je le Dieu de Moïse. Cette tour fut faite de chaux et de briques, et il fallut deux ans pour la construire. On dit que Pharaon est le premier homme qui ait fait des briques dans le monde. Or la construction fut conduite aussi haut que possible. Pharaon monta sur le sommet de cette tour, considéra de là le ciel, et il ne vit personne et n'entendit aucune voix. Il descendit, et dit en parlant de Moïse : « Certes, je pense qu'il est du nombre des menteurs. » (Sur. XXVIII, vers. 38.)

Or Moïse faisait un miracle chaque année, et Pharaon le suppliait en disant : Si tu ôte de dessus nous ce châtiment, nous croirons. Mais aucun d'eux ne crut. Dieu dit dans le Coran : « Certes, nous avons donné à Moïse neuf signes évidents. » (Sur. XVII, vers. 103.) Les Égyptiens faisaient un pacte avec Moïse en disant : Si le châtiment s'éloigne de nous, nous croirons à ta parole et nous te confierons les enfants d'Israël. Lorsque le châtiment s'était éloigné d'eux, ils violaient leurs promesses. Moïse fit les neuf signes dont chacun était plus grand que le précédent, comme il est dit dans le Coran : « Et nous ne leur montrions aucun signe qui ne fût plus grand que le précédent. » (Sur. XLIII, vers. 47.) Ces neuf signes sont rapportés dans le Coran. Le premier après la verge changée en serpent et la main de Moïse devenue blanche et brillante, ensuite la famine, comme il est dit dans le Coran : « Certes, nous avons puni le peuple

de Pharaon par la stérilité et la diminution des fruits, afin qu'ils fussent avertis. » (Sur. VII, vers. 127.) La famine désola pendant trois ans l'Égypte entière, au point que rien ne poussait et qu'on ne tirait aucun fruit des arbres, et les Égyptiens mouraient de faim. Pharaon disait : C'est à cause du mauvais augure attaché à Moïse. Il est dit dans le Coran : « Mais s'il leur arrivait du mal, ils l'attribuaient au mauvais augure de Moïse et de ceux qui étaient avec lui. » (Sur. VII, vers. 128.) Et toutes les fois que le pain manquait et n'était pas abondant, ils disaient : Cela vient du mauvais augure de Moïse et de son peuple. Or Pharaon résolut de tuer Moïse, et il dit : « Laissez-moi, que je tue Moïse, et qu'il invoque son Seigneur. » (Sur. XL., vers. 27.) Or, parmi le peuple de Pharaon, il n'y eut personne qui dit : Ne tue pas Moïse, ou qui voulût cacher ce prophète, si ce n'est un Égyptien qui avait cru à Moïse et qui suivait la vraie religion sans que Pharaon le sût. Cet Égyptien, appelé ‘Harbîl était le menuisier qui avait fait le coffre dans lequel Moïse avait été exposé sur le Nil. Lorsque Pharaon ordonna de tuer Moïse, le menuisier instruisit ce prophète, qui s'enfuit d'Égypte et alla à Madian. Plus tard, quand Pharaon voulut tuer Moïse et commanda aux Égyptiens de le faire, à cause de cette terrible famine qui affligeait l'Égypte, et pour être délivrés du mauvais augure de Moïse, ‘Harbîl manifesta sa foi ; il ne put pas voir Pharaon, mais il dit aux Égyptiens : « Est-ce que vous tuerez un homme parce qu'il dit : Mon Seigneur est Dieu ? » Or, tout comme Moïse appelait son peuple à Dieu, cet homme, de son côté, faisait la même chose pour les Égyptiens, ainsi que Dieu nous l'apprend dans le Coran, où près de quinze versets sont consacrés à son histoire. (Voy. sur. XL, vers. 29 et suiv.) On y lit, entre autres choses, qu'il dit aux Égyptiens : « Ô mon peuple, certes, je crains pour vous quelque chose de semblable au jour des confédérés. » Et plus loin cet homme dit encore : « Ô mon peuple, certes, je crains pour vous le jour de la conversation. » Et dans un autre endroit : « Ô mon peuple, quant à moi, je vous appelle au salut ; mais vous, vous m'appelez au *feu de l'enfer*. » Les Égyptiens ne voulant pas l'écouter, cet homme dit : « Je remets ma cause à Dieu, car Dieu regarde ses serviteurs. Dieu donc l'arracha aux maux qu'ils lui avaient réservés, et il environna la famille de Pharaon d'un châtiment très-rigoureux. »

Or, trois ans s'étant écoulés, et la famine continuant toujours, Pharaon supplia Moïse en disant : Fais des prières, afin que cette famine cesse, et nous croirons à ta parole. Moïse pria, et cette année-là il y eut des fruits et des biens de la terre ; mais les Égyptiens ne crurent pas. L'année suivante, survint un déluge causé par l'eau du ciel, et toute l'Égypte fut submergée. La pluie dura trois jours et trois nuits, au point que toutes les maisons se remplirent d'eau, les champs ensemencés se trouvèrent submergés, et l'eau entrait dans les bazars et dans les places, semblable à une rivière. Peu s'en fallut que tous les Égyptiens ne fussent noyés ; mais ils supplièrent Moïse, qui pria, et l'eau du ciel s'arrêta, et l'eau qui couvrait tout le pays se retira dans le Nil. Les semences poussèrent, les champs devinrent beaux, mais les Égyptiens ne crurent toujours pas ; ils dirent : Nous avions besoin de pluie, afin que nos champs fussent rassasiés d'eau. L'année suivante, lorsque les semences poussaient, Dieu envoya des sauterelles qui dévorèrent tout, et il ne resta rien. Les Égyptiens supplièrent encore Moïse, qui pria, et toutes les sauterelles moururent. Les Égyptiens réunirent toutes ces sauterelles, les firent griller, et les gardèrent pour les manger, en disant : Nous n'avons point eu de récolte, mais ces sauterelles seront pour nous une nourriture suffisante ; et ils ne crurent pas. L'année suivante, Dieu envoya de ces insectes appelés *qommals :* or les qommals ont deux pieds, ils sont plus petits que les sauterelles et comme des mouches, et, partout où ils s'arrêtaient, ils détruisaient les fruits de la terre. Ce qui était vert devenait jaune, et, dans tous les champs où ils s'abattaient, le grain ne germait pas et ne poussait pas. Alors les Égyptiens supplièrent Moïse, qui pria : ces insectes périrent tous, et les champs qu'ils avaient dévastés n'en rendirent que plus. Quand les semences poussèrent, les Égyptiens dirent : Nous en avons autant qu'il nous en faut ; et ils ne crurent pas. L'année suivante, vinrent des grenouilles qui remplissaient les maisons des Égyptiens : le sol, le toit, la place où l'on met l'eau, la place du pain, les coupes, le manger, les cruches à eau, comme aussi les vêtements, tout en était plein, et peu s'en fallut que les grenouilles ne prissent aux Égyptiens leurs maisons et leurs villes. Les Égyptiens supplièrent encore Moïse, qui pria, et Dieu envoya une pluie qui porta dans la mer toutes ces grenouilles. Les Égyptiens ne crurent toujours pas. L'année suivante, vint le sang ; et, en quelque lieu que les Égyptiens missent de l'eau,

cette eau devenait du sang. Tous ces châtiments n'atteignaient pas les enfants d'Israël, mais seulement les Égyptiens. Or, lorsque les eaux eurent été changées en sang, un Israélite et un Égyptien allaient tous deux au Nil et prenaient de l'eau ; ce qui se trouvait dans la cruche de l'Égyptien était du sang, et ce qui se trouvait dans la cruche de l'Israélite était une eau pure. C'était au point que, si l'on mettait de l'eau dans une coupe, lorsqu'un Israélite portait cette coupe à sa bouche, l'eau restait ce qu'elle était, et lorsqu'un Égyptien la portait à sa bouche, l'eau devenait du sang. Enfin les Égyptiens se trouvèrent affligés, et supplièrent Moïse, qui pria pour que Dieu Ôtât de dessus eux ce châtiment. Mais ils ne crurent toujours pas. L'année suivante, Moïse pria et dit : « Seigneur, détruis leurs richesses. » Aaron ajouta : Ainsi soit-il ; et Dieu dit : « Votre prière est exaucée. » (Sur. X, vers. 88-89.) Toutes les richesses des Égyptiens, tout ce qui était dans leurs maisons en dirhems, en dinars, en grains, en fruits, et toutes les choses que la terre produit et que les arbres donnent, toutes ces choses devinrent des pierres cette année-là ; et un œuf se changeait en pierre au moment même où il venait d'être pondu. Les Égyptiens supplièrent encore Moïse, qui pria, et Dieu fit cesser la plaie. Mais tout ce qui avait été changé en pierre demeura dans le même état ; et aujourd'hui encore on trouve en Égypte des dirhems, des dinars, des bijoux, des grains et des œufs de pierre.

Plusieurs personnes disent que ces signes sont antérieurs à la conférence de Moïse avec les magiciens, mais d'autres disent qu'ils sont postérieurs à cette conférence. La tradition suivant laquelle ces signes sont postérieurs à la conférence est exacte. Or tout ce qui appartenait aux Égyptiens fut changé en pierre, jusqu'aux dattes, au pain cuit et à la farine. Ainsi se trouvent complets les neuf signes, qui sont, le premier, la verge changée en serpent ; le second, la main de Moïse devenue blanche et brillante ; le troisième, la famine ; le quatrième, le déluge ; le cinquième, les sauterelles ; le sixième, les qommals ; le septième, les grenouilles ; le huitième, le changement des eaux en sang ; le neuvième, la pétrification de tout ce qui appartenait aux Égyptiens. Lorsque le signe avait cessé, les Égyptiens retournaient à leur infidélité, et ils ôtèrent à Moïse tout espoir de les convertir ; ils dirent : « Quelque miracle que tu nous montres pour nous fasciner, nous ne te croirons pas. » (Sur. VII, vers. 129.) Moïse

désespéra donc de rien faire auprès d'eux. Chaque jour l'incrédulité de Pharaon augmentait, ce prince opprimait davantage les Israélites, et faisait tuer leurs enfants comme avant la naissance de Moïse et avant sa mission prophétique. Lorsque Moïse eut reçu sa mission, les Israélites furent joyeux, et dirent : Nous serons certainement délivrés des Égyptiens, et nous n'aurons plus à souffrir de leur cruauté et de leurs reproches, et nos enfants ne seront plus tués. Or, chaque jour, de plus en plus on les opprimait et on les tuait. Les enfants d'Israël furent affligés et crièrent vers Moïse ; ils dirent : Avant ta naissance, les Égyptiens nous opprimaient et tuaient nos enfants ; quand tu es devenu prophète, nous espérions que nos souffrances seraient diminuées, mais ils nous oppriment de la même manière, et nous n'avons plus de patience pour supporter de pareils traitements : permets-nous de fuir ou de faire la guerre. Moïse n'avait ni la permission de faire la guerre, ni la permission de sortir d'Égypte. Il donna du courage aux Israélites, et leur dit : Dieu détruira vos ennemis et vous donnera l'Égypte. Demandez à Dieu de la force, et ayez patience. Cette terre d'Égypte appartient à Dieu, il la donnera à qui il voudra. Moïse dit encore à son peuple : « Demandez du secours à Dieu, et soyez patients ; car la terre appartient à Dieu, il la donne en héritage à qui il veut de ses serviteurs, et ceux qui de craignent auront une bonne fin. » (Sur. VII, vers. 125.) Ces dernières paroles veulent dire : Les bons auront une bonne fin. Quoique les méchants et les infidèles aient la puissance sur la terre, à la fin Dieu leur Ôtera cette puissance, et la donnera à ses serviteurs qui sont bons.

Après cela, Moïse alla trouver Pharaon, et Dieu avait dit : « Et dites-lui une parole douce. » (Sur. XX, vers. 46.) Moïse parla donc à Pharaon, et ce prince était devenu vieux et faible ; il avait vécu quatre cents ans. Moïse lui avait dit : Si tu crois à ma mission, je prierai Dieu qu'il te rende la jeunesse, la force et la vigueur que tu avais autrefois, et Dieu te donnera encore quatre cents ans d'existence. Pharaon fut content de cette offre de Moïse, et il dit : Je verrai ; et il lui demanda un délai de trois jours pour réfléchir. Ensuite il tint conseil avec Haman, et lui dit : Ô Haman, cette parole de Moïse m'est agréable. Haman répondit à Pharaon : N'as-tu pas honte des hommes pour dire tantôt, Je suis Dieu ; et tantôt, Je suis un serviteur de Dieu ? Pharaon renonça au dessein qu'il avait, et prit la ferme résolution de faire périr

Moïse. Il dit : Je tuerai Moïse, et qu'il dise à son Seigneur de m'empêcher d'agir contre lui. Je crains que Moïse ne vous perde et ne vous détourne de votre religion, lorsque ses sectateurs seront nombreux, et qu'il- ne fasse périr nos enfants comme nous avons fait périr les enfants des Israélites pendant tant d'années. Les Égyptiens répondirent : Il est convenable que tu le fasses mourir. Après cela, Pharaon chercha à séparer les Israélites de Moïse, afin que, lorsqu'il tuerait Moïse, les Israélites ne fissent pas la guerre ; car les Israélites étaient nombreux. Or Pharaon construisit un belvédère sur le Nil, dans un endroit où un canal dérivé du fleuve partage la ville et la coupe en deux parties. L'eau du canal passait sous l'édifice. Pharaon se plaça dans cet endroit ; et, toutes les fois que des Israélites passaient, Pharaon, leur parlant en sa langue, les détournait de la religion de Moïse, et disait : Le royaume d'Égypte ne m'appartient-il pas, ainsi que les fleuves qui coulent au-dessous de moi, et les richesses que je possède ? Est-ce que vous ne savez pas, vous qui êtes les enfants d'Israël, que je vaux mieux que Moïse, car j'ai la royauté et la puissance, et Moïse est pauvre et n'a pas de langue pour s'expliquer. Pharaon dit encore : « Lui a-t-on mis des bracelets d'or, ou bien les anges sont-ils venus avec lui à sa suite ? » (Cor. sur. XLIII, vers. 53.) Après cela, Pharaon chercha à rendre Moïse et sa religion odieux aux yeux des Israélites ; mais ceux-ci répondirent : Moïse est un prophète ; tout ce que Moïse veut, son Dieu le fait en sa faveur. Pharaon dit : Que Moïse dise à son Dieu de lui donner une montagne d'or, pour rendre riche quiconque croira en lui ; ou bien qu'il ait avec lui des anges qui lui rendent témoignage en tous lieux, en disant : Il est prophète. Or Pharaon se tint pendant deux ans dans ce belvédère sur le chemin des Israélites, et il les détournait de suivre Moïse, afin qu'ils se séparassent de lui et qu'il lui fût possible de le tuer. Mais aucun Israélite n'obéit à Pharaon, et les Égyptiens blâmaient Pharaon, en disant : Pourquoi ne tues-tu pas Moïse ? Pourquoi ne tues-tu pas les enfants d'Israël ? Les épargnes-tu afin qu'ils fassent le mal, qu'ils deviennent puissants, qu'ils nous contraignent à faire des corvées, et qu'ils tuent nos enfants comme nous avons tué les leurs, « et qu'ils t'abandonnent, toi et tes dieux ? » (Sur. VII, vers. 124.) C'est-à-dire, qu'ils se retirent de toi et de tes dieux et ne t'adorent point ? Or Pharaon n'avait point de dieux, car il avait brisé toutes les idoles,

comme nous le voyons par les paroles que ce prince adresse aux Égyptiens : « Je ne vous connais pas d'autre Dieu que moi. » (Sur. XXVIII, vers. 38.) Or, pour faire concorder ces paroles du Coran avec celles qui précèdent, voici ce que nous disent les commentaires : Pharaon, bien qu'il s'attribuât la divinité, avait de la vénération pour le taureau ; et, toutes les fois qu'il voyait un beau taureau, il se prosternait et l'adorait. Il ordonnait aussi au peuple de se prosterner devant le taureau ; et il y avait beaucoup de gens qui adoraient cet animal, et qui avaient même des idoles qui représentaient des têtes de taureau. Pharaon ne désapprouvait point cette conduite, à cause de l'affection qu'il avait pour le taureau. Ce prince ne mangeait point de chair de taureau, et n'aimait point que quelqu'un de ses sujets en mangeât ou tuât un taureau.

Pharaon dit : « Nous ferons mourir leurs fils, et nous laisserons vivre leurs filles, et, certes, nous serons puissants sur eux. » (Cor. sur. VII, vers. 124.) Or Pharaon et les Égyptiens convinrent de tuer Moïse, et de combattre et tuer les Israélites, s'ils se soulevaient. Les Israélites apprirent cela, et allèrent gémir vers Moïse. Moïse alla gémir vers Dieu. Or le temps que Dieu avait fixé pour la perte de Pharaon était arrivé, et Dieu dit à Moïse : Fais sortir d'Égypte les enfants d'Israël, grands et petits, femmes et hommes. Marchez pendant la nuit et dans les ténèbres, et n'instruisez de votre départ aucun des Égyptiens. On voit dans le Coran que Dieu dit à Moïse « Marche avec mes serviteurs pendant la nuit, car vous serez poursuivis. » (Sur. XLIV, vers. 22.) En d'autres termes : Si Pharaon était instruit de votre départ, il ne vous laisserait point aller. Partez pendant la nuit, afin qu'il ne puisse se mettre à votre poursuite que le lendemain ; et prenez le rivage de la mer, afin que je vous fasse passer par la mer, que je fasse périr Pharaon et son peuple en les noyant, et que je vous délivre d'eux.

CHAPITRE LXXIV

Moïse sort d'Égypte avec les enfants d'Israël et passe la mer. Pharaon est abîmé dans les flots avec son peuple

Dieu ordonna à Moïse, par une révélation, de faire sortir d'Égypte pendant la nuit les enfants d'Israël ses serviteurs, comme il le dit en ces termes dans le Coran : « Et nous avons dit en révélation à Moïse : Pars dans la nuit avec mes serviteurs, car vous serez poursuivis. » (Sur. XXVI, vers. 52.) Moïse, lorsqu'il voulut sortir d'Égypte, réunit tous les enfants d'Israël, et tint conseil avec les anciens pour partir en secret, de manière que Pharaon et son peuple n'en sussent rien. Moïse leur dit : Dieu m'a promis de détruire Pharaon avec tout son peuple. Les Israélites firent pendant un mois leurs préparatifs de départ pour se mettre en route ; mais, lorsqu'ils les eurent achevés, chaque fois qu'ils formaient le dessein de partir la nuit suivante en secret, la nuit n'était pas plutôt venue qu'il survenait une cause qui les arrêtait. Alors Moïse réunit les anciens d'entre les enfants d'Israël, et leur dit : Qu'y a-t-il donc, que vous n'exécutez point la résolution de partir que nous avons prise ? Ils répondirent : Nous avons préparé toutes choses pour le départ, mais Dieu nous arrête ; et nous pensons que c'est pour ce que Joseph, lorsqu'il mourut, ordonna par son testament à ses descendants et à tous les enfants d'Israël, en disant : Lorsque vous sortirez d'Égypte ouvrez mon tombeau et emportez mon cercueil avec vous en Syrie, auprès d'Abraham, de Jacob et d'Isaac. Moïse dit : Où a été placé le corps de Joseph ? Les anciens répondirent : Nous n'en savons rien. Moïse dit : Informez-vous-en aux personnes les plus âgées. Les anciens prirent des renseignements pendant quelques jours, mais ils ne découvrirent rien. Enfin ils trouvèrent une vieille femme égyptienne de la famille de Pharaon. Cette femme était très-vieille, et s'appelait Marie, fille de Nâmousî Elle était devenue fidèle, et avait

cru à la parole de Moïse. Cette femme répondit : Je te montrerai le tombeau de Joseph, à condition que tu m'accordes deux choses. Moïse lui dit : Que veux-tu ? Cette femme répondit : Je veux que, lorsque vous sortirez d'Égypte, vous m'emmeniez avec vous, et, quant à ce qui regarde l'autre monde, que tu demandes à Dieu le paradis pour moi. Moïse lui dit : Je t'accorde ta demande. Alors cette femme dit : Le tombeau de Joseph est au milieu du fleuve du Nil, qui passe au milieu de la ville de Memphis, dans tel endroit. Moïse adressa une prière à Dieu, afin que l'eau se retirât ; et la femme montra l'endroit à Moïse, qui prit le cercueil de Joseph. Ce cercueil était de marbre et sans joints. Or Moïse fit les préparatifs du départ, et dit aux enfants d'Israël : Dieu détruira les Égyptiens, et vous donnera leurs choses précieuses. Puis Moïse ordonna à chacun des enfants d'Israël de demander à ces Égyptiens leurs ornements d'or et leurs vêtements. Quiconque parmi les enfants d'Israël avait un voisin égyptien, si ce voisin était riche, lui disait : J'ai affaire à la campagne dans tel bourg, et je demande à vous emprunter des ornements pour mes femmes et mes enfants. De sorte que les Israélites reçurent des Égyptiens, à titre d'emprunt, tous les ornements et tous les bijoux qui appartenaient à ceux-ci, et se trouvèrent en possession d'une grande quantité de choses précieuses. Après cela, Moïse résolut de partir cette nuit-là, et il dit à chaque Israélite : Lorsque les Égyptiens dormiront, levez-vous, placez-vous sur vos montures, sortez de vos maisons avec toute votre famille, et réunissez-vous à tel endroit hors de la ville. Que chacun immole dans sa maison une brebis, un agneau ou une poule ; et, lorsque vous sortirez de vos maisons, trempez vos mains dans le sang, et frottez-en les portes de vos maisons en dehors, afin que, lorsque vos amis viendront et qu'ils verront ce sang sur la porte, ils sachent que les maîtres de la maison sont partis, et que ce sang les en instruise. Les Israélites firent ainsi que Moïse leur avait ordonné. Lorsque la moitié de la nuit fut passée, les Israélites se trouvaient tous réunis hors de la ville, dans le lieu qui avait été fixé comme rendez-vous. Moïse arriva alors, les Israélites partirent, et on fit le dénombrement de toute l'armée, qui était forte de six cent vingt mille cavaliers, en exceptant les gens de pied, les femmes, les enfants et les vieillards. Tous ceux qui avaient moins de vingt ans étaient considérés comme des enfants, et tous ceux qui avaient plus de soixante ans

étaient considérés comme des vieillards. Après cela, Moïse plaça Aaron à l'avant-garde, et lui dit : Dirige-toi vers la mer, car Gabriel m'a promis de se réunir à moi et à l'armée sur le bord de la mer. Et Moïse fit aller l'armée à la suite d'Aaron, troupe par troupe et tribu par tribu, et lui-même prit l'arrière-garde. C'était la neuvième nuit du mois de mo‘harrem, la nuit du dimanche ; et le matin les Égyptiens virent que Moïse était parti, emmenant avec lui les enfants d'Israël, et ils en instruisirent Pharaon. Alors ce prince envoya dans les maisons des enfants d'Israël, On n'y trouva personne ; tous étaient partis, grands et petits ; et ils avaient placé dans chaque maison une lampe qui brêlait. Pharaon dit : Nous les poursuivrons. Les Égyptiens répondirent : Ils ont emporté tous les objets précieux qu'ils nous avaient demandés à titre d'emprunt ; nous devons absolument les poursuivre et aller chercher nos objets précieux.

Or Moïse avait usé de ruse au sujet de ces ornements, afin que les Égyptiens fussent obligés de poursuivre les Israélites pour les ravoir. Car, sans cela, si Pharaon leur avait dit : Les enfants d'Israël sont partis, les Égyptiens auraient répondu : C'est bien, nous ne les poursuivrons pas ; mais ils firent des efforts et partirent à cause de leurs objets précieux, de sorte que Dieu les noya dans la mer.

Ensuite, le matin, il ne se trouva pas en Égypte une seuls maison d'Égyptien dans laquelle il n'y eût quelqu'un de mort, petit ou grand. Lorsque le jour fut arrivé, les Égyptiens s'occupèrent de creuser des sépulcres, et cela jusqu'au milieu du jour, et Moïse et les enfants d'Israël étaient alors arrivés à une grande distance. Or, le même jour, Pharaon envoya dans toutes les villes d'Égypte, afin que l'on réunît l'armée. Lorsque le soir fut venu, toute l'armée se trouvait réunie autour de Pharaon, et ce prince dit aux Égyptiens : Les Israélites sont en petit nombre, et nous sommes plus qu'eux. Ils ont mal agi à notre égard, car ils ont emporté nos objets précieux ; et Moïse, au moyen de la magie, a frappé d'un malheur chaque maison, et chacun de nous a eu un mort chez lui. Et nous nous sommes tous réunis, complètement armés, contre les Israélites.

Le lendemain, l'armée fut passée en revue ; c'était le lundi, dixième jour du mois de mo‘harrem, le jour appelé *‘Aschourâ.* Pharaon réunit son armée et plaça Haman à l'avant-garde avec deux millions de fantassins. Il se mit lui-même au centre avec cinq millions de

cavaliers. L'armée avait un million sept cent mille chevaux, sans les juments ; et sur ces chevaux soixante et dix mille étaient noirs, sans parler de ceux qui étaient d'une autre couleur.

Les traditions rapportées dans les commentaires du Coran, et qui ne font pas partie de cet ouvrage, nous apprennent qu'on était alors en été, le jour avait douze heures. Lorsque le soleil se leva à l'orient, Pharaon sortit de Memphis avec son armée, comme il est dit dans le Coran : « Et ils les poursuivirent au lever du soleil. » (Sur. XXVI, vers. 60.) Pharaon poussa son armée pendant une demi-journée avec vitesse. Après six heures, au milieu du jour, Pharaon avait atteint Moïse, et l'avant-garde de Pharaon pressait l'arrière-garde de Moïse, et ils étaient près les uns des autres. Les enfants d'Israël dirent alors à Moïse : Les Égyptiens nous ont atteints, et ils sont près de nous. Nous avons devant nous la mer, et derrière nous le sabre. L'armée de Pharaon est dix fois aussi nombreuse que nous. Ils nous tueront tous. Il est dit dans le Coran : « Et lorsque les deux troupes furent en vue l'une de l'autre, les compagnons de Moïse dirent : Certes, nous serons atteints. Moïse répondit : Nullement ; car avec moi est mon Seigneur, qui me dirigera. » (Sur. XXVI, vers. 61.) Or le mot *kallâ*, qui se trouve dans le texte du Coran, indique en arabe que l'on répond à une chose dite auparavant. C'est comme lorsqu'on dit en Persan *neh tschounîn*, c'est-à-dire *cela n'est point ainsi*. Dieu nous apprend encore dans le Coran qu'il inspira à Moïse de frapper la mer avec sa verge. Lorsque Moïse eut fait ainsi, la mer, qui formait un tout, se partagea et devint comme une montagne, et l'eau s'éleva du fond de la mer et se maintint en l'air comme un édifice, et le fond de la mer devint visible. Or les enfants d'Israël formaient douze tribus qui descendaient chacune d'un des fils de Jacob. Ces douze tribus entrèrent dans la mer par douze routes différentes, chaque tribu par sa route. Et des deux côtés l'eau s'élevait en l'air comme deux murailles, chacune desquelles était semblable à une montagne et dominait la route. Dieu dit dans le Coran : « Et nous avons dit en révélation à Moïse : Frappe la mer de ta verge. Et lorsqu'il l'eut frappée, la mer fut divisée en douze parties, entre lesquelles il y avait douze routes, et chaque partie était comme une grande montagne. » (Sur. XXVI, vers. 63.)

Les Israélites dirent : Ô Moïse, le fond de cette mer n'est que de la boue noire, et il arrivera que, lorsqu'on posera le pied sur cette boue, le pied enfoncera et nous périrons ; nous ne pouvons pas passer. Alors Moïse adressa une prière à Dieu, qui donna ordre au vent de souffler sur le fond de la mer, et au soleil d'y darder ses rayons ; et en un instant toute cette houe devint sèche et semblable à du sable.

En dehors de cette Chronique il existe un ouvrage intitulé *Mesâïl*, qui a pour auteur ‘Abdallah-ben-Salâm, lequel était un savant juif qui avait lu les anciens livres, connaissait les traditions et en avait extrait des questions difficiles pour les adresser à notre prophète. Notre prophète ayant répondu à ces questions, ‘Abdallah comprit qu'il avait affaire à un prophète ; il crut en lui et devint Musulman. Or une de ces questions était celle-ci : Quel est le lieu que le soleil a frappé une fois de ses rayons, et que cet astre ne verra plus jusqu'au jour de la résurrection ? Le prophète répondit : C'est le fond de la mer que Moïse frappa de sa verge, et dont l'eau s'éleva en l'air.

Or Moïse s'était tenu debout sur le bord de la mer, lorsque Gabriel arriva avec Michel et des anges, et lui dit : Ô Moïse, passe la mer ; car Dieu m'a ordonné, ainsi qu'à Michel, de nous tenir ici jusqu'à ce que Pharaon soit entré dans la mer avec toute son armée, afin que nous les noyions tous. Moïse lança son cheval dans la mer en disant, Au nom du Dieu clément et miséricordieux ; et tous les enfants d'Israël le suivirent. Lorsque ceux-ci furent arrivés au milieu de la mer, comme ils étaient douze tribus, qu'il y avait dans la mer douze routes, et qu'entre chaque route se trouvaient des murailles d'eau, les Israélites ne se voyaient point les uns les autres. Alors Moïse pria, et Dieu ordonna à la mer que l'eau de ces murailles se retirât en forme d'arcade, afin que les Israélites pussent voir d'une route à l'autre jusqu'à ce que le passage fût effectué. La largeur de la mer était de deux parasanges ; Moïse parcourut cette distance en deux heures, et sortit de la mer avec les enfants d'Israël.

Pharaon arriva sur le rivage de la mer, vit ces murailles ; l'eau qui se tenait en l'air, le fond de la mer qui était devenu sec, et l'eau qui s'était retirée en arcade. Or une partie des enfants d'Israël étaient sortis de la mer, et une autre partie d'entre eux marchaient dans la mer. Quand Pharaon vit ainsi une chose qu'il n'avait jamais vue, il fut saisi de crainte, et dit à Haman : Que ferons-nous ? Passerons-nous, et

irons-nous à leur poursuite ? Haman lui répondit : Hors de la mer ils n'ont aucun endroit où ils puissent s'enfuir ; nous les ferons passer sous le sabre, et nous les tuerons tous. Pharaon dit : Comment ferons-nous avec l'armée placée sous cette eau élevée en l'air ? Haman dit : Moïse a passé au moyen de sa magie, et toi tu ne pourrais pas passer au moyen de ta divinité ? Pharaon lui dit : Tu parles juste ; et il lança son cheval, et toute l'armée le suivit : de sorte qu'il entraîna tous les Égyptiens dans la mer, et aucun d'entre eux ne demeura sur la terre ferme. Or Moïse se tenait debout de l'autre côté de la mer avec les enfants d'Israël. Lorsqu'ils regardèrent, ils virent Pharaon avec toute son armée qui était arrivés au milieu de la mer. Moïse voulut frapper la mer de sa verge, afin que l'eau qui s'était élevée en l'air s'abaissât, et qu'il ne restât plus de chemin à Pharaon ni à son armée pour suivre les enfants d'Israël. Mais Dieu dit à Moïse, comme nous le voyons dans le Coran : « Et laisse la mer séparée, *afin que les Égyptiens y entrent ;* certes, ils ont une armée destinée à être submergée. » (Sur. XLIV, vers. 23.) Dieu voulait que toute l'armée de Pharaon fût entrée dans la mer. Lorsqu'elle le fut, Pharaon arriva sur le bord opposé, lança son cheval sur le rivage, et voulut sortir de la mer. Gabriel, qui s'était tenu sur le bord de la mer, étendit la main, donna à Pharaon un coup sur le visage, qui l'enleva de dessus le dos de son cheval et le précipita dans la mer. Dieu donna ordre à la mer d'abaisser ses eaux sur tous ces hommes, et il les noya. Lorsque l'eau atteignit Pharaon, et qu'il comprit qu'il allait être noyé, il cria du milieu de l'eau, en disant : Je crois au même Dieu que les enfants d'Israël. Il n'y a point d'autre Dieu que lui ; je suis fidèle, et je crois à la parole de Moïse. Dieu a dit ces choses dans le Coran. (Sur. X, vers. 90.)

Gabriel craignit que Pharaon ne répétât les paroles qu'il venait de proférer, et que Dieu, par sa miséricorde, ne lui pardonnât et n'acceptât sa foi et son repentir. Il passa son aile sur le fond de la mer, enleva de la terre qui se trouve au fond de la mer et la jeta dans la bouche de Pharaon, afin que celui-ci ne pût pas parler, et il le noya.

Or Dieu a fait connaître à notre prophète ces paroles que « Gabriel adressa à Pharaon : Maintenant tu *crois ;* mais auparavant tu étais un rebelle, et tu as été du nombre des méchants. » (Sur. X, vers. 91.) C'est-à-dire : Ô Mohammed, lorsque Pharaon parla de la sorte au moment de périr, je lui ai répondu : Maintenant tu crois parce que tu

es sur le point de mourir ; mais auparavant tu étais un rebelle, et tu faisais le mal sur la terre.

On lit dans les traditions qui se trouvent dans les commentaires du Coran, et en dehors de cette Chronique, que, lorsque Gabriel lut ce verset à notre prophète, il lui dit : Ô Mohammed, tout ce Coran que je t'ai apporté de la part de Dieu ne m'inspire pas autant de satisfaction que ces deux seuls versets : le premier, celui dans lequel Dieu dit : « Maintenant *tu crois ;* mais auparavant tu étais un rebelle, et tu as été du nombre des méchants. » Voici le second : « Et lorsqu'ils voient notre châtiment, ils disent : Nous croyons au Dieu unique, et nous renonçons aux idoles que nous lui avons associées ; mais leur foi ne leur servira pas lorsqu'ils auront vu notre châtiment. » (Sur. XL, vers. 84.) Et Gabriel ajouta : J'éprouve cette satisfaction, parce que j'ai eu deux ennemis sur la terre : le premier est Eblîs, qui s'est révolté contre Dieu et n'a pas adoré Adam ; et l'autre est Pharaon, qui a été infidèle envers Dieu et a appelé à lui les créatures en disant : Je suis Dieu. Or, lorsque Pharaon se trouva sur le point d'être noyé, il prononça des paroles de foi ; mais moi, par un effet de la colère et de l'inimitié que je ressentais contre lui, je passai mon aile sur le fond de la mer, et je lui jetai de la terre dans la bouche, afin qu'il ne répétât pas les mêmes paroles et que la miséricorde de Dieu n'arrivât pas jusqu'à lui. Depuis ce jour-là jusqu'à présent, j'ai craint que Dieu n'eût peut-être accepté la foi de Pharaon et ne me punît à cause de ce prince. Lorsque Dieu t'envoya ce verset où il dit, « Maintenant *tu crois ;* mais auparavant tu étais un rebelle, et tu as été du nombre des méchants, » je fus tranquille, et je compris que Dieu n'avait point accepté la foi de Pharaon. Quant à l'autre verset, « Et lorsqu'ils voient notre châtiment, etc. » il signifie : Les infidèles, lorsque le moment de la mort est arrivé, et qu'ils voient clairement mon châtiment devant leurs yeux, comprennent aussitôt qu'ils ne peuvent plus revenir dans ce monde-ci ; il ne leur reste plus d'espoir, et ils disent : Nous croyons en Dieu, et nous nous éloignons des idoles. Mais Dieu ajoute après le verset que nous avons cité plus haut : « Mais leur foi ne leur servira pas lorsqu'ils auront vu notre châtiment. » C'est-à-dire : La foi ne leur sera d'aucune utilité, du moment qu'ils auront vu mon châtiment, et qu'ils auront perdu tout espoir de revenir dans ce monde. La loi de Dieu, celle que Dieu a suivie à l'égard de ses serviteurs, est que tout infidèle

qui est devenu croyant à l'heure de la mort, Dieu n'accepte point sa foi. Gabriel dit : Je fus plein de joie de ces deux versets, je me sentis tranquillisé, et je compris que Dieu n'avait point accepté la foi de Pharaon dans cette circonstance.

Et il y a dans le Coran un autre passage semblable à ce verset : « Et il n'y a aucun de ceux qui ont reçu les Écritures qui ne doive croire en lui (en Jésus) avant de mourir ; et au jour de la résurrection Jésus sera témoin contre eux. » (Sur. IV, vers. 157.) Or ce verset est convenable, parce que les Juifs disent au sujet de Jésus des choses qui ne sont point, et que les Chrétiens soutiennent aussi au sujet de Jésus trois propositions différentes. Les uns disent : Jésus est le fils de Dieu (que Dieu nous pardonne ce blasphème !). Et Dieu parle de ces gens-là dans le Coran en ces termes : « Et les Chrétiens disent : Le Messie est le fils de Dieu. » (Sur. IX, vers. 30.) D'autres disent que Dieu est triple : Le premier est le père de Jésus ; l'autre la mère de Jésus ; et le troisième Jésus lui-même ; et le père, la mère et le fils sont trois, et chacun des trois est Dieu. On lit dans le Coran : « Ceux-là sont infidèles qui disent : Dieu est le troisième de trois. » (Sur. V, vers. 77.) Ceux de la troisième secte disent : Dieu c'est Jésus lui-même, et excepté lui il n'y a pas d'autre Dieu. Il s'est créé lui-même, il a été dans le ventre de Marie, et il en est sorti sous la forme d'un enfant ; il s'est donné à lui-même le nom de Jésus, et a voulu que les hommes le vissent sous une autre forme que la sienne. Ensuite il est venu sur la terre autant de temps qu'il l'a voulu, puis il est monté au ciel. Dieu a mentionné dans le Coran cette opinion des Chrétiens en montrant sa colère contre eux, il dit : « Ceux-là sont infidèles qui disent : Dieu est le Messie fils de Marie. Dis-leur : Et qui pourrait sur ce point obtenir quelque chose de Dieu, s'il lui plaisait de détruire le Messie fils de Marie, et sa mère, et tous ceux qui sont sur la terre ? » (Sur. V, vers. 19.) Ce verset signifie : Ceux-là sont infidèles qui disent : Jésus est Dieu. En effet, si Dieu le voulait, il ferait périr Jésus et sa mère avec tout ce qu'il y a sur la terre d'infidèles comme vous qui tiennent ces discours. Voilà ce que les Chrétiens disent sur Jésus. Les Juifs disent : Jésus n'était pas prophète. D'autres disent : C'était un imposteur. Aucun d'entre ces Chrétiens et ces Juifs ne souffre la séparation de son âme d'avec son corps sans avoir confessé que Jésus est un serviteur de Dieu et un prophète. Et si, pendant dix jours, plus

ou moins, ils ne confessent point cette vérité, leur âme ne sort point de leur corps. Or il est connu parmi les Juifs et les Chrétiens que quiconque d'entre eux a une longue agonie, ils lui disent, Prononce la dernière parole ; et ils l'instruisent sur ce point, et l'âme de l'agonisant s'échappe de son corps.

On rapporte qu'‘Abdallah-ben-Abbâs disait dans l'exposition de ce verset : Si tu partages en deux avec un cimeterre un Chrétien ou un Juif, ou si tu lui coupes la tête, ou si une bête féroce le dévore, ou s'il tombe d'un toit ou d'une montagne, son âme, dans aucun cas, ne se sépare de son corps, jusqu'à ce qu'il ait confessé que Jésus est le serviteur et le prophète de Dieu ; mais cette foi n'est d'aucune utilité dans ce moment-là.

À la neuvième heure du jour Pharaon et son peuple furent noyés, et les enfants d'Israël atteignirent le rivage de la mer du côté opposé. C'était le jour appelé *‘Aschourâ*. Or ni Moïse ni les enfants d'Israël n'avaient rien mangé, et l'heure du second namâz approchait. Moïse forma le dessein de jeûner le reste du jour. Dieu accepta le sacrifice que lui faisait. Moïse pour la partie du jour qui s'était écoulée et pour celle qui restait encore à passer. Moïse ne prit aucune nourriture jusqu'à ce que le soleil fût couché, et il ordonna aux enfants d'Israël de faire de même. Aujourd'hui les Juifs sont obligés de jeûner le jour d'‘Aschourâ.

Ensuite, le lendemain, les enfants d'Israël se réunirent auprès de Moïse et lui dirent : Nous pensons que Pharaon n'a pas été noyé dans l'eau et qu'il n'est pas mort, car il avait des qualités particulières que ne possèdent point les autres hommes. En effet, Pharaon a vécu quatre cents ans sur le trône, et il n'a jamais eu un mal de tête, il n'a jamais éprouvé de fièvre et n'a jamais été malade, et dans une semaine il n'allait qu'une fois satisfaire à ses besoins naturels. Moïse s'adressa à Dieu, qui ordonna à la mer de faire monter du fond de l'eau Pharaon avec toute son armée, pour que les Israélites pussent les voir et qu'ils sussent d'une manière positive que tous les Égyptiens étaient noyés. Or les corps de tous les Égyptiens étaient couverts d'armures sur lesquelles il y avait beaucoup d'or et d'argent, et sur le corps de Pharaon il y avait beaucoup d'or. Et les enfants d'Israël se jetèrent dans la mer, enlevèrent de dessus les corps des Égyptiens les richesses et l'or, et les emportèrent. Or dans aucune religion il n'est permis de

faire du butin, excepté dans la nôtre, où Dieu l'a permis. Et anciennement quiconque tuait des infidèles ne pouvait prendre leurs richesses. Moïse défendit donc aux Israélites de prendre pour eux ces richesses, en les enlevant de dessus les corps morts, et il ajouta : Ce que vous avez reçu des Égyptiens à titre de prêt, en ornements d'or, d'argent et de pierres précieuses, vous suffit, et Dieu vous en permet l'usage ; mais il vaut mieux que vous ne preniez pas ces richesses qui sont sur leurs corps. Les Israélites n'obéirent pas à Moïse, et s'emparèrent de toutes les richesses qui étaient sur les corps des Égyptiens noyés. Dieu n'approuva pas cette action de la part des Israélites, et il dit dans le Coran : « Aujourd'hui nous élèverons ton corps à la surface de la mer, afin que tu sois un signe à ceux qui viendront après toi. » (Sur. X, vers. 92.) Et pendant dix jours la mer resta agitée jusqu'à ce qu'elle eût rejeté sur le rivage tous ceux qui avaient été noyés. Mais même après cet espace de temps les flots ne furent pas apaisés en cet endroit, et ils ne le seront pas jusqu'au jour de la résurrection. On appelle aujourd'hui cet endroit Bâb-al-Tâqâth (porte des coupoles). Le lendemain Moïse quitta cet endroit avec les enfants d'Israël, afin qu'ils ne restassent pas avec les gens des Amalécites et des Coptes, qui étaient sujets de Pharaon, quoiqu'ils demeurassent en dehors de son territoire, et qui étaient idolâtres. Ils avaient des idoles sous la forme d'une tête de taureau et d'une tête de veau, grande et petite.

Les enfants d'Israël, après tous les bienfaits que Dieu leur avait accordés et après qu'il eût fait noyer Pharaon avec son peuple, dirent à Moïse : ô Moïse, il nous faut encore un Dieu que nous puissions voir et que nous puissions adorer, comme font ces gens. Dieu dit sur eux cette parole, dans le Coran : « Nous avons fait traverser aux enfants d'Israël la mer et ils arrivèrent chez un peuple idolâtre ; ils dirent : Ô Moïse, donne-nous des dieux comme ceux de ces peuples. » (Sur. VII, vers. 134.) Ce jour-là, Moïse détourna d'eux son cœur, et, en désespérant, il dit : « Vous êtes des gens inintelligents. Leur culte est caduc et leurs actions sont vaines. Vous faut-il un autre Dieu que celui qui vous a élevés au-dessus de tous les peuples et qui a anéanti votre ennemi ? » (Cor. sur. VII, 134-135.) Moïse les conduisit ensuite le long du rivage.

Il se trouvait parmi eux un homme qu'on appelait. Sâmerî et dont le vrai nom était Moïse, fils de Dzafar. Il était du peuple d'Akhberî, qui est un village du pays de l’‘Irâq. C'était un peuple idolâtre, qui avait des idoles sous la forme de tête de taureau et de tête de veau. Dans ce livre il est dit que ce Sâmerî appartenait à ce peuple, et non aux Israélites ni aux Coptes ; qu'il avait vécu comme étranger en Égypte ; qu'il avait cru à Moïse et qu'il avait passé la mer avec les enfants d'Israël. Lorsque ceux-ci prononcèrent cette parole : Donne-nous des dieux comme ceux de ces peuples, etc. » Sâmerî savait qu'il y avait en eux un ferment, et il conçut le plan de les perdre. Dans les commentaires du Coran et en dehors de cet ouvrage, cette histoire est racontée de la manière suivante : Sâmerî était des enfants d'Israël, descendant de Lévi, fils de Jacob, et parent de Moïse. Dans ces temps, avant que Moïse eût vu le jour et alors que Pharaon faisait tuer tous les fils des femmes israélites, les femmes, pour être délivrées, sortaient de la ville de Miçr et accouchaient dans les cavernes ; et, lorsqu'une femme mettait au jour une fille, elle s'en retournait avec son enfant chez elle, et, lorsqu'elle donnait le jour à un enfant mâle, elle le laissait là, en disant : Une bête féroce viendra et le dévorera, ou il mourra dans la caverne ; cela vaut mieux que de le voir étrangler devant moi. Et Dieu envoya Gabriel, pour qu'il nourrit (ces enfants exposés) et qu'il leur mit de la nourriture devant la bouche, et que de son sein il leur vînt du lait et de la nourriture. Et il les nourrissait ainsi pendant deux ou trois ans ; et, lorsqu'ils étaient grands, leurs parents venaient et les ramenaient à la maison. À cette époque, donc, Sâmerî était parmi les enfants exposés, et, quand Gabriel venait à Moïse, il le voyait et il le connaissait.

Cette version, que Sâmerî était des enfants d'Israël et qu'il était de cette race, est plus exacte et plus conforme au Coran, car il y est dit : « J’ai vu ce qu'ils n'ont pas vu ; et j'ai pris une poignée de poussière du sol foulé par l'envoyé de Dieu, » c'est-à-dire par Gabriel.

Dieu avait donné à Moïse cette promesse : Je vous délivrerai, toi et les enfants d'Israël, de Pharaon ; et je t'appellerai devant moi, sur le mont Sinaï, et je parlerai avec toi et te donnerai ma loi, écrite sur des tablettes, pour que tu l'apportes au peuple. Moïse avait espéré dans cette promesse de Dieu, jusqu'à ce que Dieu envoyât Gabriel et qu'il appelât Moïse à la révélation, car Dieu ne revient jamais sur une

promesse, et il accomplit ses promesses ; Dieu est le plus sûr et le plus stable.

CHAPITRE LXXV

Récit de la révélation de Dieu à Moïse sur le mont Sinaï. Le peuple adore un veau

Il est dit dans le Coran : « Nous avions assigné à Moïse trente nuits et nous y avions ajouté dix autres nuits, de sorte que c'était en tout quarante nuits. » Dieu envoya Gabriel vers Moïse, et il l'appela à la révélation, pour lui donner la loi. Dieu envoya la loi tout entière en une fois, non, comme le Coran de Mohammed, en morceaux, chaque jour une surate et à chaque moment une lettre. Et on appelle le Coran de ce nom, parce que Dieu a dit : « Béni soit celui qui a envoyé le Coran *(fourqân)* à son serviteur, etc. » parce qu'il arriva par morceaux du ciel, et non en entier, et qu'il fit une séparation entre la vérité et l'erreur.

Gabriel appela donc Moïse et lui donna cet ordre de la part de Dieu : Rends-toi sur le mont Sinaï (c'est une montagne dont le nom est *Tour Sînâ)* pour la révélation de Dieu ; tu dois y jeûner pendant trente jours, pour que ton estomac et ta bouche deviennent purs par le jeûne, afin que Dieu puisse parler avec toi et te donner la loi. Moïse dit aux enfants d'Israël : Je me rends sur le mont Sinaï, pour m'entretenir avec Dieu et pour vous apporter la loi, dans laquelle se trouvent les faits du ciel et de la terre, et des sept coupoles, et de tout ce qui a été dans ce monde et de ce qui y sera jusqu'au jour de la résurrection. La religion que Dieu vous ordonnera sera manifestée également dans cette loi. Quant à moi, je reviendrai vers vous dans trente jours ; restez ici à cet endroit et adorez Dieu jusqu'à ce que je revienne. Et il délégua à Aaron la direction du peuple et lui dit : Juge au milieu d'eux avec intégrité, comme Dieu l'a ordonné : « Et Moïse dit à son frère Aaron : Remplace-moi auprès de mon peuple, pratique la justice et ne suis point le sentier des méchants. » (Sur. VII,

vers. 138.) Les enfants d'Israël dirent : Ô Moïse ! il faut que les chefs et les anciens d'entre nous aillent avec toi, pour que, en même temps que tu entendras la parole de Dieu, ils l'entendent également, et qu'ils puissent nous donner un témoignage que cette parole est [véritablement] celle de Dieu. Moïse dit : Choisissez et déléguez ceux que vous voudrez. Lorsque Sâmerî entendit ce discours, par lequel ils demandaient un témoignage au prophète de Dieu sur la parole de Dieu, il comprit qu'ils étaient fort présomptueux, et son désir de les perdre s'accrut. Les enfants d'Israël choisirent ensuite (soixante et dix hommes), comme il est dit dans le Coran : « Et Moïse choisit dans le peuple soixante et dix hommes pour les présenter devant nous. » (Sur. VII, vers. 154.) Dans ce livre, Mohammed-ben-Djarîr raconte que Moïse était seul en présence de Dieu. Lorsqu'il revint et que son peuple eut adoré le veau, et qu'il demanda à Dieu le pardon du peuple, c'est alors seulement qu'il présenta ces soixante et dix d'entre les enfants d'Israël devant Dieu, pour qu'ils demandassent également à Dieu le pardon des enfants d'Israël. Mais ce récit n'est pas exact et n'est pas conforme aux récits du Coran ; et tout ce qui ne s'accorde pas avec le Coran n'est point exact.

Dans le Coran, cette histoire est racontée de la manière suivante : Ces soixante et dix partirent avec Moïse, et, au moment de la révélation, ils dirent : Montre-nous Dieu, pour que nous le voyions. Alors il se fit entendre du ciel un tonnerre et un bruit si terrible qu'ils en moururent. Puis Moïse dit : « ô Seigneur, si tu voulais les perdre, etc. » (Surate VII, vers. 154.) Moïse croyait que ces hommes avaient péri pour cette raison que son peuple avait alors adoré le veau, et il dit : ô Seigneur, tu as anéanti ces hommes parce que les ignorants du peuple ont commis ici un péché. Du reste, si cette parole était postérieure à l'adoration du veau et à la réception de la loi, comment Moïse aurait-il pu la prononcer ? Mais voici le vrai récit qui se trouve dans les commentaires. Les commentateurs racontent que, lorsque Moïse se rendit à la révélation avec ces soixante et dix que les enfants d'Israël avaient délégués avec lui, pour qu'ils entendissent également la parole de Dieu et qu'ils lui rendissent témoignage, il quitta le peuple avec ces soixante et dix, le premier jour de dsou’l-qa‘da. On lit dans les commentaires du Coran, en dehors de cette chronique : « Nous avons ordonné à Moïse (de jeûner) trente nuits, » c'est-à-dire

du mois dsou’l-qa‘da ; « nous y avons ajouté dix, » c'est-à-dire du mois dsoul-‘hiddja ; « de sorte que le temps fixé par son seigneur était de quarante nuits. » Le jour de la révélation était le 10 du mois dsou’l-‘hiddja. Pharaon avait péri dans le mois de mo‘harrem, le dixième jour de ce mois. Dieu appela Moïse à la révélation au milieu du dsou’l-qa‘da. Le temps entre la mort de Pharaon dans la mer et la révélation est de onze mois. Dans cet espace de temps, les enfants d'Israël restèrent au bord de la mer, et personne n'était retourné en Égypte. Puis il se rendit sur la montagne Tour-Sinaï et resta assis au pied de la montagne pendant un mois ; et il jeûna pendant tout le mois dsou’l-qa‘da avec les soixante et dix hommes qui étaient avec lui. Puis, lorsque le mois de dsou’l-qa‘da fut passé, Dieu envoya Gabriel vers Moïse avec cet ordre : Jeûne encore dix jours du mois dsoul-‘hiddja, pour que ce soit en tout quarante jours, afin que Dieu puisse parler avec toi. Cependant Moïse n'avait fixé au peuple que trente jours ; et il avait dit qu'il serait de retour auprès d'eux le trentième jour. Il ne savait pas que Dieu augmenterait le temps fixé de dix jours. Lorsque les trente jours fixés pour le retour de Moïse furent écoulés, les enfants d'Israël se rassemblèrent auprès d'Aaron en disant : Moïse a conduit nos chefs nous ne savons où, et nous craignons qu'il ne les ait fait périr. Sâmerî, lorsqu'il entendit ces paroles, dit en lui-même : Si jamais je puis les perdre, c'est le moment. Il vint auprès d'Aaron et dit : Je ne sais pas pourquoi Moïse ne revient pas auprès de son peuple. C'est peut-être qu'il est irrité contre les Israélites, parce qu'ils se sont emparés de l'or et de l'argent de Pharaon et des Coptes, ce qui ne leur était pas permis, et qu'ils ont désobéi à ses ordres. Moïse, irrité contre eux, a éloigné leurs chefs, les pieux et les bons, afin que, s'il arrivait un châtiment de Dieu, lui et ces derniers ne fussent pas présents et que ce châtiment ne les atteignît pas. Aaron dit aux enfants d'Israël : Je crains que Moïse ne soit irrité contre vous, car trente jours sont écoulés et il a emmené les meilleurs d'entre-vous et il ne revient pas. Je crains qu'il ne vous arrive un châtiment de Dieu, à cause de ce butin que vous avez enlevé à Pharaon et aux Coptes, ce qui ne vous était pas permis ; et vous avez transgressé en cela l'ordre de Moïse. Maintenant réunissez ce butin pour que j'en fasse un tas et que je le couvre de poussière, jusqu'à ce que Moïse revienne. S'il vous autorise à en jouir, je vous le rendrai ;

s'il est frappé d'interdiction, Moïse lui-même y mettra le feu et il vous délivrera de ce crime. Ils répondirent : Nous acceptons cet ordre. Aaron désigna une place, et les enfants d'Israël apportèrent tout ce qui était en leur possession du butin et l'y jetèrent ; et Aaron le couvrit de poussière.

Il arriva que, lorsque Dieu envoya Gabriel vers Moïse pour l'appeler à la révélation, Sâmerî reconnut Gabriel du temps où il avait été nourri par lui. Là où Gabriel mettait le pied, Sâmerî enleva la terre foulée par lui et la conserva en se disant qu'elle lui servirait un jour. Plusieurs disent que Gabriel était monté sur un cheval de l'espèce des chevaux ordinaires, et que Sâmerî avait enlevé la terre de dessous les pieds de ce cheval.

Lorsque les enfants d'Israël eurent réuni l'or et l'argent en un tas, et après trente jours Moïse n'étant pas revenu, Sâmerî leur dit : Cela ne servira à rien. Moïse ne reviendra pas auprès de vous, à moins que vous ne brûliez tout ceci. Or Sâmerî était orfèvre. Il dit : Retirez tous les objets d'or, afin que je les brûle. Ils retirèrent tous les objets d'or du tas et les placèrent sur la terre, et le peuple tout entier regarda. Sâmerî fit de cet or un veau et mit dans son corps la terre foulée par Gabriel. Le veau se mit à crier, comme un véritable veau ; on dit qu'il était devenu chair et os, comme un véritable veau, qu'il marcha sur la terre, qu'il cria à plusieurs reprises et qu'il mangea de l'herbe. D'autres disent qu'il était resté d'or tout en ayant la forme d'un veau, et qu'il ne cria qu'une fois et pas davantage, comme il est dit dans le Coran : « Il leur en fit un veau naturel qui criait. » Le mot *khouwâron,* en arabe, signifie le cri du bœuf. Alors les enfants d'Israël dirent : « Voici votre Dieu et le Dieu de Moïse, mais Moïse l'a abandonné. » (Sur. XX, vers. 90.) Il ne savait pas que son Dieu est là et il est allé à sa recherche, et Dieu est ici devant vous. Adorez-le pour qu'il vous rende Moïse. Les enfants d'Israël adorèrent tous ce veau et le reconnurent comme Dieu. Dans les commentaires du Coran il est dit que de ces six cent mille hommes il n'y avait que douze mille qui s'abstinrent de l'adorer, et que tous les autres l'adorèrent.

Il est dit dans le Coran : « Ne virent-ils pas qu'il ne leur adressa pas la parole et qu'il ne pouvait leur causer ni avantage ni dommage ? » (Sur. XX, vers. 91 et suiv.) Et Aaron dit : « Ô peuple, on vous éprouve seulement avec lui, etc. » C'est-à-dire : Ô peuple, ceci n'est qu'une

épreuve par laquelle vous êtes tenté ; Dieu est votre Dieu ; suivez-moi et obéissez-moi. Ils répondirent : Non, nous ne cesserons pas de l'adorer jusqu'à ce que Moïse soit revenu à nous. Ils dirent encore à Aaron : Garde le silence, sinon nous te tuerons, car c'est toi qui as éloigné Moïse pour prendre toi-même le rôle de prophète et de chef. Aaron voulut se retirer d'eux avec les douze mille hommes qui n'avaient pas adoré le veau, mais il craignit que Moïse ne lui dit : Tu as détourné de moi les enfants d'Israël et tu les as corrompus. Les enfants d'Israël continuèrent à adorer le veau ; et Moïse jeûnait sur le mont Sinaï, jusqu'à ce qu'il fût admis en présente de Dieu. Il ne savait point que son peuple avait adoré le veau. Les soixante et dix qui étaient avec lui jeûnaient également. Puis, lorsque les quarante jours furent écoulés, Dieu l'appela le quarantième jour, qui était le dixième jour du mois dsoul-‘hiddja. Ce jour-là, Moïse monta sur le sommet de la montagne pour être en présence de Dieu. Comme il courut très-vite, il arriva avant les soixante et dix au haut de la montagne et leur dit : Marchez sur mes traces. Lorsqu'il arriva à l'endroit de la révélation, Dieu dit : « Pourquoi devances-tu ton peuple ? Moïse dit : Ô Seigneur ! j'ai fait diligence pour gagner ta bienveillance, et ceux-là viennent sur mes traces. » (Sur. XX, vers. 85-86.) Puis Dieu annonça à Moïse que son peuple avait adoré, au bord de la mer, un veau, et que Sâmerî leur avait fait un veau d'or et que ce veau avait crié. Moïse dit : Si Sâmerî a fait un veau, ce n'est pas Sâmerî qui a pu produire le son qui en est sorti, mais c'est toi qui l'as produit. Dieu répondit, « J'ai éprouvé ton peuple après ton départ, en faisant sortir des sons de ce veau ; et Sâmerî les a égarés. » (sur. XX, vers. 87), en leur disant : Voilà votre Dieu.

Ensuite les soixante et dix arrivèrent près de Moïse, sur le sommet de la montagne. Dieu conversa avec Moïse, et, au moment de la révélation, un nuage blanc vint se poser sur la tête de Moïse, de sorte que Moïse disparut dedans et que personne ne le voyait. Alors les soixante et dix entourèrent Moïse. Moïse était en présence de Dieu, et le nuage tomba sur sa figure et le rendit invisible aux soixante et dix. Et Dieu, dans sa grandeur et sa majesté, sans palais ni bouche, conversa avec Moïse ; et Moïse écouta. Il lui donna la loi, écrite sur des tablettes, comme il le dit dans le Coran : « Nous lui avons écrit sur les tablettes sur toute chose. » (Sur. VII, vers. 142.) C'est-à-dire :

Dieu révéla dans la loi toute chose en fait de récits, et de grandeur, et de conseil, et de religion, et de foi. Dieu dit à Moïse : « Prends-les avec déférence, et ordonne à ton peuple qu'il accepte cette loi et qu'il se conforme aux excellentes prescriptions qui s'y trouvent. » C'est-à-dire : Ordonne à ton peuple qu'il observe tout ce qui est écrit dans cette loi en fait de religion, et de foi, et de conseils, et d'exhortations. Lorsque la révélation fut terminée et qu'il eut reçu la loi, Moïse adressa à Dieu cette prière : « Ô Seigneur, accorde-moi la faveur de te voir. » (Sur. VII, vers. 139.) C'est-à-dire : Ô Seigneur, tu m'as accordé la grâce de me faire entendre ta parole, accorde-moi aussi celle de te voir. Dieu répondit : « Tu ne peux pas me voir. » Puis il ajouta : « Regarde cette montagne ; si elle reste à sa place, tu me verras. » Dieu voulait donner un signe à Moïse ; il lui dit : Regarde cette montagne, qui est plus forte que toi et ton peuple. Il y avait devant Moïse une montagne très-haute et très-étendue, plus solide que les autres montagnes. Dieu dit : Regarde cette montagne ; si elle reste en place en présence de ce qu'elle verra de ma majesté, et si elle peut me voir, alors tu pourras me voir également. « Or, lorsque son Seigneur apparut sur la montagne, il la mit en poussière, etc. » Moïse tomba et s'évanouit. Et il n'avait pas vu ce qu'avait vu la montagne ; il n'avait vu que la montagne. Si Moïse avait vu ce que vit la montagne, il aurait été inférieur à la montagne. Lorsque Moïse revint à lui, il dit : « Gloire à toi, je t'apporte mon repentir, et je serai le premier des croyants. » Et Moïse se repentit. Car il avait fait cette demande pour que nous sachions sûrement qu'aucun œil ne peut pénétrer jusqu'à Dieu. Sur la demande de Moïse et la réponse de Dieu, il y a chez les savants, en dehors de ce livre, une foule de développements, à l'effet de démontrer que Dieu ne peut pas devenir visible et qu'il ne faut pas imputer à Moïse un péché. Et quant à la parole : « Lorsque son Seigneur parut sur la montagne, etc. » son sens résulte clairement de l'arabe. Car « son Seigneur parut sur la montagne, » veut dire : l'ordre de son Seigneur parut. En effet, Dieu a dit : Certes, ils ne doivent pas me voir, etc. En outre, Moïse, par l'effet de sa croyance et de sa foi en Dieu, savait le sens de cette parole de Dieu. Du reste, dans la langue arabe, il y a beaucoup de cas où l'on exprime quelque chose par un mot en y attachant un autre sens, comme c'est le cas dans ce récit. Et il est écrit dans le Coran : « Interroge la ville dans laquelle nous avons

été, et la caravane avec laquelle nous sommes venus, tu trouveras que nous disons la vérité. » (Sur. XII, vers. 82.) C'est-à-dire les gens de la ville et les gens de la caravane.

Lorsque Moïse revint à lui, il prit les tables de la loi et sortit du nuage. Il appela les soixante et dix chefs, et ceux-ci répondirent : Ô Moïse, si les enfants d'Israël avaient eu confiance en toi-même, ils ne nous auraient pas envoyés avec toi. Ils nous ont délégués pour que nous entendissions la parole de Dieu. Au même instant, un nuage arriva et enveloppa Moïse et les anciens, et Dieu conversa avec Moïse et lui enseigna des préceptes et des lois ; et les anciens entendirent tout ce que Moïse entendit. Après cette révélation, les soixante et dix dirent : Ô Moïse, nous ne croirons pas à ce que nous venons d'entendre, tant que nous n'aurons pas vu le Dieu qui a parlé. Au même instant, ils avaient à peine prononcé ces paroles, le feu de la colère de Dieu descendit du ciel, et un bruit se fit entendre, si terrible, qu'ils tombèrent ; le monde s'obscurcit, et ils rendirent l'âme, comme il est dit dans le Coran : « Lorsque vous dites : Ô Moïse, nous ne croirons pas en toi tant que nous n'aurons pas vu Dieu clairement, la foudre vous frappa pendant que vous regardiez. » (Sur. II, vers. 52.) Moïse resta stupéfait, et il savait que ces hommes avaient été frappés parce que les enfants d'Israël avaient adoré le veau, et que Dieu les avait fait périr, et que ces hommes avaient péri pour la même raison. Il se mit en prière et dit : Tu veux les éprouver ; ceux d'entre eux que tu voulais perdre et détourner de la droite voie, tu les as laissés ; et ceux que tu voulais préserver de ce crime, tu les as pris. Dieu exauça la prière de Moïse et ressuscita ces hommes. Il est dit dans le Coran : « Nous vous ressuscitâmes après votre mort, afin que vous soyez reconnaissants. » (Sur. II, vers. 53.) Les soixante et dix offrirent leur repentir à Dieu.

Ensuite Moïse prit les tables de la loi et descendit avec les soixante et dix de la montagne. On dit que ces tables étaient d'or et que toute la loi y était écrite ; suivant d'autres, elles étaient de rubis et d'émeraude et couvertes d'images.

Lorsqu'ils furent arrivés auprès du peuple, ils le trouvèrent dans le péché et adorant le veau. Moïse, irrité contre lui, jeta de ses mains les tables. Il fit d'abord des reproches à Aaron, puis au peuple, et ensuite à Sâmerî, comme il est dit dans le Coran : « Lorsque Moïse revint

vers son peuple, rempli de colère et de douleur, il dit : Vous avez mal agi en mon absence... et il saisit son frère par la tête, le tirant à lui. Ô mon frère, lorsque tu as vu le peuple s'égarer, qu'est-ce qui t'a empêché de me suivre ? Aaron répondit : Ô mon frère, cesse de me tirer par la barbe et par la tête, etc. » (Sur. VII, vers. 149, et XX, vers. 94-95.) Moïse savait qu'Aaron n'avait pas commis de faute ; il pria pour lui et dit : « Ô Seigneur, pardonne-moi et à mon frère, etc. » (Sur. VII, vers. 150.)

Ensuite les enfants d'Israël se rassemblèrent tous auprès de Moïse, humiliés et honteux de ce qu'ils avaient fait. Moïse leur reprocha leur action, comme il est dit dans le Coran : « Ô mon peuple, votre Seigneur ne vous a-t-il pas fait une belle promesse ? L'alliance vous dure-t-elle trop longtemps, etc. ? » (Sur. XX, vers. 89.) Ils répondirent : Nous n'avons pas violé notre pacte, mais nous avons craint qu'à cause de cet or et de cet argent que nous avions enlevé aux Coptes tu ne fusses irrité contre nous, et nous l'avons rejeté, pour te satisfaire... (Sur. XX, vers. 90.) Puis, Moïse fit des reproches à Sâmerî et lui dit : « Quel a été ton dessein, ô Sâmerî ? Il répondit : J'ai vu ce qu'ils n'ont pas vu, etc. » (Sur. XX, vers. 96.) Moïse lui dit : Je ne te tuerai pas ; mais, aussi longtemps que tu vivras, personne ne s'approchera de toi et tu ne te mêleras pas aux hommes, et personne ne te parlera et tu ne pourras pas vivre avec les hommes ; « et tu auras un compte à rendre dans l'autre monde, auquel tu ne pourras échapper. » (Sur. XX, vers. 97.) Moïse dit encore : Regarde ce veau que tu as adoré et que tu as appelé Dieu, comme je le brûlerai et le réduirai en poussière, et comme je le jetterai dans la mer. Et il dit aux enfants d'Israël : « Votre Dieu est le Dieu unique, il embrasse tout de sa science. » (Sur. XX, vers. 98.)

Lorsque les enfants d'Israël virent que Moïse avait brûlé le veau et qu'il l'avait anéanti, ils comprirent qu'ils avaient commis un péché, et ils se rassemblèrent et implorèrent le pardon de Dieu, comme il est dit dans le Coran : « Et lorsqu'ils se furent repentis, etc. » (Sur. VII, vers. 148.) Puis ils dirent à Moïse : Demande pour nous le pardon de Dieu. Moïse pria, et Dieu dit : Leur expiation sera celle-ci : que les douze mille hommes qui n'ont pas adoré le veau élèvent leurs épées coutre les six cent et quelques mille hommes qui l'ont adoré et frappent leurs cous. Dans les commentaires du Coran il est dit

qu'avant le temps de Moïse quiconque avait commis une faute par son corps devait avoir le corps tranché (la tête séparée du corps), afin que Dieu agréât son repentir. Mais, lorsque Dieu envoya les livres d'Abraham, cette coutume fut abolie. Cependant Dieu appliqua cette loi primitive aux enfants d'Israël. Moïse leur dit : Dieu dit que ceux qui ont adoré le veau et qui se sont prosternés devant lui ont péché par leur tête et par leur cou. À moins qu'ils n'aient la tête tranchée, je n'accepterai point leur repentir. Pour la religion musulmane, cette loi est formulée dans le Coran : « C'est pourquoi nous avons écrit au sujet des enfants d'Israël que celui qui aura tué un homme, etc. » (Sur. V, vers. 35-37.) Puis Moïse annonça aux enfants d'Israël, de la part de Dieu : « Ô mon peuple, vous vous êtes fait tort à vous-même en adorant le veau ; revenez à votre créateur ou donnez-vous la mort, cela vous servira mieux auprès de lui ; il vous pardonnera, car il aime à pardonner, il est miséricordieux. » (Sur. II, vers. 51.) Il leur dit : Il vaut mieux pour vous que vous soyez morts et que Dieu soit satisfait de vous, que vivants et Dieu irrité contre vous. Les enfants d'Israël dirent : Nous consentons. Alors ils firent leur testament et bénirent quelques-uns.

Le lendemain, au matin, chacun resta assis à sa place, les mains placées aux pieds, le visage tourné vers le ciel, faisant pénitence et implorant le pardon de Dieu. Ils formaient en tout huit cent mille hommes ; de ce nombre, six cent et quelques mille avaient adoré le veau. Puis les douze mille les frappèrent de leurs épées et commencèrent avant le lever du soleil de leur trancher la tête. Or il arriva qu'un père tua son fils, et un fils son père. Alors des cris et des lamentations s'élevèrent au milieu d'eux. Moïse se mit en prière, se prosternant devant Dieu, pleurant et criant. Dieu envoya un nuage noir pour qu'il s'arrêtât au milieu, entre les deux parties, afin que ceux qui tuaient ne pussent pas voir ceux qu'ils tuaient. Le massacre dura depuis le matin jusqu'au milieu du jour. Les enfants et les faibles étaient assis autour de Moïse et criaient. Au milieu du jour, Dieu agréa la prière de Moïse, leur fit miséricorde et accepta leur repentir, celui des morts comme celui des vivants. Le glaive s'arrêta, et épargna les autres. On annonça cet événement à Moïse, qui leva la tête, rendit des actions de grâces à Dieu et dit : La miséricorde est venue et votre repentir est parti. Ils déposèrent leurs glaives et cessèrent le massacre.

Jusqu'à ce moment du jour, soixante et dix mille hommes avaient trouvé la mort. Moïse dit : Rendez grâces à Dieu de sa miséricorde et de son pardon. Il est dit dans le Coran : « Puis nous vous pardonnâmes, afin que vous fussiez reconnaissants. Nous donnâmes à Moïse le livre et la distinction, afin que vous fussiez bien dirigés. » (Sur. II, vers. 49-50.)

Ensuite Dieu ordonna à Moïse de lire aux enfants d'Israël le Pentateuque, et Moïse fit ainsi. Lorsque les Israélites entendirent tous ces versets ordonnant la prière, le jeûne, l'aumône, et contenant des prescriptions, des interdictions, etc. ils trouvèrent cette loi trop difficile. Il est dit dans le Coran : « Lorsque nous acceptâmes votre alliance et que nous élevâmes par-dessus vous le mont Sinaï, nous dîmes : Recevez avec fermeté ce que nous vous donnons, et écoutez-le. Ils répondirent : Nous avons entendu, mais nous n'obéirons pas, etc. » (Sur. II, vers. 87.) Ils dirent : Ô Moïse, le massacre nous semble plus facile à supporter que cette loi que tu nous donnes. Alors Moïse appela les soixante et dix anciens, qui avaient été avec lui sur le mont Sinaï, afin qu'ils rendissent témoignage de ce qu'ils avaient entendu de Dieu. Ceux-ci rendirent témoignage, mais ils altérèrent la parole de Dieu et dirent : Dieu a dit tout cela à Moïse et lui a ordonné tous ces préceptes, mais il a ajouté : Si vous ne pouvez pas les exécuter, ne le faites pas. Dieu a dit à notre prophète Mohammed dans le Coran : « Est-ce que vous désirez qu'ils deviennent croyants pour vous, puisque quelques-uns d'entre eux avaient entendu la parole de Dieu et qu'ils l'altérèrent ensuite sciemment, après l'avoir comprise ? » (Sur. II, vers. 70.) Dieu parle ici des soixante et dix. Dans la suite, les Juifs avaient trouvé dans le Pentateuque la description de notre Prophète et l'avaient changée et corrompue. Ils dirent aux hommes : Celui-ci n'est pas le prophète (annoncé), lequel n'est pas encore venu, et le temps de son avènement n'est pas encore arrivé. Et les Juifs ne crurent pas à notre prophète. Alors Dieu dit : Ceux-ci sont de la race de ces hommes qui avaient entendu la parole de Dieu et qui, revenus auprès de leur peuple, l'ont altérée.

Moïse fut affligé de leurs paroles, lorsqu'il leur lut la loi et les préceptes, et qu'ils ne voulurent pas les accepter, et il appela le secours de Dieu. Dieu ordonna à une montagne de quitter sa place en Syrie et de rester suspendue au-dessus de leurs têtes à l'endroit où ils

se trouvaient. Il est dit dans le Coran : « Lorsque nous élevâmes la montagne au-dessus de leurs têtes, comme une ombre, et qu'ils croyaient qu'elle tomberait sur eux, etc. » (Sur. VII, vers. 170.) Puis Moïse leur dit : Si vous n'acceptez pas cette loi, la montagne tombera sur vous. Alors ils se mirent à fuir loin de la montagne ; mais, aussi loin qu'ils regardèrent, ils ne purent se mettre à l'abri de l'ombre de la montagne, et ils comprirent que ce moyen ne leur servirait pas. Ils restèrent frappés de stupéfaction, se décidèrent à accepter la loi et se mirent en adoration, tout en songeant que, aussitôt que la montagne se serait éloignée, ils refuseraient d'accepter la loi. Ils placèrent la joue droite sur la terre, la joue gauche tournée vers le ciel, en regardant la montagne, et ils dirent : Quand la montagne se sera éloignée, nous lèverons la tête et nous n'accepterons pas la loi. C'est de cette manière que les Juifs (encore aujourd'hui) accomplissent l'adoration : ils placent le front, la joue droite et l'œil droit sur la terre, en tournant la joue gauche et l'œil gauche vers le ciel, et c'est dans cette position qu'ils prient.

Ensuite la montagne retourna à sa première place, et les enfants d'Israël levèrent la tête et dirent à Moïse : Nous ne pouvons pas accepter cette loi avec ses préceptes. Prie Dieu pour qu'il nous la rende plus facile. Moïse pria, et Dieu la rendit plus facile. Il est dit dans le Coran : « Puis vous l'avez abandonnée, et, sans la grâce de Dieu et sa miséricorde, vous auriez été du nombre des malheureux. » (Sur, II vers. 61.) Puis ils quittèrent l'endroit où cet événement avait eu lieu.

Après qu'ils eurent accepté la loi ; Moïse les ramena en Égypte, et Dieu leur donna les palais et les habitations des Coptes et de Pharaon en toute propriété et en héritage, comme il est dit dans le Coran : « Nous avons donné en héritage à ceux qui étaient faibles les contrées orientales et occidentales, etc. » (Sur. VII, vers. 133.) Les enfanta d'Israël possédèrent toute cette contrée jusqu'au Maghreb et le Mâzenderân et l'Espagne, et ils y restèrent plusieurs années ; et Moïse restait avec eux et leur donnait des conseils chaque jour, et leur rappelait les bienfaits que Dieu leur avait accordés, comme on lit dans le Coran : « Ô enfants d'Israël, souvenez-vous de mes bienfaits, etc. » (Sur. II, vers. 38.) Et ailleurs : « Lorsque Moïse dit à son peuple : Souvenez-vous des bienfaits de Dieu ; nous vous avons délivrés du

peuple de Pharaon, etc. » (Sur. VII, vers. 137.) Moïse donna ces exhortations aux enfants d'Israël, après la mort de Pharaon.

CHAPITRE LXXVI

Histoire de Moïse et de Khidhr

Parmi les miracles qui sont racontés dans le Coran, se trouve l'histoire de l'entrevue de Khidhr et de Moïse. (Sur. XVIII, vers. 59 et suiv.) Moïse dit au jeune homme (son serviteur), c'est-à-dire à Josué, fils de Noun : Je n'aurai pas de repos jusqu'à ce que je sois parvenu à l'endroit où les deux mers se réunissent, quand même je devrais marcher un grand nombre d'années. C'était à l'époque où Moïse était retourné en Égypte avec les enfants d'Israël, et où Pharaon et les Égyptiens avaient été anéantis.

Mohammed-ben-Djarîr a rapporté cette histoire à la suite de tous les récits relatifs à Moïse ; et dans son ouvrage il dit que, suivant une certaine opinion, ce Moïse ne fut pas Moïse fils d'Amram, mais un autre, vivant après ce dernier ; qu'il était fils de Manassé, fils de Joseph ; qu'il était parti de sa résidence à la recherche de Khidhr, qu'il l'avait trouvé, qu'il s'était lié d'amitié avec lui et qu'il était devenu son disciple. Mais cette opinion est très-contestée, parce que les compagnons de Mohammed, les docteurs et les khalifes, comme ‘Omar, fils d'Al-Khattâb, ‘Alî, fils Abou-Tâleb, ‘Abdallah-ibn-Mas‘oud, et tous les commentateurs, et ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs et Abou-Ka‘b, sont tous d'accord que le Moïse qui alla à la recherche de Khidhr fut Moïse fils d'Amram, le prophète des enfants d'Israël, à qui Dieu avait donné la loi et par la prière duquel Pharaon avait été noyé. On n'est pas d'accord non plus quant à Khidhr. Quelques-uns disent que Khidhr était prophète, d'autres disent qu'il ne l'était pas ; mais que c'était un homme intègre et savant, et que sa science était supérieure à celle de Moïse. Mais, quant à Moïse, il n'y a pas désaccord. C'était bien ce Moïse, prophète des enfants d'Israël, et ce qu'en dit Mohammed-ben-Djarîr est inexact.

Ceux qui prétendent que Khidhr était prophète s’appuient sur ce verset du Coran : « Et ils rencontrèrent un de nos serviteurs auquel nous avons communiqué de notre grâce, etc. » (Sur. XVIII, vers. 64.) La « grâce » c'est le don de prophétie. » Il est dit d'autre part : « Si le Coran avait été révélé à quelque homme considérable... sont-ils distributeurs de la grâce de ton seigneur, etc. ? » (Sur. XLIII, vers. 30-31.) C'est-à-dire de la grâce et du don de prophétie. Dieu avait donné à Khidhr la science, mais il ne lui avait pas accordé le don de prophétie, non plus qu'à Loqman, du temps du prophète David, dont David avait appris beaucoup. Mais, malgré sa science et sa sagesse, Loqman n'était pas prophète.

On n'est pas d'accord sur le nom de Khidhr. Quelques-uns disent que son nom était Élie, selon d'autres Jérémie, et qu'il reçut le nom de Khidhr pour cette raison, qu'étant assis un jour sur une pierre, cette pierre, lorsqu'il se leva, était devenue verte au-dessous de lui, et, par l'ordre de Dieu, l'herbe avait poussé dessus. D'autres disent que Khidhr était prophète, et que son nom était Élisée, Jonas ou Lot. Et cet Élisée est Khidhr. On dit encore qu'il était des enfants d'Israël et parent de Moïse, et qu'il avait trouvé l'eau de la vie, et qu'il en avait bu, de sorte qu'il sera éternel dans ce monde jusqu'aux premiers sons de la trompette du jour de la résurrection, de même qu'Élie. Quant à Khidhr, il est le gardien des mers, et quiconque trouve la mort dans la mer est lavé par lui, et Khidhr prononce sur lui la prière légale. Élie est le gardien des déserts. Il appairait à quiconque s'égare dans le désert, et le ramène sur le chemin et le préserve des attaques des loups et des voleurs, comme il est dit dans le Coran : « Et Élie est aussi l'un des prophètes. » (Sur. XXXVII, vers. 123.) Tous deux adorent Dieu jusqu'au jour de la résurrection ; ils vont à la Mecque et pratiquent le pèlerinage et se réunissent aux temps et lieux prescrits. Personne ne les voit, excepté celui à qui ils veulent se montrer. Selon l'avis de tous les savants, Élie est de la race des enfants d'Israël, descendant d'Aaron, fils d'Amram.

On dit aussi que Khidhr vivait avant Abraham, qu'il descendait de Sem, fils de Noé, et que son nom était Élie, fils de Melkâ, fils de Héber, fils de Sâli‘h, fils d'Arphaxad, fils de Sem, fils de Noé. On raconte que Khidhr prit part à l'expédition de Dsou’l-Qarnaïn, lorsque celui-ci fit le tour de la terre, de l'orient à l'occident, à la recherche de

l'eau de la vie, pour rester vivant jusqu'au jour de la résurrection. Khidhr trouva l'eau de la vie, mais Dsou'l-Qarnaïn ne la trouva pas et mourut. Sache que ce Dsou'l-Qarnaïn n'était pas celui dont il est dit dans le Coran : « Ils t'interrogeront au sujet de Dsou'l-Qarnaïn, etc. » (Sur. XVIII, vers. 82-83.) Ce Dsou'l-Qarnaïn s'appelle Alexandre ; c'est lui qui a construit le mur de Gog et Magog, et il vivait après Moïse fils d'Amram. Le Dsou'l-Qarnaïn que Khidhr avait suivi vivait du temps d'Abraham, et on l'appelle Dsou'l-Qarnaïn l'ancien.

Or Moïse alla à la recherche de Khidhr, pour apprendre de lui la science. Voici comment il fut amené à cette entreprise. Lorsque Moïse vint en Égypte, Dieu lui ordonna d'exhorter chaque jour les enfants d'Israël, de leur rappeler les bienfaits qu'il leur avait prodigués, afin qu'ils lui rendissent des actions de grâces, parce qu'il avait fait périr Pharaon, qu'il les avait délivrés de la main et de l'oppression des Égyptiens, qu'il leur avait donné la loi et qu'il avait élevé leur destinée au-dessus de celle de tous les hommes de leur temps par le livre, la religion et la prophétie, et qu'il leur avait donné des villes et accordé d'autres bienfaits. Et sache que Dieu a pris tous les prophètes de la race des enfants d'Israël, comme il est dit dans le Coran : « Nous avons donné aux enfants d'Israël le livre, la sagesse et la prophétie, et nous leur avons accordé des biens et nous les avons élevés au-dessus de tous les hommes » (sur. XLV, vers. 15), c'est-à-dire « des hommes de leur époque. » Lorsque Moïse exposa aux Israélites ces bienfaits, un homme se leva et dit : Ô interlocuteur de Dieu ! Dieu a-t-il sur la terre un serviteur plus savant que toi ? Moïse n'en connaissait pas, et il dit : Personne, que je sache, ne possède ma science et ma sagesse. Au même instant, Dieu lui envoya une vision, en lui disant : J'ai sur la terre un serviteur beaucoup plus savant que toi ; son nom est Khidhr. Voilà une version. D'après une autre version, rapportée par ‘Abdallah-ben-al-‘Abbâs, la cause de la détermination de Moïse d'aller à la recherche de Khidhr fut celle-ci : Moïse, se trouvant à la révélation, dit au milieu de sa conversation avec Dieu : Ô Seigneur, qui est le plus savant de tes serviteurs ? Dieu, dit : L'homme qui, quelque grande que soit sa science, désire encore apprendre quelque chose d'un autre, pour l'augmenter. Lorsque Moïse exprima le désir d'augmenter sa science, Dieu dit : Ô Moïse, j'ai un serviteur, du nom de Khidhr, au confluent des deux mers. Sa science est de beaucoup

supérieurs à la tienne. Moïse dit : Ô Seigneur, montre-moi le chemin qui conduit vers lui, pour que je puisse y aller et apprendre de lui la science. Dieu dit : Ta nourriture sera le guide qui te portera auprès de mon serviteur. Moïse ne comprenait pas le sens de cette parole. Il revint auprès de Josué, fils de Noun, et dit cette parole, « Je n'aurai pas de repos jusqu'à ce que j'aie atteint le confluent des deux mers ; » et il raconta à Josué l'histoire. Il lui dit : Prends de la nourriture, pour que nous puissions nous rendre au milieu des deux mers. Josué prit un poisson et le mit dans un panier. C'était un grand poisson frit et salé. De l'Égypte au confluent des deux mers il y avait trois jours de chemin ; il fallait longer le bord de la mer. Ce confluent est formé par une mer qui vient de l'Adserbaïdjân, de l'orient, et par une autre qui vient de l'Yémen, de l'occident ; elles se réunissent dans la grande mer qu'on appelle Qoulzoum. C'est cette mer qui est entre l'Égypte, Bassore et ‘Omân, et qu'on appelle le confluent des deux mers. Moïse y arriva le troisième jour et n'y rencontra personne, et ne savait pas où il devait chercher Khidhr. C'était au milieu du jour, et ils avaient consommé toutes leurs provisions et n'avaient plus autre chose que le poisson salé. Ils voyageaient tous les deux à pied. Lorsque Moïse fut arrivé à cet endroit, il était fatigué ; il vit une grande et large pierre et s'endormit dessus. Josué s'assit auprès de lui. Il y avait là une source d'eau vive. Josué prit le poisson du panier, le plaça devant lui, pour que l'air passât dessus, et que Moïse pût manger quand il serait éveillé. Alors une goutte de l'eau de cette source tomba sur le poisson, qui se remua, devint vivant et s'élança dans la mer. L'eau de la mer se retira des deux côtés et le fond devint visible, et le poisson resta au milieu entre les deux mers, comme il est dit dans le Coran : « Lorsqu'ils furent arrivés au confluent des deux mers, ils avaient oublié leur poisson, qui avait pris la route de la mer directement. » (Sur. XVIII, vers. 60.) Josué regarda avec étonnement. Quelques-uns disent que Moïse et Josué étaient arrivés à cet endroit dans la nuit ; Moïse dormait, mais Josué n'était pas encore endormi, lorsque le poisson se jeta dans la mer et que l'eau se retira, ce que Josué avait vu ; puis il s'était également endormi. Le matin, lorsque Moïse s'éveilla, il réveilla Josué, et ils partirent. Josué oublia de raconter l'événement à Moïse, et celui-ci oublia de demander ce qu'était devenu le poisson, et ils continuèrent leur route en suivant le bord de

la mer. Moïse était fatigué et avait faim, il dit à Josué : « Sers-nous notre repas, car nous avons éprouvé la fatigue de notre voyage. » (Sur. XVIII, vers. 61.) Il y a dans ce verset d'abord ce sens, que personne ne peut acquérir aucune science sans peine ; puis un autre sens qui est celui-ci : Dieu avait dit à Moïse : Ta nourriture sera ton guide vers le lieu de Khidhr. La nourriture, c'est le poisson. Ils avaient dépassé, par oubli, l'endroit où était la limite, et, lorsqu'ils l'eurent dépassée, ils éprouvèrent de la peine. Quiconque, dans les ordres de Dieu, est attentif à la limite, n'éprouve pas de peine. Josué dit : « Lorsque nous nous sommes arrêtés auprès du rocher, j'ai négligé le poisson, etc. » (Sur. XVIII, vers. 62.) Il raconta comment le poisson était devenu vivant et comment il s'était jeté dans l'eau. Alors Moïse se rappela la parole de Dieu : Ta nourriture te montrera le chemin. Il comprit qu'il fallait chercher Khidhr à l'endroit où était le poisson, et il dit : « C'est ce que je désirais, etc. » Ils retournèrent sur leurs pas, et, lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit d'où ils étaient partis (le matin), ils rencontrèrent Khidhr sur le bord de la mer, assis sur la pierre et occupé à prier.

Quelques-uns disent que, lorsqu'ils revinrent auprès de la pierre, ils trouvèrent le poisson dans l'eau, au fond de la mer, et que Khidhr était au milieu de la mer. Moïse s'avança sur les traces du poisson dans la mer, et Josué sur les traces de Moïse, jusqu'à ce que le poisson les eût menés jusqu'au milieu de la mer, à l'endroit où était Khidhr en prière. Moïse et Josué s'assirent, jusqu'à ce que Khidhr eût fini la prière et qu'il pût répondre au salut. Alors Moïse dit : La paix soit avec toi, ô excellent serviteur de Dieu ! Khidhr répondit : Qu'elle soit avec toi, ô prophète de Dieu parmi les enfants d'Israël ! Moïse dit : Qui t'a dit que je suis le prophète des enfants d'Israël ? Khidhr dit : Celui qui t'a conduit vers moi. Moïse alors comprit que Khidhr était ce serviteur qu'il avait tant cherché. Il dit : « Puis-je te suivre, pour que tu me communiques de la science qui t'a été enseignée relativement à la vraie voie ? » (Sur. XVIII, vers. 65.) Khidhr répondit : La loi et les affaires des enfants d'Israël te suffisent ; avec cela tu ne pourrais pas supporter d'autres affaires. Moïse insista beaucoup. Alors Khidhr dit : « Tu ne pourras pas montrer de patience avec moi, et comment pourrais-tu supporter des choses dont tu ne comprendras pas le sens ? » (*Ibid.* vers. 66-67.) Moïse dit : « S’il plaît à Dieu, tu me

verras patient et je ne désobéirai pas à tes ordres. » (*Ibid.* vers. 68.) Khidhr consentit et dit : « Si tu veux me suivre, ne m'interroge sur aucune chose, avant que je t'aie parlé, etc. », (*Ibid.* vers. 69-70.) Ensuite ils marchèrent le long du bord de la mer, jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré un bateau. Tous les trois, Moïse, Khidhr et Josué, descendirent et dirent au batelier : Laisse-nous monter dans le bateau. Celui-ci dit : Donnez-moi le prix. Ils répondirent : Nous n'avons pas d'argent. Le batelier les fit monter. Lorsqu'ils y furent, Khidhr fit, à l'endroit où il était assis, un trou dans le bateau, de sorte que l'eau y entra. Moïse lui dit : L'as-tu brisé pour noyer ceux qui y sont ? » Khidhr répondit : « Ne t'ai-je pas dit que tu n'auras pas de patience, étant avec moi ? » (Sur. XVIII, vers. 71.) Moïse dit : « Ne me blâme pas d'avoir oublié et ne m'impose pas des ordres trop difficiles. » (*Ibid.* vers. 72.) Ensuite vinrent des oiseaux qui se perchèrent sur le bord du bateau. L'un de ces oiseaux se mit à chanter, puis il plongea son bec dans l'eau, en prit une goutte et la rejeta ensuite ; après cela il s'envola. Khidhr dit à Moïse : Sais-tu ce que cet oiseau dit ? Non, répondit Moïse. Khidhr dit : Il dit que, dans ce bateau, Dieu a deux serviteurs qui sont plus savants que qui que ce soit au monde, et que leur science est très-grande ; mais, en face de la science de Dieu, leur science est comme cette goutte de la mer, et même moins.

Ils quittèrent le bateau et marchèrent jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à un village. Ils s'arrêtèrent à l'extrémité de ce village, où ils virent des enfants qui jouaient, parmi lesquels il y avait un garçon plus grand que les autres. Khidhr saisit ce garçon, l'enleva du milieu des hommes, le frappa avec une pierre sur la tête et le tua. Moïse dit : « Tu as tué un homme innocent qui n'avait tué personne ! Tu as fait une chose blâmable. » (Sur. XVIII, vers. 73.) Khidhr dit : « Ne t'avais-je pas dit que tu ne pourrais pas montrer de patience, étant avec moi ? » Moïse dit : « Si je t'interroge encore une fois, ne me laisse plus en ta compagnie, etc ». (*Ibid.* vers. 75.) En continuant leur route, ils arrivèrent à un autre village, dont le mur tombait en ruines. Les trois voyageurs demandèrent de la nourriture aux habitants de ce village, mais ceux-ci ne voulurent pas leur en donner. Alors Khidhr se mit à réparer le mur. Moïse dit : Si tu avais voulu, tu aurais pu prendre une récompense. (Sur. XVIII, vers. 76.) Khidhr dit : « Maintenant il faut nous séparer ; mais je veux te donner l'explication des choses que

tu as été impatient d'apprendre. » (*Ibid.* vers. 77.) On dit que, si Moïse n'avait pas dit à Khidhr : Si je t'interroge encore une fois, ne me laisse plus aller avec toi, Khidhr ne se serait pas séparé de lui si vite ; car il avait montré à Moïse ces événements par ordre de Dieu, c'est-à-dire l'histoire du bateau et celle du garçon ; et il ne se serait donc pas séparé de lui ; mais, quand il s'agit de la nourriture et des choses de ce monde, alors Khidhr se sépara de lui. On rapporte aussi que Khidhr dit : « Le bateau appartenait à des gens pauvres qui travaillent sur mer. J'ai voulu l'endommager, parce que derrière eux était un roi qui s'emparait de tous les bateaux. Quant au garçon, ses parents étaient croyants, et nous avons craint qu'il ne leur communiquât son incrédulité, et nous avons voulu que Dieu leur donnât un autre fils meilleur que lui, vertueux et plus digne d'affection. Quant au mur, il appartenait à deux enfants orphelins dans cette ville. Sous le mur était un trésor qui leur appartenait, et leur père était un homme vertueux. Ton Seigneur, dans sa miséricorde, a voulu les laisser atteindre l'âge de la majorité pour leur rendre le trésor. Ce n'est pas de moi-même que j'ai fait tout cela. Voilà l'explication des choses que tu as été impatient d'apprendre. » (*Ibid.* vers. 78-81.)

Lorsque Khidhr eut donné à Moïse cette explication, il disparut, et Moïse ne savait pas ce qu'il était devenu. Puis Moïse et Josué retournèrent en Égypte et racontèrent cette histoire aux enfants d'Israël. Notre prophète Mohammed a dit : « Si notre frère Moïse avait montré de la patience auprès de Khidhr, il aurait vu de plus grands miracles que ceux qui nous sont parvenus. »

On dit que Dieu envoya une vision à Élie, en lui disant : Rends-toi tel jour à telle ville, et assieds-toi sur ce qui se présentera à toi, sans crainte. Élie se mit en route avec Élisée, c'est-à-dire Khidhr. Ils arrivèrent tous deux à l'endroit que Dieu avait désigné. Un cheval de feu se présenta devant Élie, et Élie le monta. Il cria à Élisée : Qu'ordonnes-tu ? Et cette apparition disparut. Dieu enleva Élie et l'enveloppa de feu, lui ôta le désir de manger et de dormir, et l'adjoignit aux anges, quoiqu'il fût homme ; et il participa en même temps de la nature céleste et de la nature terrestre. La fonction de prophète échut, après lui, à Élisée.

CHAPITRE LXXVII

Histoire de Qâroun (Coré)

Il est dit dans le Coran : « Qâroun était du peuple de Moïse. » (Sur. XXVIII, vers. 76.) En effet, tous les savants sont d'accord que Qâroun suivait Moïse et qu'il était de sa religion. « Mais il était injuste envers eux ; » c'est-à-dire, il leur faisait opposition et ne suivait pas la religion de Moïse, et il la renia. Il était cousin de Moïse : Moïse était fils d'Amram, fils d'Isaar, fils de Caath, fils de Lévi, fils de Jacob ; et Qâroun, fils de Caath, fils de Lévi, fils de Jacob.

Quelques savants placent l'histoire de l'apostasie de Qâroun après Moïse et après Josué, lorsque Caleb, fils de Jephoné, ramena les enfants d'Israël de la Syrie en Égypte, après la mort de Josué. Il est dit dans le Coran : « Lorsque le peuple lui disait : Ne te glorifie pas de tes trésors, etc. » C'est donc le peuple qui tint ce discours et qui l'exhorta. Si Moïse ou Josué ou un autre prophète d'entre les enfants d'Israël l'avait tenu, ce sont eux qui l'auraient exhorté. Voici la preuve. Lorsque Josué et les prophètes des enfants d'Israël furent morts, il resta des savants qui exhortaient le peuple. Lorsque Qâroun n'accepta pas leur exhortation, Dieu l'engloutit dans la terre.

D'après un autre récit, Qâroun vivait du temps de Moïse. Lorsque Moïse revint de la révélation, qu'il eut réduit en poussière le veau que le peuple avait adoré, et qu'il eut ramené les enfants d'Israël en Égypte, Qâroun rassembla de grandes richesses et devint apostat, et, par la prière de Moïse, il fut englouti dans la terre. La cause de son apostasie était qu'il ne voulut pas donner l'aumône. Or, dans la loi du Pentateuque, l'aumône était obligatoire. Moïse, et avec lui les savants du peuple, l'exhortaient, en disant : « Ne te glorifie pas, car Dieu n'aime pas ceux qui se glorifient. » Ne te réjouis pas dans ce monde, car Dieu n'aime pas ceux qui se réjouissent dans ce monde. « Obtiens avec ce que Dieu t'a donné le séjour de l'autre monde ; » c'est-à-dire,

donne l'aumône. « N'oublie pas la part qui t'a été imposée dans ce monde, et fais le bien, comme Dieu a fait le bien envers toi ; » c'est-à-dire, donne l'aumône aux pauvres. « Et ne commets pas de violences sur la terre, car Dieu n'aime pas ceux qui commettent des violences. » (Sur. XXVIII, vers. 77.) Qâroun répondit : « Ce que je possède, je l'ai obtenu par la science que je possède. » Je n'ai pas obtenu mes richesses de la même manière que vous avez obtenu les vôtres ; je n'ai pas l'obligation de l'aumône ; je n'ai pas obtenu mes richesses par l'industrie ou le commerce. Dieu lança contre lui cet argument : « Ne savait-il pas que Dieu avait déjà détruit avant lui des générations supérieures à lui en force et en nombre ? » c'est-à-dire des gens plus forts et plus riches que lui, qui n'exécutaient pas les ordres de Dieu et qui, à cause de leurs richesses, rejetaient la loi de Dieu. « Et on ne demandait pas à ces pécheurs quels étaient leurs crimes ; » c'est-à-dire : Dans chaque époque, les pécheurs sont punis pour leur propre crime et point pour les crimes de leurs prédécesseurs, et on ne leur en demande pas compte.

Dans cet ouvrage il n'est pas dit de quelle manière Qàroun avait acquis ses richesses. On l'apprend par les commentaires, dans l'explication de ce verset : « Ce que je possède, je l'ai obtenu par ma propre science. » Or Qâroun était orfèvre, et Moïse l'honorait beaucoup, car il était son cousin et le plus bel homme entre tous les enfants d'Israël, et il exécutait les ordres de Moïse. Moïse l'honora et le tint auprès de lui. Lorsque Moïse revint de la révélation, et que, son peuple ayant adoré le veau, il voulut brûler ce veau et le réduire en poussière, afin que les hommes reconnussent que, si ce veau était Dieu, le feu n'aurait pas d'action sur lui, alors il dit à Qâroun : Brûle ce veau. Or l'or n'avait jamais été brûlé. Moïse adressa une prière à Dieu. Dieu lui montra la pierre philosophale dont on fait de l'or. C'est une herbe d'une qualité telle que, si on la mêle à d'autres substances et qu'on la jette sur de l'argent, elle produit de l'or ; et si on la jette seule, non mêlée à d'autres substances, sur l'or, elle le brûle, par la force qui est en elle. Cette herbe se trouvait en grande quantité sur le bord de la mer, mais personne ne l'avait connue et ne l'avait vue auparavant. Et même aujourd'hui personne ne connaît la pierre philosophale. Car Moïse l'apprit à Qâroun seul et à nul autre. Qâroun prit cette herbe et dit à Moïse : Montre-moi aussi les autres substances. Moïse les lui

montra. Qâroun en fit de l'or et apprit l'alchimie. Ensuite il mit le veau dans le feu, y jeta l'herbe séchée et dissoute et brûla le veau. Puis, lorsque Moïse ramena les enfants d'Israël en Égypte, Qâroun prit une grande quantité de cette herbe avec lui et s'en fit beaucoup d'or, et ses grandes richesses apparurent. Moïse connaissait leur origine, mais les enfants d'Israël ne la connaissaient pas. Il rassembla donc de grandes richesses, et tout ce qu'il lui fallait, il l'achetait. Il se procura quatre mille serviteurs à cheval, couverts de beaux vêtements et d'ornements d'or ; il avait des jardins, des palais et des pavillons qu'il remplit de toutes les choses précieuses. Il fit construire des maisons d'argile et de briques avec des portes d'airain. Et il remplit ces maisons d'or et ordonna qu'un homme portât au cou, devant lui, les clefs d'airain de ces maisons, pour montrer aux hommes que c'étaient les Clefs des maisons qui renfermaient ses trésors. Dans la suite, un homme seul ne pouvait plus porter ces clefs ; Qâroun les fit porter par deux, trois, jusqu'à vingt hommes ; chaque jour il augmenta ses trésors et les hommes qui devaient en porter les clefs. Dieu a dit dans le Coran : « Nous lui avons donné tant de trésors, que leurs clefs ne pouvaient être portées par une troupe d'hommes forts. » Le mot *‘ouçbaton*, qui se trouve dans le texte du Coran, signifie en arabe un nombre d'hommes de dix à quarante. Mohammed-ben-Djarîr raconte dans ce livre que, lorsque des hommes ne purent plus porter les clefs des maisons de Qâroun, on les mit sur des chameaux, qui les traînaient devant lui ; et on avait besoin de soixante chameaux.

Après cela, Qâroun se détourna de Moïse et commit l'injustice, c'est-à-dire qu'il prit des airs de puissance et d'orgueil et inventa des modes nouvelles et d'autres couleurs en fait de vêtements et d'ornements ; et il habillait ses serviteurs en rouge, montés sur des chevaux rouges. Il accepta aussi des modes nouvelles pour ses repas.

Alors Dieu ordonna à Moïse de demander à Qâroun de donner l'aumône. Qâroun ne le fit pas. Moïse lui proposa un accord, pour que de mille dirhems il donnât aux pauvres un dirhem, et de mille dinars un dinar ; mais Qâroun ne les donna pas. Chaque jour ses richesses augmentaient, et il figurait avec des ornements tels qu'aucun Pharaon et aucun empereur n'en avait mis dans ce monde, comme il est dit dans le Coran : « Il s'avança vers le peuple avec pompe. » Cette pompe consistait en habits brodés d'or et en chevaux rouges et en

ornements d'or. Il semblait au peuple que le soleil était descendu sur la terre. « Ceux qui désiraient les choses de la terre disaient : Plût à Dieu que nous eussions des richesses comme Qâroun ! Il a une grande fortune. Mais les gens sensés disaient : Malheur à vous ! La récompense de Dieu est préférable pour celui qui croit et fait le bien, etc. » (Sur. XXVIII, vers. 80.) Cet état des choses de Qâroun dura dix ans. Lorsque son destin fut accompli, il voulut rabaisser Moïse aux yeux des enfants d'Israël, afin de les détourner de sa religion et pour se mettre à leur tête. Moïse l'engagea de nouveau à donner l'aumône, mais il ne le fit pas.

Il y avait parmi les enfants d'Israël une femme prostituée. Qâroun lui donna beaucoup d'argent et lui dit : Je vais réunir les enfants d'Israël et faire venir également Moïse. Dis devant eux que Moïse t'a attirée dans une maison et qu'il a eu commerce avec toi. Cette femme y consentit, et Qâroun la garda avec ses femmes. Puis il prépara un grand festin et invita les grands et les chefs des enfants d'Israël. Après le repas, il leur dit : Vous savez que j'ai été, comme vous, soumis à Moïse, aussi longtemps qu'il a suivi le droit chemin. Mais maintenant il a quitté le droit chemin. Interrogez cette femme prostituée ; elle vous dira que Moïse l'a prise et l'a conduite dans une maison et qu'il a eu commerce avec elle. À présent je vais faire appeler Moïse, pour qu'elle le dise en sa présence. Il envoya quelqu'un pour appeler Moïse. Moïse croyait que Qâroun avait l'intention de revenir à Dieu, et il alla dans sa maison. Lorsqu'il se fut assis, Qâroun lui dit : Ô Moïse, quel est l'ordre de Dieu relativement à celui qui a commis la fornication ? quelle est la prescription du Pentateuque à cet égard ? Moïse dit : Si cet homme n'est pas marié, sa punition sera la prison ; mais, s'il est marié et qu'il ait agi par passion, vous devez le lapider. Qâroun dit : Cette loi s'applique-t-elle sans acception de personnes ? Moïse répondit : Certes, quand même ce serait toi-même ou bien moi. Qâroun dit : Alors, ô Moïse, il faut te tuer, car cette femme, qui est connue parmi les enfants d'Israël, est venue vers moi en disant que tu l'as saisie avec violence et que tu as eu commerce avec elle. Si tu veux, je vais l'appeler, afin qu'elle le dise en ta présence. Moïse dit : Appelle-la. Qâroun la fit venir de la maison, la plaça en présence de tout le peuple et lui dit : Dis devant cette assemblée ce qui a eu lieu entre toi et Moïse, sans crainte. Cette femme avait l'intention de dire

que Moïse avait eu commerce avec elle, mais Dieu changea sa parole dans sa bouche et elle dit : Ô enfants d'Israël ! sachez que Qâroun m'a donné de l'argent en m'ordonnant de dire que Moïse a eu commerce avec moi. Mais qu'à Dieu ne plaise que Moïse, le prophète de Dieu, commette la fornication ! L'affliction fit venir les larmes aux yeux de Moïse ; mais il les cacha, se leva et sortit. Qâroun resta confondu. Il est dit dans le Coran : « Ô vous qui croyez, ne ressemblez pas à ceux qui offensèrent Moïse ; car Dieu l'a acquitté de ce qu'ils avaient dit. » (Sur. XXXIII, vers. 69.) Puis Moïse se mit en adoration et en prière et pleura beaucoup. Dieu lui dit : J'ai mis la terre à ton ordre ; ordonne-lui ce que tu voudras. Moïse revint joyeux et dit : Ô enfants d'Israël ! Éloignez-vous de cet homme incrédule, car Dieu a ordonné à la terre de l'engloutir. Les enfants d'Israël savaient que Moïse était véridique. Tous abandonnèrent Qâroun et s'en éloignèrent ; mais lui, par orgueil, ne se tourna pas vers Moïse, ne le regarda pas et ne se leva point. Moïse dit : Ô toi, terre, saisis-le ! La terre s'ouvrit au-dessous de Qâroun. Qâroun eut peur et se leva, mais la terre saisit ses pieds jusqu'aux chevilles. Alors il se mit à rire et dit à Moïse : Quelle est cette magie que tu exhibes ? Moïse dit : Ô terre, saisis-le. Elle le saisit jusqu'aux genoux. Qâroun dit : Ô Moïse, ordonne à la terre qu'elle me délivre, afin que j'accomplisse ta volonté. Moïse dit : Ô terre, saisis-le. Elle le saisit jusqu'au milieu du corps. Qâroun dit : Ô Moïse, je ferai ce que tu voudras. Moïse renouvela son ordre, et la terre le saisit jusqu'à la poitrine, et ses mains étaient sur la terre. Alors il comprit que son sort était accompli, et il dit : Ô Moïse, aide-moi à cause de la parenté qui est entre nous. Moïse ordonna de nouveau à la terre, qui l'engloutit jusqu'à la tête, et enfin tout entier, et il disparut.

Moïse s'en alla et offrit des actions de grâces à Dieu. Dieu lui dit : Mon serviteur t'a imploré tant de fois et tu ne l'as pas secouru. Moïse dit : Ô Seigneur, j'ai voulu qu'il s'adressât à toi. Dieu dit : S'il m'avait appelé, je ne l'aurais pas laissé en ta puissance. Mais, à cause de ce que tu as fait, je me suis imposé la loi qu'après toi je ne soumettrai plus la terre aux ordres d'aucun homme. On raconte que la terre avait englouti avec Qâroun les soixante et dix hommes qui l'avaient suivi et qui étaient devenus apostats ; chacun d'eux est englouti jusqu'au jour de la résurrection, puis ils seront envoyés en enfer.

Ensuite plusieurs d'entre les enfants d'Israël dirent : Moïse a fait engloutir Qâroun pour s'emparer de ses trésors. Alors Dieu, sur la prière de Moïse, fit engloutir également tous les trésors de Qâroun, comme il est dit dans le Coran : « Nous avons ordonné à la terre de l'engloutir, lui et son palais, etc., (Sur. XXVIII, vers. 81 et suiv.)

CHAPITRE LXXVIII

Histoire du combat de Moïse avec les géants

Lorsque Moïse fut de retour en Égypte, Dieu lui ordonna de conduire les enfants d'Israël en Syrie, sur le territoire de Jérusalem. Là, il y avait trois grandes villes, dont l'une était appelée *Balqâ*, l'autre *Arî‘hâ (Jéricho)* et la troisième *Ilyâ*. Leurs habitants étaient le reste du peuple d’‘Ad, et chaque homme était haut de vingt coudées ; chacune de leurs coudées en valait trente des nôtres. Leur force était en proportion de leur taille, et leurs contemporains les appelaient géants. Il y avait parmi eux un homme plus grand que les autres, nommé ‘Oudj (Og), qui était haut de huit cents de leurs coudées. Dans l'histoire de Mohammed-ben-Is‘hâq, l'historien des batailles, il est raconté que, quand Og se tenait au bord de la mer et qu'il plongeait la main dans l'eau, il prenait un poisson, le tenait dans le soleil jusqu'à ce qu'il fût rôti et le mangeait.

Les enfants d'Israël n'avaient jamais vu d'hommes pareils. Moïse leur en donna connaissance et leur dit, comme le rapporte le Coran : « Ô mon peuple, entrez dans la Terre Sainte que Dieu vous a destinée. » (Sur. V, vers. 24.) Allez dans ce pays, combattez les infidèles, afin qu'il vous donne ce pays en héritage, qu'il détruise ses habitants, comme il a fait avec Pharaon et comme il vous a donné ses habitations. Les enfants d'Israël firent des préparatifs de guerre, et Moïse conduisit une armée de cinq cent mille combattants. De l'Égypte au territoire de ces villes il y avait deux mois de chemin à travers le désert. Lorsqu'ils eurent marché pendant cinquante jours, Moïse fit arrêter l'armée, et les Israélites lui dirent : Nous ne savons pas à quels hommes nous aurons affaire et quelle est leur manière de combattre. Il faut envoyer quelqu'un qui puisse nous en rapporter des renseignements. Or les Israélites formaient douze tribus, selon les douze fils de Jacob, nommé Israël, et chaque tribu avait un chef.

Moïse leur ordonna de choisir ces douze chefs et de les envoyer. C'étaient ces mêmes chefs qui, d'après l'ordre de Dieu, avaient dû recevoir l'alliance et la loi, du temps que Moïse rapporta le Pentateuque d'auprès de Dieu. Les enfants d'Israël tombèrent d'accord de les envoyer pour chercher des renseignements.

Les habitants de ces villes avaient appris qu'une armée s'approchait pour les attaquer. Og sortait de la ville tous les jours avec quelques hommes, s'éloignant d'une parasange pour observer. Lorsque les douze chefs arrivèrent à une distance de deux stations, ils aperçurent Og de loin, avançant vers eux. En le regardant, ils pensèrent qu'il avait sa tête dans le ciel et ils eurent peur de lui. Og, de son côté, les aperçut également et les regarda avec un grand mépris ; puis il étendit la main et les saisit en leur disant : Qui êtes-vous ? Ils répondirent : Nous sommes du peuple d'Israël. L'autre dit : Pour quelle raison êtes-vous venus ici ? Ils répondirent : Nous sommes venus pour vous faire la guerre. Og dit : Vous voulez nous faire la guerre ? Ils répondirent : Assurément ; d'après l'ordre de Dieu, nous voulons vous faire la guerre. Og dit : Quel est votre nombre ? Ils répondirent : Cinq cent mille hommes. Og dit : Et vos amis sont de la même taille et de la même force que vous ? Ils répondirent : Oui.

Ils paraissaient aux yeux d'Og comme des fourmis ; il les mit tous les douze dans la tige de sa botte, et les porta dans sa maison et les montra aux hommes ; puis il voulut les tuer. Mais sa femme lui dit : Ne les tue pas, car leur mort ne servirait à rien. Qu'ils aillent au contraire et qu'ils portent à leurs amis des renseignements, et qu'ils leur disent quels hommes vous êtes, afin qu'ils ne viennent pas vers vous. Og les lâcha et ils s'en allèrent. Ils délibérèrent en route en disant : Si nous rentrons maintenant et si nous disons au peuple la vérité sur le compte d'Og et de son peuple, les enfants d'Israël ne voudront pas y aller ; ils s'enfuiront et retourneront en Égypte. Cependant Dieu a promis à Moïse de lui donner la victoire. Ils résolurent donc de ne pas dire la vérité aux enfants d'Israël. Lorsqu'ils furent rentrés, ils ne tinrent pas l'engagement qu'ils avaient pris en route, et, à l'exception de deux d'entre eux, qui cachèrent la vérité, tous les autres donnèrent la description exacte des géants tels qu'ils les avaient vus. Les enfants d'Israël furent saisis de crainte et demandèrent à s'en retourner de l'endroit où ils se trouvaient. Moïse

dit : « Ne retournez pas en arrière, vous pourriez éprouver du dommage. » Ils répondirent : « Ô Moïse, il y a dans ces villes des géants ; nous n'y entrerons point avant que ceux-ci en soient sortis. Quand ils seront sortis, nous y entrerons. Deux hommes craignant Dieu et favorisés par Dieu dirent : Entrez par la porte ; aussitôt que vous serez entrés, vous serez vainqueurs. » (Sur. V, vers. 24-26.) On dit que ces deux hommes étaient Josué, fils de Noun, et Caleb, fils de Jephoné, les deux chefs qui n'avaient pas donné la description des géants. Tous les deux étaient des serviteurs fidèles et furent prophètes après Moïse. Ils ajoutèrent : Dieu a promis à Moïse la victoire et la destruction des géants par ces paroles : « Quand vous serez entrés, vous serez vainqueurs, etc. » (*Ibid.* vers. 26.) Les enfants d'Israël dirent : « Ô Moïse, nous n'entrerons point aussi longtemps que les autres y seront. Va avec ton Dieu, et combattez ; nous resterons ici, Moïse fut irrité et dit : « Ô Seigneur, je n'ai de pouvoir que sur moi et mon frère. Juge entre nous et ce peuple d'impies. » (*Ibid.* vers. 27-28.) Après avoir fait cette prière, il prit sa verge, et, accompagné de son frère Aaron, il partit pour se rendre vers ces villes et les géants.

Lorsque Moïse et Aaron furent partis, les enfants d'Israël s'en retournèrent pour rentrer en Égypte. Après qu'ils eurent marché trois jours et trois nuits, ils s'aperçurent qu'ils étaient toujours au même endroit. Ils reconnurent qu'ils ne pourraient pas sortir avant que Moïse fût revenu auprès d'eux ; ils se mirent à suivre Moïse dans la direction des villes des géants. Ils allèrent toujours, mais ils restèrent au même endroit.

Moïse et Aaron arrivèrent auprès d'Og. Lorsque celui-ci les eut vus, il étendit la main pour les saisir. Mais Moïse le frappa de son bâton. On dit que Moïse sauta en l'air la hauteur de dix coudées, et que la verge était également de dix coudées. Il atteignit Og à la cheville, et ce seul coup le fit tomber ; Moïse, par la puissance de Dieu, le tua.

Ensuite Moïse s'en retourna et arriva auprès des Israélites. Il les trouva au même endroit où il les avait quittés. Il leur dit : Je suis allé et j'ai combattu ; Dieu a fait périr par ma main le plus grand d'entre les géants. Préparez-vous maintenant au départ. Ils répondirent : Ô Moïse, Dieu est irrité contre nous ; nous avons marché longtemps, et dans toutes les directions, sans pouvoir sortir de ce désert. Moïse

savait que c'était là un signe de la colère de Dieu et l'effet de la prière qu'il lui avait adressée. Il pria de nouveau et dit : Ô Seigneur, je désire remporter cette victoire par ma main. Dieu envoya une vision par Gabriel, disant : » Ils seront condamnés à errer dans ce désert pendant quarante ans ; ne t'afflige pas à cause de ce peuple de pervers. » (Sur. V, vers. 29.) Dans ce désert il n'y avait ni plantes, ni herbes, ni nourriture, ni boisson. Ce désert se trouve encore aujourd'hui entre l'Égypte, Élat, la Palestine et le Jourdain ; il est entouré de toutes parts de ces pays ; il a douze parasanges de longueur sur douze de largeur. C'était dans ce désert qu'ils étaient confinés et dont ils ne pouvaient sortir.

Ensuite ils demandèrent à Moïse de la nourriture, car dans le désert il n'y avait que des épines. Moïse pria, et Dieu exauça sa prière et fit descendre sur les extrémités des épines la manne, et ils la mangèrent. Puis ils dirent à Moïse : Il nous faut de la viande. Dieu envoya des oiseaux qu'on appelle cailles, en quantité innombrable ; chacun en prit, les fit rôtir et les mangea. Il est dit dans le Coran : « Nous leur avons envoyé la manne et les cailles, etc. » (Sur. II, vers. 54.) Les cailles se trouvent encore aujourd'hui sur la route de l'Égypte. C'est un petit oiseau comme une perdrix, de couleur rouge ; sa chair a le goût de la chair de perdrix.

Dans ce désert il n'y avait point d'eau. Les enfants d'Israël en demandèrent à Moïse. Moïse pria et Dieu lui ordonna de frapper avec la verge sur une pierre. Quelques-uns disent que cette pierre était une pierre du désert ; d'après une autre opinion, elle aurait été prise du mont Sinaï, d'où Moïse l'aurait emportée pour lui servir de lieu de prière. Il est dit dans le Coran : « Nous avons dit à Moïse, frappe le rocher de ton bâton, etc. » (Sur. II, vers. 57.) Quelques-uns prétendent que cet événement s'est passé dans le désert du temps de Pharaon, parce qu'il est dit dans le Coran : « Lorsque Moïse voulut désaltérer son peuple, nous lui avons dit : Frappe le rocher de ton bâton. Et il en sortit douze sources, etc. » Les enfants d'Israël formaient douze tribus qui ne se mêlaient pas entre elles et qui buvaient chacune séparément à une source.

Ensuite Moïse leur dit : Vous avez de la manne et des cailles en si grande quantité que vous pouvez vous contenter d'en rassembler pour la nourriture d'un jour, d'un matin à l'autre ; le lendemain Dieu en

donnera d'autres. Les enfants d'Israël n'obéirent pas et prirent une grande quantité d'oiseaux, pensant qu'il n'en viendrait pas le lendemain. Alors ils furent atteints par la pauvreté et l'avilissement, comme il est dit dans le Coran : « Ils furent frappés d'avilissement et de pauvreté, et ils s'attirèrent la colère de Dieu, etc. » (sur. II, vers. 58), parce qu'ils n'avaient pas eu confiance en Dieu et qu'ils avaient fait sécher les cailles. Alors Dieu n'envoya plus de cailles du ciel. Moïse pria et elles reparurent. Moïse dit : Maintenant prenez de ces oiseaux autant qu'il vous en faut pour une journée ; excepté le vendredi, où vous devez en prendre pour deux jours à cause du sabbat. Les enfants d'Israël ne travaillent point le jour du sabbat, et on voit dans le Pentateuque que, le jour du sabbat, ils ne s'occupent d'aucune autre affaire que d'adorer Dieu.

Le peuple dit à Moïse : Nous ne pouvons pas vivre dans cette chaleur. Dieu envoya un nuage, qui restait chaque jour au-dessus d'eux jusqu'au soir, et leur donnait de l'ombre, comme il est rapporté dans le Coran. (Sur. II, vers. 54.) Puis ils dirent à Moïse : Il nous faut des vêtements. Dieu conserva leurs vêtements sur leurs corps, de façon qu'ils ne vieillissaient ni ne se déchiraient et qu'ils ne se salissaient point. Et chaque enfant, en venant au monde, apportait ses vêtements, lesquels grandissaient à mesure que l'enfant grandissait.

De l'endroit où ils se trouvaient, les enfants d'Israël pouvaient se rendre partout où ils voulaient dans la limite de douze parasanges. Mais ils ne pouvaient point sortir du désert. La manne et les cailles étaient partout avec eux ; et Moïse transportait la pierre partout avec lui sur un âne, et l'eau en jaillissait. Le séjour dans le désert était la punition des Israélites à cause des paroles qu'ils avaient adressées à Moïse. Moïse et Aaron, qui n'avaient pas eu part à ce péché, pouvaient aller hors du désert partout où ils voulaient ; mais ils y restaient à cause du peuple.

Après cela, les enfants d'Israël furent dégoûtés de la manne et des cailles, et se lassèrent de manger une seule et même nourriture, et ils dirent à Moïse : « Nous ne pouvons plus supporter une seule et même nourriture ; prie ton Seigneur pour nous, pour qu'il fasse pousser pour nous les différents produits de la terre, etc. » Moïse répondit : « Voulez-vous échanger ce qui est bon contre ce qui est mauvais ? Rentrez en Égypte et vous aurez ce que vous demandez. » (Sur. II,

vers. 58.) Cette parole de Moïse est un reproche, car il savait bien qu'ils ne pouvaient pas sortir du désert. Quarante ans se passèrent ; alors ils moururent tous dans l'avilissement et le dénuement, c'est-à-dire dans la pauvreté et chargés de la colère de Dieu. Au bout de trente ans, Aaron mourut dans ce désert ; trois ans après, Moïse, et puis tous les chefs. Lorsque Moïse sentit que le temps de sa mort était arrivé, il institua Josué son successeur, et Dieu accorda à Josué le don de prophétie. Josué descendait de Joseph. Après la mort de Josué, Caleb, fils de Jephoné, fut prophète. Le jour que Josué fit sortir les enfants d'Israël du désert, il ne survivait aucun des hommes qui y étaient entrés, sauf Josué et Caleb. Ceux auprès desquels Josué exerçait la fonction de prophète étaient leurs enfants, âgés de dix, vingt, trente et quarante ans.

CHAPITRE LXXIX

Mort de Moïse et d'Aaron dans le désert

Lorsque Dieu voulut rappeler à lui Moïse et Aaron, ils étaient depuis trente ans dans le désert, comme Dieu l'avait ordonné. Il annonça à Moïse qu'il appellerait à lui Aaron à telle époque, et Moïse attendait l'accomplissement de cette parole. Quand le temps fixé fut arrivé, Moïse éloigna Aaron du peuple à la distance d'une parasange, pour que personne ne les vît.

Il aperçut dans le désert un arbre, vers lequel ils se dirigèrent. S'en étant approchés, ils virent que c'était un très-bel arbre, au feuillage vert et abondant, et au-dessous il y avait un lit couvert de tapis. Aaron dit : Ô mon frère, à qui appartient cet arbre ? Moïse répondit : Je l'ignore, Dieu le saura mieux. Aaron dit : Je voudrais me coucher sous cet arbre. Moïse répondit : Couche-toi. Aaron se coucha sur le lit et s'endormit ; et Moïse resta assis pendant quelque temps à côté de lui. Lorsque Aaron fut endormi, l'ange de la mort enleva son âme et Moïse le trouva mort. Puis il regarda et ne vit plus rien. Le lit, l'arbre et Aaron avaient disparu ; il ne savait pas s'il était monté au ciel ou s'il était descendu dans la terre.

Moïse retourna vers le peuple et raconta cet événement. Alors ils dirent entre eux : Moïse a enlevé son frère et l'a tué, parce que nous l'aimions plus que lui et qu'il en était jaloux. Moïse fut très-affligé de ce discours, et il pria. Dieu fit descendre le lit avec le corps d'Aaron, afin que les enfants d'Israël le vissent mort. On dit aussi que Moïse conduisit les Israélites au tombeau d'Aaron (à l'endroit où il était mort), et qu'il pria que tous pussent le voir sur le lit. Ce récit se trouve dans les commentaires du Coran, à ce verset : « Ô vous qui croyez, ne soyez pas comme ceux qui ont offensé Moïse, etc. » (Sur. XXXIII, vers. 69.) On explique aussi ce verset par l'accusation que Qâroun fit peser sur Moïse au sujet de la femme prostituée.

Trois ans après la mort d'Aaron, Dieu annonça à Moïse qu'il l'appellerait à lui à telle époque. Alors Moïse appela Josué, parce qu'il savait que Josué serait prophète après lui, et il l'institua son successeur. Quand le temps de sa mort fut arrivé, il sortit avec Josué du milieu du peuple, et ils restèrent seuls. Un vent s'éleva de l'Orient, la terreur s'empara du cœur de Josué. Moïse savait ce que le vent signifiait, mais Josué ne le savait pas et il eut peur. Moïse le serra contre son sein. Le vent était très-froid et le monde devint obscur. Moïse disparut du sein de Josué, en y laissant son vêtement. Josué resta stupéfait. Lorsqu'il fut retourné auprès des enfants d'Israël et qu'il eut fait ce récit, ils l'accusèrent d'avoir tué Moïse et voulurent le faire périr. Josué leur demanda un sursis de trois jours pour prier et demander du secours à Dieu. Le peuple le laissa enfermé dans sa maison sous la garde de dix hommes. Dans la nuit, ces gardes s'endormirent et virent en songe un ange descendant du ciel et leur disant : Délivrez Josué, car Dieu a appelé Moïse à lui. Ils relâchèrent donc Josué.

D'après une autre version, la mort de Moïse se serait passée ainsi : Moïse s'en alla avec Josué, et Moïse vit quelques anges qui creusaient une tombe. Moïse leur dit : Pour qui est cette tombe ? Ils répondirent : Pour un serviteur du nombre des serviteurs de Dieu. Et ils ajoutèrent : Regarde comment le tombeau est fait. Moïse y descendit, et l'ange de la mort, qui était parmi eux, enleva son âme.

CHAPITRE LXXX

Histoire du règne du prophète Josué au temps de Minotschehr. Histoire de Balaam, fils de Beor

Après la mort de Moïse et de son frère Aaron, les enfants d'Israël restèrent encore sept ans dans le désert, jusqu'à ce que quarante ans fussent accomplis. Alors Dieu conféra la fonction de prophète à Josué, et lui ordonna de conduire les enfants d'Israël hors du désert et de les amener vers les trois villes des géants, afin de les attaquer et de les prendre, et de retourner ensuite en Égypte. Josué était de la tribu de Joseph, et sa généalogie est celle-ci : Josué, fils de Noun, fils d'Éphraïm, fils de Joseph, etc. La mère de Josué s'appelait Marie et était sœur d'Aaron [et de Moïse], et c'est cette sœur qui avait suivi le coffre dans lequel était renfermé Moïse, le long du bord du Nil. Il est dit d'elle dans le Coran : « Et elle dit à sa sœur : Suis-le. » (Sur. XXVIII, vers. 10.) Josué partit avec l'armée et attaqua d'abord Jéricho, et tua là tous ceux qui s'y trouvaient. Pour trancher la tête à un de ces géants, il fallait cent hommes. Après la prise de Jéricho, il attaqua la ville de Balqâ, qui était plus grande que les autres et la résidence des rois ; la majeure partie de l'armée s'y trouvait. Ses habitants étaient tous idolâtres.

Cependant il y avait parmi eux un homme de leur race, serviteur de Dieu, vrai croyant, dont le nom était Balaam, fils de Beor. Il ressemblait, par sa taille et son corps, aux gens de son peuple. Il adorait Dieu et connaissait le grand nom de Dieu, et tout ce qu'il demandait à Dieu, il l'obtenait. Or, lorsque l'armée des enfants d'Israël vint les attaquer, les habitants de cette ville allèrent trouver Balaam et lui dirent : Prie, afin que cette armée ne puisse pas nous attaquer. Balaam dit : C'est l'armée de mon Dieu ; je ne demanderai point le mal pour eux. Quant à vous, il faut que vous cessiez d'adorer les

idoles et que vous acceptiez leur loi et leur religion pour que Dieu vous vienne en aide.

Ensuite la guerre devint plus acharnée. Les géants étaient enfermés dans la forteresse. Leur roi, nommé Balac, fit appeler Balaam et lui dit : Prie pour que cette armée nous quitte ! Mais Balaam n'obéit pas.

Balaam avait une femme qu'il aimait. Le roi fit appeler cette femme et lui donna une quantité innombrable d'argent, de joyaux et de perles, et il fit un serment et dit à Balaam : Prie, ou je te fais pendre. Craignant d'être pendu et désirant garder les trésors que le roi avait donnés à sa femme, et enfin par amour pour cette femme qui le tourmentait nuit et jour afin de n'être pas obligée de rendre les trésors, pour toutes ces raisons Balaam céda à sa femme et consentit à prier. Il est dit dans le Coran : « Raconte-leur l'histoire de celui auquel nous avons donné nos signes, mais qui s'en détacha et suivit Satan... Si nous avions voulu, nous l'aurions élevé par cela, mais il s'attacha à la terre et suivit ses désirs. Et il ressemble à un chien qui aboie quand on le chasse et qui aboie quand on te quitte. » (Sur. VII, vers. 174-175.) Sa femme lui dit : Si tu ne pries pas que les enfants d'Israël nous quittent, je me sépare de toi. Alors il consentit. Puis, le jour du combat, lorsque Josué et les Israélites attaquèrent, Balaam monta sur un âne et sortit de la forteresse. Les prophètes et les hommes pieux montaient toujours des ânes par humilité. Lorsque Balaam fut sorti de la forteresse et qu'il se dirigea vers la montagne pour y faire la prière de malédiction sur Josué et les enfants d'Israël, l'âne s'arrêta et résista à toutes les tentatives que Balaam fit pour le faire marcher. Alors il descendit et voulut aller à pied vers la montagne. Dieu fit parler l'âne, qui dit d'une voix éloquente : Ô Balaam, où vas-tu ? Tu veux combattre contre Dieu et maudire le prophète de Dieu. Balaam retourna. Eblîs, sous la figure d'un vieillard, se présenta à lui et lui dit : Pourquoi retournes-tu ? Il répondit : Cet âne m'a parlé et m'a dit de retourner. Eblîs dit : Un démon t'a égaré, car jamais un âne n'a parlé. Retourne et prie que cette armée abandonne cette ville et que les habitants de cette ville voient, par le départ de l'armée, quelle influence tu as auprès de Dieu. Ensuite appelle le peuple à Dieu, il croira en toi, et demande à Dieu de te donner le don de prophétie. Puis tu pourras vivre parmi eux en jouissant de tes richesses et du bien-être. Balaam, content, retourna une seconde fois, suivant le conseil du

mauvais esprit, pour maudire les Israélites. Il monta sur la montagne et pria.

Les enfants d'Israël combattirent avec acharnement. Une aile de leur armée se mit à fuir. Josué en fut stupéfait, descendit de son cheval, se prosterna et dit : Ô Seigneur, je suis venu ici selon ton ordre ; qu'est-ce qui est arrivé à mon armée ? Dieu envoya une vision à Josué, disant : J'ai un serviteur parmi ce peuple dont la prière est efficace. Il t'a maudit, toi et ton armée, et c'est par suite de sa prière que j'ai abandonné cette armée. Le nom de ce serviteur est Balaam. Josué dit : Ô Seigneur, tu as agréé la prière de ce serviteur au sujet de ces croyants ; agrée également ma prière au sujet de ces infidèles. Et il ajouta : Ô Seigneur, enlève-leur ce qu'ils possèdent de meilleur, c'est-à-dire la vraie foi, et fais-leur oublier ton grand nom. Dieu agréa la prière de Josué, et la religion sortit de la bouche de Balaam, sous la forme d'une colombe, et monta au ciel.

Josué ramena l'armée au combat, et Balaam pria de nouveau. Mais plus il pria, plus les enfants d'Israël attaquèrent et firent des progrès. Le roi dit à Balaam : Ta prière a tourné en sens contraire. Plus tu pries pour moi, plus l'ennemi a le dessus. Balaam répondit : Dieu résiste à ma prière, et il est irrité contre moi. Moi, également, je suis irrité contre lui, de sorte que je ne suis plus son serviteur. Le roi dit : Que faut-il faire maintenant ? Balaam dit : Une armée que tu veux mettre en fuite, il faut lui envoyer de belles femmes, afin qu'elle commette la fornication avec elles ; cette armée sera aussitôt mise en fuite. Le roi ordonna que toutes les femmes jeunes et belles qui se trouvaient à Balqâ se rendissent, ornées, hors la forteresse, et qu'elles se livrassent aux Israélites. Lorsque ces femmes furent sorties, chaque homme d'entre les Israélites en prit une, la conduisit dans sa tente et coucha avec elle. Quand ils furent ensemble, Dieu envoya une épidémie, à laquelle succomba chaque couple. Josué en fut stupéfait. Il chercha par tous les moyens à les détourner de leur crime, mais ils n'obéirent pas.

Il y avait parmi les descendants d'Aaron un homme nommé Phinéès, fils d'Éléazar. Celui-ci prit une lance, alla vers un homme qui était couché avec une femme, et les transperça tous les deux et les tua. Puis il les souleva (sur sa lance), les emporta hors de la tente et proclama à haute voix : Regardez et prenez un exemple. Je ferai de

même à quiconque prendra une femme pour avoir commerce avec elle. Les enfants d'Israël furent saisis de terreur et éloignèrent toutes les femmes de leurs tentes. Dans cette demi-journée qu'ils avaient commis ce crime, soixante et dix mille hommes d'entre eux étaient morts de la peste.

De tous les Juifs, les enfants d'Israël estiment le plus les descendants de Phinéès ; et de tout sacrifice qu'ils offrent, ils donnent les pieds de devant et de derrière à ses descendants, disant qu'à cause de cela Dieu accepte le sacrifice. Ils disent aussi que, si Phinéès n'avait pas agi dans cette affaire comme il l'a fait, tous les enfants d'Israël auraient péri.

Ensuite Dieu les délivra de la peste. Le lendemain, qui était un vendredi, lorsque tout était en ordre, Josué conduisit l'armée au combat. Dieu envoya un ange qui fit trembler la terre, et la forteresse tomba en ruines. Les enfants d'Israël y pénétrèrent et se mirent à tuer les habitants. Ils tuèrent aussi Balac et Balaam. Le massacre dura jusqu'à la nuit et ne fut pas terminé. Josué craignit que, comme il n'était pas permis de combattre le jour du sabbat, les géants ne pussent reprendre des forces jusqu'au dimanche ; il pria donc, et Dieu ordonna au jour de reculer et d'augmenter d'une heure, jusqu'à ce que le combat fût terminé.

Le dimanche, Josué s'assit et fit rassembler tout le butin. D'après la loi du Pentateuque, il n'était pas permis de prendre du butin ; il fallait réunir tout le butin et y mettre le feu. Et si quelqu'un avait enlevé quelque chose, le butin ne prenait pas feu, jusqu'à ce que la chose enlevée fût rapportée. Josué réunit donc tout le butin et y mit le feu, mais le butin ne brûlait pas. Il fit proclamer cet ordre : Que celui qui a enlevé quelque chose du butin le rapporte ! Un homme qui avait enlevé un objet de peu de valeur le rapporta ; on le mit dans le feu et le feu consuma tout le butin. Cet homme s'appelait Adjezân, et on nomme encore aujourd'hui Adjezân le village où l'on avait brûlé le butin.

Ensuite Josué dit : Entrez dans cette ville ; car Dieu l'a enlevée aux géants et vous la donne en héritage. Quand vous y serez entrés, prosternez-vous, la tête dans la poussière, et priez Dieu en disant : ‘*Hittaton ‘hittaton* (c'est un mot hébreu qui signifie : pardonne-nous nos péchés), afin que Dieu accepte vos efforts et qu'il vous pardonne

les péchés que vous avez commis : la fornication et la désobéissance. Quelques-uns disent que cette ville dans laquelle ils entrèrent était Ilya ; et dans le monde entier il n'y a pas d'endroit plus agréable que celui-là. Il est dit dans le Coran : « Lorsque nous avons dit : Entrez dans cette ville et jouissez de ce qu'elle renferme selon vos désirs ; mais, en entrant, prosternez-vous et dites : *‘hittaton ;* nous vous pardonnerons vos péchés, et certes nous comblerons de nos faveurs les bons. » (Sur. II, vers. 55.). À ceux qui exécutaient l'ordre de Dieu et suivaient Josué, Dieu donna en héritage cette ville, et elle est restée à leurs descendants jusqu'aujourd'hui. Mais il y avait parmi eux des gens impies qui désobéissaient à Dieu et méprisaient l'ordre de Josué au sujet de ce mot ‘*hitta.* Lorsqu'ils furent entrés dans la ville, ils ne se prosternèrent point, mais ils élevèrent leur tête vers le ciel, et au lieu de ‘*hittaton*, qu'ils devaient prononcer, ils dirent ‘*hintaton* et demandèrent du blé. « Les impies substituèrent un autre mot à celui qui leur avait été dit, et nous fîmes descendre sur eux un châtiment du ciel. (Sur.II, vers. 56.) Ceux qui avaient agi de la sorte étaient au nombre de soixante et dix mille hommes. Dieu fut irrité contre eux et fit descendre du ciel un feu qui consuma ces soixante et dix mille hommes. De cet événement l'on doit apprendre qu'il ne faut point mépriser la parole de Dieu.

Il y avait sur le territoire de Jérusalem, près de la frontière de la Syrie, une ville nommée ‘Adî, ayant un grand nombre d'habitants, tous idolâtres. Josué et les Israélites attaquèrent cette ville, la prirent, tuèrent douze mille habitants et pendirent leur roi. Il y avait dans les montagnes une contrée renfermant beaucoup d'habitants et de richesses. Les habitants de ces montagnes avaient deux rois, nommés Kou‘inâ et Djî‘oun (Sehon). Quand Josué les attaqua, ils demandèrent grâce, crurent en lui et adoptèrent la religion de Moïse. Une autre contrée dans ces montagnes avait un roi nommé Bâraq. Les chefs du pays demandèrent grâce à Josué et adoptèrent également la religion de Moïse. Josué leur fit grâce, les quitta et alla dans une autre montagne, aux habitants de laquelle Josué fit également grâce, après que le roi et le peuple eurent adopté la religion de Moïse.

Du côté de l'Occident, il y avait cinq villes, dont les habitants étaient appelés Arméniens. Les rois de ces villes firent la guerre à Josué. Josué les mit en fuite, et ces cinq rois se sauvèrent dans une

caverne. Josué ordonna de fermer la caverne par une pierre, et lui-même poursuivit l'armée en fuite, et en tua un grand nombre d'hommes. Dieu envoya sur eux une grêle, et chaque grêlon tua un homme. Après cette poursuite, Josué retourna et prit les cinq villes et fit pendre les cinq rois.

Ensuite on annonça à Josué que le roi Bâraq et les habitants de la montagne qui étaient devenus croyants avaient renié la foi de Moïse. Josué était malade et ne pouvait pas conduire l'armée contre eux. Il se mit en prière et dit : Ô Seigneur, parce qu'ils sont devenus infidèles, enlève-leur leurs richesses et rends-les pauvres, afin qu'ils deviennent serfs, et que leur roi devienne pauvre et que tous tombent dans la misère. Dieu exauça la prière de Josué.

Josué mourut de sa maladie, âgé de cent vingt-huit ans. Il avait cent ans quand Moïse mourut ; il avait conduit les affaires des enfants d'Israël pendant vingt-huit ans.

Après Josué, la conduite des enfants d'Israël échut à deux hommes : À Caleb, fils de Jephoné, de la tribu de Siméon, et à Khazqîl (Ézéchiel), de la tribu de Juda. Ils prirent le commandement, et les enfants d'Israël leur obéirent. Quelques-uns disent qu'ils étaient prophètes ; d'après d'autres ils ne furent que chefs. Ils ramenèrent les enfants d'Israël de l'Occident et se dirigèrent vers Bâraq et son peuple, qui étaient devenus apostats, les attaquèrent, en tuèrent beaucoup et mirent un grand nombre en fuite. Quant au roi, ils le prirent et lui coupèrent les deux pouces. Celui qui a les deux pouces coupés ne peut plus faire aucun travail. Ce Bâraq avait, pendant son règne, traité de la même façon soixante et dix rois, et les avait rendus impropres au travail, et ils ne pouvaient rien soulever de la terre. Et quand Bâraq prenait son repas, on amenait ces rois et on les plaçait devant lui. Alors il jetait du pain devant eux, et, comme ils ne pouvaient se servir de leurs mains, ils le prenaient de leur bouche, par terre, comme des chiens.

Après que la guerre eut duré pendant sept ans, l'armée des enfants d'Israël retourna en Égypte ; beaucoup d'entre eux avaient été tués ; beaucoup d'autres restèrent dans ce pays, où leurs descendants demeurent encore aujourd'hui.

Quelques personnes disent que toutes ces guerres ont été faites par Moïse, et que lui et Josué sont morts en Syrie.

CHAPITRE LXXXI

Histoire de Zew, fils de Tahmasp

Tous les événements arrivés parmi les Israélites en Égypte, en Syrie et dans le désert, se passèrent du temps du roi Minotschehr. Ce Minotschehr avait un fils, nommé Tahmasp. Il s'irrita contre lui à cause d'une faute que celui-ci avait commise, et voulut le tuer. Les grands du royaume se réunirent et demandèrent à Minotschehr la vie pour son fils. Minotschehr la leur accorda, mais il ordonna à Tahmasp de quitter le royaume et de se rendre dans le Turkestân ; et il fit retenir sa fille, qu'il lui avait donnée pour femme, dans un palais. Le nom de cette fille était Çâderk. Tahmasp, par une ruse, enleva sa femme et la prit avec lui, et il eut d'elle un fils qu'il nomma Zew. Lorsque Minotschehr fut informé de la naissance de Zew, il pardonna à Tahmasp et le rappela, après trois ans d'absence. Tahmasp mourut avant son père. À la mort de Minotschehr, Zew était encore très-jeune et ne pouvait pas gouverner. Alors Afrâsiâb, roi des Turcs, attaqua le royaume de Minotschehr et en fit la conquête, opprima les habitants de la Perse et ruina les villes, et les courants d'eau desséchaient. Pendant cinq ans une famine régna dans le pays, qui resta douze ans sous l'oppression d'Afrâsiâb. Lorsque Zew fut devenu grand, l'armée de son père et de son grand-père s'offrit à lui et se réunit autour de lui, et ils firent la guerre à Afrâsiâb et le rejetèrent de la Perse dans le Turkestân. Le jour qu'ils avaient mis Afrâsiâb en fuite était le jour abân du mois d'abân. Et les Persans célèbrent ce jour comme une fête, de même que le nourouz et le mihrgân.

Zew était un roi juste et équitable. Il rendit florissant le royaume qu'Afrâsiâb avait dévasté, et remit pendant sept ans l'impôt à ses sujets. Il dériva du Tigre un canal qu'il appela, d'après son propre nom, Zâb. De deux côtés de ce canal il bâtit une ville, là où est aujourd'hui la ville de Bagdâd, et qui en fut l'origine ; à Bagdâd on

l'appelle aujourd'hui *l'ancienne ville.* Au bord du canal il bâtit trois bourgs, qui sont aujourd'hui à l'intérieur de Bagdâd et qu'on appelle Zâb supérieur, Zâb moyen et Zâb inférieur. Il fit chercher sur les montagnes toute espèce de plantes d'odeur agréable et les fit planter dans des jardins ; et d'après ses indications on prépara des mets tels qu'on n'en avait jamais vu ni su faire auparavant. Il donna le butin qu'il avait fait sur l'armée d'Afrâsiâb à sa propre armée ; et le monde devint de nouveau florissant.

On n'est pas d'accord sur le nom de ce roi. Les uns disent qu'il s'appelait Zew, les autres Zâb ou Zâgh. Il avait un vizir nommé Guerschasp, descendant du roi Afrîdoun. Zew régna pendant trente ans, puis il mourut.

CHAPITRE LXXXII

Histoire du roi Kaïqobâd

Après Zew s'assit sur le trône Kaïqobâd, fils de Zagh, fils de Yo‘hannâ, fils de Mîs, fils de Nouder, fils de Minotschehr. Il avait pour femme la fille d'un des grands du Turkestân, et il eut d'elle six fils nommés Kaï Yâftè, Kaï Kâous, Kaï Aresch, Kaï Fâsin, Kaï Tiyè et Bahman. Kaï, dans la langue pehlvi, veut dire un bon roi. Tous ceux-là étaient fils de Kaïqobâd et furent de grands rois, et ils régnèrent de longues années en Perse. Kaïqobâd fonda un grand nombre de villes, et il plaça des limites. Il disait : Je fais fouler par mes chevaux le Turkestân, Roum et tous leurs territoires, et je fais mes efforts pour rendre cultivées mes propres villes. On dit aussi que c'est lui qui a fait les canaux et qui a donné des noms aux villes, et qu'il était très-énergique. On dit encore qu'il plaça des pierres milliaires *(parasanges)* sur les routes et qu'il demanda la dîme à ses sujets. Il avait sa résidence à Balkh, et régna pendant cent ans. Tous les événements arrivés au milieu des enfants d'Israël après la mort de Moïse se passèrent sous son règne.

CHAPITRE LXXXIII

Histoire du prophète Khazqîl (Ézéchiel)

On dit que ce Khazqîl était Dsoul-Kefl, qui est mentionné dans le Coran. On l'appelait Ibn-al-‘Adjouz, parce qu'il était fils d'un couple de vieillards qui n'avait pas encore eu d'enfants. Ayant adressé une prière à Dieu, Dieu exauça leur prière et leur donna ce fils. Au milieu des enfants d'Israël, aucun homme n'a été ressuscité à la vie, si ce n'est par la prière de Moïse, de Jésus et de Dsoul-Kefl. Ceux que Dieu fit revenir à la vie du temps de Moïse étaient ces soixante et dix dont il est dit dans le Coran : « Nous vous avons ressuscités après votre mort afin que vous soyez reconnaissants. » (Sur. II, vers. 53.) De ceux que Jésus, fils de Marie, a ressuscités, il est dit : « Et je ressusciterai les morts par la permission de Dieu. » (Sur. III, vers. 53.) Et de ceux que Dsoul-Kefl a ressuscités il est dit. : « N'as-tu pas vu ceux qui sont sortis de leurs demeures par crainte de la mort, au nombre de plusieurs milliers, auxquels Dieu a dit : Mourez ? Puis il les a ressuscités. » (Sur. Vers. II, vers. 244.) Ce dernier événement fut le suivant : Dsoul-Kefl voulut, d'après l'ordre de Dieu, faire partir les enfants d'Israël pour faire la guerre aux infidèles. Ceux-ci, par crainte de la mort, n'obéirent pas. Alors Dieu envoya sur eux une peste, dont mourut chaque jour un grand nombre d'entre eux. Ensuite un certain nombre voulut quitter la ville pour fuir la mort. On dit que c'était un million d'hommes. Mais, lorsqu'ils furent sortis de la ville, Dieu les fit mourir. Puis ceux qui étaient restés vivants dans la ville sortirent et tâchèrent d'enterrer les morts ; mais ils n'y purent parvenir à cause de leur grand nombre. Alors ils construisirent tout autour d'eux un mur et les y enfermèrent, pour qu'ils ne fussent pas dévorés par les bêtes féroces. Pendant plusieurs années, le froid et la chaleur passèrent sur eux jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement tombés en poussière. Ensuite le prophète Ézéchiel y vint et fut rempli d'étonnement en les voyants.

Il pria, et Dieu les ressuscita ; ils rentrèrent dans la ville et vécurent jusqu'à ce que leur terme fût arrivé. On dit qu'encore aujourd'hui ceux qui descendent de ces morts ressuscités exhalent une odeur de mort, et c'est par cette odeur que l'on peut reconnaître qu'ils sont de leur race.

Après plusieurs années, les hommes abandonnèrent la religion et la loi de Moïse, jusqu'au jour où Dieu leur envoya un prophète dans la personne d'Élie.

CHAPITRE LXXXIV

Histoire du prophète Élie

Quand Élie parut, les hommes étaient tous idolâtres. Ils avaient une grande idole nommée Baal. Il est dit dans le Coran : « Invoquerez-vous Baal et abandonnerez-vous le meilleur des créateurs… » (Sur. XXXVII, vers. 125.) Voici comment on rapporte la généalogie d'Élie : Élie, fils de Yâsîn, fils de Phinéès, fils d'Éléazar, fils d'Aaron, fils d'Amram. Dieu envoya donc Élie vers eux, afin qu'il les détournât de l'idolâtrie et qu'il les ramenât au Pentateuque et à la loi de Moïse, et qu'il les y confirmât.

Quelques-uns disent que Baal était le nom d'une femme, belle de visage, que les Israélites adoraient, de même que leur roi. Quand Élie vint pour les détourner de l'idolâtrie, le roi crut en lui, mais les habitants ne crurent pas ; cependant le roi ne pouvait pas faire périr toute la ville. Alors il fit d'Élie son vizir et le traita avec bonté ; et tous les deux, le roi et Élie, adoraient Dieu, tandis que les autres habitants adoraient Baal. Dans la suite, le roi devint apostat et retourna à l'idolâtrie. Élie se sépara de lui et adressa sa prière à Dieu. Dieu lui dit : Ô Élie ! j'ai soumis le ciel à tes ordres ; ordonne-lui ce que tu voudras. Élie dit : Ô Seigneur, retiens-leur la pluie. La pluie cessa, une famine survint. Les hommes cherchèrent Élie pour le tuer, disant : Il a amené la famine. Cette famine dura pendant trois ans, et beaucoup d'hommes, de bêtes et d'oiseaux moururent de faim. Personne n'eut de pain, excepté Élie, de telle sorte que, quand on sentait en quelque endroit l'odeur du pain, on disait : Élie a passé par ici hier.

Un jour, Élie vint dans la maison d'une vieille femme qui avait un fils nommé Élisée, fils d'Akhtoub. Tous les deux se plaignaient de la faim. Élie leur donna du pain. On dit aussi qu'Élisée était paralytique ; sa mère le plaçait en un endroit et cachait son état. Élie pria, et Dieu le

guérit. Lorsque Elisée fut guéri, il crut à Élie et resta avec lui et ne le quitta plus.

Quand la famine eut duré pendant trois ans, Élie quitta l'endroit où il se trouvait, accompagné d'Élisée. Ils allèrent trouver le roi, et Élie lui dit : II y a trois ans que vous êtes dans la misère, et celui que vous adorez ne peut pas vous porter secours. S'il le peut, demandez-lui qu'il vous délivre de votre peine ; mais, s'il ne le peut pas, je demanderai à mon Dieu qu'il vous en délivre, à la condition que vous l'adorerez. Ils consentirent. Elle leur dit de transporter leur idole en dehors de la ville, mais, malgré leurs invocations, ils ne furent pas exaucés. Alors Élie pria, et aussitôt il commença à pleuvoir, et le blé et l'herbe sortirent de terre.

Après un certain temps, ils devinrent de nouveau infidèles. Élie pria, et Dieu lui envoya une vision en disant : ô Élie, tu m'as tué tant de bêtes, de bêtes féroces et d'oiseaux. Élie dit : ô Seigneur, de même que tu les as fait périr sur ma prière, de même, sur ma prière, accorde-leur le salut. Ensuite, lorsqu'ils eurent renoncé de nouveau au culte de Dieu, Élie détourna d'eux son cœur, sortit de la ville avec Élisée et dit : Ô Seigneur, enlève-moi d'au milieu d'eux. Dieu l'enleva et lui accorda de vivre jusqu'au jour où Isrâfîl sonnera la trompette du jugement ; et il lui donna le paradis pour demeure. Élie institua son successeur Élisée, le fils de la vieille femme, et Dieu le fit prophète.

CHAPITRE LXXXV

Histoire du prophète Élisée

Or Élisée vivait parmi les enfants d'Israël, et, comme ils avaient abandonné la loi de Moïse, aussi longtemps qu'il vécut, il les appela à Dieu. Après sa mort, il n'y eut point d'autre prophète, mais il y avait des sages qui les exhortaient et que Dieu avait bénis.

Il y avait, au milieu des enfants d'Israël, une arche qu'on appelait *sakînè* ; elle avait une tête comme la tête d'un chat, et elle était ornée. Quiconque avait un désir allait à cette arche, adressait sa prière à Dieu et obtenait ce qu'il demandait. Et quand les enfants d'Israël étaient attaqués par un ennemi et qu'ils étaient en guerre, ils faisaient porter l'arche devant l'armée dans le combat ; un bruit, semblable à la voix d'un chat, en sortait, et Dieu remplissait les cœurs des ennemis de crainte et de terreur, de sorte qu'ils prenaient la fuite. Les enfants d'Israël se reposaient entièrement sur cette arche, comme il est dit dans le Coran : « Le prophète leur dit : L'arche dans laquelle sera la sécurité de la part de votre Seigneur ainsi que les reliques de la famille de Moïse et d'Aaron, les anges la porteront, etc. » (Sur. II, vers. 254.) La relique de Moïse était la verge ; celle d'Aaron, sa mitre ; il y avait aussi un peu de la manne qu'ils avaient rapportée du désert. On dit aussi que les fragments des tables que Moïse avait brisées le jour qu'il revint de la révélation se trouvaient également dans l'arche. Cette arche resta entre les mains de Moïse aussi longtemps qu'il vécut, puis entre les mains des autres prophètes, et elle passa de mains en mains jusqu'à Élisée. Après la mort d'Élisée, elle demeura entre les mains des enfants d'Israël, qui commirent avec elle des abus. Ils s'adonnèrent à la fornication, à l'amour contre nature, au meurtre, au mensonge et à d'autres crimes ; et la loi de Moïse fut délaissée, et personne n'y resta attaché, à l'exception de quelques hommes. Alors Dieu les livra entre les mains d'un oppresseur. Ils

avaient un roi nommé Îlâq. Un ennemi puissant d'entre les Amalécites vint attaquer Îlâq Celui-ci envoya son armée contre lui, avec l'arche. Mais l'ennemi mit l'armée en fuite et s'empara de l'arche. Le chagrin que causa à Îlâq cette nouvelle fit déborder sa bile, et l'ennemi s'empara de la ville et soumit les enfants d'Israël, et il envoya l'arche dans le Maghreb. Les Israélites restaient sans prophète. Enfin Dieu leur envoya un prophète et donna à Tâlout (Saül) le royaume. Ils avaient un roi oppresseur, nommé Djâlout, qui fut tué par David. Le nom du prophète était Samuel. Tâlout s'empara du trône et l'arche revint en leur possession.

CHAPITRE LXXXVI

Histoire des rois qui régnèrent sur les enfants d'Israël

Il y eut, dans l'espace de quatre cent soixante ans, vingt rois qui régnèrent sur les enfants d'Israël. Le premier d'entre eux fut Îlâq. Puis il y en eut un autre de la race de Lot, nommé Chusan, qui opprima pendant huit ans les enfants d'Israël. Ensuite un frère de Caleb, fils de Jephoné, nommé Noufil (Othoniel), s'empara du trône, délivra les Israélites de Chusan et régna pendant quarante ans. Ensuite vint un roi nommé Khafâwend, qui régna dix-huit ans. Ensuite un roi des Cananéens les soumit de nouveau ; son nom était Nâsîr (Jabin), et il régna vingt-neuf ans. Alors apparut une femme d'entre les enfants d'Israël, nommée Dîwân (Débora), de la famille des prophètes. Cette femme tua le roi et s'empara de la ville ; puis elle fit roi un homme nommé Barac, qui régna pendant quarante ans. Ensuite il y eut de nouveau un roi de la race de Lot, du pays de (Hedjâz, nommé Sarîr, qui régna sept ans, et après lui son fils, nommé Abmak, qui régna trois ans. Ensuite Târis (Jaïr), de la race des enfants d'Israël ; il régna vingt-deux ans. Une troupe de Philistins fit de nouveau invasion et appela à elle les Beni-Ammon, et ils restèrent dix-huit ans. Puis il y eut de nouveau un roi israélite, nommé Jephe‘h (Jephté), qui régna pendant vingt ans. Après lui, un roi nommé ‘Akroun (Abdon), qui régna huit ans. Lorsqu'il mourut, les enfants d'Israël restèrent sans roi, et les ennemis surgirent de tous les côtés. Cette situation dura vingt ans. Il y eut ensuite un homme nommé ‘Alî (Éli), qui fut prêtre et exerça la royauté ; il était faible, et l'arche tomba entre les mains d'hommes méchants, et pendant plus de trente ans les enfants d'Israël eurent beaucoup à souffrir. Enfin, après que ces quatre cent et soixante ans furent écoulés, Dieu accorda la fonction de prophète à Samuel, fils de Rayyân, fils d’‘Alqama. Les enfants d'Israël étaient

épuisés par le règne de rois oppresseurs. Ils étaient alors gouvernés par Djâlout, de la race des Amalécites. Samuel institua Tâlout leur roi.

CHAPITRE LXXXVII

Histoire de Samuel

Djâlout avait son royaume en Syrie. Il était un reste des anciens géants, des ‘Âdites et des Themoudites, qui étaient hauts de cinquante à cent coudées. On dit que lui-même était haut de cinq cents *man*. Les enfants d'Israël étaient opprimés par lui, et ils demandèrent à Dieu un prophète qui pût renouveler la loi et la religion de Moïse ; et ils furent trente et quelques années avec ce désir. Mais il ne restait personne de la famille des prophètes, qui était la tribu de Lévi, celle dont descendaient Moïse et Aaron. À cette époque mourut un homme qui était de cette tribu, nommé Rayyân, fils d'Alqama ; il descendait d'Aaron, le frère de Moïse. Les enfants d'Israël furent informés que cet homme avait laissé une femme enceinte. Ils allèrent trouver cette femme et l'entourèrent de soins. Il y avait parmi eux un homme sage, nommé ‘Îl (Éli), et ils confièrent la femme à la surveillance de cet homme. La femme donna naissance à un fils qu'on nomma Samuel. Éli l'éleva jusqu'à l'âge de sept ans et lui enseigna le Pentateuque et la religion de Moïse. Lorsque Samuel eut quarante ans, Dieu lui accorda le don de prophétie. Samuel regardait Éli comme son père, parce qu'il avait été élevé par lui. Une nuit qu'il dormait avec Éli dans la même maison, Gabriel vint et fit du bruit, de sorte que Samuel se réveilla. Il ne vit personne et dit : Maître, m'as-tu appelé ? Éli dit : Non. Cela se renouvela la nuit suivante et la troisième nuit. La nuit suivante, Éli pensa que Dieu voulait accorder à Samuel le don de prophétie et lui dit : Ô mon fils, si dans la nuit quelqu'un t'appelle, réponds : « Me voici, qu'ordonnes-tu ? Je suis entre tes mains. » Samuel fit ainsi. Alors Gabriel lui apparut et lui communiqua le message de Dieu. Samuel dit à Éli que Dieu l'avait fait prophète et lui avait envoyé un messager ; Éli fit part de cette heureuse nouvelle aux enfants d'Israël.

Éli avait deux grands fils auxquels il avait enseigné à faire le sacrifice d'après la loi de Moïse, mais rien de plus. Lui-même ne s'en occupait point et il ne dirigeait pas ses fils. Éli dit à Samuel : Dieu ne t'a-t-il donné aucun message pour moi ? Samuel dit : Dieu a dit : Pourquoi as-tu négligé de faire le sacrifice, de sorte que tes fils y ajoutent ou en ôtent ? Et pourquoi ne les as-tu pas dirigés ? À cause de ce péché, je te livrerai entre les mains d'un ennemi qui tuera tes fils, enlèvera l'arche et te fera périr toi-même. Ensuite Djâlout vint, fit la guerre aux enfants d'Israël et tua les fils d'Éli, et Éli mourut de chagrin. Dans cette guerre, les Israélites perdirent l'arche parce que c'étaient les fils d'Éli qui la tenaient, et, lorsque ceux-ci furent tués, elle tomba entre les mains de Djâlout ; et cela arriva au commencement de la bataille. Après ces événements, et lorsque Samuel fut institué prophète, les Israélites ne voulurent pas le reconnaître, et lui dirent : Il faut que tu pries pour que Dieu nous donne un roi, afin que nous puissions faire la guerre et reprendre l'arche.

CHAPITRE LXXXVIII

[Suite de l'] histoire du prophète Samuel

L'histoire de Samuel est rapportée dans le Coran en ces termes : « Songe à l'assemblée des enfants d'Israël, après la mort de Moïse, lorsqu'ils dirent à leur prophète : Institue-nous un roi, etc. » (Sur. II, vers. 247.) Quand ils adressèrent à Samuel ces paroles et qu'ils lui demandèrent de prier au sujet d'un roi et de l'arche, Samuel leur dit : Peut-être, quand vous aurez un roi, ne voudrez-vous pas faire la guerre et le quitterez-vous. Ils répondirent : « Pourquoi ne combattrions-nous pas dans le sentier de Dieu, puisque nous avons été éloignés de nos demeures et de nos enfants ? Mais, lorsqu'on leur ordonna de combattre, ils s'en retournèrent, à l'exception de quelques-uns... Leur prophète leur dit : Dieu a institué Tâlout votre roi, etc. » (Sur. II, vers. 247-248.) Tâlout était de la race des enfants d'Israël. Il était pauvre et exerçait le métier de porteur d'eau, ainsi que ses ancêtres, et ils avaient des ânes dont ils se servaient pour transporter l'eau. Or le père de Tâlout avait perdu un âne, qui s'était enfui dans le désert. Tâlout était parti à la recherche de l'âne, et Samuel cherchait Tâlout pour l'instituer roi. Lorsque Samuel vit Tâlout de loin, il l'appela auprès de lui et lui dit : Tu dois être roi des enfants d'Israël. Tâlout répondit : Ô prophète de Dieu, tu sais que ma tribu est la plus petite de toutes les tribus, et que moi je suis le plus pauvre et le plus faible de tous les enfants d'Israël. Samuel dit : Tel est l'ordre de Dieu. Ensuite il versa sur sa tête de cette huile que possédaient les enfants d'Israël et qu'ils appelaient l'huile sacrée. Il est dit dans un ancien livre que cette huile provenait de l'héritage de Joseph, fils de Jacob, et qu'elle était entre les mains des prophètes ; en instituant un roi, ils en versaient sur sa tête et sur son visage, pour que sa peau devint brillante et pure.

Nous avons dit que la tribu dont sortaient les prophètes était la tribu de Lévi. Celle dont sortaient les rois était la tribu de Juda, qui, aux yeux du peuple, était méprisée. Les Israélites dirent : « Pourquoi régnerait-il sur nous ? Nous sommes plus dignes de la royauté que lui, etc. » (Sur. II, vers. 248.) Tâlout était le plus savant homme de toutes les tribus, et il avait la taille la plus élevée, et c'est à cause de sa grande taille qu'on l'appelait Tâlout. Samuel dit : « Dieu donne le pouvoir à qui il veut. » Les Israélites dirent : Si c'est Dieu qui a institué Tâlout notre roi, comme tu le dis, montre-nous un signe pour nous convaincre. Samuel dit : « Le signe de sa royauté sera que l'arche vous reviendra, etc. » (Sur. II, vers. 249.) Ils dirent : Si l'arche nous est rendue, nous lui obéirons tous. Personne ne savait où se trouvait l'arche. Quelques-uns ont dit que les ennemis l'avaient jetée sur le fumier ; qu'ensuite Dieu envoya des anges avec l'ordre d'enlever l'arche dans l'air. D'autres ont prétendu que les idolâtres qui avaient emporté l'arche l'avaient placée dans le temple où étaient leurs idoles. Lorsqu'ils se rendirent à ce temple, ils virent l'arche placée sur les idoles et les idoles étendues par terre. Les infidèles dirent : C'est le talisman des enfants d'Israël ; faites-le sortir de cette maison. Ils l'enlevèrent et l'attachèrent aux queues de deux vaches qui avaient chacune un veau. Dieu fit diriger ces vaches par des anges, afin qu'elles déposassent l'arche au milieu des enfants d'Israël ; puis les vaches retournèrent pour retrouver leurs veaux, et revinrent dans la nuit à l'endroit d'où elles étaient parties. Lorsque les enfants d'Israël eurent retrouvé l'arche, ils reconnurent Tâlout comme roi et se soumirent à ses ordres.

CHAPITRE LXXXIX

Histoire du roi Tâlout

Samuel ordonna à Tâlout de faire la guerre à Djâlout et de réunir l'armée. Tâlout rassembla l'armée, et quatre-vingt mille hommes partirent contre Djâlout. Samuel donna à Tâlout une cotte de mailles, en disant : Celui qui pourra porter aisément cette cotte de mailles décidera de la guerre, et Djâlout périra de sa main. Tâlout partit avec l'armée. Djâlout l'attendit, préparé à la guerre. Le chemin que prit Tâlout avec l'armée traversait un désert d'une journée de chemin et très-chaud. De l'autre doté du désert était une rivière, contenant beaucoup d'eau, entre le Jourdain et la Palestine. Les enfants d'Israël devaient passer cette rivière pour aller trouver l'armée de Djâlout. Comme Tâlout savait qu'ils n'obéissaient à aucun prophète ni à aucun roi, il voulut les mettre à l'épreuve. Samuel le lui avait ordonné, en disant : Malgré le grand nombre que tu as, il ne te restera pas plus que le nombre suffisant pour combattre. Arrivé dans ce désert, au milieu du jour, quand la chaleur était devenue très-forte et l'armée très-altérée, et que le jour commençait à baisser et que l'on s'approchait de la rivière de Palestine, Tâlout éprouva l'armée, en disant : « Dieu va vous éprouver par une rivière ; celui qui y boira de l'eau ne sera pas avec moi, et celui qui n'en boira pas sera avec moi, excepté ceux qui en auront puisé dans le creux de la main. » (Sur. II, vers. 250.) C'est-à-dire : Voici la rivière ; maintenant, quiconque se jettera dans l'eau et ne boira pas avant d'être arrivé au bord du Jourdain pourra venir avec moi. Or l'armée était altérée, ayant traversé le désert par la chaleur, et ne tint pas compte de la défense de Tâlout. Arrivés à la rivière, ils ne purent se retenir de boire, et l'épreuve de Tâlout n'eut aucun effet. Ils eurent tous bu de l'eau avant d'avoir passé la rivière, comme il est dit dans le Coran : « Ils burent tous, sauf un petit nombre d'entre eux, etc. » Ceux-ci, arrivés à l'autre bord, burent en puisant du creux de la

main et furent désaltérés. Les autres qui avaient bu sans puiser du creux de la main ne purent se désaltérer. Lorsqu'ils furent en présence de l'armée de Djâlout, ils dirent : « Nous n'avons pas de force aujourd'hui contre Djâlout et son armée. » Alors Tâlout les renvoya, en disant : Vous ne pouvez pas persévérer avec moi. Le nombre de ceux qui retournèrent fut de soixante et seize mille hommes ; ceux qui avaient obéi au roi, quatre mille. Tâlout continua sa route avec ces quatre mille hommes. Lorsqu'ils furent arrivés en présence de Djâlout, celui-ci vint à leur rencontre avec cinq cent mille hommes. Les Israélites eurent peur de cette armée et dirent à Tâlout : « Nous n'avons pas de force aujourd'hui contre Djâlout et son armée, etc. » Ceux d'entre eux qui étaient doués d'intelligence dirent aux autres : « Combien de fois, par la permission de Dieu, un petit nombre n'a-t-il pas vaincu un grand nombre ? Dieu est avec les persévérants. »' Trois mille six cents et quelques hommes s'en retournèrent, et il ne restait avec Tâlout que trois cent treize hommes, le même nombre que, le jour de Bedr, avec notre prophète Mohammed. Puis Tâlout dit : Dieu nous est favorable. Il avança et mit son armée en ligne de bataille, vis-à-vis de la ligne de Djâlout. Tâlout dit : « Ô Seigneur, donne-nous la persévérance, etc. » (Sur. II, vers. 251.) Cependant Dieu leur envoya l'ordre suivant [par Samuel] : Différez le combat, car il est un homme, nommé David, qui doit tuer Djâlout. Il est fils d'Isaï, fils d'Obed, fils de Booz. C'est un homme petit, ayant les yeux gris, peu de cheveux, timide de cœur et délicat de corps ; tu le reconnaîtras à ce que, quand tu placeras la corne sur sa tête, l'huile en sortira. Samuel se rendit auprès d'Isaï et lui dit : Parmi tes fils il y en a un de la main duquel Djâlout trouvera la mort. Isaï dit : J'ai onze fils, des hommes de taille élevée, forts et de bonne apparence. Samuel plaça la corne sur leurs têtes, mais il n'apparut aucune trace d'huile. Alors Dieu lui donna une vision, disant : Ne regarde pas la beauté et la force des hommes, mais la pureté du cœur et la crainte de Dieu. Samuel dit à Isaï : Dieu t'appelle menteur et dit que tu as encore un autre fils, en dehors de ceux-là. Isaï répondit : En effet, mais il est petit, et j'ai honte de l'amener au milieu des hommes ; je lui fais garder les troupeaux ; les hommes savent à quel endroit il se trouve avec les brebis. Samuel s'y rendit et arriva dans une vallée où un torrent s'était précipité ; et il vit David qui retirait du torrent les brebis deux à deux. Samuel dit : Il n'y

a pas de doute que celui qui fait ainsi ne soit l'homme que je cherche. Il plaça la corne sur sa tête et l'huile en sortit.

Or Djâlout, voyant le petit nombre des enfants d'Israël, en fut étonné et dédaigna de les combattre. Il envoya un message à Tâlout, disant : Tu es venu me combattre avec ce petit nombre, et moi je ne daigne pas vous combattre avec la nombreuse armée qui est avec moi. Si tu veux, sors, afin que nous combattions à nous deux seuls, ou envoie de ton armée celui que tu voudras. Personne de l'armée de Tâlout ne s'avança, et Tâlout lui-même n'osa sortir. Alors Tâlout apporta la cotte de mailles que Samuel lui avait donnée et en revêtit successivement toute la troupe, mais elle n'allait à aucun. Or le père de David était venu, avec onze fils, assister Tâlout ; et il avait laissé David, à cause de sa faiblesse et à cause du mépris qu'on avait pour lui, avec les troupeaux, et il lui avait recommandé de lui apporter de temps en temps du lait. Isaï était de la tribu de Juda. David venait tous les jours trouver son père et ses frères, en leur apportant ce qu'il leur fallait. Il était vêtu d'une chemise de laine et il portait dans sa main un bâton et une fronde attachée au milieu du corps, comme en ont habituellement les bergers. Un jour, David vint trouver son père. Sur la route, une pierre lui parla, disant : Prends-moi. Et de même deux autres pierres, jusqu'à ce que David les prit toutes les trois et les mit dans son sac.

Tâlout avait essayé la cotte de mailles à toute l'armée, et elle n'allait à personne. Il l'essaya également au père de David et à ses fils ; elle ne leur allait pas davantage. Tâlout dit : Il n'y a plus personne qui n'ait revêtu cette cotte de mailles. Le père de David dit : J'ai encore un autre fils. Lorsque David vint et qu'il revêtit la cotte de mailles, elle allait bien à sa taille. Tâlout dit à David : Veux-tu aller combattre Djâlout. David répondit : Je le veux. Tâlout dit : Quelles armes veux-tu et quel cheval ? David dit : Je n'ai pas besoin d'armes. L'autre dit : Comment veux-tu combattre ? David répondit : Avec cette fronde et ces trois pierres. L'une de ces pierres est celle que Moïse a jetée sur les ennemis de Dieu, l'autre a été jetée par Aaron, et cette troisième portera la mort à Djâlout. David était faible de corps ; il avait les yeux gris ; il était petit de taille, jaune de couleur, maigre de visage, et ses cheveux étaient roux. Tâlout lui dit : Si tu fais périr Djâlout, je te donne la moitié du royaume et ma fille en mariage.

David répondit. : Je le tuerai par la puissance de Dieu. Puis il s'avança devant la ligne de bataille, s'y arrêta et prononça la formule *Bismillah.*

Djâlout était un homme grand et inspirant la terreur. Il sortit avec cent mille hommes, tous complètements armés, revêtus de cuirasses et de casques. Quand Djâlout vit David, il le méprisa et lui dit : Qui es-tu et qu'es-tu venu faire ? David lui répondit : Je suis venu pour te combattre et pour te tuer. Djâlout lui dit : Ô misérable, comment veux-tu me tuer ? David répondit : Par la puissance de Dieu. L'autre dit : Ô pauvre, avec quelles armes veux-tu me combattre, puisque tu n'en as pas ? David dit : Avec cette fronde. Djâlout le tourna en ridicule et lui dit : Fais comme tu en as l'intention. Alors David mit la main dans son sac, prit une de ses pierres, retira la fronde de son corps et y plaça la pierre, et la lança, en disant *Bismillah.* Dieu donna ordre au vent d'enlever de dessus la tête de Djâlout le casque, afin que la pierre le frappât. La pierre écrasa sa tête, toute la cervelle en jaillit ; il tomba de cheval et mourut. La pierre tomba par terre et se rompit en beaucoup d'éclats, qui allèrent frapper tous les cavaliers à la tête et retombèrent avec leurs cervelles. Un grand nombre d'entre eux furent tués par cette seule pierre, comme il est dit dans le Coran : « Et ils les mirent en fuite avec la permission de Dieu, et David tua Djâlout, etc. » Puis Tâlout mit en fuite les autres, s'en retourna et fit connaître à Samuel l'histoire de David. Samuel dit à Tâlout : Accomplis ce que tu as promis. Tâlout donna à David sa fille en mariage, lui confia toutes les affaires et lui remit son anneau ; et le peuple tout entier se soumit à ses ordres. Plusieurs années se passèrent ainsi.

CHAPITRE XC

[Suite de l'] histoire de Tâlout et de son dessein de tuer David

Après plusieurs années, David remplissant ses fonctions, on commença à ne plus estimer Tâlout et à ne plus tenir compte de lui. Tâlout devint jaloux de David, mais il n'osait pas le montrer à Samuel. Sur ces entrefaites, Samuel mourut, et Tâlout conçut le dessein de tuer David. Il se proposa d'aller au milieu de la nuit pour le tuer et le couper en deux. La fille de Tâlout, qui était la femme de David, et qui ne voulait pas que son mari fût tué de la main de son père, en informa David. David remplit de vin une botte, la mit dans son lit, la recouvrit d'un vêtement, et s'en alla de cet endroit. Tâlout vint au milieu de la nuit avec une épée trempée dans du poison, et, croyant voir David endormi, il frappa avec violence et coupa en deux la botte. Comme le vin s'en échappait, Tâlout dit : Il a bu hier beaucoup de vin. Quand il regarda de plus près, il comprit que c'était une ruse de sa fille, et il voulut la tuer ; mais elle s'enfuit.

La nuit suivante, Tâlout étant endormi, David vint et plaça autour de sa tête quatre flèches sur lesquelles était écrit le nom de David. Lorsque Tâlout fut réveillé et qu'il vit ces flèches, il comprit que c'était le fait de David, et il dit : David est plus généreux que moi ; car, si moi je l'avais eu en mon pouvoir, je ne lui aurais pas fait grâce ; il m'a eu en son pouvoir et ne m'a fait aucun mal.

Un jour, David se présenta devant Tâlout. Subitement celui-ci se leva pour le saisir. David était un bon coureur ; il se mit à courir, et Tâlout le poursuivit jusqu'à ce qu'ils arrivent à une montagne. David se cacha dans une caverne, et Dieu inspira une araignée pour qu'elle fermât l'entrée de la caverne d'une toile. Quand Tâlout y arriva, il ne vit aucune trace d'hommes, et, ne croyant pas qu'il y eût personne dans cette caverne, il s'en retourna.

Or les sages des enfants d'Israël se réunirent et blâmèrent Tâlout de ce qu'il faisait contre David. Tâlout les tua tous, et il arriva que de son temps il ne restait ni sage ni savant, sauf une femme sage, qu'il avait livrée à son chambellan. Ce chambellan était un homme d'un bon cœur ; il ne tua pas cette femme et la garda dans sa maison avec sa famille. Quelque temps après, Tâlout eut un songe, il regrettait d'avoir tué les sages, et il se lamentait. Il dit à son chambellan : Vois s'il n'existe pas quelque sage à qui je puisse demander quelle sera mon expiation. Le chambellan dit : Je ne connais point de sage dans le monde entier, sauf cette seule femme que tu m'as dit de tuer. Je ne l'ai pas tuée. Tâlout dit : Amène-la. Le chambellan l'amena, et Tâlout lui dit : Quelle est mon expiation ? La femme répondit : Conduis-moi au tombeau d'un prophète, afin que je prie ; peut-être Dieu le fera-t-il parler. Ils allèrent au tombeau de Samuel ; la femme pria, et Samuel dit : Son expiation sera qu'il aille avec ses fils dans la ville des géants et qu'il les combatte jusqu'à ce qu'il trouve la mort. Tâlout avait douze fils. Il les appela tous et leur dit : Qu'en dites-vous ? Ils répondirent : Nous obéissons. Ils se rendirent à la ville des géants, firent la guerre et furent tous tués.

CHAPITRE XCI

Histoire du prophète David

Lorsque Tâlout fut mort, David prospéra ; Dieu lui accorda le don de prophétie, et les enfants d'Israël se réunirent autour de lui. Voici sa généalogie : David, fils d'Isaï, fils d'Obed, fils de Booz, fils de Salma, fils de Nahasson, fils d'Aminadab, fils de Ram, fils de Hesron, fils de Pharès, fils de Juda, fils de Jacob, fils d'Isaac, fils d'Abraham, fils d'Âzer. Aussi longtemps que David régna, aucun infidèle ne le combattit, sauf les rois qu'il avait soumis lui-même, comme il est dit dans le Coran : « Souviens-toi de notre serviteur David, qui était puissant et qui revenait souvent à nous. » (Sur. XXXVIII, vers. 16.) Et ailleurs : « Et nous avons affermi son empire, etc. » (*Ibid.* vers. 19.) Sa puissance était telle, que, chaque nuit, la porte de son palais était gardée par quatre mille hommes à cheval qui étaient relevés le lendemain par d'autres. Personne n'a exercé en même temps la fonction de roi et de prophète, excepté David et Joseph. Cependant Joseph n'a pas été roi ; un autre tenait le royaume et Joseph n'était que son trésorier. Il n'y a donc que David qui ait été roi et prophète, et après lui Salomon. Il y a cependant encore une particularité. David n'avait pas demandé à Dieu la royauté ; Dieu la lui avait donnée en lui disant : « Ô David, je t'ai institué mon représentant sur la terre, juge entre les hommes. » (*Ibid.* vers. 25.) Dieu lui donna donc l'empire de ce monde et le lui soumit sans qu'il l'eût demandé. Quant à Salomon, il avait demandé la royauté en disant : « Ô Seigneur, accorde-moi le pardon et donne-moi un pouvoir comme nul après moi n'en puisse avoir. (Sur. XXXVIII, vers. 34.) Dieu exauça la prière de Salomon et lui donna l'empire de ce monde, et dit : « Il a auprès de nous une place et une belle demeure. » (*Ibid.* vers. 24.) Salomon donc a dû demander la royauté, mais David l'obtint sans la demander. Car celui qui attache

son cœur à ce monde, Dieu l'absorbe dans les occupations de ce monde.

Dieu institua David son lieutenant et lui enseigna le jugement, comme il est dit dans le Coran : « Nous lui avons donné la sagesse et la science du jugement. » (*Ibid.* vers. 19.) David jugeait donc entre les hommes. Dieu lui avait ordonné de guider les hommes dans la religion et la loi de Moïse, et il lui envoya les psaumes. Les psaumes ne renfermaient ni loi ni prescriptions ; ils étaient consacrés entièrement à établir l'unité de Dieu. Dieu avait donné à David une belle voix, de sorte qu'il chantait les psaumes avec des airs si beaux, que jamais personne n'en avait entendu de pareils. Or, quand David commençait à chanter des louanges, les oiseaux du ciel venaient et se plaçaient autour de sa tête et écoutaient. Les montagnes également se joignaient à lui, comme il est dit dans le Coran : « Nous avons forcé les montagnes de célébrer nos louanges avec lui le soir et le matin, et les oiseaux qui se rassemblaient autour de lui et qui louaient Dieu » (*ibid.* vers. 17-18), c'est-à-dire qui lui obéissaient. Il est dit encore : « Ô montagnes et oiseaux ! chantez avec lui des louanges, etc. » (Sur. XXXIV, vers. 10.)

David était un obéissant serviteur de Dieu et un juste parmi les hommes. Il avait quatre-vingt-dix-neuf femmes, outre les concubines. Il avait divisé son temps en trois parts. Un jour il s'occupait des affaires de ce monde et de prononcer des jugements ; l'autre jour il se consacrait au service de Dieu et aux affaires de l'autre monde ; et le troisième jour il se délassait avec ses femmes par des plaisirs permis. Et avec tout cela il chantait des psaumes et jouissait du privilège des prophètes. Dans la suite, David demanda à Dieu de lui faire atteindre le degré de distinction des anciens prophètes. Dieu lui dit : Ô David ! je leur ai accordé des bienfaits, puis je les leur ai fait expier, afin qu'ils montrassent de la persévérance. J'ai affligé Abraham par le feu, le sacrifice de l'un de ses fils et par la séparation de l'autre ; Jacob par ses fils ; Joseph par le puits (dans lequel il fut jeté) et la prison ; Moïse par Pharaon, et Job par les vers. Je les ai affligés tous, mais toi je ne t'ai encore affligé par rien, et je ne le ferai pas. David dit : Ô Seigneur, éprouve-moi également, afin que j'obtienne le même degré que ceux-là. Dieu lui accorda sa demande. Des années se passèrent et David avait oublié sa demande. Or, une nuit, il se tenait en adoration

devant Dieu. Eblîs, sous la forme d'une colombe de couleur, vint et tomba devant lui, simulant la mort. David voulut saisir la colombe ; celle-ci se releva et s'envola par la fenêtre de la chambre. David la suivit du regard et vit une femme qui était assise vis-à-vis de lui, toute nue, et qui se lavait la tête. Lorsque David vit cette femme, il fut saisi d'amour, et quand la femme leva la tête, elle enveloppa tout son corps de sa chevelure. David en fut encore plus amoureux. Puis il demanda à son confident quelle était cette femme. On lui répondit qu'elle était la femme d'un général nommé Urie, de race royale, et que tous les deux étaient de grande naissance ; qu'enfin Urie était parti avec l'armée que David avait envoyée pour faire la guerre aux infidèles. David envoya une lettre au chef de l'armée, lui disant : Place Urie devant l'arche. Or il arrivait toujours que ceux qui se trouvaient devant l'arche ne pouvaient revenir : ils devaient vaincre ou mourir. Urie marcha en tête de l'armée trois fois, mais la quatrième fois il fut tué. On annonça sa mort à sa femme Bethsabée. Celle-ci, selon la prescription du Pentateuque, prit le deuil de son mari. Quand son deuil fut expiré, David envoya quelqu'un vers elle, lui faisant dire : Tu dois être ma femme. La femme répondit : Je consens à être ta femme à cette condition que, si j'ai un fils, tu l'institueras ton successeur. David accepta cette condition, et il eut de cette femme Salomon. Quand. Salomon fut grand, David, selon la stipulation qu'il avait faite, le nomma son successeur.

Ensuite Dieu voulut éprouver David par l'affliction, comme il avait fait aux autres prophètes. Or, un jour, David, se trouvant dans un lieu isolé, célébra les louanges de Dieu. Lorsqu'il adorait Dieu, nul homme n'avait accès auprès de lui, excepté par ses ordres, et quand, ayant terminé l'adoration, il permettait aux hommes d'entrer. Ce jour-là, ayant fini l'adoration, il vit deux anges qui apparurent du côté du *mi‘hrâb* et qui s'assirent devant lui. Comme personne ne pouvait pénétrer à cet endroit, David eut peur, comme il est dit dans le Coran : « As-tu entendu le récit de ces deux plaideurs qui, ayant franchi le mur, entrèrent dans le *mî‘hrâb* et se présentèrent devant David, qui eut peur d'eux ? » (Sur. XXXVIII, vers. 20.) Lorsque les anges virent que David avait peur d'eux, ils lui dirent : « Ne crains pas, nous sommes deux adversaires ; l'un de nous deux a agi iniquement envers l'autre. Juge entre nous avec équité et ne montre pas de partialité, et

dirige-nous dans la droite voie. » (*Ibid.* vers. 21.) David leur dit : Racontez-moi votre différend. L'un d'eux dit : « Voici mon frère qui possède quatre-vingt-dix-neuf brebis, et moi j'en possède une seule. Il m'a dit : « Confie-la-moi, et il me l'a disputée. » (Sur. XXXVIII, vers. 22.) David dit : « Il a agi injustement à ton égard, en demandant ta brebis pour l'ajouter aux siennes. Beaucoup de ceux qui sont associés agissent injustement l'un à l'égard de l'autre, excepté ceux qui croient et qui pratiquent le bien, mais c'est un petit nombre. David s'aperçut que nous l'éprouvions, il implora le pardon de son Seigneur, se prosterna et se repentit. » (*Ibid.* vers. 23.) David donc se prosterna et pleura sur ses péchés et en demanda à Dieu le pardon. Il ne levait pas la tête et pleurait tant, qu'il pouvait plonger une coupe dans l'eau que ses yeux avaient versée, et qu'il en buvait, et qu'il en poussait devant lui un arbre.

Il resta ainsi pendant quarante jours et quarante nuits. Ensuite Dieu envoya vers lui Gabriel, qui lui dit : Ô David ! le Seigneur te mande son salut. David comprit que c'était un reproche et pleura plus fort. On dit que David versa pendant ces quarante jours plus de larmes qu'Adam et ses descendants n'en ont versées ou n'en verseront jusqu'au jour de la résurrection pour leurs péchés. Et malgré sa lamentation, David ne cessait pas un instant d'adorer Dieu. Mohammed-ben-Djarîr dit que la cause de son chagrin était celle-ci : Il avait réfléchi un jour et s'était dit qu'il convenait à un serviteur de ne pas diminuer la tâche qui lui est imposée, ni en action, ni en paroles, ni en pensées. Puis, le jour où il fut éprouvé par l'affliction, il se dit : Assurément c'est ma tâche de ce jour.

Ensuite Dieu accueillit son repentir. Gabriel vint annoncer à David cette bonne nouvelle. David dit : Ô Gabriel ! comment, le jour de la résurrection, Urie agira-t-il envers moi ? Gabriel répondit : Dieu ne me l'a pas dit. David se mit de nouveau à pleurer plus fort et à adorer et à prier, jusqu'à ce que Dieu lui fit dire : Ô David, le jour de la résurrection, quand Urie t'accusera, je lui donnerai une si grande part du paradis, qu'il sera satisfait de toi. Alors David comprit que Dieu lui avait fait miséricorde, et le chagrin le quitta. Mais il gardait toujours le souvenir de ses péchés, et il les écrivit sur sa main, afin que, en la regardant, il se les rappelât.

Ensuite David demanda à Dieu de pouvoir gagner sa vie par l'exercice d'une industrie. Dieu lui donna pouvoir sur le fer, qui devenait entre ses mains comme de la pâte et de la cire, et il ordonna à Gabriel de lui enseigner l'art de faire des cottes de mailles, comme il est rapporté dans le Coran : « Nous avons amolli le fer pour lui, en lui disant : Fais-en des cottes de mailles parfaites et dispose bien les mailles. » (Sur. XXXIV, vers. 10.) Le mot *qaddara,* qui se trouve dans le texte du Coran, veut dire que les anneaux étaient sans joints et sans soudures. On raconte encore que David avait dit à un sage : Je n'ai aucun défaut. Le sage avait répondu : En effet. Puis Dieu envoya un ange sous la figure d'un sage, qui dit à David : Tu as ce défaut que tu ne sais exercer aucun art. On appelle ce genre de cottes de mailles *salomoniennes.* Mais Salomon ne savait pas en faire ; c'est David qui les a faites ; et, aujourd'hui, les cottes de mailles qu'on fait sont appelées *davidiennes,* comme il est dit dans le Coran : « Nous lui avons appris l'art de *faire des cottes de mailles,* pour vous en revêtir, pour vous préserver des violences que vous exercez entre vous, etc. » (Sur. XXI, vers. 80.) David vécut cent quarante ans, ou cent ans d'après d'autres. Après qu'il eut régné douze ans, une famine et une épidémie vinrent affliger les enfants d'Israël, et un grand nombre en moururent. David et les Israélites se réunirent à l'endroit où est aujourd'hui Jérusalem, et prièrent, afin que Dieu éloignât d'eux cette famine et cette maladie. Quand leur prière fut exaucée, ils dirent : Il faut bâtir ici un temple, car c'est un endroit béni. Et ils firent ainsi ; et c'est là le privilège de ce temple. Quand David fut près de mourir, le temple n'était pas terminé, et il chargea son fils Salomon de l'achever. Les soubassements en sont de pierre dure, parce que Salomon, après la mort de son père, força les Dîvs d'élever les soubassements de ce temple en pierre. Quand on y arrive aujourd'hui, on voit que les colonnes et les portes sont également de pierre, de même qu'à la mosquée de Damas. Seulement les colonnes du temple de Jérusalem sont de vingt à trente coudées de hauteur et d'un seul morceau, de sorte qu'il n'y a aucun lien ni ciment, mais tous les côtés en sont bien unis, et le tout est très-beau ; et c'est une preuve qu'une telle chose n'a pu être faite par des hommes. Il est dit dans le Coran : *« Nous lui avons soumis* tous les démons, architectes et plongeurs. » (Sur. XXXVIII, vers. 36.)

Mohammed-ben-Djarîr dit que la cause de la famine parmi les enfants d'Israël était celle-ci : David voulut connaître le nombre des enfants d'Israël. Il appela les chefs de chaque tribu et leur ordonna de les compter pour qu'il en connût le nombre. Dieu n'approuva pas cet ordre et dit : Ô David, ne savais-tu pas que j'ai promis à Abraham et à Jacob de bénir leurs descendants, en les rendant si nombreux, que personne n'en puisse connaître le nombre ? Puis Dieu ajouta : Choisis l'une de ces trois choses, soit trois ans de famine, soit trois mois d'ennemi, soit trois jours de mort. David se dit en lui-même : Je ne pourrais pas supporter trois ans de famine ; et trois mois d'ennemi, c'est un grand malheur. Et il choisit trois jours de mort. Alors l'épidémie se déclara parmi les enfants d'Israël, et il en mourut tant le premier jour, que leur nombre ne put être calculé et que David craignit qu'après les trois jours il ne restât plus d'Israélites. Il pria et dit : Ô Seigneur, c'est moi qui ai bu du vinaigre, et ce sont les enfants d'Israël, qui ont le mal de ventre ; c'est-à-dire : c'est moi qui ai commis un péché, et ce sont eux qui en sont punis. Si tu veux punir, punis-moi et éloigne la mort d'eux. Dieu exauça sa prière.

CHAPITRE XCII

Histoire de Loqman le sage

Du temps de David vivait Loqman, comme il est rapporté dans le Coran : « Nous avons donné à Loqman la sagesse, etc. » (Sur. XXXI, vers. 11.) Loqman était d'Îla, et il était noir. Il y avait dix ans que David était prophète, quand Dieu donna la sagesse à Loqman ; il vint auprès de David et vécut auprès de lui trente ans. David faisait des cottes de mailles. Loqman n'en avait jamais vu et ne savait pas à quel usage elles servaient ; mais par sagesse il se tut. Quand David eut achevé une cotte de mailles, il la fit revêtir à Loqman, pour voir si elle était bien, et il dit : Elle est bonne pour le combat. Loqman apprit ainsi son usage, et il dit : « Le silence est la sagesse, mais peu la pratiquent. »

Les récits sur Loqman sont nombreux ; mais Mohammed-ben-Djarîr ne les a pas rapportés, parce qu'il n'avait pour but dans sa Chronique que de dire à quelle époque chaque personnage a vécu.

Table des Chapitres

Avertissement

I
Introduction du Traducteur Persan Abou-‘Ali Mohammed

II
Discours sur la Durée Qu'aura le Monde Suivant toutes les Différentes Opinions

III
Autre Discours, Également au Sujet des Étoiles

I. Discours de Mohammed, fils de Djarîr, Tabarî

II. Autre discours sur la création et l'état de ce monde

III. Réponse aux questions précédentes

IV. Tradition du Prophète rapportée par ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs au sujet du soleil et de la lune

V. On revient à la question du jour du jugement

VI. Réponse à la question relative à la montagne de Qâf

VII. Réponse à la question relative à Djâhoulqâ et à Djâboulsâ

VIII. Réponse à la question relative à Gog et à Magog doués d'oreilles

IX. Réponse relative à l'histoire des gens de la caverne

X. Réponse à la question relative aux gens de la fosse

XI. Réponse relative à l'histoire des prophètes

XII. Réponse à la question relative à Rouh

XIII. Réponse à la question relative au fer qui est devenu mou [et à la question relative à la fontaine d'airain]

XIV. Réponse de Mohammed à la question relative à l'homme qui voulut devenir l'égal de Dieu et qui construisit un paradis

XV. Réponse aux dix questions que Gabriel apporta cachetées à David

XVI. Réponse à cette question : Où est le tombeau de Salomon ?

XVII. Réponse à cette question : Quel fut le premier édifice béti sur la terre ?

XVIII. Réponse à cette question : Quel fut le premier homme qui commit le meurtre ?

XIX. Réponse à cette question : Quel fut le premier homme qui adora le feu ?

XX. Réponse à cette question : Quel fut le premier homme qui introduisit le culte des idoles ?

XXI. Réponse à cette question : Quel fut le premier homme qui fit du vin et qui introduisit les instruments de musique ?

XXII. Réponse à cette question : Quel fut le premier homme dont les cheveux devinrent blancs ?

XXIII. Réponse à cette question : Quel sera le premier roi qui s'emparera de tout l'univers ?

XXIV. Réponse à cette question : Qui possédait ce monde avant Adam ?

XXV. Histoire de la création d'Adam

XXVI. Dieu ordonne aux anges d'adorer Adam

XXVII. Adam sort du Paradis

XXVIII. Relation de la procession que fit Adam autour de la Maison visitée

XXIX. Relation de la demande qu'Eblîs fit à Dieu pour obtenir la récompense qu'il avait méritée

XXX. Discours sur l'histoire de Caïn et d'Abel et des enfants d'Adam

XXXI. Relation du pèlerinage d'Adam

XXXII. Discours sur la mission prophétique d'Adam et de Seth, son fils

XXXIII. Relation de la mort d'Adam

XXXIV. Histoire de Seth, fils d'Adam

XXXV. Discours sur l'histoire du prophète Edrîs

XXXVI. Histoire de Kayoumorth et de son règne

XXXVII. Histoire de Houschenk et de son règne

XXXVIII. Histoire de Tahmourath et de son règne

XXXIX. Histoire du roi Djemschîd

XL. Histoire de Beyourasp

XLI. Histoire du prophète Noé

XLII. Histoire du roi Dho‘hâk

XLIII. Histoire du règne d'Afridoun

XLIV. Histoire du prophète Houd

XLV. Histoire du prophète Çâli‘h et des hommes qui étaient avec lui

XLVI. Histoire d'Abraham

XLVII. Fuite d'Abraham, l'ami de Dieu le miséricordieux

XLVIII. Mort de Nemrod

XLIX. Histoire d'Ismaël

L. Récit de l'expulsion d'Ismaël et d'Agar

LI. Visite d'Abraham à Ismaël

LII. Histoire du peuple de Loth et naissance d'Isaac

LIII. Récit de l'immolation d'Ismaël

LIV. Construction de la Ka‘ba par Abraham et par Ismaël

LV. Mort de Sara

LVI. Mort d'Abraham

LVII. [Suite.] Arrivée de l'ange de la mort auprès d'Abraham

LVIII. Abraham demande à Dieu comment il ressuscitera les morts

LIX. Relation de la mort du prophète Ismaël

LX. Histoire d'Ésaü et de Jacob

LXI. Discours sur l'animosité d'Ésaü contre le prophète Jacob

LXII. Histoire de Joseph

LXIII. Suite de l'histoire de Joseph

LXIV. Discours relatif au songe du roi d'Égypte et à l'explication de ce songe

LXV. Histoire des frères de Joseph ; ils arrivent auprès de celui-ci et achètent des grains

LXVI. Histoire de Job le patient

LXVII. Histoire du prophète Scho‘aïb

LXVIII. Histoire du roi Minotschehr

LXIX. Minotschehr assemble l'armée et le peuple

LXX. Histoire de la naissance de Moïse, fils d'Amram

LXXI. Fuite de Moïse au pays de Madian et son arrivée auprès de Scho‘aïb

LXXII. Histoire de la mission prophétique de Moïse

LXXIII. Histoire de l'arrivée de Moïse en Égypte auprès de Pharaon

LXXIV. Moïse sort d'Égypte avec les enfants d'Israël et passe la mer. Pharaon est abîmé dans les flots avec son peuple

LXXV. Récit de la révélation de Dieu à Moïse sur le mont Sinaï. Le peuple adore un veau

LXXVI. Histoire de Moïse et de Khidhr

LXXVII. Histoire de Qâroun (Coré)

LXXVIII. Histoire du combat de Moïse avec les géants

LXXIX. Mort de Moïse et d'Aaron dans le désert

LXXX. Histoire du règne du prophète Josué au temps de Minotschehr. Histoire de Balaam, fils de Beor

LXXXI. Histoire de Zew, fils de Tahmasp

LXXXII. Histoire de Kaïqobâd

LXXXIII. Histoire du prophète Khazqîl (Ézéchiel)

LXXXIV. Histoire du prophète Élie

LXXXV. Histoire du prophète Élisée

LXXXVI. Histoire des rois qui régnèrent sur les enfants d'Israël

LXXXVII. Histoire de Samuel

LXXXVIII. [Suite de l'] Histoire de Samuel

LXXXIX. Histoire du roi Tâlout

XC. [Suite de l'] Histoire de Tâlout et de son dessein de tuer David

XCI. Histoire du prophète David

XCII. Histoire de Loqman le Sage